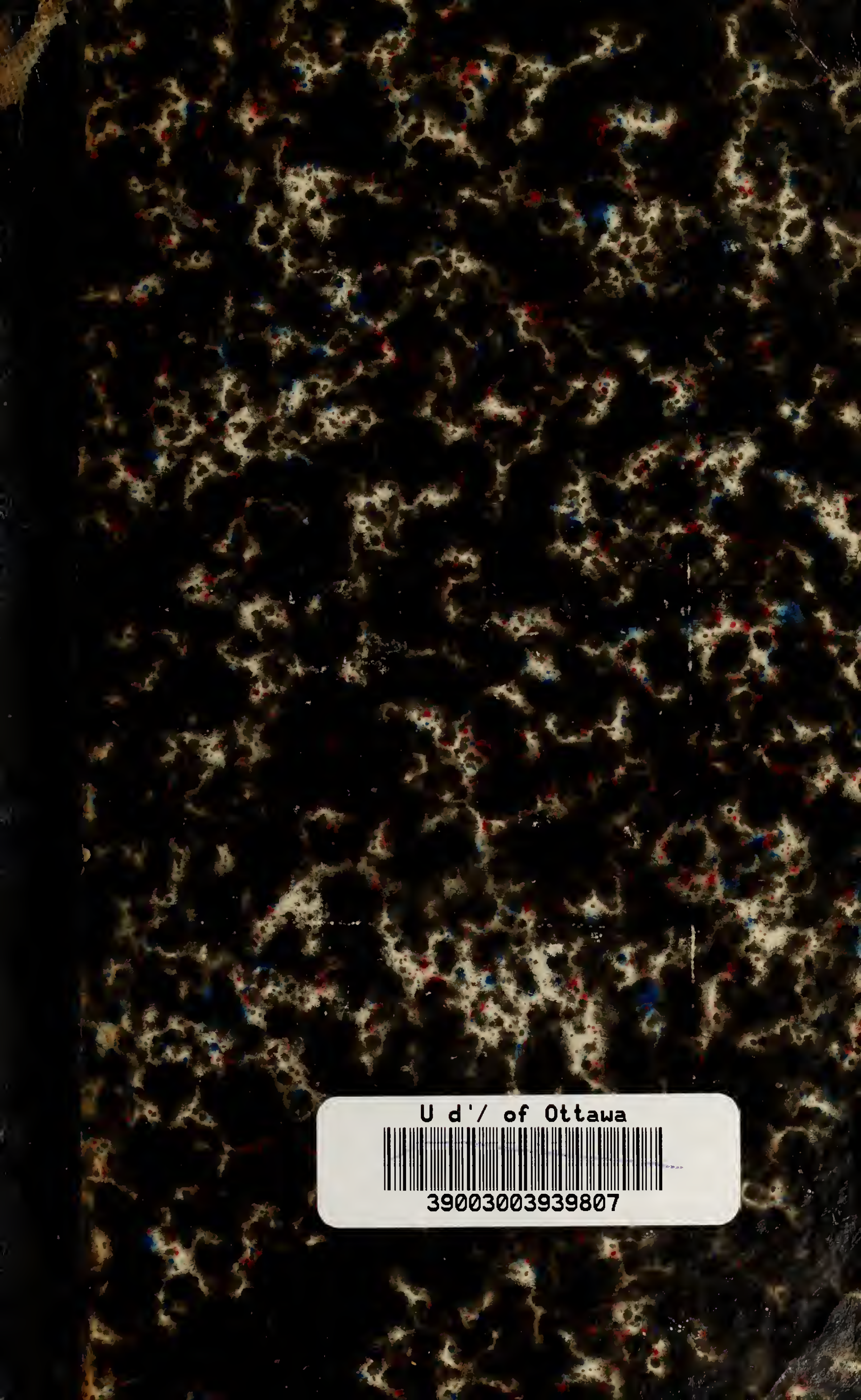

U d'/ of Ottawa
39003003939807



# HISTOIRE

DE

# L'AMÉRIQUE.

LES ŒUVRES COMPLÈTES DE ROBERTSON, publiées par JANET et COTELLE, libraires, forment 12 vol. in 8°, et se composent des ouvrages suivants :

HISTOIRE DU RÈGNE DE L'EMPEREUR CHARLES-QUINT, 4 vol.
HISTOIRE D'ÉCOSSE, 3 vol.
HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE, 4 vol.
RECHERCHES HISTORIQUES SUR LA CONNAISSANCE QUE LES ANCIENS AVAIENT DE L'INDE, 1 vol.

Ces ouvrages se trouvent aussi :

A BRUXELLES, A LA LIBRAIRIE PARISIENNE.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
RUE DE VERNEUIL, N° 4.

# HISTOIRE
DE
# L'AMÉRIQUE
## PAR W. ROBERTSON;

TRADUITE DE L'ANGLAIS PAR MM. SUARD ET MORELLET,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

QUATRIÈME ÉDITION,

CONTENANT LES NEUVIÈME ET DIXIÈME LIVRES;
REVUE ET CORRIGÉE SUR LA DERNIÈRE ÉDITION ANGLAISE
ET ACCOMPAGNÉE DE NOTES PUISÉES DANS LES OUVRAGES
DE MM. DE HUMBOLDT, BULLOCH, WARDEN,
CLAVIGERO, JEFFERSON, etc., etc.

PAR M. DE LA ROQUETTE
DE L'ACADÉMIE ROYALE D'HISTOIRE DE MADRID, etc.

---

TOME PREMIER.







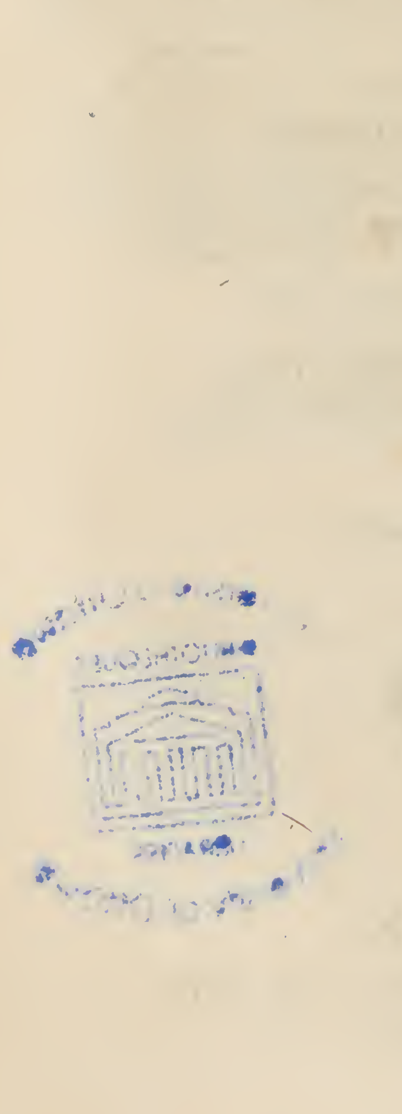
A PARIS,

CHEZ JANET ET COTELLE, LIBRAIRES,
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N° 55.

---

1828.





A

MONSIEUR LE BARON

# ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

Monsieur le Baron,

Lorsque j'eus l'honneur de vous soumettre le projet que j'avais formé de publier une édition nouvelle de la traduction de l'*Histoire d'Amérique* de Robertson, vous voulûtes bien m'encourager, m'aider de vos conseils, et me donner quelques notes encore inédites. Vous m'engageâtes en même temps à puiser d'autres sujets de notes, non-seulement dans vos ouvrages, mais aussi dans les écrits des historiens qui se sont occupés de l'Amérique, et vous eûtes la bonté de fixer mon

attention sur ceux qui vous paraissaient mériter le plus de confiance. Vous avez ajouté, Monsieur le Baron, à tant de témoignages de bienveillance, une faveur à laquelle j'attache le plus haut prix : vous m'avez permis de vous dédier la nouvelle édition de l'*Histoire d'Amérique.* J'éprouve le besoin de vous renouveler ici l'hommage de ma vive reconnaissance : veuillez l'agréer, et accorder quelque indulgence à mon travail.

Je suis avec respect,

MONSIEUR LE BARON,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DE LA ROQUETTE.

Paris, le 10 novembre 1827.

# AVERTISSEMENT.

« La découverte d'un Nouveau-Monde, disait-on « dans l'édition précédente de l'*Histoire d'Amérique*, « l'événement le plus remarquable et le plus important « du règne de Charles-Quint, devait naturellement « former un épisode essentiel de l'histoire de ce règne « que Robertson a traitée avec tant de talent, et l'on « aurait vivement regretté que cet écrivain ne l'eût « point fait entrer dans son plan, si, ne pouvant se « résoudre à n'en retracer que les détails relatifs au « règne de Charles-Quint, il n'en eût fait le sujet d'un « ouvrage à part, et n'eût ainsi amplement dédommagé « le public de cette omission volontaire.

« Jaloux d'élever un monument durable et de ras- « sembler dans son nouvel ouvrage toutes les lumières « qu'il était possible de recueillir sur l'histoire d'Amé- « rique, il se livra pendant plusieurs années aux tra- « vaux préparatoires les plus étendus. Aucun des se- « cours qui pouvaient lui être nécessaires ne lui fut « refusé; il rassembla de toutes parts les documents « les plus authentiques.

« L'historien avait à surmonter de grandes diffi- « cultés. Décrire une terre nouvelle, développer des « intérêts d'un ordre nouveau, raconter des événe-

« ments qui ne ressemblent en rien à ceux que jusqu'a-
« lors avait retracés l'histoire : quel riche, quel magni-
« fique, mais en même temps, quel difficile sujet!
« Robertson était digne de le traiter; il en a surmonté
« tous les obstacles avec un talent qu'on ne saurait
« trop admirer. On trouve dans son *Histoire d'Améri-
« que* toutes les qualités qui brillent dans ses ouvrages
« précédents, avec une variété de ton proportionnée
« à la variété des objets. »

Cette histoire, que M. le baron de Humboldt appelle *classique*[1], que l'abbé Jean Nuix, malgré ses préventions, *considère comme l'ouvrage d'un des meilleurs historiens du siècle*[2], et à laquelle Clavigero lui-même rend justice[3], a obtenu un succès européen; et l'on en publie tous les ans en Angleterre de nouvelles éditions. Cependant malgré ce succès et ces éloges, elle renferme, on ne saurait en disconvenir, des erreurs, des jugements hasardés, et laisse des lacunes à remplir.

La traduction de MM. Suard et Morellet, écrite en général avec cette élégance qui distingue tout ce qui est sorti de la plume du premier de ces traducteurs, fit surtout connaître en France l'ouvrage de Robertson, dont il n'existait avant eux qu'une version pâle et défigurée. Quelle que soit la réputation dont la tra-

(1) *Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, tom. I, p. 217.

(2) *Reflexiones imparciales sobre la humanidad de los Españoles en las Indias, contra los pretendidos filósofos y politicos, etc.* p. 11.

(3) *Storia antica del Messico.*

duction de ces académiciens a joui jusqu'à présent, elle n'est pas toujours fidèle, et il leur est échappé des négligences de style. Comme ils ont eu en outre le désavantage de travailler sur une ancienne édition anglaise, au lieu de traduire la dernière qui avait été publiée à Londres du vivant de l'auteur, et fort améliorée par lui, il en résulte que leur version avait besoin d'être retouchée sous plusieurs rapports.

Toutes ces considérations m'avaient frappé depuis long-temps, lorsque je crus devoir soumettre quelques idées à ce sujet à M. le baron de Humboldt, à ce savant illustre dont l'Amérique est, pour ainsi dire, l'apanage. Il approuva le projet que j'avais conçu de donner une nouvelle édition de la traduction de l'*Histoire d'Amérique*, par MM. Suard et Morellet, en la corrigeant, la complétant et y ajoutant des notes. M. de Humboldt voulut bien me promettre de m'aider de ses conseils : il a tenu sa promesse de manière à mériter toute ma reconnaissance.

« Lorsque M. Suard était chargé de préparer une « nouvelle édition de l'*Histoire d'Amérique*, m'écri« vait M. de Humboldt, il m'avait fait l'honneur « de me proposer d'entreprendre ce travail en com« mun avec lui, et de me charger de tout ce qui « avait rapport à la statistique des colonies espagno« les, et à la première trace de la civilisation des peu« ples indigènes de l'Amérique. Je lui fis sentir alors « que mes occupations ne me permettaient guère de

« me livrer à ce travail ; mais que mes propres ou-
« vrages sur l'Amérique renfermaient des morceaux
« dont l'intercalation pouvait éclaircir suffisamment
« des problèmes sur lesquels le savant écossais avait
« dû rester en doute. J'engageai en même temps
« M. Suard de laisser au *bel ouvrage de Robertson* son
« caractère primitif. Je vois, Monsieur, avec plaisir
« que vous allez suivre cette marche, et j'ai quelque
« confiance dans les conseils que je donnais au secré-
« taire de l'Académie française, parce que vous-même
« vous vous proposez aussi de laisser intact le texte
« et de ne l'enrichir que de notes instructives dont
« votre sagacité vous indiquera facilement les mo-
« tifs..... »

Dans la lettre, dont le passage qui précède est extrait, M. de Humboldt eut la bonté de me tracer un plan vaste d'améliorations que divers motifs, qu'il est inutile d'exposer ici, m'ont forcé, à mon grand regret, de ne suivre qu'en partie.

Je me suis borné à revoir avec soin la traduction de mes devanciers, à en faire disparaître les inexactitudes, à remplir les lacunes qu'ils avaient laissées ; et tout en respectant le texte de Robertson, j'ai cherché à faire lire son ouvrage avec plus de fruit, par les notes dont je l'ai accompagné, et que j'ai puisées aux meilleures sources.

Une partie de ces notes m'a été fournie par M. de Humboldt lui-même, et j'ai pris le sujet des autres dans

l'*Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, dans les *vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, dans le *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*, dans l'*Historia del Nuevo-Mundo* de Muñoz, dans la *Storia antica del Messico* de Clavigero, dans la collection des *Historiadores, etc.* J'ai consulté aussi les *Notes on the state of Virginia* de Jefferson, l'*histoire des mœurs et coutumes des Indiens de la Pensylvanie* du missionnaire Heckewelder, la *Description of Patagonia and the adjoining parts of south America* de Falkner, la *Relacion del último viage al Estrecho de Magallanes*, rédigée par D. José de Vargas, *the history of Brasil* de Robert Southey, les *Reflexiones imparciales sobre la humanidad de los Españoles en las Indias*, etc., de l'abbé Jean Nuix[1], l'*Histoire des découvertes et des voyages faits dans le nord*, de Forster[2], les *Noticias americanas* de D. Antonio de Ulloa, la *Vida do Infante D. Henrique* de Freire, la *Vera relatione della vita e dei fatti dell' Ammiraglio D. Christoforo Colombo*, par D. Ferdinand Colomb son fils[3], la *Colleccion de los viages y descubrimientos que hicieron por mar les Españoles desde fines del siglo* XV, publiée par D. Martin Fern. de Navarrete.

(1) N'ayant pu me procurer l'original italien, j'ai été obligé de m'en rapporter à la traduction espagnole faite par D. Pedro Varela y Ulloa.

(2) J'ai consulté la traduction française.

(3) L'ouvrage original de Ferdinand Colomb écrit en espagnol ayant

Les *Mémoires de Christophe Colomb*, par M. Bossi; la *Statistique des Etats-Unis,* par M. Warden; le *Mexique en* 1823, par M. Bulloch[1]; la *Description of the ruins of an ancient city discovered near Palenque*, etc., et plusieurs autres dont il serait trop long d'ajouter les titres à cette énumération, déjà fort étendue, ont également servi à améliorer cette nouvelle édition. Sans doute mon travail laissera beaucoup à désirer ; mais j'ose espérer qu'on me saura gré de mes efforts, et qu'ils n'auront pas toujours été infructueux.

Toutes les notes que j'ai jugé nécessaire de mettre, qu'elles soient extraites littéralement ou par analyse des ouvrages de M. de Humboldt, de Clavigero, ou d'autres écrivains, sont indiquées par les initiales de mon nom, D. L. R. ; celles de M. de Humboldt sont signées H..ldt.

J'indique presque toujours le volume et la page d'où je les ai tirées, et toujours l'auteur qui me les a

été perdu ou n'ayant pu être retrouvé, la traduction qui en avait été faite en italien par D. Alfonso de Ulloa, et qui a été imprimée à Venise en 1571, est aujourd'hui la seule qu'on puisse consulter avec une pleine confiance. Elle est devenue un véritable original : c'est celle dont je me suis servi. Elle porte pour titre : *Historie del S^r D. Fernando Colombo, nelle quali s'ha particolare e vera relatione della vita e dei fatti dell' ammiraglio D. Christoforo Colombo, suo padre*, etc. Gomara l'a traduite de l'italien en espagnol, *por no parecer el original español, sacado del traslado italiano*, dit cet écrivain. La traduction française de Cotolendi est fort inexacte, et ce traducteur s'est d'ailleurs permis de supprimer maladroitement des passages importants.

(1) N'ayant pas l'original anglais, qui porte le titre de *Travels in Mexico*, j'ai consulté la traduction française publiée à Paris.

fournies. J'ai placé au bas des pages les notes de peu d'étendue; celles auxquelles il a fallu donner plus de développement ont été rejetées à la fin de chaque volume, à la suite des notes de l'historien anglais.

On a joint à cette édition, ainsi que cela avait été fait pour la précédente, une table chronologique des Mexicains, et quatre cartes géographiques qui mettent sous les yeux du lecteur le théâtre des événements racontés par Robertson.

Il est inutile de dire que les deux livres posthumes qui contiennent presque toute l'histoire des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale font partie de cette édition, puisqu'ils se trouvaient déjà dans la précédente, qui avait le même éditeur. J'ai cru devoir tracer en peu de mots, dans une note, les principaux faits relatifs à la séparation des colonies anglaises qui ont pris depuis leur indépendance le titre d'Etats-Unis de l'Amérique du nord, et donner en même temps la superficie et la population actuelle de ces états et des contrées que les Anglais conservent encore aujourd'hui dans le Nouveau-Monde.

De La Roquette.

# PRÉFACE DE L'AUTEUR.

En remplissant l'engagement que j'avais pris avec le public à l'égard de l'histoire de l'Amérique, mon intention était de n'en rien publier avant que l'ouvrage entier fût achevé. L'état actuel des colonies britanniques m'a obligé à changer de dessein [1]. Pendant que ces colonies sont engagées dans une guerre civile avec la Grande-Bretagne, des recherches et des spéculations sur d'anciennes formes de gouvernement et de législation qui n'existent plus, ne pourraient être intéressantes. Leur état futur fixe aujourd'hui l'attention du monde. De quelque manière que cette malheureuse querelle se termine, on verra naître dans l'Amérique septentrionale un nouvel ordre de choses, et les affaires y prendront une autre face. J'attends avec l'inquiétude d'un bon citoyen que la fermentation s'apaise, et qu'un gouvernement régulier se rétablisse : alors je reprendrai cette partie de mon ouvrage, dans laquelle je suis déjà assez avancé ; et, en y joignant l'histoire des colonies portugaises et celle des établissements des autres nations de l'Europe dans les îles [2] d'Amérique, j'aurai completté mon plan.

(1) La première édition de *l'Histoire d'Amérique* de Robertson parut en 1777.

(2) Il fallait ajouter et sur le continent. (D. L. R.)

Les deux volumes que je publie aujourd'hui contiennent un récit de la découverte du Nouveau-Monde et des progrès que les armes et les colonies espagnoles y ont faits. Cette partie de l'histoire d'Amérique en est non-seulement la plus brillante ; elle est encore tellement détachée du reste, qu'elle forme par elle-même un tout parfait, remarquable par l'unité du sujet. Comme les principes et les maximes des Espagnols, dans la formation de leurs colonies, principes qui ont été adoptés en quelque sorte par toutes les nations de l'Europe, sont développés dans cette partie de mon ouvrage, elle servira d'introduction à l'histoire des autres établissements européens en Amérique, et elle répandra sur cet objet intéressant des connaissances que peut-être on ne trouvera pas moins importantes que curieuses.

En décrivant les exploits et les institutions des Espagnols dans le Nouveau-Monde, je me suis écarté plus d'une fois des relations des auteurs qui m'ont précédé, et j'ai souvent rapporté des faits qu'ils paraissent avoir ignorés. Je dois au public d'indiquer les sources d'où j'ai tiré les informations qui m'autorisent ou à placer les événements dans un jour nouveau ou à former quelque opinion nouvelle sur leurs causes et leurs effets. Je m'acquitte de ce devoir d'autant plus volontiers, qu'il me fournit l'occasion de témoigner ma reconnaissance à des bienfaiteurs qui m'ont honoré de leur appui et de leurs secours dans mes recherches.

Comme c'était de l'Espagne que je devais attendre

les éclaircissements les plus essentiels, à l'égard de cette première partie de mon ouvrage, j'ai regardé comme une circonstance heureuse pour moi de voir nommer à l'ambassade de Madrid Mylord Grantham; j'avais l'honneur d'être connu personnellement de lui, et je devais tout espérer de son caractère naturellement généreux et obligeant.

Quand je m'adressai à lui, l'accueil que j'en reçus ne me laissa pas douter qu'il ne fît toutes les démarches convenables pour me procurer ce que je désirais; et en effet je suis persuadé que le succès de mes recherches en Espagne doit être attribué principalement à l'intérêt que ce seigneur a paru y prendre.

Mais quand je ne devrais à lord Grantham que d'avoir engagé M. Waddilove, chapelain de son ambassade, à se charger de la conduite de mes explorations littéraires en Espagne, je lui aurais toujours une très grande obligation. Cet ecclésiastique a continué de faire des recherches pour moi, pendant cinq ans, avec une activité, une persévérance et une connaissance de la matière qui ne m'ont pas moins étonné que satisfait. Il m'a procuré la plus grande partie des livres espagnols que j'ai consultés; et, comme dans ce nombre il y en a plusieurs qui ont été imprimés au commencement du seizième siècle, et qui sont devenus très rares, la seule occupation de les recueillir doit lui avoir coûté beaucoup de temps et de peines. C'est à ses soins et à son amitié que je suis redevable des copies de plusieurs ma-

nuscrits importants qui contiennent des faits et des détails que j'aurais cherchés en vain dans les ouvrages imprimés. Encouragé par les bontés de M. Waddilove, je lui envoyai une liste de questions relatives aux coutumes et à la politique des naturels de l'Amérique et à plusieurs institutions des établissements espagnols; j'avais eu soin de présenter ces questions de manière qu'un Espagnol pût y répondre sans rien dire qui ne pût être communiqué à un étranger. Il a traduit mes demandes en espagnol, et il a obtenu de différentes personnes qui avaient résidé dans la plupart des colonies espagnoles, des éclaircissements qui m'ont été du plus grand secours.

Malgré ces avantages singuliers, c'est à regret que je me vois obligé d'ajouter que le succès de mes recherches en Espagne doit être attribué uniquement à la bonté particulière de quelques individus, et non à aucune facilité qui m'ait été donnée par autorité publique. Par un arrangement bizarre de Philippe II, toutes les archives de la monarchie espagnole sont déposées dans le dépôt de *Simancas*, près de Valladolid, à la distance de cent vingt milles du siége du gouvernement et des cours suprêmes de justice. Les papiers relatifs à l'Amérique, particulièrement ceux qui méritaient le plus mon attention, parce qu'ils sont relatifs à la première époque de l'histoire du Nouveau-Monde, remplissent, dit-on, les plus vastes appartements de ce dépôt, et composent huit cent soixante-treize liasses. Comme je crois posséder en partie le degré d'industrie nécessaire à un historien, la per-

spective d'un semblable trésor excita en moi la curiosité la plus ardente, mais je n'ai joui que de la perspective.

L'Espagne, par un excès de précaution, a constamment jeté un voile sur ses opérations en Amérique. Elle les cache aux étrangers sur-tout avec un soin particulier. Les archives de Simancas ne sont pas ouvertes, même aux nationaux, sans un ordre exprès de la cour; et, après l'avoir obtenu, on ne peut pas copier des papiers sans payer des frais de bureau si exorbitants, que la dépense excède les sacrifices qu'on peut faire à une simple curiosité littéraire. Il faut espérer que les Espagnols sentiront un jour que cet esprit mystérieux est aussi contraire à la bonne politique qu'à la générosité. D'après ce que j'ai appris dans le cours de mes recherches, je suis persuadé que si l'on pouvait approfondir plus en détail les premières opérations de l'Espagne dans le Nouveau-Monde, quelque répréhensibles que pussent paraître les actions des individus, la conduite de la nation se montrerait sous un jour beaucoup plus favorable.

J'ai trouvé dans les autres parties de l'Europe des dispositions bien différentes. Après avoir fait chercher sans succès en Espagne une lettre de Cortès à Charles-Quint, écrite peu de temps après son débarquement dans l'empire du Mexique, et qui n'a pas encore été publiée, il me vint dans l'idée que cet empereur étant près de partir pour l'Allemagne dans le temps que les députés de Cortez arrivèrent en Europe, il était possible que la lettre dont ils étaient chargés se fût

conservée dans la bibliothèque impériale de Vienne. Je communiquai cetté idée au chevalier Robert Murray Keith, qui m'honore depuis long-temps de son amitié, et j'eus bientôt le plaisir d'apprendre qu'à sa sollicitation Sa Majesté Impériale avait bien voulu ordonner qu'on m'envoyât une copie, non-seulement de cette lettre si on la trouvait, mais aussi de tous les papiers qui pourraient jeter quelque jour sur l'histoire de l'Amérique. La lettre de Cortez n'est pas dans la bibliothèque impériale, mais on y trouve une copie authentique et légalisée par un notaire de celle qui fut écrite par les magistrats de la colonie qu'il avait établie à la Véra-Cruz : on a eu la bonté de la transcrire et de me l'envoyer. Cette lettre, non moins curieuse et aussi peu connue que celle qui avait été l'objet de mes recherches, ne m'est parvenue qu'après l'impression de cette partie de mon histoire, à laquelle elle se rapporte ; mais j'en ai cité ce qu'elle contient de plus intéressant à la fin des notes du dernier volume. J'ai reçu en même temps une lettre de Cortez qui contient une longue relation de son expédition à Honduras ; et sur laquelle je n'ai pas jugé qu'il fût nécessaire d'entrer dans aucun détail particulier. On m'a envoyé aussi de Vienne des peintures mexicaines, très curieuses, dont on trouvera la description à la fin de cet ouvrage

J'ai trouvé les mêmes facilités et les mêmes succès dans mes recherches à Saint-Pétersbourg. Pour examiner quelle était la communication la plus voisine de notre continent avec celui de l'Amérique, il

m'était essentiel d'obtenir des informations authentiques sur les découvertes des Russes, dans leur navigation de Kamtchatka vers la côte d'Amérique. A l'égard de leur premier voyage, en 1741, Muller et Gmelin en ont publié une relation très exacte. Plusieurs auteurs étrangers ont cru que la cour de Russie cachait soigneusement les progrès qui avaient été faits par les derniers navigateurs, et qu'elle souffrait que le public fût trompé par de fausses relations sur leur route. Une telle conduite me paraissait incompatible avec les sentiments généreux, la grandeur d'ame et la protection accordée aux sciences, qui distinguent la souveraine actuelle de Russie (Catherine II), et je ne pouvais apercevoir aucune raison politique qui pût m'interdire de demander des éclaircissements sur les dernières tentatives faites par les Russes pour ouvrir une communication entre l'Asie et l'Amérique. Mon savant compatriote, le docteur Rogerson, premier médecin de l'impératrice, présenta ma requête à Sa Majesté Impériale, et non-seulement elle désavoua toute idée de mystère, mais elle ordonna dans l'instant que le journal du capitaine Krenitzin, qui a dirigé le seul voyage de découvertes qui ait été fait, sous les auspices du gouvernement, depuis 1741, fût traduit, et que la carte originale en fût copiée pour mon usage. En les consultant, je suis parvenu à donner une idée des progrès et de l'étendue des découvertes russes, plus satisfaisante que ce qu'on avait jusqu'ici présenté au public.

J'ai reçu aussi d'ailleurs des instructions très utiles et très importantes. M. le chevalier de Pinto, ministre de Portugal à la cour britannique, qui a commandé plusieurs années à Matagrosso, établissement portugais dans l'intérieur du Brésil, où les Indiens sont en grand nombre et où leurs mœurs primitives ont été peu altérées par leur commerce avec les Européens, a bien voulu m'envoyer des réponses très satisfaisantes à plusieurs questions sur le caractère et les institutions des naturels de l'Amérique, que j'avais été encouragé à lui adresser par la politesse avec laquelle il avait reçu une demande qui lui avait été faite en mon nom. Ses réponses m'ont convaincu qu'il a examiné avec beaucoup d'attention et de discernement les objets curieux que sa position avait offerts à sa vue, et je l'ai souveut suivi comme un de mes meilleurs guides.

M. Suard, qui, par l'élégante traduction qu'il a publiée de mon *Histoire du règne de Charles-Quint*, a procuré à cet ouvrage l'accueil favorable qu'il a reçu sur le continent, m'a envoyé des réponses aux mêmes questions, rédigées par M. de Bougainville, qui a eu occasion d'observer les naturels de l'Amérique septentrionale et méridionale, et par M. Godin le jeune, qui a résidé pendant quinze ans parmi les Indiens à Quito et vingt ans à Cayenne. Celles-ci sont d'autant plus précieuses, qu'elles ont passé sous les yeux de M. de la Condamine qui, peu de semaines avant sa mort, y fit quelques courtes additions, qu'on peut regarder comme le dernier effort de cet amour

pour les sciences qui a rempli l'espace d'une longue vie.

Mes recherches ne se sont pas bornées à une seule région de l'Amérique. Le gouverneur Hutchinson a pris la peine de recommander mes questions à MM. Hawley et Brainerd, deux missionnaires protestants employés parmi les Indiens des cinq nations. Ils ont eu la bonté de me faire des réponses qui prouvent une grande connaissance des peuples dont ils décrivent les usages. J'ai reçu de M. William Smith, auteur d'une histoire intéressante de la Nouvelle-Yorck, quelques éclaircissements utiles. En traitant l'Histoire de nos colonies de l'Amérique septentrionale, j'aurai occasion de reconnaître tout ce que je dois à plusieurs habitants de ces colonies.

Dans la collection précieuse de voyages, rassemblée par M. Alexandre Dalrymple, dont on connaît le goût pour la navigation et les découvertes, j'ai trouvé quelques livres très rares, et particulièrement deux grands volumes de mémoires, en partie manuscrits et en partie imprimés, qui ont été présentés à la cour d'Espagne pendant les règnes de Philippe III et de Philippe IV. J'ai puisé dans ces sources plusieurs particularités curieuses sur l'état intérieur des colonies espagnoles et sur les différents projets qui ont été conçus pour les améliorer. Comme cette collection de mémoires appartenait autrefois à la bibliothèque de Colbert, c'est sous cette dénomination que je l'ai citée.

J'ai consulté tous ces livres et ces manuscrits avec

l'attention qu'exige le respect qu'un auteur doit au public, et j'ai cherché à constater, par des citations, l'authenticité de tout ce que j'avance. Plus je réfléchis sur la nature des ouvrages historiques, plus je suis convaincu que cette exactitude est nécessaire. L'historien qui narre les événements de son temps obtient une confiance proportionnée à l'opinion que le public a conçue de sa véracité et des moyens qu'il a eus d'être bien instruit. Celui qui décrit les événements d'un temps éloigné n'a aucun droit à la confiance du public, à moins qu'il ne produise des témoignages à l'appui de ses assertions. Sans ces autorités, il pourra publier des récits amusants, mais on ne dira pas qu'il a écrit une histoire authentique. J'ai été confirmé dans ces sentiments par l'opinion d'un auteur à qui ses recherches laborieuses, son érudition et son discernement ont donné avec justice un rang parmi les premiers historiens de ce siècle [1]. Encouragé par son autorité, j'ai publié un catalogue des livres espagnols que j'ai consultés. Cet usage était commun dans le dernier siècle, et on le regardait comme la preuve d'une exactitude louable de la part d'un auteur : aujourd'hui on l'attribuera peut-être à une vaine ostentation ; mais comme plusieurs de ces livres sont inconnus dans la Grande-Bretagne, les renvois au bas de chaque page auraient occupé trop de place, puisqu'il aurait fallu insérer les titres en entier. Tous ceux qui voudront me suivre dans

(1) M. Gibbon, auteur d'une excellente *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain.*

la même route, trouveront ce catalogue très utile.

Mes lecteurs remarqueront qu'en citant des sommes d'argent, j'ai suivi constamment la méthode espagnole de compter par *pezos*. Le pezo *fuerte* ou *duro* est le seul qui soit connu en Amérique, et c'est lui qu'on entend toujours quand on parle d'une somme exportée d'Amérique. Le pezo *fuerte* a varié, ainsi que d'autres monnaies, dans sa valeur numéraire; mais on m'a conseillé de ne tenir aucun compte de ces légères variations et de l'évaluer à quatre schellings six sols de notre monnaie (*environ 5 livres 2 sols tournois.*) Il faut cependant se souvenir que dans le seizième siècle, la valeur effective d'un pezo, c'est-à-dire, la quantité de travail qu'il représentait, ou celle des denrées dont il était l'équivalent, était cinq à six fois aussi considérable qu'elle l'est aujourd'hui.

# AVERTISSEMENT

## DE M. ROBERTSON FILS,

### SUR LES LIVRES IX ET X DE L'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE.

---

Le plan originaire de mon père, feu le docteur Robertson, ne comprenait pas seulement l'Histoire de la découverte de l'Amérique et de toutes les conquêtes et colonies des Espagnols; il embrassait encore l'histoire des établissements anglais et portugais dans le Nouveau-Monde, ainsi que de ceux des autres nations de l'Europe dans les îles des Indes occidentales. Son intention était d'abord de ne publier aucune partie de l'ouvrage avant qu'il ne fût entièrement achevé. Dans la préface de son *Histoire d'Amérique*, il a donné les raisons qui l'avaient déterminé à se départir de cette résolution, et à publier les deux volumes in-4° qui contiennent l'Histoire de la découverte de l'Amérique et celle du progrès des armes et des colonies espagnoles dans cette partie du globe. Il y dit en même temps qu'il est déjà assez avancé dans son travail sur les colonies anglaises, et annonce son intention de revenir sur cette partie de son ouvrage aussitôt que la fermentation qui agitait

alors ces colonies serait apaisée, et qu'un gouvernement régulier y serait établi. Divers obstacles l'ont empêché d'exécuter ce projet.

Durant le cours d'une longue maladie, dont il prévit de bonne heure le terme fatal, le docteur Robertson, avait à diverses fois, brûlé une grande quantité de ses papiers. Mais après sa mort j'ai trouvé cette partie de l'Histoire de l'Amérique anglaise, composée plusieurs années auparavant, telle que je la présente aujourd'hui au public ; elle est entièrement écrite de sa main, comme l'étaient tous ses ouvrages, et aussi correctement qu'aucun de ses manuscrits que j'aie jamais vus. Il a cru sans doute qu'elle méritait d'être conservée, puisqu'elle a échappé aux flammes auxquelles il a livré tant d'autres papiers. Je l'ai lue avec la plus grande attention ; mais, avant de prendre le parti de la publier, ne présumant point assez de mon propre jugement pour m'en rapporter à moi seul, j'ai confié le manuscrit à quelques amis de mon père, qu'il avait l'habitude de consulter. Il a été communiqué aussi à quelques autres personnes au jugement et au goût desquelles j'ai la plus grande confiance, et toutes m'ont encouragé à le donner au public, comme un morceau intéressant en lui-même, et qui n'est au-dessous d'aucun des ouvrages de mon père.

Lorsque j'ai pris ce parti, une considération puissante a contribué à me déterminer. Comme je ne me croyais pas en droit de détruire des papiers que mon père avait cru dignes d'être conservés, et que j'igno-

rais en quelles mains ils pouvaient tomber un jour, j'ai pensé que, tôt ou tard, ils seraient rendus publics par quelque éditeur pour qui la réputation de l'auteur serait moins sacrée que celle d'un père ne l'est pour moi, et qui pourrait se permettre des altérations et des additions, et donner le tout au public comme authentique. Je donne ici l'ouvrage de mon père tel qu'il est sorti de ses mains, sans aucune altération, addition ou correction.

William Robertson.

A Edimbourg, Queen-street, avril 1796.

# TABLE DES SOMMAIRES.

## LIVRE PREMIER.



## LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

## LIVRE QUATRIÈME.



## LIVRE CINQUIÈME.

## LIVRE SIXIÈME.



## LIVRE SEPTIÈME.



## LIVRE HUITIÈME.

## LIVRE NEUVIÈME.

découvre la baie de Chesapeak. — Il rencontre la rivière *James*. — Il fonde James-Town. — Mauvaise administration. — La colonie est attaquée par les Indiens. — Elle souffre de la disette et de l'insalubrité du climat. — Smith, fait gouverneur, sauve les colonies. — Il est fait prisonnier par les Indiens. — A son retour il trouve la colonie presque ruinée. — Secours arrivés à propos d'Angleterre. — Les colons sont trompés par des apparences de mines d'or. — Smith entreprend de pénétrer plus avant dans le pays. — Nouvelle charte. — Lord Delaware est fait gouverneur en Virginie. — Gates et Summers faits commandants jusqu'à l'arrivée de lord Delaware. — Un de leurs vaisseaux échoue sur la côte des Bermudes. — Anarchie dans la colonie. — Elle est fort réduite par la famine. Gates et Summers arrivent des Bermudes. — Ils trouvent la colonie dans une extrême détresse. — Ils repartent pour l'Angleterre, lorsqu'ils sont retenus par l'arrivée de lord Delaware. — Sage administration de lord Delaware. — Le mauvais état de sa santé l'oblige à retourner en Angleterre. — Sir Thomas Dale nommé gouverneur. — Loi martiale établie dans la colonie. — Nouvelle charte et nouveaux priviléges accordés à la colonie. — La culture du sol fait des progrès. — Traité avec les sauvages. — Rolfe épouse la fille d'un chef indien. — Les terres en Virginie deviennent une propriété individuelle. — Culture du tabac introduite. — Conséquences fâcheuses de ce changement. — Jeunes filles amenées d'Angleterre en Virginie. — Première assemblée générale des représentants. — Nouvelle constitution donnée à la colonie. — Accroissement de l'industrie — Commerce direct de la colonie avec la Hollande. — Le roi Jacques s'en offense. — La colonie néglige les précautions nécessaires à sa défense contre les Indiens. — Guerre sanglante avec les Indiens. — La compagnie en Angleterre est divisée par des

## LIVRE DIXIÈME.

Plymouth. — Première tentative d'un établissement sur la côte du nord. — Smith parcourt cette côte qui est appelée du nom de Nouvelle-Angleterre. — Première tentative d'établissement malheureuse. — Les disputes religieuses donnent naissance à la colonie de la Nouvelle-Angleterre. — Différentes opinions sur le gouvernement de l'église à l'époque de la réformation. — Persécutions religieuses par la reine Marie. — Puritains. — Intolérance de l'église anglicane. — Séparation entière des puritains d'avec l'église anglicane. — Brownistes. — Les Brownistes se réfugient en Hollande. — Ils vont de là s'établir en Amérique. — Première tentative d'un établissement dans la baie de Massachusets. — Ils s'établissent à la Nouvelle-Plymouth. — Plan de gouvernement. — Communauté des biens. — Institution funeste à la colonie. — Cette colonie n'est pas formée en corps politique par une charte. — Établissement du grand conseil de Plymouth. — Projet d'une nouvelle colonie. — Charte pour la nouvelle colonie de la baie de Massachusets. — Établissement formé en vertu de cette charte. — On commence à établir le gouvernement ecclésiastique. — Intolérance de la nouvelle Église. — Les émigrations d'Angleterre accrues par l'intolérance de Laud. — La charte de la compagnie transférée aux colons. — La colonie s'étend. — On ne reconnaît pour membres de l'assemblée politique que ceux de l'Église établie. — Suites funestes de ce réglement. — Ravages de la petite-vérole parmi les Indiens. — Les colons étendent leurs habitations plus avant dans le pays. — Les habitants jouissant des droits politiques envoient des représentants au conseil général. — L'assemblée étend sa liberté politique. — Le fanatisme s'y accroît. — Nouveaux colons. — Secte des Antinomiens. — Les sectaires s'établissent à la Providence et à Rhode-Island. — Colonie de Connecticut. — New-Hampshire et Main. — Les naturels s'opposent à de

FIN DE LA TABLE DES SOMMAIRES.

# HISTOIRE
# DE L'AMÉRIQUE.

## LIVRE PREMIER.

Les hommes ne sont parvenus à découvrir et à peupler les différentes parties de la terre que par des progrès extrêmement lents. Il s'écoula plusieurs siècles avant qu'ils pussent s'éloigner des heureuses et fertiles régions où ils avaient été d'abord placés par le Créateur. On connaît l'occasion de leur première dispersion générale; mais nous ignorons le cours de leurs émigrations et le temps où ils prirent possession des différentes contrées qu'ils habitent aujourd'hui. Ni l'histoire, ni la tradition ne nous ont laissé, sur ces temps reculés, assez de lumières pour nous mettre en état de suivre avec quelque certitude les procédés du genre humain dans l'enfance des sociétés. La terre se peuple lentement.

Nous pouvons conjecturer cependant que les premières émigrations des hommes se firent toutes par terre. L'Océan, qui partout environne la terre ha- Premières émigrations par terre.

bitable, et les différens bras de mer qui séparent une région de l'autre, quoique destinés à faciliter la communication entre les pays éloignés, semblent d'abord n'avoir été formés que pour arrêter la marche de l'homme et pour marquer les limites de cette portion du globe où la nature l'avait renfermé. Nous devons croire que ce ne fut qu'après un long espace de temps que les hommes tentèrent de franchir cette formidable barrière, et acquirent assez d'habileté et d'audace pour se livrer à la merci des vents et des vagues, et pour quitter leur pays natal, dans la vue d'aller chercher des régions lointaines et inconnues.

Premiers essais de navigation.

La navigation et la construction des vaisseaux sont des arts si délicats et si compliqués, qu'on a eu besoin de l'industrie et de l'expérience de plusieurs siècles pour leur donner quelque degré de perfection. Du radeau ou du canot, qui le premier servit à un sauvage pour passer la rivière qui l'arrêtait dans sa chasse, jusqu'à la construction d'un vaisseau capable de transporter avec sûreté un grand nombre d'hommes ensemble à une côte éloignée, le progrès de l'industrie est prodigieux. Il a fallu faire bien des efforts, tenter bien des expériences, employer beaucoup de travail et d'adresse pour venir à bout de cette grande et difficile entreprise. L'état d'imperfection où se trouve la navigation chez les peuples qui ne sont pas encore complètement civilisés justifie l'idée que nous donnons ici de ses progrès, et prouve clairement que dans

les premiers temps l'art n'était pas assez avancé pour mettre les hommes en état d'entreprendre de longs voyages et de tenter au loin des découvertes.

Mais dès que l'art de la navigation fut connu, il s'établit parmi les hommes un nouveau genre de correspondance : voilà l'époque d'où nous devons dater le commencement de cette communication entre les peuples qui mérite le nom de commerce. La civilisation devait être assez avancée avant que le commerce devînt un objet d'une grande importance ; car les hommes ont dû avoir acquis déjà l'idée de la propriété et en avoir fixé les principes avec assez de précision pour connaître le plus simple de tous les contrats, celui d'échanger une denrée grossière contre une autre. Mais ce principe important une fois établi, lorsque chaque individu sentit qu'il avait un droit exclusif à posséder ou à aliéner tout ce qu'il avait acquis par son travail et par son adresse, ses propres besoins et son industrie lui suggérèrent bientôt un nouveau moyen d'augmenter ses acquisitions et ses jouissances, en disposant de ce qu'il avait de superflu pour se procurer ce qui pouvait lui être agréable ou utile dans le superflu des autres. C'est ainsi que le commerce s'introduisit parmi les membres de la même société ; ils découvrirent ensuite par degrés que des tribus voisines possédaient ce qui leur manquait, ou jouissaient de quelque commodité qu'ils désiraient de partager. Alors il se forma un com-

Introduction du commerce.

merce avec les autres tribus ou nations, de la même manière et sur les mêmes principes que s'était établi le trafic domestique dans l'intérieur de la société. L'intérêt et les besoins mutuels des différentes peuplades, leur rendant également agréable cette communication réciproque, amenèrent insensiblement les maximes et les lois qui en facilitent les progrès et en assurent les opérations. Cependant il ne peut pas se former un commerce fort étendu entre des provinces contiguës, dont le sol et le climat étant à peu près les mêmes ne donnent que des productions du même genre. D'un autre côté, des peuples éloignés ne peuvent porter par terre leurs denrées dans les lieux où la rareté de ces denrées les ferait rechercher et y mettrait un grand prix. C'est la navigation qui a procuré aux hommes le pouvoir de transporter le superflu d'une partie de la terre pour subvenir aux besoins d'une autre : dès lors les productions d'un climat particulier ne sont plus bornées à un seul canton ; le commerce en communique la jouissance aux régions les plus lointaines.

La communication entre les peuples s'étendit à mesure que la connaissance des avantages offerts par la navigation et le commerce continua de se répandre. L'ambition des conquêtes et le besoin de se procurer de nouveaux établissemens ne furent plus les seuls motifs des émigrations. Le désir du gain devint un nouvel aiguillon pour l'activité : il fit naître

des aventuriers qui entreprirent de longs voyages pour chercher des pays dont les productions ou les besoins pussent augmenter la circulation, qui seule entretient et étend le commerce.

Devenu dès lors une grande source de découvertes, le commerce s'ouvrit des mers inconnues, pénétra dans des régions nouvelles, et contribua plus qu'aucune autre cause à faire connaître aux hommes la situation, la nature et les productions des différentes parties du globe. Cependant, quoiqu'il y eût un commerce régulier établi dans le monde, quoique la civilisation eût fait de grands progrès, et que les sciences et les arts fussent cultivés avec autant d'ardeur que de succès, la navigation resta si imparfaite qu'à peine peut-on la regarder comme sortie de l'enfance dans l'ancien monde.

Imperfection de la navigation chez les anciens.

La construction des vaisseaux chez les anciens était extrêmement grossière, et la manière de les manœuvrer n'était pas moins défectueuse. Ils ignoraient absolument quelques-uns des grands principes et des opérations principales qui sont aujourd'hui regardés comme les premiers élémens de la navigation. Ils connaissaient à la vérité la propriété qu'a l'aimant d'attirer le fer; mais la propriété, plus merveilleuse et plus importante qui le dirige vers le pôle avait entièrement échappé à leurs observations. Privés de ce guide fidèle, qui conduit aujourd'hui le pilote avec tant de certitude dans l'immensité des

mers, soit dans l'obscurité de la nuit, soit quand le ciel est obscurci par les nuages, les anciens n'avaient d'autres moyens de régler leur route que l'observation du soleil et des étoiles. Leur navigation était par conséquent incertaine et timide; rarement osaient-ils perdre de vue la terre : ils se traînaient le long des côtes, retardés par tous les obstacles, exposés à tous les dangers inséparables de cette manière de naviguer. Il fallait un temps incroyable pour exécuter des voyages qu'on achève aujourd'hui en quelques semaines. Même dans les climats les plus doux et dans les mers les moins orageuses, c'était seulement pendant l'été que les anciens se hasardaient à sortir de leurs ports. Le reste de l'année se perdait dans l'inaction : on aurait regardé comme une imprudence téméraire d'affronter durant l'hiver la fureur des vents et des flots [1].

Navigation et commerce des Égyptiens.

Dans l'état d'imperfection où étaient la science et la pratique de la navigation, c'était donc une entreprise aussi difficile que dangereuse de se porter dans des régions lointaines. L'activité du commerce lutta contre tous ces obstacles; les Égyptiens, peu de temps après l'établissement de leur monarchie, établirent, dit-on, un trafic entre le golfe Arabique ou la mer Rouge et la côte occidentale du grand continent de l'Inde. Les marchandises qu'ils tiraient de l'Orient étaient transportées par terre du golfe Arabique jus-

(1) Vegetius, *de Re milit. lib. IV.*

qu'au bord du Nil, et descendaient ce fleuve jusqu'à la Méditerranée; mais l'attention que les Égyptiens donnèrent dans les premiers temps au commerce ne fut pas de longue durée. La fertilité du sol et la douceur du climat de l'Égypte leur fournissaient toutes les choses nécessaires et agréables, avec une profusion qui les rendait indépendans de tous les autres pays : aussi ce peuple, dont les idées et les institutions diffèrent presqu'en tout point de celles des autres peuples, eut pour maximes de renoncer à toute communication avec les étrangers; en conséquence les Égyptiens ne sortirent bientôt plus de leur pays; ils détestèrent tous les navigateurs comme des impies et des profanes; ils fortifièrent leurs ports, et n'y admirent aucun étranger[1] : ce ne fut que lors du déclin de leur puissance qu'ils les rouvrirent, qu'ils reprirent et rétablirent quelque communication avec les autres peuples.

Des Phéniciens.

Le caractère et la situation des Phéniciens étaient aussi favorables à l'esprit de commerce et de découverte que ceux des Égyptiens y étaient contraires : leurs mœurs et leurs institutions n'étaient distinguées par aucune particularité marquée; ils n'avaient aucune forme de culte, aucune superstition contraire à la sociabilité; ils pouvaient enfin, sans scrupule et sans répugnance, se mêler avec les autres peuples.

(1) Diod. Cicul. *lib. I, p.* 78, *Ed. Wesselingi. Amst.* 1756. *Strabo, lib. XVII, p.* 1142. *Ed. Amst.* 1707.

Le territoire qu'ils possédaient n'était ni grand ni fertile; le commerce était donc l'unique source qui pouvait leur donner la puissance et la richesse : aussi les Phéniciens de Sidon et de Tyr établirent-ils le commerce le plus étendu et le plus hardi que l'on connaisse chez les anciens. Le génie de ce peuple, la nature de son gouvernement, l'esprit de ses lois, se rapportaient entièrement au même but : c'était une nation de marchands, qui prétendit à l'empire de la mer et qui l'obtint. Leurs vaisseaux fréquentèrent tous les ports de la Méditerranée; ils osèrent même franchir les anciennes limites de la navigation, et, passant le détroit de Gadès, ils visitèrent les côtes occidentales de l'Espagne et de l'Afrique.

Dans plusieurs des lieux où ils abordèrent ils fondèrent des colonies, et communiquèrent aux grossiers habitans du pays quelque connaissance de leurs arts et de leur industrie. Tandis que d'un côté ils poussaient leurs découvertes au nord et à l'ouest, ils ne négligèrent pas de pénétrer dans les régions plus riches et plus fertiles de l'est et du midi. Après s'être rendus maîtres de plusieurs ports commodes au fond du golfe Arabique, ils établirent, à l'exemple des Égyptiens, une correspondance régulière avec l'Arabie et le continent de l'Inde d'une part, et avec la côte orientale d'Afrique de l'autre. Ils tirèrent de ces contrées différentes denrées précieuses, inconnues au reste du monde, et pendant un long période

de temps ils jouirent seuls de cette branche lucrative de commerce [1].

Les richesses immenses que les Phéniciens acquirent par le commerce exclusif qu'ils faisaient sur la mer Rouge excitèrent leurs voisins, les Juifs, sous les règnes prospères de David et de Salomon, à entreprendre d'en partager les bénéfices. Ils y réussirent en partie par la conquête de l'Idumée, qui s'étend le long de la mer Rouge, et en partie par l'alliance qu'ils contractèrent avec Hiram, roi de Tyr. Salomon équipa des flottes qui, sous la conduite de pilotes phéniciens, naviguèrent de la mer Rouge à Tarsis et à Ophir, qui probablement étaient des ports de l'Inde ou de l'Afrique, fréquentés par leurs conducteurs. Ces flottes en revinrent avec des cargaisons si précieuses, qu'elles répandirent tout d'un coup la richesse et la magnificence dans le royaume d'Israël [2]. Les institutions singulières que le divin législateur des Juifs avait établies, dans la vue de préserver ce peuple de la contagion de l'idolâtrie en le séparant des autres, lui avaient donné un caractère national incapable de se prêter à cette communication franche et ouverte avec les étrangers, que le commerce exige. L'esprit insociable des Juifs, joint aux désastres qui tombèrent sur le royaume d'Israël, empêcha

Des Juifs.

(1) Voyez la note 1, à la fin du volume.

(2) Voyez un mémoire sur le pays d'Ophir, par M. d'Anville, dans les mémoires de l'Académie des inscriptions, tom. XXX, p. 83.

les progrès de l'esprit de commerce que leurs rois avaient cherché à introduire parmi eux; ainsi ce peuple ne peut être compté parmi les nations qui ont contribué à perfectionner la navigation et à étendre les découvertes.

Des Carthaginois.

Si l'instruction et les exemples des Phéniciens ne furent pas assez puissans pour modifier les mœurs et le caractère des Juifs et lutter contre la tendance de leurs lois, il n'en fut pas de même des Carthaginois, qui, descendant des Phéniciens, reçurent d'eux l'esprit de commerce et s'y adonnèrent, ainsi qu'aux arts de la navigation, avec une ardeur, une industrie et un succès dignes de leurs maîtres. La république de Carthage fut bientôt la rivale de Tyr, et la surpassa ensuite en puissance et en richesse; mais il ne paraît pas qu'elle ait cherché à partager le commerce de l'Inde. Les Phéniciens s'en étaient emparés, et avaient dans la mer Rouge une force qui leur assurait la possession exclusive de cette branche lucrative de commerce. L'activité des Carthaginois se porta d'un autre côté. Ne voulant pas disputer à leur métropole le commerce de l'Orient, ils dirigèrent particulièrement leur navigation vers l'occident et le nord. Ils suivirent la route que les Phéniciens s'étaient ouverte : passant le détroit de Gadès et poussant leurs découvertes beaucoup plus loin, ils visitèrent non-seulement toutes les côtes d'Espagne, mais encore celles des Gaules, et s'avancèrent à la

fin jusqu'en Angleterre. En même temps qu'ils acquéraient la connaissance de contrées nouvelles dans cette partie du globe, ils étendaient par degrés leurs recherches vers le midi : ils pénétrèrent très avant par terre dans les provinces intérieures de l'Afrique, établirent un commerce avec quelques-unes, et en soumirent d'autres à leur empire. Ils naviguèrent le long de la côte occidentale de ce grand continent, presque jusqu'au tropique du Cancer, et y fondèrent plusieurs colonies, dans la vue de civiliser les naturels du pays et de les accoutumer au commerce. Ils découvrirent enfin les îles Fortunées, connues aujourd'hui sous le nom de Canaries, lesquelles formaient la dernière limite de la navigation des anciens dans l'Océan atlantique [1].

Les progrès que firent les Phéniciens et les Carthaginois dans la connaissance du globe ne furent pas uniquement l'effet du désir d'étendre leur trafic d'un pays à un autre. Le commerce eut chez ces deux peuples l'influence qu'il a eue partout; il éveilla la curiosité, agrandit les idées et les désirs des hommes, et les excita aux entreprises hardies. On fit des voyages, dont le seul objet était de découvrir de nouvelles contrées et de parcourir des mers inconnues : telles furent, pendant la prospérité de la république carthaginoise, les navigations fameuses de Hannon et de Himilcon. On leur donna des flottes équipées par

(1) Plinii *Nat. Hist. lib. VI, cap.* 37, *edit. in usum Delph.* 4 *to.* 1685.

ordre du sénat et aux frais du public : Hannon fut chargé de cingler vers le sud, le long des côtes d'Afrique, et semble s'être avancé beaucoup plus près de la ligne équinoxiale qu'aucun navigateur précédent [1]. Himilcon eut ordre de naviguer vers le nord, et d'examiner les côtes occidentales du continent d'Europe [2]. La navigation extraordinaire des Phéniciens autour de l'Afrique était de la même nature. On nous dit qu'une flotte phénicienne équipée par Necho, roi d'Égypte, partit d'un port de la mer Rouge, environ 604 ans avant l'ère chrétienne, doubla le cap méridional d'Afrique, et, après un voyage de trois ans, revint par le détroit de Gadès à l'embouchure du Nil [3]. On prétend qu'Eudoxe de Cyzique a exécuté aussi cette périlleuse navigation en suivant la même route [4].

Si ces expéditions se sont réellement faites de la manière que je viens d'exposer, on peut avec raison les regarder comme le plus grand effort de la navigation chez les anciens; et en réfléchissant à l'état d'imperfection où l'art était alors, il est difficile de juger si l'on doit admirer davantage ou la hardiesse et la sagacité du projet, ou la sagesse et le bonheur

(1) Plinii *Nat. Hist. lib. V, cap.* 1. *Hannonis Periplus ap. Geograp. Minores, edit. Hudsoni, vol. I, p.* 1.

(2) Plinii *Nat. Hist. lib. II, cap.* 67. *Festus Avienus apud Bochart. Geograph. sacr. lib. I, cap.* 60, *p.* 652. *Oper. vol. III, L. Bat.* 1707.

(3) Herodot. *lib. IV, cap.* 42.

(4) Plinii *Nat. Hist. lib. II, cap.* 67.

de l'exécution; mais malheureusement le temps a détruit toutes les traditions originales et authentiques des voyages que les Phéniciens et les Carthaginois entreprirent, soit par ordre public, soit pour le compte des particuliers. Ce que nous trouvons sur cet objet dans les auteurs grecs et romains est non-seulement obscur et inexact, mais, si nous en exceptons un récit très court de l'expédition de Hannon, l'authenticité en est même très suspecte [1]. Les Phéniciens et les Carthaginois, animés d'une jalousie mercantile, cachaient avec soin aux autres peuples la connaissance des pays éloignés avec lesquels ils avaient formé des liaisons. Toutes les circonstances de leur navigation étaient non-seulement des mystères de commerce, mais encore des secrets d'état. On raconte des traits extraordinaires des précautions qu'ils prenaient pour empêcher les autres nations de pénétrer ce qu'ils avaient intérêt de leur cacher [2]. En effet, la connaissance d'une partie de leurs découvertes semble avoir été renfermée dans l'enceinte de leur territoire. La navigation autour de l'Afrique, en particulier, est citée par les auteurs grecs et romains plutôt comme une histoire amusante et extraordinaire, difficile à comprendre ou à croire, que comme un fait réel, propre à leur donner des idées et des lumières nouvelles [3]. Comme les Phé-

(1) Voyez la note 2.
(2) Strabo, *Geogr. lib. III, p.* 265; *lib. XVIII, p.* 1154.
(3) Voyez la note 3.

niciens et les Carthaginois n'ont fait connaître au reste du monde ni les progrès de leurs découvertes, ni l'étendue de leur navigation, toutes les traces de leurs travaux et de leurs connaissances dans cet art semblent avoir disparu en grande partie, lorsque la puissance maritime des premiers fut anéantie à la conquête de Tyr par Alexandre, et que l'empire des derniers fut détruit par les armes romaines.

Des Grecs.

Il faut donc abandonner à la curiosité et aux conjectures des savans les récits obscurs et pompeux des expéditions phéniciennes et carthaginoises : l'historien doit se contenter de rechercher les progrès de la navigation et des découvertes chez les Grecs et les Romains; la tradition en a moins d'éclat, mais plus de certitude et de lumière. Il est évident que les Phéniciens, qui ont été les maîtres des Grecs dans les arts et dans les sciences utiles, ne leur ont pas communiqué toutes les connaissances qu'ils avaient acquises dans l'art de la navigation, et les Romains d'un autre côté n'avaient pas adopté cet esprit de commerce et cette ardeur pour les découvertes qui distinguaient les Carthaginois. Quoique la Grèce fût presque entièrement environnée de la mer, qui formait sur ses côtes un grand nombre de baies spacieuses et de havres commodes; quoiqu'elle fût entourée de tous côtés d'îles fertiles, et qu'une situation si favorable dût inviter ses industrieux habitans à s'adonner à la navigation; cependant il

s'écoula un long espace de temps avant que cet art y fût porté à un certain degré de perfection. Les premiers voyages des Grecs, dont l'objet était la piraterie plutôt que le commerce, furent si peu considérables que l'expédition des Argonautes, des côtes de Thessalie au Pont-Euxin, fut regardée comme un prodige d'habileté et de courage, qui en fit mettre les chefs au nombre des demi-dieux, et donna à leur vaisseau un rang parmi les constellations. En descendant à un période moins reculé, lorsque les Grecs entreprirent le fameux siége de Troie, il ne paraît pas qu'ils eussent fait encore de grands progrès dans la navigation. Selon le récit d'Homère, le seul poète dont l'histoire ose invoquer l'autorité, et qui, par son exactitude scrupuleuse à décrire les mœurs et les arts des premiers temps, a mérité cette singulière distinction, la science de la navigation était encore dans son enfance. Les Grecs ignoraient alors l'usage du fer [1], ce métal le plus utile de tous, et sans lequel on ne peut faire que très peu de progrès dans les arts mécaniques. Leurs vaisseaux petits, et la plupart sans ponts, n'avaient qu'un seul mât, qu'on élevait ou qu'on abaissait à volonté : ils ne se servaient point d'ancre, et les manœuvres des voiles étaient

(1) Nous pensons que Robertson se trompe. Le fer était rare, il est vrai, dans les temps héroïques de la Grèce ; mais on s'en servait cependant pour le labourage, les arts, la guerre, etc. C'est à tort qu'il cite Homère dont les vers prouvent précisément le contraire de ce qu'il lui fait dire. *Hom. Iliad. L. XXIII et Odyss.* (D. L. R.)

simples et grossières. Ils n'avaient, pour régler leur route, que l'observation des étoiles, et leur manière de les observer était fautive et trompeuse. Lorsqu'ils avaient achevé un voyage, ils retiraient leurs misérables barques sur le rivage, comme les sauvages font aujourd'hui de leurs canots, et les y laissaient jusqu'à la saison de se remettre en mer. Ce n'est donc pas dans les temps héroïques de la Grèce que nous devons nous attendre à voir la science de la navigation et l'esprit de découverte faire des progrès sensibles; dans ce période d'ignorance et de barbarie, mille causes concouraient à resserrer dans des bornes étroites la curiosité et l'activité de l'homme.

Mais les Grecs passèrent rapidement à un état de civilisation et de lumières. Les formes les plus parfaites d'un gouvernement libre s'établirent dans les villes de la Grèce : de bonnes lois et une police régulière s'y introduisirent par degrés; les sciences et les arts qui servent à l'utilité ou à l'agrément de la vie y furent portés à une grande perfection, et plusieurs des républiques grecques s'adonnèrent au commerce avec tant d'ardeur et de succès qu'elles furent regardées par les anciens comme des puissances maritimes du premier ordre; cependant les victoires navales des Grecs doivent être attribuées plutôt à l'activité naturelle de ce peuple et au courage qu'inspire la liberté, qu'à son habileté dans l'art de la navigation. Les grandes actions de la

guerre de Perse, que l'éloquence de leurs historiens a rendues immortelles, furent exécutées par des flottes composées principalement de vaisseaux sans ponts [1], d'où les équipages s'élançaient avec une valeur impétueuse et sans règle, pour aborder les vaisseaux ennemis. Dans la guerre du Péloponèse, leurs navires n'étaient encore considérables ni par la grandeur ni par la force, et l'étendue de leur commerce était proportionnée à leur marine. Les états maritimes de la Grèce n'envoyaient guère de vaisseaux au-delà de la Méditerranée : leur principale correspondance était avec les colonies que leurs compatriotes avaient formées dans l'Asie mineure, dans l'Italie et dans la Sicile. Ils abordaient quelquefois aux ports de l'Égypte, de la Gaule et de la Thrace; ou, traversant l'Hellespont, ils trafiquaient avec les peuples établis autour du Pont-Euxin. On trouve des exemples étonnans de leur ignorance sur les pays mêmes situés entre les limites où se renfermait leur navigation. Lorsque les Grecs eurent rassemblé à Égine la flotte combinée contre Xerxès, ils jugèrent impraticable de la porter jusqu'à Samos, parce qu'ils crurent que la distance de cette île à Égine était aussi considérable que celle d'Égine aux colonnes d'Hercule [2]. Ils ne connaissaient aucune partie du globe au-delà de la Médi-

(1) Thucyd. *lib. I*, *cap.* 14.
(2) Herodot. *lib. VIII*, *p.* 132.

terranée; du moins ce qu'ils en connaissaient était uniquement fondé sur des conjectures ou sur les relations d'un petit nombre de voyageurs qui, poussés par la curiosité et l'amour des sciences, avaient pénétré par terre dans l'Asie supérieure, ou étaient allés par mer en Égypte, contrées qui ont été le berceau de la philosophie et des arts. Malgré les instructions que les Grecs purent tirer de ces sources, ils paraissent avoir ignoré les faits les plus importans sur lesquels doit être fondée une connaissance exacte et méthodique du globe.

L'expédition d'Alexandre dans l'Orient étendit sensiblement chez les Grecs la sphère de la navigation et de la science géographique. Cet homme extraordinaire, malgré les passions violentes qui le portèrent quelquefois à commettre des actions cruelles, et à former des entreprises extravagantes, était fait par ses talens non-seulement pour conquérir, mais encore pour gouverner le monde : il était capable de concevoir ces plans hardis de politique qui donnent une nouvelle face aux choses humaines. La révolution qu'il produisit dans le commerce par la force de son génie n'était peut-être pas inférieure à celle qu'il opéra dans l'empire par le succès de ses armes. La résistance et les efforts de la république de Tyr, qui suspendirent si longtemps le cours de ses victoires, lui fournirent probablement une occasion d'observer les grandes res-

sources d'une puissance maritime, et lui donnèrent quelque idée des immenses richesses que les Tyriens tiraient de leur commerce, surtout de celui qu'ils faisaient aux Indes orientales. Dès qu'Alexandre eut détruit cette république et soumis l'Égypte à sa domination, il forma le plan de rendre le nouvel empire qu'il se proposait d'établir le centre du commerce, ainsi que le siége de la puissance : c'est dans cette vue qu'il fonda une grande ville à laquelle il donna son nom, près d'une des embouchures du Nil, afin que, par le moyen de la mer Méditerranée et par la proximité du golfe Arabique, elle pût commander également le commerce de l'Orient et de l'Occident [1]. Cette situation fut si heureusement choisie, qu'Alexandrie devint bientôt la principale ville commerçante du monde. Non-seulement pendant la durée de l'empire grec en Égypte et dans l'Orient, mais même au milieu de toutes les révolutions qui troublèrent successivement ces contrées depuis le temps des Ptolémées jusqu'à la découverte de la navigation par le Cap de Bonne-Espérance, le commerce, particulièrement celui des Indes orientales, continua de suivre le canal que lui avaient tracé la prévoyance et la sagacité d'Alexandre.

Son ambition ne fut pas satisfaite d'avoir ouvert aux Grecs une communication par mer aux Indes; il aspira à la souveraineté de ces régions, qui four-

(1) Strabo, *Geograph. lib. XVII, p.* 1143, 1149.

nissaient au reste du monde tant de productions précieuses, et il y conduisit son armée par terre : cependant, quelque audacieux qu'il fût, on peut dire qu'il découvrit plutôt qu'il ne conquit cette contrée. Dans sa marche vers l'Orient, il ne s'avança pas au-delà des bords des rivières qui tombent dans l'Indus, et ce fleuve est aujourd'hui la limite occidentale du vaste continent de l'Inde[1]. Au milieu des étranges exploits qui distinguent cette partie de son histoire, il suivit un plan qui prouve la supériorité de son génie ainsi que la grandeur de ses vues. Il avait pénétré dans l'Inde assez avant pour se confirmer dans l'opinion qu'il avait de l'importance de cette contrée relativement au commerce, et pour apercevoir quelles immenses richesses on pouvait tirer d'un pays où les arts du luxe étant déjà cultivés depuis long-temps, avaient été portés à un plus haut degré de perfection qu'en aucune autre partie de la terre[2].

Plein de cette idée, il résolut d'examiner le cours de la navigation depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'au fond du golfe Persique, et, si elle était praticable, d'établir une communication régulière entre ces deux points. Pour cet effet, il se proposa de détruire les cataractes dont les Perses, par jalousie et par haine contre les étrangers, avaient embar-

(1) Le Moultan et le Sind sont cependant traversés par l'Indus. (D. L. R.)

(2) Strab. *Geograph. lib. XV, p.* 1036. Q. Curt. *lib. XVIII, cap.* 9.

rassé l'entrée de l'Euphrate [1], et de faire remonter par cette rivière et par le Tigre, qui s'y joint, les marchandises de l'Orient dans les parties intérieures de ses domaines d'Asie; tandis que, par le moyen du golfe Arabique et du Nil, ces mêmes marchandises pourraient être transportées à Alexandrie et distribuées dans le reste du monde. Néarque, officier, doué de grands talens, eut le commandement de la flotte destinée à cette expédition, et acheva heureusement ce voyage, qui fut regardé comme une entreprise périlleuse et si importante qu'Alexandre lui-même la considérait comme l'un des événemens les plus extraordinaires qui avaient signalé son règne. Quelque facile que fût aujourd'hui une pareille expédition, on ne peut nier qu'elle n'offrît alors beaucoup de difficultés et de périls, et les circonstances dont elle fut accompagnée fournissent des exemples frappans du peu de progrès que les Grecs avaient fait dans la science de la navigation [2]. Leurs vaisseaux n'avaient jamais franchi les bornes de la Méditerranée, où le flux et le reflux sont à peine sensibles; et lorsqu'ils observèrent pour la première fois ce phénomène à l'embouchure de l'Indus, ce fut pour eux un prodige, par lequel les dieux semblaient leur annoncer que le ciel désapprouvait leur entreprise [3]. Pendant toute leur route, il paraît

(1) Strab. *Geogr. lib. XVI, p.* 1075.
(2) Voyez la note 4.
(3) Voyez la note 5.

qu'ils n'avaient jamais perdu de vue la terre, mais qu'ils longeaient les côtes de si près qu'ils ne pouvaient guère profiter de ces vents périodiques qui facilitent la navigation dans l'Océan indien; aussi leur fallut-il dix mois entiers [1] pour parcourir un espace qui, de l'embouchure de l'Indus à l'entrée du golfe Persique, ne comprend pas plus de vingt degrés. Il est probable qu'au milieu des troubles violens et des révolutions fréquentes que suscitèrent dans l'Orient les querelles des successeurs d'Alexandre, la navigation aux Indes par la route que Néarque avait ouverte fut discontinuée; mais le commerce des marchandises indiennes qui s'était établi à Alexandrie non-seulement subsista, mais encore s'étendit sous les rois grecs qui gouvernèrent l'Égypte, et devint une des grandes sources de la richesse qui se répandit dans ce royaume.

Des Romains. Les Romains restèrent encore au-dessous des Grecs dans l'art de la navigation ainsi que dans l'esprit de découverte. Le génie du peuple, son éducation militaire, l'esprit de ses lois, concoururent à le détourner des objets de commerce et de marine; ce fut par la nécessité de s'opposer à un rival formidable, non par le désir d'étendre leur commerce, que les Romains cherchèrent à acquérir la puissance maritime. Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que, pour obtenir la domination universelle à laquelle ils

(1) Plinii *Hist. Nat. lib. VI, cap.* 23.

aspiraient, il fallait se rendre maître de la mer; cependant ils regardèrent toujours le service naval comme un état subordonné, réservé à ceux des citoyens qui n'étaient pas d'un rang à être admis dans les légions [1]. On trouverait difficilement dans toute l'histoire romaine un seul événement qui prouvât que la navigation fût pour eux autre chose qu'un instrument de conquête. Lorsque la valeur et la discipline des Romains eurent subjugué toutes les puissances maritimes de l'ancien monde, et que Carthage, la Grèce et l'Égypte furent soumises à leur domination, ils ne prirent point l'esprit commerçant des nations qu'ils avaient conquises: ce peuple de soldats aurait regardé comme une dégradation du nom de citoyen romain de s'adonner au commerce. Ils laissaient les arts mécaniques, le négoce et la navigation aux esclaves, aux affranchis, aux habitans des provinces et aux citoyens de la dernière classe. Lors même qu'après la destruction de la liberté, les mœurs eurent commencé à perdre de leur sévérité et de leur fierté première, le commerce n'acquit pas une grande considération chez les Romains. La Grèce, l'Égypte et les autres pays conquis, quoique réduits en provinces romaines, continuèrent de faire leur commerce comme auparavant. Rome, étant la capitale du monde et le siége du gouvernement, attirait naturellement à elle toutes

(1) Polyb. *lib. V.*

les richesses et les productions utiles des provinces. Les Romains, satisfaits de cet avantage, paraissaient souffrir sans peine que le commerce restât presque entièrement entre les mains des habitans de ces diverses contrées.

Cependant l'étendue de la domination romaine, qui embrassait presque tout le monde connu, la vigilance des magistrats et l'esprit d'un gouvernement qui joignait l'intelligence à l'activité, avaient donné au commerce une nouvelle vigueur en lui donnant plus de sécurité; jamais il n'y eut entre les nations une communication aussi bien établie, une union aussi parfaite que celles qui existaient entre les parties de ce vaste empire. Le commerce n'était ni arrêté dans ses opérations par la jalousie d'états rivaux, ni interrompu par des hostilités fréquentes, ni limité par des restrictions partielles : une puissance suprême faisait mouvoir et réglait l'industrie des individus, en même temps qu'elle jouissait de leurs efforts réunis.

Cette influence se fit sentir à la navigation et servit à la perfectionner. Dès que les Romains eurent pris du goût pour les superfluités de l'Orient, le commerce qui se faisait avec l'Inde par l'Égypte fut poussé avec plus d'activité, et s'étendit au-delà de ses anciennes limites. En fréquentant le continent indien, les navigateurs apprirent à connaître le cours périodique des vents, lesquels, dans la mer qui sépare l'Afrique de l'Inde, soufflent avec très peu de

variation de l'est pendant une moitié de l'année, et de l'ouest pendant l'autre moitié. Encouragés par cette observation, ils abandonnèrent l'ancienne manière, aussi lente que dangereuse, de naviguer le long des côtes, et aussitôt que la mousson de l'ouest commençait, ils partaient d'Ocelis à l'embouchure du golfe Arabique, et cinglaient hardiment à travers l'Océan[1]. La direction uniforme du vent, suppléant au défaut de boussole et rendant l'observation des étoiles moins nécessaire, les conduisait au port de Musiris sur la côte occidentale du continent indien. Là ils prenaient à bord leurs cargaisons, et, revenant avec la mousson de l'est, achevaient leur voyage par le golfe Arabique dans l'espace d'une année. Cette portion de l'Inde, connue aujourd'hui sous le nom de Malabar, paraît avoir été la dernière limite de la navigation des anciens dans cette partie du globe : quant aux pays immenses qui s'étendent au-delà du côté de l'est, ils n'en avaient qu'une connaissance très imparfaite, fondée sur les relations d'un petit nombre de voyageurs qui y avaient pénétré par terre. Leurs excursions n'étaient pas fort étendues, et probablement tant que la communication des Romains avec l'Inde subsista, aucun voyageur n'avança plus loin que les bords du Gange[2]. Les flottes d'Égypte qui trafiquaient à Musiris étaient, il est vrai,

(1) Plinii *Nat. Hist. lib. VI, cap.* 23.

(2) Strab. *Geogr. lib. XV, p.* 1006. Voyez la note 6.

chargées d'épiceries ou d'autres riches marchandises du continent et des îles des parties ultérieures de l'Inde; mais c'étaient les Indiens eux-mêmes qui venaient dans des canots, faits d'un seul arbre, apporter ces marchandises au port de Musiris, devenu l'entrepôt de ce commerce[1]. Les négocians égyptiens et romains, contens de se les procurer de cette manière, ne jugeaient pas à propos d'affronter des mers inconnues et de s'exposer à une navigation périlleuse, pour chercher les pays qui produisaient ces denrées précieuses. Quelque bornées que fussent les découvertes des Romains dans l'Inde, ils y faisaient cependant un commerce qui peut paraître considérable, même aujourd'hui où ce commerce a été porté fort au-delà de ce qu'on a pu tenter ou même concevoir à aucune époque antérieure. Nous apprenons d'un auteur célèbre[2] que le commerce de l'Inde faisait sortir chaque année de l'empire romain plus de quatre cent mille livres sterling (environ dix millions de francs), et nous trouvons dans un autre qu'il partait annuellement cent vingt vaisseaux du golfe Arabique pour l'Inde[3].

Découvertes des anciens par terre.

La découverte de cette nouvelle manière de naviguer aux Indes est le pas le plus considérable qui ait été fait dans la navigation pendant toute la durée de

(1) Plinii *Nat. Hist. lib. VI, cap.* 26.
(2) Ibid.
(3) Strabo, *Geogr. lib. II, p.* 179.

la puissance romaine; mais, dans les temps anciens, la connaissance des pays étrangers était bien plus le fruit des voyages de terre que des expéditions de mer [1]; et quoique celles-ci offrissent un moyen plus prompt et plus facile de faire des découvertes, on peut dire qu'elles ont été absolument négligées des Romains qui avaient un éloignement particulier pour les occupations maritimes; mais la marche de leurs armées victorieuses contribua beaucoup à étendre les découvertes par terre, et ouvrit même à la navigation des mers nouvelles et inconnues. Avant les conquêtes des Romains, les nations civilisées de l'antiquité n'avaient aucune communication avec les pays qui forment aujourd'hui les royaumes les plus riches et les plus puissans de l'Europe. Les parties intérieures de l'Espagne et des Gaules étaient peu connues; l'Angleterre, séparée du reste du monde, n'avait jamais été visitée que par ses voisins les Gaulois et par quelques négocians carthaginois; à peine avait-on entendu parler de la Germanie; les armes des Romains pénétrèrent dans tous ces pays : ils subjuguèrent entièrement l'Espagne et les Gaules; ils conquirent la partie la plus considérable et la plus fertile de l'Angleterre; ils s'avancèrent dans la Germanie jusqu'aux bords de l'Elbe. En Afrique, ils acquirent une connaissance assez exacte des provinces qui s'étendent le long de la Méditerranée, depuis l'ouest de l'Égypte jusqu'au

(1) Voyez la note 7.

détroit de Gadès. En Asie, non-seulement ils soumirent à leur domination la plupart des provinces qui composaient les empires de Perse et de Macédoine, mais même, après leurs victoires sur Mithridate et sur Tygrane, ils paraissent avoir observé les pays contigus au Pont-Euxin et à la mer Caspienne avec plus d'attention qu'ils ne l'avaient fait auparavant, et avoir établi un commerce plus étendu que celui des Grecs avec les nations riches et commerçantes qui habitaient alors autour du Pont-Euxin.

Imperfection des connaissances géographiques chez les anciens.

L'esquisse que je viens de tracer du progrès des découvertes et de la navigation depuis les premières traditions que nous a laissées l'histoire jusqu'à l'entier établissement de la puissance romaine, prouve combien il a été lent et timide. Il semble qu'on avait droit d'attendre de plus grandes choses de l'activité entreprenante de l'esprit humain et de la puissance des grands empires qui ont successivement gouverné le monde. En rejetant toutes les traditions fabuleuses et obscures, en s'attachant uniquement à la lumière et aux faits authentiques de l'histoire, sans y substituer les conjectures de l'imagination ou les rêves des étymologistes, il faut donc conclure que les anciens n'avaient qu'une connaissance très bornée du monde habitable. En Europe, ils avaient à peine quelque idée des provinces étendues situées à l'est de l'Allemagne : ils connaissaient encore moins les vastes pays qui composent aujourd'hui les royaumes de Da-

nemark, de Suède, de Prusse, de Pologne, et l'empire de Russie. Les régions plus stériles situées sous le cercle arctique n'avaient jamais été visitées. En Afrique, leurs recherches ne s'étendaient guère au-delà des provinces qui bornent la Méditerranée et de celles qui sont situées sur la côte occidentale du golfe Arabique. En Asie, ils n'avaient, comme je l'ai déjà fait observer, aucune connaissance des riches et fertiles contrées qui sont au-delà du Gange et d'où viennent les denrées précieuses qui dans les temps modernes ont été le grand objet du commerce des Européens dans l'Inde : il ne paraît pas non plus qu'ils aient jamais pénétré dans ces régions immenses, occupées alors par les tribus errantes, auxquelles ils donnaient le nom général de Sarmates ou de Scythes, et possédées aujourd'hui par différentes nations tartares et par les sujets asiatiques de la Russie.

Une opinion généralement établie parmi les anciens nous donne une idée plus frappante du peu de progrès qu'ils avaient fait dans la connaissance du globe habitable que tout ce qu'on pourrait conclure du détail de leurs découvertes. Ils regardaient la terre comme divisée en cinq régions, auxquelles ils donnaient le nom de zones. Ils appelaient zones glacées celles qui étaient les plus voisines des pôles, et croyaient que le froid excessif qui y régnait continuellement les rendait inhabitables. Ils appelaient

zone torride celle qui est située sous la ligne, et qui s'étend d'un et d'autre côté jusqu'aux tropiques, la croyant continuellement embrasée d'une chaleur brûlante qui la rendait également inhabitée. Ils donnaient le nom de tempérées aux deux autres zones qui occupaient le reste de la terre, et prétendaient que celles-ci, étant les seules régions où les êtres vivans pussent subsister, avaient été destinées pour l'habitation naturelle de l'homme. Cette étrange opinion n'était pas un préjugé du vulgaire ignorant ou une vaine fiction des poètes : c'était un système adopté par les philosophes les plus éclairés, les meilleurs historiens, et les géographes les plus instruits de la Grèce et de Rome. Dans cette hypothèse, il y avait une grande partie de la terre habitée aujourd'hui où l'on croyait que l'espèce humaine ne pouvait pas subsister : on regardait comme le siége éternel de la stérilité et de la solitude ces régions fertiles et peuplées de la zone torride, qui non-seulement fournissent à leurs habitans avec la plus grande profusion les choses les plus nécessaires et les plus agréables de la vie, mais encore communiquent au reste de la terre le superflu de leurs richesses. Comme toutes les parties du globe que les anciens avaient découvertes se trouvent dans la zone tempérée du nord, s'ils croyaient que la zone tempérée du sud était habitée, c'était une opinion fondée sur le raisonnement et les conjectures, non sur l'observation. Ils regardaient

même l'excessive chaleur de la zone torride comme une barrière insurmontable, qui empêcherait à jamais toute communication entre les habitans respectifs des deux zones tempérées. Cette extravagante théorie ne prouve pas seulement que les anciens ignoraient le véritable état du globe; elle tendait encore à rendre leur ignorance perpétuelle, en leur représentant comme impraticable toute tentative pour s'ouvrir une route vers les régions éloignées de la terre[1].

Mais quelque bornées et imparfaites que les connaissances géographiques des Grecs et des Romains doivent nous paraître, en les comparant à l'état actuel de la géographie, nous ne pouvons pas nous dispenser d'admirer les découvertes qu'ils ont faites et le degré d'étendue auquel ils ont porté la navigation et le commerce, si nous comparons leurs travaux avec l'ignorance des temps anciens. Tant que l'empire romain conserva assez de force pour maintenir son autorité sur les nations conquises et pour les tenir unies, on regarda comme un objet de police publique aussi bien que de curiosité particulière, d'examiner et de décrire les pays divers dont ce grand corps était composé. Lors même que les autres sciences commencèrent à être négligées, la géographie s'enrichissait d'observations nouvelles, et, s'éclairant par l'expérience de chaque siècle et

(1) Voyez la note 8.

les observations de chaque voyageur, continuait de faire des progrès : elle fut portée, par le génie et les soins de Ptolémée, au plus haut point d'exactitude et de perfection qu'elle ait atteint chez les anciens. Ce philosophe florissait dans le second siècle de l'ère chrétienne, et il a publié une description du globe terrestre, plus ample et plus exacte que celles d'aucun de ses prédécesseurs.

Invasion de l'empire romain par les Barbares.

Ce fut peu de temps après cette époque que des secousses violentes vinrent agiter l'empire romain : la fatale ambition ou le caprice de Constantin, qui voulut changer le siége du gouvernement, diminua sa force en la divisant : les nations barbares, que la Providence préparait comme des instrumens destinés à renverser le grand édifice de la puissance romaine, commencèrent à rassembler et à passer en revue leurs armées sur sa frontière : l'Empire fut ébranlé jusqu'en ses fondemens. Dans ce période de la vieillesse et de la décadence du grand empire, il était impossible que les sciences fissent des progrès : les efforts du génie étaient aussi faibles et aussi languissans que ceux du gouvernement. Après Ptolémée, il ne paraît pas qu'il se soit fait aucune découverte en géographie, et il n'y eut aucune révolution importante en commerce, si ce n'est que Constantinople devint, par les avantages de sa situation et par les encouragemens des empereurs d'Orient, une ville commerçante du premier ordre.

Les nuages qui se rassemblaient depuis long-temps autour de l'empire romain annonçaient l'orage qui éclata enfin. Les Barbares y fondirent avec une impétuosité irrésistible, et, dans le naufrage universel causé par l'inondation dont l'Europe fut couverte, les arts, les sciences, les inventions et les découvertes périrent et disparurent de la terre[1]. Tous les peuples qui conquirent les différentes provinces de l'empire romain et s'y établirent n'avaient aucune idée de civilisation : ils étaient étrangers aux lettres et aux arts, sans police, sans lois, sans forme régulière de gouvernement. Les mœurs et les institutions de quelques-uns d'entre eux étaient encore dans un degré de barbarie à peine compatible avec un état d'union sociale. L'Europe, étant occupée par de semblables habitants, retournait pour ainsi dire à une seconde enfance, et avait une nouvelle carrière à commencer pour se civiliser, s'éclairer et se polir. Le premier effet de l'établissement de ces conquérants barbares fut de détruire les liens par lesquels la puissance romaine avait uni les hommes; ils morcelèrent l'Europe en un grand nombre de petits états, indépendants et différant les uns des autres de mœurs et de langage. Il ne resta aucune communication entre les membres respectifs de ces états divisés et ennemis : accoutumés à une manière de vivre très simple, ignorant les arts et craignant le travail, ils n'avaient

(1) *Hist. du règne de Charles V, Introd.*

que peu de besoins à satisfaire, et point de superflu à échanger. Les noms d'*étranger* et d'*ennemi* devinrent encore une fois des mots synonymes : il s'établit partout des coutumes et même des lois qui exposaient à de grands inconvénients et à des dangers ceux qui voulaient voyager dans quelques pays étrangers[1]. On ne pouvait faire de commerce que dans les villes; et elles étaient en petit nombre, peu considérables, et dépourvues des priviléges qui peuvent procurer la sûreté et exciter l'émulation. On ne cultivait aucune des sciences sur lesquelles la géographie et la navigation sont fondées. Les traditions que les auteurs grecs et romains avaient laissées sur les travaux et les découvertes des anciens étaient négligées ou mal entendues. La connaissance des pays lointains s'était perdue; leur situation, leurs productions et presque leurs noms étaient oubliés.

Correspondance de commerce conservée dans l'empire d'Orient.

Cependant une circonstance empêcha la cessation entière de toute communication de commerce entre les nations éloignées. Constantinople, quoique souvent menacée par les conquérants féroces qui répandaient la désolation sur le reste de l'Europe, eut le bonheur d'échapper à leur rage destructive. Ce fut dans cette ville que se conserva la connaissance des arts des anciens et de leurs découvertes : le goût du luxe et de la magnificence y régnait; les productions des pays étrangers y étaient recherchées, et le com-

(1) *Hist. du règne de Charles V, Introd.*

merce continuait d'y fleurir tandis qu'il était éteint dans les autres parties de l'Europe. Les habitants de Constantinople ne bornaient pas leur commerce aux îles de l'Archipel et aux côtes voisines d'Asie; leur industrie s'était ouvert une carrière plus vaste; ils suivaient la route que les anciens leur avaient tracée, et faisaient venir par Alexandrie les productions des Indes orientales. Quand l'Égypte fut séparée de l'empire romain par les Arabes, les Grecs découvrirent une nouvelle route par laquelle les marchandises de l'Inde pouvaient être amenées à Constantinople, en leur faisant remonter l'Indus jusqu'au point où cette grande rivière cesse d'être navigable; de là on les faisait passer par terre jusqu'aux bords de la rivière Oxus, qui les portait à la mer Caspienne. Là on les embarquait sur le Volga, et, après avoir remonté ce fleuve, elles allaient par terre jusqu'au Tanaïs, qui les conduisait au Pont-Euxin, où des vaisseaux de Constantinople venaient les recevoir[1]. Cette longue et pénible route mérite d'être remarquée, non-seulement comme une preuve de l'extrême passion que les Grecs avaient conçue pour les superfluités de l'Orient, et comme un exemple de l'ardeur et de l'industrie qu'ils portaient dans le commerce; mais encore parce que ce fait démontre qu'on avait conservé à Constantinople la connaissance des pays lointains, pendant que le reste de l'Europe était plongé dans l'ignorance.

(1) Ramusio, *vol. I, page* 372. *F.*

Connaissances conservées chez les Arabes.

On voit en même temps quelques rayons de lumière briller sur l'Orient. Les Arabes, ayant contracté quelque goût pour les sciences du peuple dont ils avaient contribué à renverser l'empire, traduisirent dans leur langue les livres de plusieurs philosophes grecs. Un des premiers qu'ils s'approprièrent ainsi fut un ouvrage estimable de Ptolémée dont j'ai déjà parlé. La géographie fut donc de bonne heure un objet d'étude pour les Arabes; mais ce peuple ingénieux et subtil s'attacha particulièrement aux parties spéculatives de cette science. Voulant déterminer la figure et les dimensions du globe terrestre, ils surent appliquer à cet objet les principes de la géométrie; ils eurent recours aux observations astronomiques: ils employèrent enfin des expériences et des opérations que les Européens, dans des temps plus éclairés, se sont fait honneur d'adopter et d'imiter. Mais à cette première époque les travaux des Arabes ne parvinrent pas en Europe. La connaissance de leurs découvertes était réservée à des siècles capables de les comprendre et de les perfectionner.

Renaissance du commerce et de la navigation en Europe.

Cependant les calamités et les ravages que les provinces occidentales de l'empire romain avaient soufferts par la conquête des Barbares s'oublièrent peu à peu, et se trouvèrent en partie réparés. Les peuples grossiers qui s'y établirent, ayant acquis par degré quelque idée de gouvernement régulier et du goût pour les occupations et les douceurs de la vie

civile, l'Europe commença à sortir de son état d'inaction et d'engourdissement. Ce fut en Italie qu'on aperçut les premiers symptômes de cette renaissance. Les tribus septentrionales qui s'emparèrent de ce pays se civilisèrent plus promptement que les peuplades qui s'étaient établies dans les autres parties de l'Europe. Différentes causes, que le plan de cet ouvrage ne me permet ni d'exposer ni de développer, concoururent à rendre aux villes d'Italie l'indépendance et la liberté [1] : l'acquisition de ces avantages y excita l'industrie, et donna le mouvement et la vigueur à toutes les facultés actives de l'esprit humain. Le commerce étranger se ranima; on s'appliqua à la navigation, et elle se perfectionna. Constantinople devint le marché principal où se rendaient les négociants italiens; et non-seulement ils y trouvaient un accueil favorable, mais encore ils y obtenaient des priviléges qui les mettaient en état de faire le commerce avec un plus grand avantage. On leur fournissait et les denrées précieuses de l'Orient et des productions de manufactures curieuses, restes des arts anciens qui s'étaient conservés chez les Grecs. La peine et la dépense qu'exigeait le transport des productions de l'Inde jusqu'à Constantinople par la route longue et détournée que j'ai décrite, rendant ces marchandises extrêmement rares et d'un prix excessif l'industrie des Italiens découvrit bientôt

(1) *Hist. du règne de Charles V, Introd.*

d'autres moyens de se les procurer en plus grande abondance et à un prix plus modéré. Ils en achetaient quelquefois à Alep, à Tripoli, et en d'autres ports de la côte de Syrie, où elles arrivaient par une route qui n'était pas inconnue des anciens. On les apportait de l'Inde par mer jusqu'au golfe Persique, et, après avoir remonté l'Euphrate et le Tygre jusqu'à Bagdad, on les transportait par terre à travers les déserts jusqu'à Palmyre, et de là aux villes situées sur la Méditerranée. Mais la longueur du voyage et les périls auxquels les caravanes étaient exposées rendaient encore cette opération pénible et souvent incertaine. Enfin les soudans d'Égypte ayant rétabli le commerce de l'Inde par l'ancienne route du golfe Arabique, les négociants italiens, malgré la violente antipathie qui animait alors les chrétiens et les mahométans les uns contre les autres, se rendirent à Alexandrie, et l'amour du gain leur faisant supporter l'insolence et les exactions des mahométans, ils établirent dans ce port un commerce très lucratif. A cette époque, l'esprit de commerce acquit une activité singulière en Italie. Venise, Gênes, Pise, qui n'étaient que des bourgs peu considérables, devinrent des villes riches et peuplées. Leur puissance maritime s'étendit : leurs vaisseaux fréquentèrent tous les ports de la Méditerranée ; ils osèrent même quelquefois franchir le détroit et visiter les places maritimes d'Espagne, de France, des Pays-Bas et d'Angleterre; enfin, en dis-

tribuant partout leurs marchandises, ils donnèrent aux différentes nations de l'Europe la connaissance des productions précieuses de l'Orient et quelque idée des arts et des manufactures qui n'étaient connus qu'en Italie.

Les croisades favorisent les progrès du commerce et de la navigation.

Tandis que les villes de cette région étendaient ainsi leur commerce et leur industrie, un des plus extraordinaires événements que nous offre l'histoire du genre humain, au lieu de retarder les progrès du commerce des Italiens, les rendit encore plus rapides. L'esprit guerrier des Européens, enflammé par un zèle religieux, leur fit prendre la résolution de délivrer la Terre-Sainte de la domination des infidèles. De vastes armées, tirées de toutes les nations de l'Europe, se rassemblèrent pour cette étrange entreprise, et marchèrent vers l'Asie. Les Génois, les Pisans et les Vénitiens fournirent les bâtiments de transport sur lesquels s'embarquèrent ces troupes, et les approvisionnèrent de vivres et de munitions de guerre. Outre les sommes immenses que ces peuples reçurent pour cet objet, ils obtinrent encore des priviléges et des établissements de commerce de la plus grande importance, soit dans la Palestine, soit dans les autres parties de l'Asie dont les croisés s'emparèrent. Ce furent des sources de richesses prodigieuses pour les villes commerçantes d'Italie. Elles acquirent en même temps un égal accroissement de pouvoir; et, à la fin de la guerre sainte, Venise en

particulier devint un état maritime, possesseur de vastes territoires, et jouissant d'un commerce fort étendu [1]. L'Italie ne fut pas le seul pays où les croisades contribuèrent à ranimer et à répandre cet esprit d'activité qui préparait l'Europe à de nouvelles découvertes. Les expéditions en Asie firent connaître aux autres nations européennes des pays éloignés, qu'elles ne connaissaient auparavant que de nom ou par les relations de quelques pélerins ignorants et crédules : elles eurent par-là une occasion d'observer les mœurs, les arts et les usages de peuples plus civilisés qu'elles ne l'étaient encore elles-mêmes. Cette communication entre l'Orient et l'Occident subsista pendant près de deux siècles. Les aventuriers qui revenaient d'Asie communiquaient à leurs concitoyens les connaissances qu'ils avaient acquises et les habitudes qu'ils avaient contractées en visitant des nations plus avancées dans la civilisation. Les Européens commencèrent à éprouver de nouveaux besoins; leurs désirs furent excités par des objets nouveaux, et le goût des commodités et des arts des autres contrées se répandit bientôt parmi eux, au point que non-seulement ils encouragèrent les étrangers à venir dans leurs ports, mais qu'ils commencèrent à sentir les avantages et la nécessité de s'adonner eux-mêmes au commerce [2].

(1) *Essai sur l'histoire du commerce de Venise, pag.* 52.

(2) *Histoire de Charles V, Introd.*

Cette communication qui s'était ouverte entre l'Europe et les provinces occidentales de l'Asie, encouragea différents voyageurs à s'avancer fort au-delà des pays où les croisés avaient porté leurs armes, et à pénétrer par terre jusque dans les régions les plus éloignées et les plus riches de l'Orient. Le bizarre fanatisme qui dans ce période semble avoir influé sur tous les projets des individus autant que sur les conseils des nations, fut le motif qui fit d'abord entreprendre ces longues et périlleuses expéditions : on les répéta ensuite pour des intérêts de commerce ou par des motifs de pure curiosité. Un Juif de Tudéla, dans le royaume de Navarre, nommé Benjamin[1], plein d'un respect superstitieux pour la loi de Moïse, et désirant visiter ses frères établis en Orient, où il espérait les trouver dans un état de crédit et d'opulence qui pourrait relever l'honneur de ses co-religionnaires, partit d'Espagne en 1160. Il alla par terre à Constantinople, et traversa les pays qui sont au nord du Pont-Euxin et de la mer Caspienne jusqu'à la Tartarie chinoise. De là il prit sa route vers le sud, et, après avoir traversé différentes provinces de l'intérieur de l'Inde, il s'embarqua sur l'Océan indien, visita plusieurs des îles qui s'y trouvent, et, au bout de treize ans, revint par l'Égypte en Europe, avec de grandes connaissances sur une

Découvertes des voyageurs par terre.

1160

(1) J. B. Muñoz (*Histor. del Nuevo Mundo*) l'appelle *Benjamin ben Jonah*. (D. L. R.)

1160 portion considérable du globe, inconnue alors aux peuples occidentaux[1].

Le zèle du chef de l'église chrétienne concourut avec la superstition du juif Benjamin à faire découvrir les provinces intérieures et éloignées de l'Asie. Toute la chrétienté ayant été alarmée des bruits qui se répandaient sur les progrès rapides des armes
1246 tartares sous Gengis-Khan, le pape Innocent IV, qui avait la plus haute idée de la plénitude de son pouvoir et de la soumission due à ses commandements, envoya le père Jean de Plano Carpini à la tête d'une mission de moines franciscains, et le père Ascolino à la tête d'une autre mission de dominicains, pour exhorter Cayuk-Khan, petit-fils de Gengis et qui lui avait succédé au trône de Tartarie[2], à embrasser la foi chrétienne, et à cesser de désoler la terre par ses armes. Le fier descendant du plus grand conquérant que l'Asie eût jamais vu, étonné d'un message aussi étrange de la part d'un prêtre italien dont il ignorait

(1) Bergeron, *Rec. de voyages, etc.*, *tom. I, pag.* 1.

Baratier, qui a donné la meilleure traduction de *l'Itinéraire de Benjamin de Tudéla*, cherche à établir, dans un commentaire plein d'érudition et de saine critique, que Benjamin ne voyagea point, et qu'il ne fit que compiler les relations de ses contemporains. (D. L. R.)

(2) Il est fort difficile de concilier les différentes opinions qui ont été émises à ce sujet; il paraît cependant que l'ambassade fut envoyée vers Batu-Khan, et que celui-ci l'envoya ensuite vers Kaïouk, grand khan, qui avait succédé à Oktaï son père, fils de Djenguyz-Khan. Consulter les *Mémoires sur les relations politiques des princes chrétiens avec les empereurs mongols*, par M. Abel-Remusat. Paris, 1822, in-4°, p. 26 et suiv. (D. L. R.)

également et le nom et la puissance, reçut cette 1256
injonction avec le mépris qu'elle méritait, mais il renvoya sans leur faire aucun mal les moines qui l'avaient apportée. Comme ces missionnaires étaient arrivés par différentes routes et avaient suivi quelque temps les camps des Tartares, qui étaient toujours en mouvement, ils avaient eu occasion de parcourir une grande partie de l'Asie. Carpini, qui avait pris la route de Pologne et de Russie, traversa les provinces septentrionales de l'Asie jusqu'aux extrémités du Thibet. Ascolino[1], qui paraît avoir débarqué sur la côte de Syrie, s'avança dans les provinces méridionales jusque dans l'intérieur de la Perse[2].

Peu de temps après cette époque, Louis IX, roi 1253
de France, contribua à étendre les connaissances que les Européens commençaient à acquérir sur les contrées lointaines. Un imposteur adroit, tirant avantage des notions imparfaites que les chrétiens s'étaient formées sur l'état et le caractère des nations asiatiques, l'informa qu'un khan des Tartares très puissant avait embrassé la religion chrétienne. Le monarque adopta ce conte avec une pieuse crédulité, et résolut à l'instant d'envoyer des ambassadeurs à

(1) Ascolino, Ascelin ou Anselme (1247), suivit le sud de la mer Caspienne, traversa la Syrie et la Perse, et se présenta devant Baju-Novian (Bajothtnoï), l'un des chefs Mongols. Son journal ne nous est pas parvenu en entier; ce que nous en avons nous a été conservé par Vincent de Beauvais, qui tenait cet extrait de Simon de Saint-Quentin, compagnon d'Ascelin, et qui l'inséra dans son *Miroir historique*. (D.L.R.)

(2) Hakluyt, *tom. I, pag.* 21. Bergeron, *tom. I.*

1253 cet illustre converti pour l'engager à attaquer d'un côté leurs ennemis communs, les Sarrasins, tandis que Louis tomberait sur eux de l'autre. Comme il n'y avait que des moines qui eussent les connaissances nécessaires pour exécuter une commission de cette espèce, il en chargea un père André, jacobin, auquel se joignit ensuite le père Guillaume de Rubruquis[1], franciscain. Il n'est resté aucune relation du voyage du premier; mais on a publié le journal de Rubruquis. Ce moine fut admis à l'audience de Mangu, le troisième khan des Tartares depuis Gengis; il fit ensuite un long circuit dans les parties intérieures de l'Asie, qu'il parcourut avec plus de détail qu'aucun autre Européen n'avait fait avant lui[2].

Ces voyageurs, qu'un zèle religieux avait conduits en Asie, furent suivis par d'autres, que des intérêts de commerce ou des motifs de pure curiosité engagèrent à voyager dans les pays lointains. Le premier
1269 et le plus célèbre de ceux-ci fut Marco Polo, noble vénitien. Engagé dès ses jeunes ans dans le commerce, selon l'usage de son pays, son esprit entreprenant chercha une sphère d'activité plus étendue que celle qui lui était offerte par le trafic établi dans les différents ports d'Europe et d'Asie fréquentés par les Vénitiens. Ce motif le détermina à voyager dans les pays inconnus, dans la vue d'y

(1) Son véritable nom est *Guillaume de Ruysbroeck.*

(2) Hakluyt, *tom. I, pag.* 71. *Rec. de voyages par* Bergeron, *tom. I.*

former des relations de commerce plus conformes 1269
aux espérances et aux idées hardies d'un jeune aventurier. Comme son père avait déjà porté des marchandises d'Europe à la cour du grand khan des Tartares et les y avait vendues avec un bénéfice considérable, Marco Polo s'y rendit. Assuré de la protection de Kublay-Khan, le plus puissant de tous les successeurs de Gengis, il continua ses expéditions mercantiles en Asie pendant plus de vingt-six ans; et dans cet espace de temps il s'avança dans les parties de l'est, fort au-delà des lieux où les autres voyageurs européens avaient pénétré avant lui. Au lieu de suivre la route de Carpini et de Rubruquis, le long des vastes déserts de la Tartarie, il passa par les principales villes commerçantes des parties les plus cultivées de l'Asie, et arriva à Cambalu ou Pekin, capitale du grand royaume du Cathay ou de la Chine, soumise alors à la domination des successeurs de Gengis. Il fit plusieurs voyages sur la mer des Indes; il trafiqua dans plusieurs des îles d'où les Européens recevaient depuis long-temps les épiceries et d'autres denrées dont ils faisaient le plus grand cas, quoiqu'ils ne connussent pas les lieux particuliers où croissaient ces précieuses productions; il se procura des informations sur différents pays qu'il ne put pas visiter lui-même, particulièrement sur l'île de Zipangri, qui est probablement le Japon [1]. A son retour,

(1) *Viaggi di Marco Polo.* Ram., II, 2. Bergeron, tom. II. Il ne peut

1269 il excita l'admiration de ses contemporains par la description de ces vastes contrées, dont le nom était ignoré en Europe, et par les récits pompeux qu'il fit de leur fertilité, de leur population, de leur opulence, de leurs diverses manufactures et de l'étendue de leur commerce; récits qui surpassaient toutes les idées d'un peuple ignorant et grossier.

Environ un demi-siècle après, le chevalier John Mandeville, Anglais, encouragé par l'exemple de
1322 Marco Polo, voyagea en Orient, parcourut la plupart des pays que celui-ci avait décrits, et comme lui publia à son retour la relation de ses voyages[1]. Les récits de ces premiers voyageurs sont pleins de contes absurdes de monstres, de géans et d'enchanteurs[2]; mais cela même ne les rendait que plus intéressans pour un siècle ignorant où tout ce qui était merveilleux ne pouvait manquer de plaire. Les choses extra-

maintenant exister aucun doute à cet égard d'après les relations de Kæmpfer, Martini, etc. (D. L. R.)

(1) *Voyages and Travels, by sir John Mandeville.*

(2) Robertson n'aurait pas dû confondre Carpini, Ascelin, Rubruquis et Marco Polo avec Mandeville. Ce dernier a copié des pages entières de la relation d'Oderic de Portenau, moine italien; il a mis à contribution la géographie d'Hayton, et a transcrit des morceaux entiers des romans de chevalerie et des vieilles chroniques du temps. Ses récits offrent des îles habitées par des géants qui ont cinquante pieds de haut, des diables qui du haut des montagnes vomissent des flammes sur les pauvres voyageurs, des agneaux engendrés par des melons, etc., etc. Carpini, Ascelin, Rubruquis et Marco Polo au contraire n'ont retracé que ce qu'ils ont vu eux-mêmes, et on ne peut leur reprocher les contes absurdes qui se trouvent dans l'ouvrage de Mandeville. (D. L. R.)

ordinaires qu'ils racontaient, vraisemblablement sur 1322
des ouï-dire, frappaient d'admiration le vulgaire, tandis que les faits qu'ils rapportaient d'après leurs propres observations fixaient l'attention des hommes plus éclairés. Les premières circonstances doivent être regardées comme les fables et les traditions populaires des pays où ils passaient, et elles ont été rejetées à mesure que les lumières se sont répandues en Europe; mais quelque incroyables qu'eussent pu paraître dans le temps plusieurs des faits qu'ils ont rapportés, leurs récits ont été confirmés par l'autorité des voyageurs modernes. Ces deux relations tournèrent la curiosité des hommes vers la connaissance des parties lointaines du globe, étendirent leurs idées, et non-seulement les disposèrent insensiblement à tenter de nouvelles découvertes, mais encore leur donnèrent des lumières et des moyens propres à les diriger dans le choix des routes qu'ils avaient à suivre.

Invention de la boussole.

Tandis que cet esprit de recherche se développait en Europe, il se fit une découverte heureuse qui contribua plus que les efforts de l'industrie des siècles précédents à perfectionner et à étendre la navigation. On observa la merveilleuse propriété qu'a l'aimant de communiquer à une légère verge de fer ou aiguille la vertu de se diriger constamment vers les pôles de la terre. On ne tarda pas à sentir l'usage qu'on pouvait en faire pour régler la naviga-

1322 tion, et l'on construisit cet instrument si utile et devenu si commun qu'on a appelé compas de marine ou boussole. Cette invention donnant aux navigateurs un moyen aussi sûr que facile de reconnaître dans toutes les saisons et dans tous les lieux le nord et le sud, ils ne furent plus réduits à se guider par la lumière des étoiles ou par l'observation des côtes maritimes. Ils abandonnèrent par degrés la méthode lente et timide de côtoyer le rivage; ils se lancèrent hardiment en pleine mer, et, sur la foi de leur nouveau guide, naviguèrent au milieu de la nuit la plus sombre et dans le temps le plus nébuleux, avec une sécurité et une précision dont on n'avait pas encore eu d'idée. On peut dire que la boussole a ouvert à l'homme l'empire de la mer et qu'elle lui assure la possession du globe, en le mettant à portée d'en parcourir toutes les parties. Flavio Gioïa, bourgeois d'Amalfi, ville considérable de commerce dans le royaume de Naples, fit cette grande découverte vers l'an 1302 [1]. Tel a été trop souvent le destin de ces illustres bienfaiteurs de l'humanité, qui ont enrichi la science et perfectionné les arts par leurs inventions, qu'ils ont retiré plus de gloire que d'avantage des heureux efforts de leur génie; mais le sort de Gioïa a été encore plus cruel; car l'inattention ou l'ignorance des écrivains contemporains l'a privé même de la célébrité à la-

(1) *Voyez la note 9.*

quelle il avait de si justes droits. Ils ne nous ont 1321
laissé aucune lumière sur sa profession, sur son caractère, sur le temps précis où il fit cette importante découverte, et sur les hasards ou les observations qui l'y ont conduit. Les annales de l'esprit humain ne nous offrent aucun événement qui ait produit de plus grands effets que cette invention, dont la connaissance nous a été cependant transmise sans aucune des circonstances propres à satisfaire la curiosité qu'elle doit naturellement exciter[1]. Quoique l'usage de la boussole mît les Italiens en état d'exécuter avec plus de promptitude et de sécurité les petits voyages qu'ils étaient accoutumés de faire, cependant cette nouveauté n'eut pas une influence assez subite et assez générale pour exciter sur-le-champ l'esprit de découverte et le désir d'entreprendre des navigations hardies. Plusieurs causes concoururent à empêcher cette invention utile d'avoir tout son effet. Les hommes n'abandonnent que lentement et avec répugnance les anciennes habitudes : ils craignent les nouvelles tentatives et ne s'y livrent qu'avec timidité. Il est probable aussi que la jalousie de commerce engagea les Italiens à cacher aux autres nations l'heureuse découverte de leur compatriote. On n'acquit que par degrés l'art de naviguer avec la boussole, en l'employant avec assez

(1) Collinas et Trombellus *de Acûs nauticœ inventore. Instit. Bonon.*, tom. II, part. III, pag. 372.

1322 d'habileté pour donner une entière confiance dans sa direction. Les marins, accoutumés à ne jamais perdre de vue la terre, n'osèrent pas tout d'un coup s'abandonner au milieu des mers inconnues; ainsi ce ne fut que près de cinquante ans après la découverte de Gioïa que les navigateurs se hasardèrent à entrer dans des mers qu'ils n'avaient pas encore fréquentées.

La navigation prend un caractère plus hardi.

Les voyages des Espagnols aux îles Fortunées ou Canaries fut la première époque où la navigation prit un essor plus hardi. Les écrivains contemporains ne nous ont point appris quelles furent les circonstances qui préparèrent la découverte de ces petites îles[1], situées à près de cinq cents milles de la côte d'Espagne, et à plus de cent cinquante milles de celle d'Afrique. Mais on sait que, vers le milieu du quatorzième siècle, les habitants des différents royaumes dont l'Espagne était composée étaient dans l'habitude de faire des excursions dans ces îles, pour y piller les naturels ou les mener en esclavage. Clément VI, en vertu du droit que le saint-siége prétendait avoir de disposer de tous les pays possédés par les infidèles, érigea ces îles en royaume dans l'année 1344, et les donna en souveraineté à Louis de La Cerda, descendu de la famille royale de Castille[2]; mais ce prince infortuné, manquant de forces

(1) *Voy. la note* 10.

(2) Il était arrière-petit-fils du roi Alphonse-le-Sage, et c'est de lui que descendent les ducs de Médina Céli. (D. L. R.)

suffisantes pour réaliser ce titre chimérique, n'alla 1365
jamais aux Canaries; et Jean de Béthencourt, baron normand, en obtint la concession de Henri III, roi de Castille [1]. Béthencourt, brave et heureux comme l'étaient alors presque tous les aventuriers de son pays, entreprit la conquête de ces îles et y réussit [2]; sa famille en resta quelque temps en possession, comme d'un fief relevant de la couronne de Castille. On prétend qu'avant cette expédition de Béthencourt, des navigateurs normands avaient déjà visité la côte d'Afrique et s'étaient avancés fort loin vers le sud des îles Canaries; mais ces voyages ne paraissent pas avoir été entrepris sur un plan régulier et national, ni dans la vue d'étendre la navigation ou de tenter des découvertes. C'étaient ou des excursions suggérées par cet esprit de piraterie que les Normands tenaient de leurs ancêtres, ou des entreprises de quelques négociants pour leur commerce particulier, lesquelles attiraient si peu l'attention publique, qu'à peine en trouve-t-on quelques traces dans les écrivains de ce temps-là. Il suffit, pour une esquisse générale des progrès des découvertes, d'indiquer cet événement; en le laissant au rang de ceux dont l'existence est douteuse ou l'influence peu importante, nous pouvons conclure

(1) Viera y Clavijo. *Notic. de la Hist. de Canaria*, liv. I, pag. 268, etc. Glas. *Hist. chap.* 1.

(2) *Voy. la note* 11.

1365 que, quoique les voyageurs qui ont visité par terre les parties de l'Orient les plus éloignées aient rapporté beaucoup de lumières sur ces pays, la navigation, au commencement du quinzième siècle, n'était pas plus avancée qu'avant la chute de l'empire romain.

Premier plan régulier de découverte conçu par les Portugais.

Enfin arriva l'époque fixée par la Providence où les hommes devaient franchir les limites dans lesquelles ils avaient été si long-temps renfermés, et s'ouvrir un champ plus vaste pour y déployer leurs talents, leur courage et leur activité. Les premières tentatives importantes qui se firent pour cet objet ne furent pas l'ouvrage des états les plus puissants de l'Europe ni de ceux qui avaient cultivé la navigation avec le plus de constance et de succès. La gloire de frayer la route dans cette nouvelle carrière était réservée au Portugal, l'un des royaumes les moins étendus et les moins considérables de l'Europe. Comme les entreprises tentées par les Portugais pour acquérir la connaissance des parties du globe alors inconnues au genre humain [1], ont non-seulement étendu et perfectionné l'art de la navigation, mais ont encore excité un esprit de curiosité et de recherche qui a conduit à la découverte du Nouveau-Monde, dont je me propose d'écrire l'histoire, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur la naissance, les pro-

(1) Il nous semble que Robertson aurait dû employer des expressions moins générales, et dire seulement : *alors inconnues à l'Europe*. (D. L. R.)

grès et les succès des différentes opérations navales 1365
de ce peuple. Ce fut à cette école que se forma l'homme qui découvrit l'Amérique ; et, à moins qu'on ne suive tous les degrés par lesquels passèrent ses maîtres et ses guides, il sera impossible de comprendre les circonstances qui ont suggéré l'idée ou facilité l'exécution de ce grand dessein.

Différents motifs déterminèrent les Portugais à diriger leur activité vers cette nouvelle route, et leur fournirent les moyens d'exécuter des entreprises supérieures en apparence à la force naturelle de leur état politique. Les rois de Portugal, ayant chassé les Maures de leurs domaines, avaient acquis du pouvoir en même temps que de la gloire, par le succès de leurs armes contre les infidèles. Leurs victoires avaient étendu l'autorité royale au-delà des bornes étroites où elle était auparavant circonscrite en Portugal, ainsi que dans les autres monarchies féodales. Ils disposaient de la force nationale qu'ils purent exercer avec autant d'unité dans les desseins que de vigueur dans l'exécution; et, après l'expulsion des Maures, ils firent servir cette force à leurs vues, sans craindre d'être troublés par aucun ennemi domestique. Les hostilités continuelles dans lesquelles ils furent engagés pendant plusieurs siècles contre les Mahométans exaltèrent et perfectionnèrent parmi les Portugais cet esprit militaire et aventurier qui distinguait toutes les nations d'Europe à l'époque du moyen âge.

1365 Une succession contestée alluma en Portugal, vers la fin du quatorzième siècle, une guerre civile des plus cruelles, qui augmenta l'ardeur guerrière de la nation, et forma ou fit surgir des hommes d'un génie actif, audacieux, propre aux grandes entreprises. La situation de ce royaume, borné de tous côtés par les états d'un voisin plus puissant, ne laissait pas aux Portugais la liberté d'exercer leur activité par terre; car la force de leur monarchie ne pouvait pas balancer celle du royaume de Castille; mais le Portugal étant un état maritime qui avait plusieurs ports très commodes, les habitants avaient déjà fait quelques progrès dans la science et la pratique de la navigation, et la mer s'offrait à eux comme l'unique carrière où leur ambition pouvait se signaler.

Première tentative des Portugais.

Telle était la situation du Portugal et la disposition du peuple, lorsque Jean I, surnommé le Bâtard, se trouva paisible possesseur de la couronne par la paix conclue avec le roi de Castille en 1411. C'était un prince d'un grand mérite, qui par la supériorité de son courage et de ses talents s'était ouvert la route à un trône auquel sa naissance ne lui donnait aucun droit. Il s'aperçut bientôt qu'il lui serait impossible de maintenir l'ordre public et la tranquillité intérieure s'il ne trouvait pas un moyen d'occuper au dehors l'activité inquiète de ses sujets. Ce fut dans cette vue qu'il équipa à Lisbonne une flotte considérable, composée de tous les vaisseaux qu'il put rassembler dans son royaume,

et d'un grand nombre d'autres qu'il loua à des étrangers. Ce grand armement fut destiné à attaquer les Maures établis sur la côte de Barbarie. Pendant qu'on faisait ces préparatifs, on détacha quelques vaisseaux chargés de naviguer le long de la côte occidentale de l'Afrique, bornée par l'Océan Atlantique, et de découvrir les pays inconnus qui s'y trouvaient situés. C'est à cette entreprise peu importante qu'on peut rapporter l'époque où l'esprit de découverte brisa les barrières qui avaient si long-temps dérobé aux hommes la connaissance de la moitié du globe terrestre. 1412

A l'époque où Jean expédia ses vaisseaux pour ce nouveau voyage, l'art de la navigation était encore très imparfait. Quoique l'Afrique fût très près du Portugal, et que la fertilité des pays que l'on connaissait déjà sur ce continent invitât à y faire de nouvelles découvertes, les Portugais ne s'étaient jamais hasardés à passer le cap *Non*: ce promontoire, comme son nom l'indique, avait été regardé jusque là comme une borne qu'on ne pouvait franchir; mais les nations de l'Europe avaient alors acquis assez de connaissances pour oser enfin secouer les préjugés et réformer les erreurs de leurs ancêtres. Le long règne de l'ignorance, cette ennemie constante de toute recherche et de toute entreprise nouvelle, touchait à son dernier période; l'aurore de la science jetait ses premiers rayons; les ouvrages des Grecs et des Romains com-

1412 mençaient à être lus avec admiration et avec fruit. Les sciences cultivées par les Arabes avaient été introduites en Europe et par les Maures établis en Espagne et en Portugal, et par les Juifs qui étaient en grand nombre dans ces deux royaumes. La géométrie, l'astronomie et la géographie, qui sont la base de l'art de la navigation, devinrent des objets d'attention et d'étude. La mémoire des découvertes des anciens se ranima, et l'on rechercha les progrès de leur navigation et de leur commerce. Quelques-unes des causes qui pendant le dernier siècle et dans celui-ci ont arrêté la culture des sciences en Portugal, ou n'y existaient pas dans le quinzième siècle, ou n'y produisaient pas les mêmes effets [1]; les Portugais alors paraissaient marcher dans la carrière des sciences et des lettres d'un pas égal avec les autres peuples qui habitent en-deçà des Alpes.

Comme l'esprit du siècle favorisait l'exécution de la nouvelle entreprise à laquelle les Portugais se trouvaient invités par la situation particulière de leur pays, elle ne pouvait manquer d'avoir du succès. Les vaisseaux équipés pour cette expédition doublèrent ce cap formidable qui avait borné la course des navigateurs précédents, et s'avancèrent à cent soixante milles au-delà jusqu'au cap Boyador. Les rochers qui forment ce cap et qui s'étendent fort avant dans la mer ayant paru plus dangereux aux Portugais que le

(1) Voyez la note 12.

promontoire qu'ils avaient déjà passé, ils n'osèrent le tourner, et revinrent à Lisbonne plus satisfaits d'être allés jusque là que honteux de n'avoir pas tenté d'aller plus avant.

Le prince Henri dirige les découvertes des Portugais.

Quelque peu considérable que fût ce voyage, il ne fit que donner plus d'activité à ce goût pour les découvertes qui avait commencé à se développer en Portugal. Le succès extraordinaire de l'expédition du roi contre les Maures de Barbarie fortifia encore 1415
l'esprit entreprenant des Portugais, et les encouragea à de nouvelles tentatives. Mais, afin d'en assurer le succès, ils avaient besoin d'être conduits par un homme qui, doué des qualités propres à discerner ce qui était praticable, eût le loisir de former un système régulier d'opérations pour la poursuite des découvertes, et eût en même temps assez d'ardeur et de persévérance pour se mettre au-dessus des revers et des obstacles. Heureusement pour le Portugal ces qualités se trouvèrent réunies dans Henri, duc de Viseu[1], quatrième fils du roi Jean, qui l'avait eu de Philippine de Lancastre, sœur de Henri IV, roi d'Angleterre. Ce prince avait, dès sa première jeunesse, accompagné son père dans l'expédition de Barbarie, et s'y était signalé par différentes actions de bravoure. A l'esprit guerrier

(1) Il naquit à Porto, le 4 mars 1394, et mourut à Sagres le 13 novembre 1460, suivant Ant. Caet de *Sousa*. (*Hist. généal. da Casa réal portugueza.*) Le P. Freire (*Vida do Inf. D. Henrique*) place sa mort au 23 novembre 1460, et Jean de Barros la recule jusqu'à l'année 1463. (D. L. R.)

1415 qui, dans ces temps de chevalerie, caractérisait tout homme d'une naissance distinguée, Henri joignait toutes les qualités d'un siècle plus poli et plus éclairé. Il cultivait les arts et les sciences, alors ignorés et méprisés des personnes de son rang. Il s'appliqua avec un goût particulier à l'étude de la géographie; instruit par les leçons de maîtres habiles et par les relations des voyageurs, il acquit bientôt assez de connaissance du globe habité pour apercevoir la probabilité de découvrir de nouvelles et riches contrées en naviguant le long de la côte d'Afrique. Cette espérance était bien faite pour exciter l'ardeur et l'enthousiasme d'un jeune homme, et il résolut de protéger de toutes ses forces un projet qui pouvait devenir aussi utile qu'il paraissait brillant et honorable. Afin de pouvoir procéder sans interruption à cette grande entreprise, il se retira de la cour immédiatement après son retour d'Afrique, et fixa sa résidence à Sagres, près du cap Saint-Vincent, où la vue de l'Océan Atlantique, portant continuellement ses pensées vers son projet favori, l'encourageait à en préparer l'exécution. Quelques-uns des plus savants hommes de son pays l'avaient accompagné dans sa retraite et l'aidaient dans ses recherches. Il demanda des éclaircissements aux Maures de Barbarie, qui étaient accoutumés à voyager par terre dans les provinces intérieures de l'Afrique, où ils allaient chercher de l'ivoire, de la poudre d'or et d'autres denrées précieuses. Il consulta les

juifs établis en Portugal. Il sut par des promesses, 1415
des récompenses, des marques d'estime et de confiance, attirer à son service plusieurs habiles navigateurs, tant étrangers que portugais. Dans la disposition de ces préparatifs, les grands talents du prince étaient heureusement secondés par ses vertus personnelles. Sa probité, son affabilité, son respect pour la religion et son zèle pour la gloire de son pays, engagèrent des personnes de tous les rangs à donner des applaudissements à son projet et à en favoriser l'exécution. Ses compatriotes voyaient que ses vues n'étaient dirigées ni par l'ambition ni par le désir des richesses, mais par la bienveillance active d'une ame ardente à concourir au bonheur des hommes, et qui justifiait la devise qu'il avait prise pour désigner la seule ambition de son ame : *Talent de bien faire.*

Découverte de Porto-Santo.

L'effet de sa première tentative ne fut pas d'une grande importance; c'est le sort de toute entreprise nouvelle. Il équipa un seul vaisseau dont il donna le
commandement à Jean Gonzalès Zarco [1] et à Tristan 1416
Vaz, deux gentilshommes de sa maison qui s'offrirent volontairement pour diriger l'expédition : il leur recommanda d'employer tous leurs efforts pour doubler le cap Boyador, et de gouverner de là vers le sud. Fidèles à la manière de naviguer généralement adoptée, ils firent route en longeant la côte, et en suivant

(1) Le P. Freire et A. C. de Sousa l'appellent Jean Gonçalves Zarco; il avait seul le commandement du vaisseau. (D. L. R.)

1416 cette direction ils durent rencontrer des difficultés presque insurmontables pour doubler le cap ; mais la fortune vint au secours de leur inexpérience, et empêcha leur voyage d'être entièrement infructueux. Un coup de vent qui s'éleva tout à coup les jeta en pleine mer, et, tandis qu'ils s'attendaient à tout moment à périr, ils touchèrent à une île inconnue qu'ils nommèrent Porto-Santo, en mémoire de l'heureuse délivrance du danger qu'ils venaient de courir. Dans l'état où était la navigation, la découverte de cette petite île parut une affaire si importante qu'ils retournèrent sur-le-champ en Portugal pour en porter la nouvelle à Henri, de qui ils reçurent les éloges et les distinctions que méritait une expédition si heureuse. L'ardeur avec laquelle ce prince suivait son objet favori lui fit trouver dans ce petit succès les motifs les plus encourageants pour en espérer de plus considérables
1419 et pour tenter de nouveaux efforts. L'année suivante, Henri équipa trois vaisseaux sous le commandement des mêmes officiers, auxquels il associa Barthélemi Pérestrello, et il leur ordonna de prendre possession de l'île qu'ils avaient découverte. A peine commençaient-ils à s'établir à Porto-Santo, qu'ils observèrent à l'horizon, vers le sud, une espèce de tache fixe semblable à un petit nuage noir. Ils en vinrent peu à peu à conjecturer que ce pouvait bien être une terre ; ils se remirent en mer pour s'en assurer, et ils arrivèrent à une grande île inhabitée et couverte de bois,

à laquelle ils donnèrent le nom de *Madeira*, (*Madère*)[1]. Comme le principal objet de Henri était de rendre ses découvertes utiles à sa nation, il équipa sur-le-champ une flotte pour aller établir une colonie portugaise dans ces deux îles. Il eut soin d'y faire porter les semences, les plantes et les animaux domestiques communs en Europe; mais, comme il prévit que la chaleur du climat et la fertilité du sol ne pouvaient manquer d'être favorables à d'autres productions, il se procura des plants de vigne de l'île de Chypre, dont les vins étaient alors très renommés, et des cannes à sucre qu'il tira de Sicile où l'on en avait introduit depuis peu. Ces précieux végétaux prospérèrent rapidement dans les deux nouvelles îles; on ne tarda pas à reconnaître les grands avantages de leur culture; et le sucre et le vin de Madère devinrent bientôt des articles considérables du commerce du Portugal[2]. Madère. 1420

Dès que l'on commença à sentir les avantages qui résultaient de ce premier établissement à l'ouest du continent de l'Europe, l'esprit de découverte parut moins chimérique et augmenta d'audace et d'activité. Les Portugais, en continuant leurs voyages à Madère, s'étaient accoutumés par degrés à une navigation plus hardie, et, au lieu de se traîner timi-

(1) *Historical relation of the first discovery of Madeira, translated from the Portuguese of Franc. Alcaforado*, pag. 15, *etc.*

(2) *Lud. Guicciardini Descrit.* di *Paesi Bassi*, pag. 180, 181.

1420 dement le long de la côte, ils ne craignirent pas de se lancer en pleine mer. Gilianez [1], qui commandait un des vaisseaux du prince Henri, doubla par cette nouvelle route le cap Boyador, qui pendant plus de vingt ans avait arrêté la navigation portugaise, et était regardé comme une barrière
1433 impossible à franchir. Cet heureux voyage, que l'ignorance du siècle faisait comparer aux plus fameux exploits transmis par l'histoire, ouvrit une nouvelle carrière aux navigateurs, parce qu'il leur découvrit le vaste continent de l'Afrique, qui, baigné par l'Océan Atlantique, s'étendait au loin vers le sud. On eut bientôt reconnu une partie de ce continent; les Portugais s'avancèrent dans les tropiques, et, dans l'espace de quelques années, ils découvrirent la rivière de Sénégal et toute la côte qui s'étend du cap Blanc au cap Vert.

Les Portugais sont étonnés de ce qu'ils découvrent aux tropiques.

Jusque là les Portugais avaient été guidés et encouragés dans leurs découvertes par les lumières et les instructions qu'ils avaient trouvées dans les ouvrages des mathématiciens et géographes anciens. Mais lorsqu'ils commencèrent à entrer dans la zone torride, le préjugé reçu chez les anciens que la chaleur excessive et perpétuelle qui régnait dans cette zone la rendait inhabitable à l'espèce humaine, leur ôta pendant quelque temps le courage d'aller plus avant. Les observations qu'ils firent eux-mêmes,

(1) Le P. Freire l'appelle Gil Eannés. (D. L. R.)

lorsqu'ils approchèrent pour la première fois de cette 1433
région inconnue et redoutable, tendaient à confirmer l'opinion des anciens sur l'action violente des rayons directs du soleil. Jusqu'à la rivière de Sénégal, les Portugais avaient trouvé la côte d'Afrique habitée par des peuples à peu près semblables aux Maures de Barbarie; mais, lorsqu'ils pénétrèrent au sud de cette rivière, l'espèce humaine se présenta à eux sous une nouvelle forme; ils virent des hommes qui avaient la peau noire comme de l'ébène, avec des cheveux courts et bouclés, des nez aplatis, des lèvres épaisses, et tous les traits particuliers qui distinguent la race des nègres. Ils durent naturellement attribuer ce changement extraordinaire à l'influence de la chaleur, et ils commencèrent à craindre qu'en avançant plus près de la ligne les effets n'en fussent encore plus terribles. Des grands du royaume, qui, par ignorance, par envie, ou par cette froide et timide prudence qui rejette tout ce qui a l'air de nouveauté ou de projets hardis, avaient jusqu'alors condamné les projets du prince Henri, exagérèrent les dangers qu'on courait à porter ces recherches plus loin, et proposèrent d'autres objections contre l'idée de tenter de nouvelles découvertes. Ils représentèrent qu'il était absolument chimérique d'espérer quelque avantage de la recherche de pays situés dans une partie du monde que la sagesse et l'expérience des anciens leur avaient fait reconnaître pour inhabi-

1433 table ; que leurs ancêtres, contents de cultiver le territoire qui leur avait été assigné par la Providence, ne songeaient pas à prodiguer les forces du royaume en vains projets pour chercher de nouveaux applaudissements ; que le Portugal était déjà épuisé par les frais des tentatives qu'on avait faites pour découvrir des terres qui n'existaient pas ou que la nature avait destinées à rester inconnues ; enfin que ces tentatives avaient déjà causé la perte d'un grand nombre d'hommes qui auraient pu être employés à des entreprises dont le succès beaucoup plus facile aurait produit de plus grands avantages. Mais ni ces réclamations fondées sur l'autorité des anciens, ni ces raisonnements sur les intérêts du Portugal, ne purent faire aucune impression sur l'ame courageuse et vraiment philosophique du prince Henri. Les découvertes qu'il avait faites lui prouvaient que les anciens n'avaient guère qu'une connaissance conjecturale de la zone torride ; et il savait que les frivoles arguments de ses adversaires, relativement aux intérêts politiques du Portugal, n'avaient pour motifs que la malveillance et la jalousie. Il fut puissamment secondé dans ces dispositions par dom Pédre, son frère, qui gouvernait le royaume en qualité de tuteur
1438 de son neveu Alphonse V, lequel avait succédé à la couronne étant mineur ; loin de se relâcher de ses efforts, Henri continua de poursuivre avec une nouvelle ardeur l'exécution de ses projets.

Pour imposer silence aux murmures de l'opposition, ce prince chercha à obtenir la sanction d'une autorité respectable en faveur de ses opérations. Dans cette vue il s'adressa au pape, et lui exposa en termes magnifiques le pieux et infatigable zèle avec lequel il s'occupait depuis vingt ans à découvrir des pays inconnus, dont les malheureux habitants, privés des lumières de la véritable religion, étaient ensevelis dans les ténèbres du paganisme, ou séduits par les impostures de Mahomet. Il suppliait le saint-père, à qui, comme au vicaire du Christ, tous les royaumes de la terre étaient soumis, de conférer à la couronne de Portugal un droit sur tous les pays appartenants aux infidèles, qui seraient découverts par l'industrie de ses sujets ou subjugués par la force de ses armes. Il le conjurait de défendre, sous les peines les plus sévères, à toutes les puissances chrétiennes de molester les Portugais tandis qu'ils seraient occupés à cette louable entreprise, et de s'établir dans aucun des pays que ceux-ci auraient découverts. Henri promettait que le principal objet des Portugais dans toutes leurs expéditions serait de répandre la connaissance de la religion chrétienne, d'établir l'autorité du saint-siége, et d'accroître le troupeau du pasteur universel. Comme c'était en profitant avec adresse de toutes les conjonctures favorables pour acquérir de nouvelles forces, que la cour de Rome avait par degrés étendu

1438
Le pape fait cession aux Portugais des pays qu'ils pourraient découvrir.

1438 ses usurpations, le pape Eugène IV, à qui Henri s'adressa, saisit avidement l'occasion qui s'offrait à lui. Il sentit promptement qu'en accédant à une pareille demande il exercerait une prérogative très flatteuse par elle-même, et dont les suites pouvaient devenir fort avantageuses au saint-siége. Il fit en conséquence expédier une bulle, dans laquelle, après avoir applaudi dans les termes les plus énergiques aux tentatives des Portugais, et les avoir exhortés à poursuivre la glorieuse carrière où ils s'étaient engagés, il leur accordait un droit exclusif sur tous les pays qu'ils découvriraient depuis le cap Non jusqu'au continent de l'Inde.

Quelque extravagante qu'une telle donation étendue à une si grande portion du globe, puisse paraître aujourd'hui, même dans les pays catholiques [1], il n'y avait personne dans le quinzième siècle qui doutât que le pape n'eût droit de la faire par la plénitude de son pouvoir apostolique. Le prince Henri sentit bientôt tous les avantages qu'il pouvait en retirer : ses projets se trouvaient autorisés et sanctifiés par la bulle qui les approuvait, et l'esprit de découverte se liait ainsi avec le zèle pour la religion, zèle qui était un principe puissant, dont l'activité influait sans cesse sur la conduite des na-

(1) Le capitaine anglais Philip en fondant la colonie de *Botany-Bay* (1788) prit possession de tout le pays qui s'étend du 10° 37′ de latit. au 43° 39′; et du 153° de longit. au 135°, c'est-à-dire de plus de 74,000 lieues carrées, ainsi que de toutes les îles environnantes, etc. Cela n'est-il pas aussi extravagant ? (D. L. R.)

tions. D'ailleurs tous les princes chrétiens auraient craint de disputer aux Portugais les pays que ceux-ci avaient découverts, et de troubler les progrès de leur navigation et de leurs conquêtes[1]. 1438

Célébrité et progrès des découvertes des Portugais.

Le bruit des expéditions des Portugais ne tarda pas à se répandre dans toute l'Europe. Les peuples, accoutumés dès long-temps à circonscrire l'activité et les lumières de l'esprit humain dans les limites où elles avaient été jusque là renfermées, furent étonnés de voir la sphère de la navigation s'agrandir ainsi tout à coup, et de concevoir l'espérance de connaître des régions dont l'existence n'était pas même soupçonnée auparavant. Les savants et les philosophes faisaient des raisonnements et combinaient des théories sur des découvertes inattendues, tandis que le vulgaire faisait des questions et s'étonnait. Des aventuriers hardis vinrent en foule de toutes les parties de l'Europe pour solliciter le prince Henri de les employer à ce service honorable. Les Vénitiens et les Génois, qui surpassaient alors tous les autres peuples dans la connaissance et la pratique de la marine, fournirent surtout un grand nombre de marins qui entrèrent à bord des vaisseaux portugais, et acquirent à cette nouvelle école de navigation une connaissance de leur art plus exacte et plus étendue. Les Portugais, animés par l'exemple de ces étrangers, s'empressèrent d'exer-

(1) Voyez la note 13.

1446 cer leurs propres talents et leur activité. La nation seconda les desseins du prince. Des négociants formèrent des associations pour concourir à la recherche des pays inconnus. On découvrit les îles du cap Vert qui gisent à la hauteur de ce cap dont elles portent le nom, et, peu de temps après, celles qu'on
1449 a nommées Açores. Comme les premières sont à plus de trois cents milles de la côte d'Afrique et les dernières à neuf cents milles de tout continent, il est évident que les Portugais n'avaient pu s'abandonner ainsi dans les hautes mers, sans avoir déjà fait des progrès surprenants dans l'art de la navigation.

Mort du prince Henri. 1463 (1).

Cette passion pour les nouvelles découvertes était au plus haut degré de chaleur et d'activité, lorsqu'elle éprouva un revers funeste par la mort du prince Henri, qui avait jusque là dirigé les entreprises des navigateurs par ses grandes connaissances, et qui les avait encouragées et soutenues par son pouvoir et son crédit. Il est vrai que pendant sa vie les Portugais, dans leurs courses les plus avancées vers le sud, n'avaient pénétré qu'à cinq degrés de la ligne équinoxiale; et qu'après une suite d'expéditions continuées pendant un demi-siècle, à peine avaient-ils découvert quinze cents milles de la côte d'Afrique. Ces essais de l'art naissant doivent paraître bien faibles et bien timides aux hommes qui connaissent les progrès que la navigation a faits

(1) Voir la note au bas de la page 57.

dans son état de maturité; mais, quelque peu considérables que fussent ces premiers efforts, c'en était assez pour tourner la curiosité des nations de l'Europe vers de nouveaux objets, pour y exciter le goût des entreprises, et pour frayer la route à d'autres découvertes. 1463

L'ardeur des découvertes se ralentit pendant quelque temps.

Alphonse, assis sur le trône à la mort du prince Henri, était alors fort occupé à soutenir ses prétentions à la couronne de Castille, et à poursuivre ses expéditions contre les Maures de Barbarie; les forces du royaume étant employées à d'autres opérations, ce prince ne put pas mettre beaucoup d'ardeur à suivre les découvertes en Afrique. Il en laissa la conduite à Fernand Gomez, négociant de Lisbonne, auquel il accorda le droit exclusif de commercer avec tous les pays dont le prince Henri avait pris possession. Les gênes et l'oppression de ce monopole ne pouvaient manquer de ralentir l'esprit de découverte, parce que cessant d'être un objet national, ce n'était plus que l'affaire d'un particulier plus attaché à l'intérêt de sa fortune qu'à la gloire de son pays. On fit cependant quelques nouveaux progrès. Les Portugais se hasardèrent enfin à traverser la ligne, et, à leur grand étonnement, ils trouvèrent que cette région de la zone torride, qu'on supposait embrasée d'une chaleur intolérable, était non-seulement habitée, mais encore très peuplée et très fertile.

1471 Jean II, qui succéda à son père Alphonse, avait tous les talents nécessaires pour former et pour exécuter de grands desseins. Comme une partie de ses revenus, tandis qu'il était prince royal, provenait des droits établis sur le commerce qu'on faisait avec les pays nouvellement découverts, son attention se tourna naturellement vers cet objet; il en sentit bientôt l'importance, et, à mesure qu'il acquit plus de connaissances sur ces nouvelles contrées, la possession lui en parut d'un plus haut intérêt. Tant que les Portugais côtoyèrent les bords de l'Afrique, depuis le cap Non jusqu'à la rivière de Sénégal, ils ne trouvèrent sur cette longue étendue de côtes qu'un terrain sablonneux, stérile, habité par des peuples misérables et très peu nombreux, professant la religion mahométane, et soumis au vaste empire de Maroc; mais au sud de cette même rivière, la puissance et la religion des mahométans n'étaient plus connues. Le pays était divisé en petites principautés indépendantes; la population y était considérable et le sol fertile [1], et les Portugais reconnurent bientôt qu'il produisait de l'ivoire, des gommes, de l'or et d'autres denrées précieuses. Cette découverte, en étendant le commerce, encourageait à de nouvelles tentatives; et des hommes, dont l'audace et l'activité étaient excitées

Elle se ranime avec une nouvelle force.

(1) *Navigatio Aloysii Cadamusti apud Novum Orbem Grynæi*, p. 2, 18. *Navigat. all Isola di San Tome per un pilotto Portugh. Ramusio*, *I*, 115.

par la perspective d'un bénéfice certain, durent 1481
poursuivre leurs recherches avec plus d'ardeur que lorsqu'ils n'étaient animés que par l'espérance et la curiosité.

Cette disposition ne pouvait manquer d'acquérir de nouvelles forces par la protection d'un monarque tel que Jean II : il encouragea hautement toutes les entreprises qui avaient pour but quelque découverte, et en favorisa l'exécution avec tout le zèle de son grand-oncle le prince Henri, mais avec un degré supérieur de puissance. Les effets de ses soins ne
tardèrent pas à se faire sentir. Les Portugais équi- 1484
pèrent une flotte puissante qui, après avoir découvert les royaumes de Benin et de Congo, s'avança de plus de quinze cents milles au-delà de l'équateur, et les navigateurs européens virent pour la première fois un nouveau ciel, et observèrent les étoiles d'un autre hémisphère. Jean était non-seulement jaloux de découvrir des terres nouvelles; il s'occupait aussi à s'en assurer la possession. Il bâtit des forts sur la côte de Guinée, et y envoya des colonies; il établit des relations de commerce avec les états les plus puissants, et tâcha de rendre tributaires de sa couronne ceux qui étaient faibles ou divisés. Plusieurs petits princes d'Afrique se reconnurent volontairement vassaux du roi de Portugal, d'autres y furent contraints par la force des armes. Il se forma un système régulier et bien réfléchi relativement à ce

1484 nouvel intérêt de politique, et les Portugais, en l'observant invariablement, parvinrent à établir sur un fondement solide leur puissance et leur commerce en Afrique.

Espoir de découvrir une nouvelle route aux Indes orientales.

Une communication suivie avec les peuples de l'Afrique procura par degrés aux Portugais quelque connaissance des parties de ce continent qu'ils n'avaient pas visitées. Les informations qu'ils reçurent des habitants, jointes à ce qu'ils avaient observé eux-mêmes dans leurs voyages, commencèrent à leur offrir des vues plus étendues et à leur suggérer l'idée d'entreprises plus importantes encore. Ils avaient reconnu l'erreur des anciens sur l'état de la zone torride. En avançant davantage vers le sud, ils trouvèrent que le continent de l'Afrique, au lieu de s'étendre en largeur, selon la doctrine de Ptolémée[1], qui était alors l'oracle et le guide des géographes, paraissait se resserrer insensiblement et se courber vers l'est. Cette observation leur inspira quelque confiance dans les récits des voyages que les Phéniciens faisaient anciennement autour de l'Afrique, et qu'on avait regardés long-temps comme fabuleux; ils conçurent l'espérance qu'en suivant la route des Phéniciens, ils pourraient arriver aux Indes orientales, et s'emparer d'un commerce, source assurée de richesse et de pouvoir pour les nations qui en ont joui. Le vaste génie du prince Henri, autant qu'on peut le conjec-

(1) *Vide Nov. Orbis Tabul. Geogr. secund. Ptolem. Ams.* 1730.

turer par la teneur de la bulle du pape, avait conçu 1484
de bonne heure l'idée de cette navigation. Tous les pilotes et mathématiciens portugais s'accordaient maintenant à la regarder comme praticable. Le roi entra avec chaleur dans leurs idées, et commença de concerter les mesures nécessaires pour cette difficile et importante entreprise.

Avant que les préparatifs de cette expédition fussent achevés, on apprit d'Afrique que différentes nations établies le long de la côte avaient indiqué un royaume puissant, situé à une grande distance vers l'est de leur continent, et dont le souverain, suivant les détails qu'elles en donnaient, professait la religion chrétienne. Le roi de Portugal en conclut sur-le-champ que ce devait être l'empereur d'Abyssinie, auquel les Européens, trompés par une méprise de Rubruquis, de Marco-Polo et de quelques autres voyageurs, avaient ridiculement donné le nom de Prête ou Prêtre-Jean; et comme il espéra de recevoir des lumières et des secours d'un prince chrétien pour le succès d'un plan qui tendait à propager leur doctrine commune, il résolut d'établir, s'il était possible, une correspondance avec cet empire. Il choisit pour cet objet Pierre de Covilhan et Alphonse de Payva, qui entendaient parfaitement la langue arabe; il les envoya à l'est du continent de l'Afrique, pour chercher la résidence de ce potentat inconnu, et lui faire des propositions d'alliance et d'amitié. Les deux dé-

1484 putés étaient chargés aussi de se procurer dans les pays qu'ils visiteraient tous les éclaircissements qu'on pourrait leur donner sur le commerce de l'Inde et sur le cours de navigation qu'il faudrait suivre pour y pénétrer[1].

Voyage de Barthélemi Diaz.

1486

Tandis que Jean faisait cette tentative par terre pour obtenir quelque connaissance d'un pays qu'il désirait si ardemment de découvrir, il s'occupait en même temps des moyens de suivre par mer ce grand dessein. La conduite de cette expédition, la plus difficile et la plus importante que les Portugais eussent encore projetée, fut confiée à Barthélemi Diaz, officier qui avait toute la sagacité, l'expérience et le courage qu'exigeait une pareille entreprise. Il s'avança hardiment vers le sud, et franchissant les limites où jusqu'alors ses compatriotes avaient arrêté leur course, il découvrit plus de mille milles de terres nouvelles. Ni les dangers auxquels il se vit exposé par une suite de tempêtes violentes dans des mers inconnues et par les fréquentes mutineries de son équipage, ni les détresses de la famine où il fut réduit par la perte du vaisseau qui portait ses provisions, ne purent l'empêcher de poursuivre son entreprise. Pour fruit de ses travaux et de sa persévérance, il reconnut enfin le promontoire élevé qui borne l'Afrique vers le sud; mais tout ce qu'il

(1) Faria y Sousa, *Port. Asia, vol. I, pag.* 26. Lafitau, *Découvertes des Portug., l. I, p.* 46.

put faire fut de le reconnaître[1]. La violence des vents, 1486
le délabrement de ses vaisseaux et l'esprit turbulent de son équipage, le forcèrent de revenir sur ses pas après un voyage de seize mois, dans lequel il découvrit une étendue de pays beaucoup plus considérable que ce qu'avait découvert avant lui aucun autre navigateur. Diaz avait appelé le promontoire qui terminait son voyage *Cabo tormentoso*, le cap des tempêtes; mais le roi son maître ne doutant plus qu'il n'eût enfin trouvé la route qu'il cherchait depuis si long-temps pour passer dans l'Inde, donna à ce cap un nom plus encourageant et de meilleur augure; il l'appela le *Cap de Bonne-Espérance*[2].

Ces espérances de succès se trouvèrent confirmées par les nouvelles que le roi de Portugal reçut des députés qu'il avait envoyés par terre en Abyssinie. Covilhan et Payva, se conformant aux instructions de leur maître, se rendirent d'abord au grand Caire, d'où ils se mirent en route avec une caravane de marchands égyptiens, et arrivèrent à Aden sur la mer Rouge. Là ils se séparèrent; Payva cingla vers l'Abyssinie; Covilhan s'embarqua pour les Indes orientales, et après avoir visité Calicut, Goa, et d'autres villes sur la côte de Malabar, il alla à Sofala sur la côte orientale d'Afrique, et de là au grand Caire,

(1) Barthélemi Diaz fit plus que de reconnaître le cap, il le doubla et s'avança 40 lieues à l'est. (D. L. R.)

(2) Faria y Sousa, *Port. Asia, vol. I, p.* 26.

1486 où les deux députés s'étaient donné rendez-vous pour se rejoindre. Malheureusement Payva avait été assassiné en Abyssinie; mais Covilhan trouva au Caire deux juifs portugais qui avaient été envoyés par Jean, dont la sagacité prévoyante ne négligeait aucun moyen propre à faciliter l'exécution de ses desseins; il avait prescrit à ces juifs de recevoir des deux ambassadeurs le détail de leurs opérations, et de leur remettre de nouvelles instructions. Covilhan chargea un de ces juifs de porter en Portugal un journal de ses voyages par mer et par terre, et ses remarques sur le commerce de l'Inde, avec les plans exacts des côtes où il avait touché; d'après ses propres observations, ainsi que d'après les éclaircissements que lui avaient donnés d'habiles marins en différents pays, il concluait qu'en tournant l'Afrique par mer on devait trouver un passage aux Indes orientales [1].

Préparatifs pour un autre voyage.

L'heureuse conformité de l'opinion et du récit de Covilhan avec les découvertes que Diaz venait de faire ne laissait presque plus d'incertitude sur la possibilité d'aller par mer de l'Europe dans l'Inde; mais l'énorme longueur du voyage et les tempêtes furieuses que Diaz avait essuyées près du cap de Bonne-Espérance avaient extrêmement intimidé les Portugais, quoiqu'une longue expérience en eût déjà fait alors d'habiles et hardis navigateurs : il fallut quel-

(1) Faria y Sousa, *Port. Asia, vol. I, p.* 27. Lafitau, *Découvertes, t. I, p.* 48.

que temps pour rassurer les esprits et les préparer 1486
à cette dangereuse et extraordinaire expédition. L'autorité et la fermeté du monarque dissipèrent cependant par degrés les vaines terreurs de ses sujets ou forcèrent de les cacher. Jean se voyant à la veille d'accomplir le grand dessein qui avait été le principal objet de son règne, l'ardeur qu'il mit à en poursuivre l'exécution fut si vive que cette idée absorbait ses pensées pendant le jour et le privait du sommeil pendant la nuit. Tandis qu'il était occupé à prendre toutes les mesures que ses lumières et l'expérience pouvaient lui suggérer pour assurer le succès d'une expédition qui devait décider du destin de son projet favori, la renommée des grandes découvertes que les Portugais avaient déjà faites, le détail des renseignements extraordinaires qu'ils avaient recueillis en Orient, et les préparatifs de voyages que Jean méditait alors, attirèrent l'attention de toute l'Europe, et tinrent les autres peuples dans l'attente et dans l'incertitude. Les uns élevaient l'habileté et les expéditions des Portugais fort au-dessus de celles des Phéniciens et des Carthaginois; les autres formaient des conjectures sur les révolutions que le succès de ces entreprises pouvaient occasionner dans le cours du commerce et dans l'état politique de l'Europe. Les Vénitiens commençaient à craindre de perdre le commerce de l'Inde, dont le monopole était la principale source de leur puissance ainsi que de leur

1486 richesse; et les Portugais jouissaient déjà en idée de tous les trésors de l'Orient. Mais pendant cet intervalle, qui donnait un si libre essor aux mouvements divers de la curiosité, de l'espérance et de la crainte, il se répandit en Europe le bruit d'un événement aussi extraordinaire qu'inattendu; c'était la découverte d'un nouveau monde situé à l'occident de l'Europe, et ce grand objet attira sur-le-champ l'attention et l'admiration de l'univers.

FIN DU LIVRE PREMIER.

# HISTOIRE

# DE L'AMÉRIQUE.

## LIVRE SECOND.

Naissance et éducation de Colomb.

Parmi les étrangers que le bruit des découvertes faites par les Portugais avait attirés au service de cette nation se trouvait Christophe Colomb, sujet de la république de Gênes. On ne connaît avec certitude ni le temps ni le lieu de sa naissance [1]; on sait seulement qu'il était d'une famille honnête, réduite à l'indigence par des événements malheureux. Ses parents ayant embrassé pour vivre la profession de marins, Colomb laissa entrevoir dès sa première jeunesse les talents et le caractère qui peuvent distinguer un homme de cet état; au lieu de combattre les inclinations du jeune Colomb, ils les développèrent et les encouragèrent par l'éducation. Après

(1) Voyez la note 14. Les différentes opinions émises sur le temps et le lieu de la naissance de Christophe Colomb, ainsi que sur ses actions, ont été amplement et savamment discutées dans l'introduction de M. Martin Fernandez de Navarrete, à sa *collection des Voyages et découvertes des Espagnols, depuis la fin du XVe siècle.* (D. L. R.)

1461 lui avoir fait acquérir quelque connaissance de la langue latine, la seule qui fût alors employée à l'enseignement, on lui fit apprendre la géométrie, la cosmographie, l'astronomie et le dessin. La liaison de ces sciences avec l'art de la navigation, son objet favori, excitant son ardeur et son application, il y fit des progrès rapides. Avec de si heureuses dispositions il entra à quatorze ans dans la carrière qui devait le conduire à tant de gloire. Ses premiers voyages furent dirigés vers les ports de la Méditerranée, que fréquentaient ses compatriotes les Génois; mais ces voyages étant trop bornés pour une
1467 ame aussi active que la sienne, il fit une excursion dans les mers du nord, et visita les côtes de l'Islande, où la pêche commençait à attirer les Anglais et quelques autres nations. Comme la navigation tentait alors dans tous les sens des entreprises nouvelles, il s'avança au-delà de cette île, la Thulé des anciens[1], jusqu'à plusieurs degrés dans le cercle polaire. Après avoir satisfait sa curiosité par un voyage qui, en augmentant ses connaissances maritimes, ne servait pas à sa fortune, il s'attacha à un homme de son nom et de sa famille, capitaine de vaisseau, qui jouissait d'une grande réputation. Ce marin conduisait une petite escadre armée à ses frais, et, faisant la course tantôt contre les Mahométans, tantôt contre les Vénitiens, rivaux des Gé-

(1) Voyez la note 15.

nois dans le commerce, il avait acquis des richesses et de la célébrité. Colomb le suivit dans ses expéditions pendant plusieurs années, en se distinguant autant par son courage comme homme de guerre, que par son habileté comme homme de mer. A la fin il livra un combat opiniâtre sur la côte de Portugal à quelques caravelles vénitiennes, qui retournaient des Pays-Bas richement chargées; le vaisseau sur lequel il était prit feu en même temps que le vaisseau ennemi auquel le sien était fortement attaché par les grappins. Dans une si terrible extrémité, sa présence d'esprit et son intrépidité ne l'abandonnèrent pas. Il se jeta à la mer, se saisit d'une rame flottante, et, comme il nageait parfaitement, à l'aide de ce secours il gagna le rivage, qui était éloigné d'environ deux lieues, et sauva une vie réservée à de plus grandes choses [1].

1467

Il entre au service des Portugais.

Dès qu'il eut recouvré ses forces, il se rendit à Lisbonne, où plusieurs de ses compatriotes étaient établis. Ils conçurent bientôt une opinion si avantageuse de son mérite et de ses talents, qu'ils le pressèrent vivement de rester en Portugal, où son habileté et son expérience dans la navigation ne pouvaient manquer de le faire remarquer. Le service portugais était alors plus attrayant qu'aucun autre pour tout aventurier animé du désir de voir des pays nouveaux, ou cherchant à se distinguer : Colomb se

(1) *Vie de Colomb, chap.* 5.

1467 laissa facilement séduire par ses amis, et, ayant obtenu l'affection d'une Portugaise, il l'épousa et fixa son séjour à Lisbonne. Son mariage, au lieu de le détacher du genre de vie qu'il avait suivi jusqu'alors, contribua à étendre ses connaissances dans la navigation, et lui donna le désir de les augmenter encore. Sa femme était la fille de Barthélemi de Perestrello, l'un des capitaines employés par le prince Henri dans ses premières expéditions, et qui avait découvert et colonisé les îles de Porto-Santo et de Madère [1]. Colomb devint possesseur des journaux et des cartes de ce navigateur expérimenté. Il y apprit les routes qu'avaient tenues les Portugais dans leurs découvertes, et les diverses circonstances qui les avaient encouragés et dirigés; cette étude flattait et enflammait sa passion dominante. Les cartes de Perestrello et les descriptions des nouvelles contrées que ce navigateur avait vues augmentèrent tellement son impatience de voyager, qu'il ne put y résister. Pour la satisfaire il fit un voyage à Madère, et entretint pendant plusieurs années un commerce avec cette île, avec les Canaries, les Açores, les établissements que

(1) A. C. de Sousa, *Historia genealogica da Casa real Portugueza* et le père F. J. Freire, *Vida do* Infante *D. Henrique*, affirment que l'île de Madère fut découverte par Jean Gonçalves Zarco, qui prit depuis le nom de *Camara;* le dernier écrivain ajoute et *par Tristan Vaz.* Perestrello, qui avait accompagné plusieurs fois Zarco, n'a pas non plus découvert Porto-Santo; mais il en était cependant capitaine propriétaire. (D. L. R.)

les Portugais avaient faits en Guinée et dans les autres parties du continent de l'Afrique qu'ils avaient découvertes [1]. 1467

Effets de leurs découvertes sur son esprit.

L'expérience que Colomb avait acquise par un si grand nombre de voyages dans presque toutes les parties du globe, alors connues par la navigation, l'avait rendu lui-même un des meilleurs navigateurs de l'Europe; mais ce mérite ne lui suffisait pas et il ambitionnait davantage. Les succès heureux des Portugais avaient excité un tel esprit de curiosité et d'émulation que tous les savants de ce siècle étaient occupés à étudier les moyens qui avaient préparé les découvertes déjà faites et ceux dont on pouvait se promettre quelque réussite dans des entreprises encore plus hardies. Colomb, naturellement avide de connaître, capable de méditations profondes et porté vers les spéculations de ce genre, s'était souvent appliqué à remonter aux principes qui avaient guidé les Portugais dans leurs plans de découvertes nouvelles et à la manière dont ils en avaient conduit l'exécution; de sorte qu'il arriva par degrés à se persuader qu'on pouvait aller plus loin qu'eux en suivant leur méthode, et exécuter des entreprises qu'ils avaient jusqu'alors tentées inutilement.

Il forme le projet d'ouvrir une nouvelle route aux Indes.

Depuis que les Portugais avaient doublé le cap Vert, le grand objet qui occupait les navigateurs était de trouver par mer un passage aux Indes orientales.

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 4, 5.

1467 Les découvertes de cette nation en Afrique n'étaient rien auprès de celle-là. On connaissait depuis un grand nombre de siècles la fertilité et les richesses des Indes. Les épiceries et les autres marchandises précieuses qu'on en rapportait étaient recherchées dans toute l'Europe. Les Vénitiens, enrichis par la possession exclusive de ce commerce, excitaient la jalousie de toutes les autres nations; mais quelque avides que fussent les Portugais de se frayer une route nouvelle vers ces riches contrées, ils ne l'avaient cherchée jusqu'alors qu'en se dirigeant vers le sud, dans l'espérance qu'ils pouvaient arriver aux Indes en portant à l'est après qu'ils auraient fait le tour de l'extrémité de l'Afrique. Cette route était cependant encore inconnue, et, au cas qu'on la découvrît, elle était si longue qu'un voyage d'Europe dans les Indes paraissait une entreprise d'une extrême difficulté et d'un succès très incertain. On avait employé plus d'un demi-siècle à avancer du cap Non à l'équateur : un plus long espace de temps pouvait s'écouler avant qu'on parvînt à compléter le projet des Portugais. L'incertitude et la longueur de cette route conduisirent naturellement Colomb à rechercher s'il n'était pas possible de trouver quelque chemin plus court et plus direct. Après avoir réfléchi profondément sur cette matière, aidé des connaissances qu'il avait acquises dans la théorie et la pratique de la navigation; après avoir attentivement comparé les observations des pilotes mo-

dernes avec les indications et les conjectures que fournissent les anciens auteurs, il conclut qu'en naviguant directement à l'ouest au travers de l'Océan Atlantique, on découvrirait infailliblement des pays nouveaux qui devaient être, selon lui, une partie du vaste continent de l'Inde. 1467

Principes sur lesquels sa théorie était fondée.

Cette opinion, aussi chimérique au premier coup d'œil qu'elle était extraordinaire et nouvelle, était appuyée dans son esprit sur des motifs et des raisons de différents genres. La figure sphérique de la terre était connue, et la grandeur de son volume déterminée avec quelque exactitude. Il suivait évidemment de là que les continents de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique n'étaient qu'une petite portion de la superficie du globe terrestre. La sagesse et la bienfaisance de l'auteur de la nature ne permettaient pas de penser que le vaste espace qui était jusque là demeuré inconnu, fût entièrement couvert des eaux d'un stérile océan, sans aucune terre propre à être habitée par l'homme. Il paraissait d'ailleurs extrêmement probable que le continent du monde connu, placé sur un des côtés du globe, était balancé par une quantité à peu près égale de terres dans l'hémisphère opposé. Ces idées sur l'existence d'un autre continent, d'après la figure et la structure de la terre, étaient confirmées par les observations et les conjectures des navigateurs. Un pilote portugais s'étant avancé à l'occident plus qu'on ne le faisait en ce temps-

1467 là, avait trouvé une pièce de bois sculptée, flottant sur les eaux et poussée vers lui par un vent d'ouest, et il en avait conclu qu'elle venait de quelque terre inconnue située vers ce même point. Un beau-frère de Colomb avait aussi trouvé à l'occident de l'île de Madère une pièce de bois travaillée de main d'homme, et apportée par le même vent, ainsi que des roseaux d'une grosseur énorme, semblables à ceux que Ptolémée décrit comme une production particulière des Indes orientales[1]. Enfin, après des vents d'ouest soutenus pendant quelque temps, on avait souvent aperçu sur les côtes des Açores des arbres déracinés, et une fois les cadavres de deux hommes dont les traits ne ressemblaient point du tout à ceux des habitants de l'Europe et de l'Afrique.

En même temps que la force de ces raisons puisées dans les faits et dans la théorie faisait espérer à Colomb qu'on découvrirait des terres nouvelles dans l'Océan occidental, d'autres considérations le portaient à croire que ces terres devaient tenir au continent des Indes. Quoique les anciens aient à peine pénétré dans l'Inde au-delà des rives du Gange, cependant quelques auteurs grecs se sont hasardés à décrire des provinces situées de l'autre côté de ce fleuve; et comme les hommes sont naturellement disposés à exagérer les objets éloignés et inconnus sur lesquels on ne peut les contredire, ces écrivains ont

(1) *Lib. I, cap.* 17.

représenté ces régions comme étant d'une étendue 1467
immense. Ctésias assure que l'Inde est un pays aussi vaste que tout le reste de l'Asie. Onésicrite, suivi par Pline le naturaliste[1], prétendait qu'elle était égale à un tiers de la terre habitable, et Néarque dit que d'une extrémité à l'autre, en ligne droite, il y avait pour quatre mois de chemin[2]. Le journal de Marco-Polo qui s'était avancé à l'est beaucoup plus qu'aucun autre Européen avant lui, semblait confirmer ces exagérations des anciens. Les descriptions magnifiques qu'il fait des royaumes de Cathay et de Cipango, et de beaucoup d'autres pays dont les noms étaient inconnus en Europe, présentaient l'Inde comme une contrée immense. Ces notions, quelque défectueuses qu'elles fussent, étaient les plus exactes que les Européens eussent en ce temps-là sur toute cette partie orientale de l'Asie. Colomb en tirait une conséquence très juste. Il prétendait que le continent de l'Inde, en s'étendant vers l'est, devait, à raison de la figure sphérique de la terre, s'approcher davantage des îles nouvellement découvertes à l'ouest de l'Afrique; que la distance de l'Asie à ces îles ne devait pas être très considérable, et que la route la plus directe et en même temps la plus courte de l'Europe aux parties les plus orientales de ce grand pays était en naviguant

(1) *Nat. Hist. lib. VI, cap.* 17.
(2) Strabo, *lib. XV, pag.* 1011.

1467 à l'ouest[1]. L'autorité de quelques écrivains anciens, secours nécessaire alors pour faire recevoir une opinion dans quelque matière que ce fût, appuyait cette idée de la proximité de l'Inde à l'égard des parties occidentales de notre continent. Aristote penchait à croire qu'elle n'était pas fort éloignée des colonnes d'Hercule ou détroit de Gibraltar, et qu'on pouvait aller par mer du détroit aux Indes [2]. Sénèque, s'exprimant encore d'une manière plus positive, assure que par un vent favorable on peut aller en peu de jours d'Espagne aux Indes[3]. La fameuse Atlantide de Platon, que beaucoup de personnes regardaient comme un pays réel et au-delà de laquelle ce philosophe place un vaste continent, est représentée par lui comme peu éloignée de l'Espagne. Après avoir pesé toutes ces raisons, Colomb, qui unissait la modestie et la défiance du génie avec l'enthousiasme d'un créateur de projets, ne s'en reposa entièrement ni sur ses propres raisonnements, ni sur l'autorité des anciens. Il crut aussi devoir consulter ceux de ses contemporains qui étaient capables d'apprécier les arguments sur lesquels il fondait son opinion. Dès l'an 1474 il communiqua ses idées sur la probabilité de découvrir de nouvelles terres en naviguant à l'ouest, à Paul, médecin florentin, célèbre par ses

(1) Voyez la note 16.

(2) Aristot. *de Cœlo, lib. II, cap.* 14. édit. Du Val, 1629, vol. I, p. 472.

(3) Seneca, *Quæst. Natur. lib. I, in proœm.*

connaissances dans la cosmographie[1], et qui dans 1467
ses réponses montra un savoir et une candeur qui le rendaient bien digne de la confiance de Colomb. Ce savant approuva fort le projet, l'appuya de beaucoup de faits, et encouragea Colomb à suivre une entreprise si louable, qui devait rapporter à sa patrie tant de gloire, et à l'Europe des avantages si grands[2].

Moyens dont il se sert pour la mettre à exécution.

Un esprit moins capable de former et d'exécuter de grands desseins n'aurait été conduit par ces raisonnements, ces observations et ces autorités, qu'à une théorie stérile qui aurait fourni matière à des discours ingénieux ou à des conjectures chimériques; mais le caractère de Colomb, entreprenant et plein d'ardeur, le portait à passer immédiatement de la spéculation à l'action. Pleinement convaincu de la vérité de son système et impatient de la confirmer par l'expérience, il résolut d'entreprendre un voyage dans cette unique vue. Le premier pas qu'il avait à tenter était de s'assurer de la protection de quelque puissance de l'Europe qui pût fournir aux frais de l'entreprise. Son amour pour sa patrie s'était conservé malgré une longue absence, et lui faisait souhaiter qu'elle recueillît le fruit de ses découvertes

(1) Il s'appelait Paul del Pozzo Toscanelli; il était astronome et connu sous le nom de *Paul le physicien;* né à Florence en 1397, il mourut dans la même ville le 15 mai 1482. (D. L. R.)

(2) *Vie de Colomb, cap.* 8.

1467 et de ses travaux. Il proposa son projet au sénat de Gênes, et regardant l'intérêt de son pays comme le premier but de son ambition, il offrit de naviguer sous le pavillon de la république à la recherche des pays nouveaux qu'il espérait de découvrir. Mais Colomb habitait depuis si long-temps des pays étrangers, que ses compatriotes connaissaient peu son habileté et son caractère; et, quoique gens de mer, ils étaient si peu accoutumés à de grands voyages qu'ils ne purent se former aucune idée juste des principes sur lesquels Colomb fondait ses espérances. Ils rejetèrent inconsidérément ses propositions comme le songe d'un homme à projets chimériques [1], et par là perdirent pour toujours l'occasion de rendre à leur république son ancienne splendeur [2].

Il le propose aux Génois.

Il se présente au roi de Portugal.

Après avoir rempli ses obligations envers sa patrie, Colomb, loin de se décourager par le refus qu'il venait d'essuyer, poursuivit son projet avec une nouvelle ardeur. Il le proposa à Jean II, roi de Portugal, dans les états duquel il avait été établi long-temps, et qu'il considéra par cette raison comme ayant, après Gênes, un droit à ses services. Les cir-

(1) Le chevalier Bossy (*Hist. de Chr. Colomb.*), prétend que les Génois ne rejetèrent la proposition de Colomb que parce qu'ils étaient engagés alors dans des guerres dispendieuses et lointaines, et qu'ils se rappelaient peut-être la catastrophe arrivée à deux de leurs concitoyens qui, en voulant découvrir de nouvelles régions, se perdirent dans l'Océan. (D. L. R.)

(2) Herrera, *Hist. de las Indias Occid. decad. I, lib. I, cap. 7.*

constances paraissaient lui promettre que ses offres 1467
seraient goûtées. Il s'adressait à un monarque d'un génie actif, assez bon juge lui-même d'une entreprise maritime, et flatté de protéger toutes les tentatives qui avaient pour objet la découverte de nouvelles terres. Ses sujets étaient les plus habiles navigateurs de l'Europe et les moins capables de se laisser effrayer par la nouveauté ou la hardiesse d'une expédition maritime. L'habileté de Colomb dans la navigation et ses qualités personnelles étaient bien connues en Portugal; l'une suffisait pour empêcher qu'on ne regardât son projet comme tout-à-fait chimérique, et les autres ne permettaient aucune défiance sur la droiture de ses intentions. Le roi l'écouta donc avec bonté, et renvoya l'examen de son plan à Diego Ortiz, évêque de Ceuta, et à deux médecins juifs, estimés pour leurs connaissances dans la cosmographie, et qu'il avait coutume de consulter dans les affaires de ce genre. L'ignorance avait empêché les Génois d'adopter le projet de Colomb; à Lisbonne il eut à combattre un ennemi non moins redoutable, le préjugé. Les personnes dont les suffrages devaient décider cette question dirigeaient depuis long-temps tous les projets de navigation des Portugais, et avaient donné le conseil de chercher un passage aux Indes par la route opposée à celle que Colomb regardait comme la plus courte et la plus sûre. Ils ne pouvaient par conséquent approu-

1467 ver son plan sans recevoir la double mortification de condamner leur propre théorie et de reconnaître la supériorité d'un étranger. Après l'avoir fatigué de questions insidieuses et d'objections sans nombre, dans la vue de lui faire expliquer son projet avec assez de détail pour le connaître à fond, ils différèrent de prononcer un jugement définitif, et en même temps ils conspirèrent pour lui enlever la gloire et les avantages qui pouvaient lui revenir du succès de son entreprise, en conseillant au roi de faire partir un vaisseau qui devait l'exécuter en suivant la route que Colomb avait indiquée. Le roi Jean, oubliant en cette occasion les sentiments d'un souverain, eut la bassesse d'adopter ce perfide conseil; mais le pilote choisi pour suivre le plan de Colomb n'avait ni le génie, ni le courage de l'inventeur. Ayant trouvé des vents contraires, et n'apercevant aucune indication du voisinage de quelques terres, il se laissa effrayer et retourna à Lisbonne, décriant le projet comme extravagant autant que dangereux [1].

Il quitte le Portugal et passe en Espagne.

Colomb, ayant découvert cette trahison, en ressentit l'indignation naturelle à une ame franche, et dans la chaleur de son ressentiment il se déter-
1484 mina à n'avoir plus aucune relation avec une nation capable d'un si indigne procédé. Il quitta sur-le-champ le Portugal et aborda en Espagne vers la fin de l'année 1484. Comme il pouvait désormais

(1) *Vie de Colomb, chap*, 11. Herrera, *decad. I, lib. I, cap.* 7.

choisir en liberté le patron qu'il croirait le plus 1484
disposé à approuver et à exécuter son plan, il résolut de le proposer lui-même à Ferdinand et à Isabelle, qui gouvernaient alors les royaumes unis de Castille et d'Aragon. Mais connaissant déjà par son expérience toute l'incertitude du succès d'une pareille démarche auprès des rois et de leurs ministres, il prit la précaution d'envoyer en Angleterre son frère Barthélemi auquel il avait communiqué toutes ses idées, pour négocier en même temps l'exécution de son projet auprès de Henri VII, l'un des princes de l'Europe les plus instruits et les plus puissants.

Il envoie son frère en Angleterre.

Ce n'était pas sans raison que Colomb craignait que ses propositions ne fussent pas admises à la cour d'Espagne. Cette puissance était alors engagée dans une guerre difficile contre le royaume de Grenade, le seul état qui restât aux Maures dans la Péninsule. Le caractère circonspect et défiant de Ferdinand donnait à ce prince de l'éloignement pour les projets hardis et singuliers. Isabelle, avec un esprit plus élevé et plus entreprenant, était obligée de suivre les impressions de son époux. Les Espagnols n'avaient fait jusque là aucun effort pour étendre leur navigation au-delà de ses anciennes limites[1]. Ils avaient vu les découvertes étonnantes

Obstacles qu'il trouve en Espagne.

(1) M. Martin Fernandez de Navarrete a prouvé le contraire dans son introduction à la *Collection de voyages* déjà citée. (D. L. R.)

1484 des Portugais sans chercher à les imiter. La guerre avec les Maures fournissait d'ailleurs un champ vaste à l'activité de la nation, et à son amour pour la gloire. Dans des circonstances si défavorables, il était impossible à Colomb d'obtenir une décision prompte chez un peuple naturellement lent et circonspect. Son caractère était cependant admirablement assorti à celui de la nation dont il sollicitait la confiance et la protection. Il était grave et poli dans son maintien, réservé dans ses paroles et ses actions, irréprochable dans ses mœurs, observateur exact de tous les devoirs et de toutes les pratiques de la religion. Des qualités si respectables lui procurèrent plusieurs amis, et lui acquirent une estime si générale que malgré la simplicité de son extérieur, conforme à la médiocrité de sa fortune, il ne fut pas regardé comme un aventurier à qui l'indigence faisait imaginer quelque projet chimérique, mais comme un homme dont les propositions méritaient une attention sérieuse.

Son projet est examiné par des juges ignorants, qui en rendent un compte défavorable.

Ferdinand et Isabelle, quoique entièrement occupés de la guerre contre les Maures, écoutèrent Colomb avec assez d'intérêt pour se déterminer sans délai à charger Ferdinand de Talavera, confesseur de la reine, de l'examen de son projet. Le confesseur consulta ceux de ses compatriotes qu'il jugeait les plus capables de prononcer sur un pareil sujet. Mais les connaissances avaient fait alors si

peu de progrès en Espagne, que ces prétendus phi- 1484
losophes, choisis pour décider d'une affaire de cette importance, ignoraient jusqu'aux premiers principes sur lesquels Colomb fondait ses conjectures et ses espérances. Quelques-uns d'entre eux, égarés par de fausses notions sur la figure et la grandeur de la terre, prétendirent que le voyage qu'on proposait ne pouvait s'exécuter en moins de trois années. D'autres soutenaient ou que Colomb trouverait l'Océan sans bornes, selon l'opinion de quelques anciens, ou qu'en marchant toujours droit à l'ouest il arriverait à un point où la figure convexe de la terre le mettrait dans l'impossibilité de revenir sur ses pas, et qu'il périrait infailliblement en tentant vainement d'ouvrir une communication entre les deux hémisphères, que la nature avait séparés pour toujours. Quelques-uns même de ces juges, sans daigner entrer dans aucune discussion, rejetèrent le projet, d'après la maxime par laquelle l'ignorance et la pusillanimité se sont excusées dans tous les temps, « que c'est une grande présomption « à un particulier de supposer qu'il possède lui seul « des connaissances supérieures à celles de tout le « reste du genre humain. » Ils ajoutaient que si les contrées que Colomb se proposait de découvrir existaient réellement, elles n'auraient pu demeurer ignorées depuis si long-temps, et que les lumières et la sagacité des siècles précédents n'auraient pas

1484 laissé la gloire de les découvrir à un obscur pilote de Gênes.

Il fallait toute la patience et toute l'adresse de Colomb pour suivre sa négociation avec des hommes qui avançaient de si étranges propositions. Il avait à combattre non-seulement l'obstination de l'ignorance, mais l'orgueil du faux savoir, avec lequel il est encore plus difficile de traiter. Après beaucoup de conférences et cinq années inutilement employées à instruire ses juges et à répondre à leurs objections, Talavera fit enfin à Ferdinand et Isabelle un rapport si peu favorable, que l'un et l'autre déclarèrent à Colomb que jusqu'à ce que la guerre avec les Maures fût tout-à-fait terminée, il leur était impossible de s'engager dans aucune autre entreprise qui demandât quelque dépense.

Quelque précaution qu'on prît pour adoucir la dureté de ce refus, Colomb crut son projet rejeté pour toujours. Mais, heureusement pour le genre humain, la supériorité du génie, qui rend un homme capable de former une entreprise extraordinaire et hardie, est communément accompagnée d'un enthousiasme assez ardent pour n'être ni refroidi par les délais, ni rebuté par les obstacles. C'était là le caractère de Colomb. Il sentit vivement le coup qu'on venait de lui porter; mais en se retirant sur-le-champ d'une cour qui l'avait amusé si long-temps de vaines espérances, sa confiance dans la vérité

de son système diminua point, et son désir de la démontrer par l'expérience n'en fut que plus vif. Après avoir sollicité sans succès la protection des souverains, il s'adressa aux ducs de Médina-Sidonia et de Médina-Céli, qui, quoique simples sujets, étaient assez puissants et assez riches pour mettre son projet à exécution; mais cette tentative ne lui réussit pas mieux, car ces seigneurs, soit qu'ils ne fussent pas plus convaincus par les arguments de Colomb que leurs souverains, soit qu'ils craignissent de blesser l'orgueil de Ferdinand, refusèrent de seconder une entreprise que le monarque avait rejetée [1]. 1448

Négociation de son frère en Angleterre.

Au chagrin que Colomb ressentait du mauvais succès de ses tentatives se joignit de l'inquiétude sur le destin de son frère Barthélemi, qu'il avait envoyé à la cour de Londres, et dont il n'avait aucune nouvelle. Le vaisseau qui portait Barthélemi avait été pris par des pirates, et lui-même, dépouillé de tout, était demeuré captif pendant plusieurs années. A la fin il avait trouvé le moyen de s'échapper, et était arrivé à Londres, mais dans un tel état d'indigence qu'il fut obligé pendant long-temps de dessiner et de vendre des cartes, jusqu'à ce qu'il eût gagné assez d'argent pour pouvoir s'habiller décemment et paraître à la cour. Enfin il parvint à mettre les offres de son frère sous les yeux du roi,

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 13. Herrera, *decad. I*, *lib. I*, *cap* 7.

1484 qui, malgré son extrême économie et sa défiance pour toute entreprise dispendieuse et nouvelle, accueillit le projet de Colomb plus favorablement que n'avait fait jusque là aucun des princes à qui il avait été présenté.

Colomb entrevoit quelque espérance en Espagne.

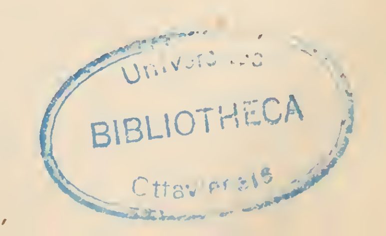
Cependant Colomb, ignorant ce qu'était devenu son frère, et n'ayant plus aucune espérance de la part de l'Espagne, était déterminé à se rendre en Angleterre. Il se préparait à partir et avait disposé de ses enfants pour le temps de son absence, lorsque Jean Pérès, prieur du couvent de Rabida, près de Palos, où les fils de Colomb avaient été élevés, le sollicita vivement de différer son voyage de quelques jours. Ce religieux, homme très savant, et jouissant de quelque crédit auprès de la reine Isabelle qui le connaissait personnellement, était très attaché à Colomb, dont il avait eu plusieurs occasions d'apprécier les talents et la vertu. Soit par curiosité, soit par amitié, il se livra à un examen suivi de son système, conjointement avec un médecin du voisinage, habile dans les mathématiques. Cet examen les convainquit si pleinement de la solidité des principes d'où partait Colomb et de la probabilité du succès, que Pérès, voulant conserver à sa patrie la gloire et les avantages de cette grande entreprise, se hasarda d'écrire à Isabelle, la conjurant d'examiner l'affaire de nouveau et avec l'attention qu'elle méritait.

Isabelle fut frappée des représentations d'un

homme qu'elle respectait. Elle fit dire à Pérès de se rendre sur-le-champ au bourg de Santa-Fé, où la cour s'était établie pendant le siége de Grenade, pour conférer avec lui sur ce sujet important. Le premier effet de cette entrevue fut une invitation obligeante à Colomb de revenir à la cour, et un présent d'une petite somme pour les dépenses de son voyage. On se flattait alors que la guerre avec les Maures serait bientôt heureusement terminée par la prise de Grenade, et que la nation allait être en état de s'engager dans de nouvelles entreprises. Cette circonstance, jointe aux marques de bonté que la reine venait de donner à Colomb, encouragea ses amis à se montrer avec plus de confiance et à favoriser son projet plus ouvertement. Les principaux de ses protecteurs étaient Alonzo de Quintanilla, contrôleur des finances de Castille, et Louis Santangel, receveur des revenus ecclésiastiques en Aragon. Leur zèle à seconder cette grande entreprise mérite à leur nom une place honorable dans l'histoire. Ils firent connaître Colomb à plusieurs personnes de haut rang qu'ils intéressèrent vivement en sa faveur. 1491

Mais il n'était pas aisé de persuader Ferdinand. Sa froide et défiante prudence le portait encore à regarder le projet comme extravagant et chimérique; et, pour rendre inutile le zèle des partisans de Colomb, il employa dans cette nouvelle négociation quelques-unes des personnes qui avaient déjà prononcé contre

Il est de nouveau découragé.



1491 lui. Au grand étonnement de ces juges prévenus, Colomb parut devant eux avec la même confiance et aussi peu disposé à se relâcher en rien de ses premières demandes. Il proposait d'armer une petite flotte sous son commandement, et réclamait le titre de vice-roi perpétuel et héréditaire de toutes les mers et de toutes les terres qu'il découvrirait, avec le dixième des profits qu'elles rapporteraient, en propriété pour lui et ses descendants. En même temps il offrait d'avancer le huitième de la dépense de l'armement, à condition qu'il aurait une portion proportionnelle dans les bénéfices de l'entreprise. Si elle échouait, il ne demandait aucune récompense ni aucun émolument. Au lieu d'envisager cette conduite comme une forte preuve de la conviction où il était de la vérité de son système et d'admirer la magnanimité qui, après tant de délais et de refus, lui faisait soutenir ses demandes à la même hauteur, les personnes qui traitaient avec Colomb se mirent à calculer mesquinement les frais de l'expédition et la valeur de la récompense. La dépense, quelque modérée qu'elle fût, était, disaient-ils, trop considérable pour l'état des finances du royaume. Les honneurs et les émoluments que demandait Colomb étaient exorbitants, même quand il tiendrait tout ce qu'il promettait; et si ses espérances étaient trompées, de si magnifiques dons faits à un aventurier paraîtraient inconsidérés et ridicules. Sous ces dehors imposants de prudence

et de précaution, leur opinion parut si plausible et 1491
fut si vivement soutenue par Ferdinand, qu'Isabelle abandonna tout-à-fait Colomb, et rompit brusquement la négociation qu'elle avait reprise avec lui.

Cet événement fut plus mortifiant pour Colomb que tous les dégoûts qu'il avait éprouvés jusqu'alors. Son rappel à la cour avait ranimé ses espérances, et lui avait fait croire que ses travaux touchaient à leur fin. Il retombait dans l'incertitude. Toute la fermeté de son esprit lui suffit à peine pour soutenir ce revers inattendu; il se retira le cœur navré, et ne vit plus d'autre ressource que de partir pour l'Angleterre, comme il l'avait déjà projeté.

Vers ce temps-là, Grenade se rendit. Ferdinand 1492
et Isabelle y firent leur entrée en triomphe, et prirent ainsi possession d'une ville dont la conquête chassait du cœur de leurs royaumes une puissance ennemie et les rendait maîtres de toutes les provinces qui s'étendent du pied des Pyrénées jusqu'aux frontières du Portugal. Comme les succès donnent aux esprits une ardeur qui les élève et les enhardit, Quintanilla et Santangel, les patrons de Colomb, toujours vigilants et adroits, saisirent ce moment favorable pour tenter un dernier effort auprès d'Isabelle. Après avoir témoigné quelque surprise de la voir hésiter si longtemps à encourager le plus beau projet qui eût jamais été proposé à aucun monarque, elle qui avait toujours protégé toutes les grandes entreprises, ils lui repré-

1492 sentèrent que Colomb était un homme d'un grand sens et d'un caractère irréprochable, parfaitement capable, par son expérience dans l'art de la navigation et par ses connaissances dans la cosmographie, de se faire des idées justes de la structure du globe et de la situation de ses différentes parties; qu'en offrant de risquer lui-même sa vie et sa fortune dans l'exécution de son plan, il donnait la preuve la plus décisive de la force de sa conviction et de la solidité de ses espérances; que la somme qu'il demandait pour équiper une flotte était fort peu de chose, et que les avantages qui pouvaient en revenir étaient immenses; qu'il n'exigeait d'autres récompenses de sa découverte et de ses travaux que celles que fourniraient les contrées mêmes qu'il espérait découvrir; qu'autant il était digne de la magnanimité d'Isabelle d'étendre la sphère des connaissances humaines et d'ouvrir une route à des pays inconnus, autant sa piété trouverait de satisfaction, après avoir rétabli la foi chrétienne dans les provinces d'où elle avait été si long-temps bannie, à découvrir un nouveau monde auquel elle ferait porter la lumière des célestes vérités et le bonheur qui en est la suite; que si elle ne se décidait pas sur-le-champ, l'occasion serait pour jamais perdue; enfin que Colomb se disposait à offrir ailleurs ses services; que quelque autre prince plus heureux ou plus hardi les accepterait, et que l'Espagne déplorerait éternellement la fatale timidité qui l'aurait

privée de la gloire et des avantages qui lui étaient offerts. 1492

Ces puissantes raisons, présentées par des personnes d'un si grand poids et dans un moment si bien choisi, produisirent tout leur effet. L'incertitude et les craintes d'Isabelle se dissipèrent. Elle ordonna sur-le-champ qu'on fît revenir Colomb, annonça la résolution d'accepter toutes les conditions qu'il avait mises lui-même à son traité, et, regrettant que le mauvais état de ses finances ne lui permît pas d'y puiser, elle offrit généreusement ses diamants en gage pour se procurer l'argent nécessaire aux préparatifs de l'expédition. Santangel, dans le transport de sa reconnaissance, baisa la main de la reine, et, pour la dispenser d'avoir recours à l'expédient désagréable qu'elle proposait, il s'engagea à avancer sur-le-champ la somme dont on aurait besoin [1].

Conditions de l'accord qu'il fait avec l'Espagne.

Colomb avait déjà fait plusieurs lieues dans la route qui allait l'éloigner pour toujours de l'Espagne, lorsque le courrier d'Isabelle l'atteignit. A la nouvelle de cette révolution inespérée en sa faveur, il retourna sur-le-champ à Santa-Fé, conservant cependant quelque reste de défiance mêlée avec la satisfaction que lui donnait son rappel. Mais l'accueil obligeant que lui fit la reine, joint à l'espérance prochaine d'exécuter enfin ce voyage qui était

(1) Herrera, *Decad. I, lib. I, cap.* 8.

1492 depuis si long-temps l'objet de ses pensées et de ses désirs, effacèrent bientôt le souvenir de tout ce qu'il avait souffert pendant huit années d'incertitudes et de sollicitations[1]. La négociation fut dès lors suivie avec autant de promptitude que de facilité, et l'on signa, le 17 avril 1492, un traité dont voici les principaux articles:

1° Ferdinand et Isabelle, comme souverains de l'Océan, créaient Colomb grand-amiral dans toutes les mers, îles et continents qui seraient découverts par lui, office dont il jouirait, lui et ses héritiers, avec les mêmes droits et prérogatives qui appartenaient à celui du grand-amiral de Castille dans les limites de sa nouvelle juridiction; 2° Colomb était nommé vice-roi et gouverneur général de toutes les îles et continents qu'il découvrirait; mais, si pour le bien des affaires il était nécessaire d'établir par la suite des gouverneurs particuliers dans chacune de ces contrées, Colomb était autorisé à nommer trois personnes, dont l'une serait choisie par Ferdinand et Isabelle. L'office de vice-roi avec toutes ses prérogatives devait aussi être héréditaire dans la famille de Colomb; 3° Ferdinand et Isabelle accordaient à

(1) M. Martin Fernandez de Navarrete, dans son introduction à la *Collection des voyages des Espagnols* déjà citée, a démontré d'une manière incontestable que Christophe Colomb n'avait pas été aussi maltraité en Espagne qu'on s'est plu à le dire jusqu'à ce moment; il a appuyé sa démonstration de pièces officielles qu'il serait trop long de relater ici. (D. L. R.)

Colomb et à ses héritiers, à perpétuité, le dixième de tous les profits provenant des productions et du commerce des pays qu'il découvrirait; 4° Si quelque querelle ou procès s'élevait sur des matières de commerce dans les pays nouvellement découverts, l'affaire serait terminée par la seule autorité de Colomb, ou des juges désignés par lui; 5° Il était permis à Colomb d'avancer un huitième des frais de l'expédition et des fonds du commerce qui s'établirait, et, à raison de cette avance, il retirerait un huitième du profit [1]. 1492

Quoique le nom de Ferdinand soit joint dans ce traité à celui d'Isabelle, la défiance de ce prince était encore si forte, qu'il refusa de prendre aucune part à l'entreprise en sa qualité de roi d'Aragon; et, comme toute la dépense devait être fournie par la couronne de Castille, Isabelle réserva à ses sujets un droit exclusif sur tous les profits que pouvait procurer dans la suite un heureux succès.

Préparatifs pour son voyage.

Dès que le traité fut signé, Isabelle sembla vouloir, non-seulement faire oublier à Colomb les dégoûts qu'il avait essuyés, mais encore réparer le temps qu'on lui avait fait perdre, en pressant elle-même avec la plus grande activité les préparatifs de l'expédition [2]. Le 12 mai, tout ce qui dépendait

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 15. Herrera, *Decad. I, lib. I, cap.* 9.

(2) Suivant Muñoz Christophe Colomb reçut le 30 avril le titre de *don*, qui ne se donnait à cette époque qu'aux personnes distinguées par leur naissance ou leurs emplois. (D. L. R.)

1492 de ses ordres se trouva prêt, et Colomb se rendit chez le roi et la reine pour recevoir leurs dernières instructions. Ils s'en remirent à sa sagesse pour les détails de l'exécution; mais, afin d'éviter de donner le moindre ombrage aux Portugais, ils lui défendirent absolument d'approcher d'aucun des établissements portugais sur la côte de Guinée, ni d'aucun des pays sur lesquels la nation portugaise réclamait quelque droit pour les avoir découverts. Isabelle avait fait armer les vaisseaux dont Colomb devait prendre le commandement dans le port de Palos, petite ville maritime de la province d'Andalousie. Comme le prieur Jean Pérès, à qui Colomb avait déjà tant d'obligations, résidait dans le voisinage, ce bon ecclésiastique le servit encore utilement de son crédit auprès des habitants, non-seulement en obtenant d'eux ce qui lui manquait des fonds qu'il s'était engagé à fournir, mais en déterminant plusieurs d'entre eux à faire le voyage. Les principaux de ces associés de Colomb furent trois frères du nom de Pinson, riches et bons marins, qui voulurent bien risquer leur vie et leur fortune avec lui.

Cependant, malgré tous les efforts d'Isabelle et de Colomb, l'armement ne répondit guère, ni à la dignité de la nation, ni à l'importance de l'objet. Il consistait en trois vaisseaux, dont le plus grand était d'un port très peu considérable. Colomb en eut le commandement comme amiral, et lui donna le

nom de *Sainte-Marie* (Santa Maria), en l'honneur de la Vierge, pour laquelle il avait une dévotion particulière. Martin-Alonso Pinson commandait le second, appelé *la Pinta*, et avait son frère François pour pilote. Le troisième, appelé *la Nigna*, avait pour capitaine Yanes Pinson. Ces deux derniers étaient des vaisseaux légers, qui surpassaient à peine de grandes chaloupes en force et en capacité. Cette escadre, si on peut lui donner ce nom, était approvisionnée pour douze mois, et portait quatre-vingt-dix hommes, la plupart matelots, avec quelques aventuriers qui suivaient la fortune de Colomb, et quelques gentils hommes de la cour d'Isabelle, chargés de l'accompagner. Enfin, toute cette dépense, qui avait si fort effrayé la cour d'Espagne et qui avait retardé si long-temps la négociation de Colomb, ne passait pas quatre mille livres sterling (environ cent mille livres de France). 1492

L'art de la construction était encore dans l'enfance au quinzième siècle : les vaisseaux n'étaient faits que pour des voyages très courts où l'on ne s'écartait point des côtes. On peut dire que le courage et le génie entreprenant de Colomb éclatèrent surtout dans la confiance avec laquelle il se hasardait, avec des navires si peu propres à une longue navigation, dans des mers inconnues, sans cartes pour le guider, sans connaissance des courants, sans expérience antérieure des dangers qu'il avait à craindre.

1492 Mais son empressement à accomplir le grand projet qui, depuis si long-temps, occupait toutes ses pensées lui fit oublier ou compter pour rien toutes ces circonstances qui auraient arrêté un esprit moins audacieux que le sien. Il pressa les préparatifs de son voyage avec tant d'ardeur, et fut si bien secondé par les personnes qu'Isabelle avait chargées de cette affaire, qu'il fut bientôt en état de partir. Mais, comme il était plein de sentiments de religion, il ne voulut pas s'embarquer pour une expédition si dangereuse et dont un des grands objets était d'étendre la foi chrétienne, sans avoir imploré, par un acte public de dévotion, le secours et la protection du ciel. Pour accomplir ce devoir, lui-même et tous ceux qui partaient avec lui allèrent en procession solennelle à l'église du monastère de Rabida, où, après s'être confessés et avoir reçu l'absolution, ils communièrent des mains du prieur Pérès, qui joignit ses prières aux leurs pour le succès d'une entreprise qu'il avait protégée avec un zèle si actif.

Son départ d'Espagne.

Le lendemain au matin, mardi 3 août 1492, un peu avant le lever du soleil, Colomb mit à la voile[1] en présence d'une foule de spectateurs qui élevaient leurs mains au ciel pour en obtenir une heureuse réussite, qu'ils souhaitaient plus qu'ils ne l'espé-

(2) Fernand Colomb dit, dans la vie de son père, que celui-ci partit de Palos pour les Canaries le 4 août 1492; et Christophe Colomb dans la relation de son premier voyage, « Nous partîmes le 3 août 1492, de la barre de Saltes » (près Huelva). (D. L. R.)

raient. Colomb cingla droit aux Canaries, et y arriva 1492
sans aucun événement qui, dans toute autre circon- 13 Août.
stance, fût digne d'être remarqué; mais, dans un voyage dont les suites devaient être si intéressantes, tout attirait l'attention. Le gouvernail de *la Pinta* se rompit le lendemain du jour où elle avait quitté le port. Cet accident alarma les équipages, aussi superstitieux que peu habiles à réparer cet accident, et fut regardé comme un augure assuré du mauvais succès de l'expédition. D'ailleurs, dans le court trajet d'Espagne aux Canaries, on éprouva que les navires étaient si mauvais et si mal en ordre, qu'on jugea qu'ils résisteraient difficilement à une navigation qu'on s'attendait devoir être en même temps longue et dangereuse. Colomb les fit rétablir de son mieux, et, ayant embarqué des provisions fraîches, il partit de Gomera, l'une des plus occidentales des Canaries, le sixième jour de septembre.

C'est à cette époque que commence proprement le voyage entrepris pour la découverte du Nouveau-Monde; car dès ce moment Colomb, faisant voile directement à l'ouest, abandonna toutes les routes suivies jusque là par les navigateurs, et se jeta dans une mer entièrement inconnue. Il fit peu de chemin le premier jour, faute de vent, mais le second il perdit de vue les Canaries. Aussitôt plusieurs de ses matelots, abattus et consternés en considérant la hardiesse de leur entreprise, commencèrent à dé-

La route qu'il suit.

1492 plorer leur sort et à verser des larmes comme s'ils ne devaient plus revoir la terre dont ils s'éloignaient. Colomb les rassura par les raisons qui lui donnaient lieu d'espérer une heureuse issue, et par la considération des richesses qui les attendaient dans les régions opulentes auxquelles il les conduisait. Ce découragement, qui se montrait de si bonne heure, annonçait à Colomb qu'il aurait à combattre non-seulement les difficultés inséparables d'une entreprise de la nature de celle qu'il tentait, mais encore les difficultés qui naîtraient de l'ignorance et de la pusillanimité des hommes à qui il avait affaire; et il reconnut que l'art de manier les esprits ne lui serait pas moins nécessaire pour réussir que tout son courage et toute son habileté dans la navigation. Heureusement pour lui et pour le pays qui l'employait, il joignait au caractère ardent et au génie inventif d'un homme à projets les qualités d'une autre espèce qui s'y trouvent rarement unies, une grande connaissance des hommes, un esprit insinuant, une persévérance infatigable à suivre un plan, un grand empire sur lui-même et le talent de diriger et de maîtriser les passions des autres. Ces qualités, qui le rendaient très propre à commander, étaient accompagnées de toutes les connaissances de son art qui inspirent la confiance dans les dangers. Des navigateurs espagnols qui, jusqu'alors, n'avaient fait que longer les côtes de la Méditerranée, ne pouvaient

Vigilance et attention de Colomb.

s'empêcher de regarder comme prodigieuse la supériorité que lui donnaient sur eux trente ans d'expérience et d'habitude des pratiques industrieuses des Portugais. Dès qu'il fut en mer, rien ne se fit que par ses ordres. Il veillait lui-même à l'exécution de toutes les manœuvres; il ne prenait que quelques heures de sommeil, et ne quittait pas le pont tout le reste du temps. Comme il naviguait dans des mers qui n'avaient pas encore été explorées, la sonde et tous les autres instruments d'observation étaient sans cesse entre ses mains. D'après l'exemple des navigateurs portugais, il était attentif au mouvement des marées, à la direction des courants, au vol des oiseaux; il observait les poissons, les plantes marines et tous les corps flottant sur la mer, et il recueillit dans un journal toutes ses remarques avec une exactitude scrupuleuse. Ses équipages, accoutumés seulement à des voyages très courts, ne pouvaient manquer de s'effrayer à mesure qu'ils s'éloignaient davantage des terres. Colomb s'efforça de leur cacher une partie du chemin qu'ils faisaient. Dans cette vue, quoique le deuxième jour après leur départ de Gomera ils eussent déjà fait dix-huit lieues, Colomb ne leur en compta que quinze, et il employa constamment le même artifice. Le 14 septembre, la petite flotte se trouvait à plus de deux cents lieues à l'ouest des îles Canaries, plus loin de terre qu'aucun vaisseau espagnol n'avait été jusqu'alors. Là

1492

Craintes et alarmes de son équipage.

1492 nos navigateurs furent frappés d'un phénomène aussi étonnant que nouveau pour eux. L'aiguille aimantée ne se dirigeait plus exactement à l'étoile polaire, mais déviait vers l'ouest, différence qui croissait à mesure qu'ils avançaient. Cet effet aujourd'hui familier, quoique sa cause soit demeurée parmi les mystères de la nature que l'homme n'a pas encore expliqués, remplit de terreur les compagnons de Colomb. Ils se voyaient perdus dans un océan inconnu et sans bornes, loin de toutes les routes fréquentées. Là les lois de la nature semblaient s'altérer, et le seul guide qu'elle leur eût donné allait leur manquer tout-à-fait. Colomb, avec autant de présence d'esprit que d'adresse, inventa sur-le-champ une explication de ce phénomène, qui, sans le contenter lui-même, parut si plausible à ses gens que leurs murmures s'apaisèrent et leur crainte se dissipa.

Il continua de porter droit à l'ouest, à peu près sous la latitude des Canaries. En suivant cette route, il trouva les vents alisés qui soufflent constamment de l'est à l'ouest entre les tropiques et quelques degrés de latitude au-delà.

Ces vents toujours fixes le poussèrent avec une rapidité si soutenue, qu'il fut rarement nécessaire d'employer la voile. A environ quatre cents lieues à l'ouest des Canaries, il trouva la mer tellement couverte de plantes, qu'elle ressemblait à une prairie d'une vaste étendue; elles étaient en quelques

endroits si abondantes que la marche des vaisseaux 1492
en était retardée. Les inquiétudes et les alarmes se réveillèrent de nouveau. Les matelots imaginèrent qu'ils étaient arrivés aux dernières bornes de l'océan navigable, que ces herbes épaisses allaient les empêcher de pénétrer plus avant, qu'elles cachaient des écueils dangereux ou une grande étendue de terres qui avaient été submergées sans qu'ils pussent en expliquer le motif. Colomb s'efforça de leur persuader que l'objet qui les effrayait devait plutôt les encourager, comme étant le signe du voisinage de quelque terre. En même temps un vent frais les dégagea de ces herbes. On vit plusieurs oiseaux voltiger autour du vaisseau [1], et diriger leur vol vers l'ouest. La troupe abattue reprit courage et conçut quelque espérance.

Ces craintes s'augmentent.

Le premier octobre, l'amiral se trouva, selon son estime, à sept cent soixante-dix lieues [2] à l'ouest des Canaries; mais, de peur que ses compagnons ne fussent effrayés de la prodigieuse étendue du chemin qu'ils avaient déjà parcouru, il leur annonça qu'il n'y avait que cinq cent quatre-vingt-quatre lieues de faites, et, heureusement pour Colomb, son

(1) Voyez la note 17.

(2) Muñoz dit qu'ils étaient le 1er octobre seulement à 707 lieues à l'ouest de l'île de Fer; et la relation du premier voyage de Colomb, qui fait partie de la *Collection des navigateurs espagnols* de M. de Navarrete, confirme l'assertion de Muñoz, et ajoute que Chr. Colomb n'en comptait que 578 à son équipage. (D. L. R.)

1492 propre pilote et ceux des autres vaisseaux n'étaient pas assez instruits pour reconnaître qu'on les trompait. Ils étaient depuis trois semaines en mer, toujours avançant sur la même direction sans voir aucune terre, et ils avaient fait beaucoup plus que tous les navigateurs avant eux n'avaient tenté ou même jugé possible. Leurs pronostics de découvertes, tirés du vol des oiseaux et d'autres circonstances, les avaient abusés. Les espérances de trouver la terre, dont l'artifice de leur commandant les avait amusés, ou que leur propre crédulité leur inspirait, s'étaient dissipées et semblaient s'éloigner plus que jamais : ces réflexions se présentaient souvent à des hommes qui n'avaient d'autre objet d'occupation ni d'autre matière de discours et de raisonnement que le but et les circonstances de leur expédition. Elles firent à la fin une forte impression, d'abord sur les plus timides ; et, passant par degrés aux plus instruits et aux plus résolus, la terreur se répandit dans les trois vaisseaux. Des murmures sourds on en vint bientôt à des plaintes ouvertes et à une cabale déclarée. Ils s'élevèrent contre la crédulité inconsidérée de leurs souverains, qui avaient eu assez de confiance aux vaines promesses et aux conjectures hasardées d'un misérable étranger, pour risquer la vie d'un grand nombre de leurs sujets à la poursuite d'un plan chimérique. Ils protestaient qu'ils avaient pleinement satisfait à leur devoir en s'avançant si loin dans une

route dont le terme était inconnu, et qu'on ne pouvait les blâmer s'ils refusaient de suivre plus longtemps un aventurier qui les menait tête baissée à une perte certaine; qu'il était nécessaire de penser au retour pendant que leurs méchants vaisseaux étaient encore en état de tenir la mer; en même temps ils annonçaient la crainte où ils étaient que ce retour ne fût désormais fermé, le vent qui avait été jusqu'alors favorable à leur route pouvant rendre impossible une navigation dans une direction opposée. Tous convenaient qu'il fallait contraindre Colomb de prendre un parti auquel tenait le salut commun. Quelques-uns des plus audacieux proposèrent, comme un moyen de se débarrasser de ses remontrances, de le jeter à la mer, persuadés qu'à leur retour en Espagne la mort d'un aventurier qui avait échoué dans son projet n'exciterait ni intérêt ni curiosité. 1492

Adresse de Colomb à les calmer.

Colomb sentit parfaitement tout le danger de sa situation. Il avait remarqué avec douleur les funestes effets de l'ignorance et de la crainte dans le mécontentement de sa troupe, et il voyait une révolte près d'éclater. Il conserva cependant toute sa présence d'esprit, et feignit d'ignorer leurs complots. Malgré l'agitation et l'inquiétude de son ame, il montra toujours un visage gai, et affecta la satisfaction d'un homme content des succès qu'il a déjà eus et qui en attend de plus grands encore. Quelquefois il em-

1492 ployait l'adresse et les insinuations pour adoucir les esprits. D'autres fois il les attaquait par l'ambition ou l'avarice, en leur présentant de magnifiques peintures de la renommée et des richesses qu'ils allaient acquérir. En d'autres moments il prenait le ton de l'autorité et les menaçait de l'indignation de leurs souverains, si par leur lâche conduite ils faisaient avorter une entreprise si noble, dont le but était d'étendre la gloire de Dieu et d'élever le nom espagnol au-dessus de toutes les nations de la terre. Ces gens grossiers, au milieu même de leurs emportements séditieux, étaient contenus puissamment par les paroles d'un homme qu'ils étaient accoutumés à respecter. Non-seulement il réprima ainsi les excès auxquels ils étaient près de se porter, mais il leur persuada de s'abandonner encore quelque temps à sa conduite.

Nouvelles alarmes.

A mesure qu'ils avançaient, les apparences du voisinage de la terre semblaient plus certaines et rendaient l'espérance plus vive. Des oiseaux commençaient à paraître en troupe, volant au sud-ouest. Colomb, suivant encore en cela l'exemple des navigateurs portugais, que le vol des oiseaux avait guidés dans leurs découvertes, changea sa direction et porta au sud-ouest. Mais, après avoir tenu plusieurs jours cette nouvelle route sans succès, et ne voyant depuis un mois entier que le ciel et l'eau, les matelots perdirent tout-à-fait l'espérance. La

crainte se réveilla avec plus de force; l'impatience, 1492
la rage, le désespoir éclatèrent sur tous les visages.
Toute subordination fut perdue. Les officiers, qui avaient jusque là partagé la confiance de Colomb dans le succès de l'entreprise et avaient soutenu son autorité, se rangèrent du côté de l'équipage. On s'assemble tumultueusement sur le pont; on adresse des plaintes et des menaces à l'amiral; on exige qu'il reprenne sur-le-champ la route d'Europe. Colomb vit bien qu'il serait inutile d'essayer encore et les insinuations et les raisons, qui n'auraient point d'effet après avoir été employées si souvent, et qu'il était impossible de ramener par le motif de la gloire des hommes en qui la crainte avait éteint tout sentiment généreux. Il sentit que ni la douceur ni la sévérité ne pouvaient plus apaiser une révolte devenue si violente et si générale. Il se vit donc forcé de composer avec des passions auxquelles il ne pouvait plus commander, et de laisser un libre cours à un torrent trop impétueux pour être arrêté par aucune digue. Il promit solennellement à ses gens de se conformer à ce qu'ils exigeaient de lui, pourvu qu'ils continuassent de le suivre et de lui obéir encore trois jours, les assurant que, si dans cet intervalle on ne voyait point la terre, il abandonnerait son entreprise pour retourner en Espagne[1].

Danger d'une révolte.

Situation critique où se trouve Colomb.

Quelque animés que fussent les gens de Colomb

Apparences flatteuses du succès.

(1) Oviedo, *Hist. apud Ramusium, vol. III, p.* 81. E.

1492 et quelque impatience qu'ils eussent de reprendre leur route vers l'Europe, ces propositions ne leur parurent pas déraisonnables. Mais Colomb lui-même ne hasardait guère en se bornant à un terme si court. Les signes les moins équivoques et les plus multipliés annonçaient la terre. Depuis quelques jours la ligne prenait fond, et rapportait des matières qui donnaient la même indication. Les troupes d'oiseaux étaient en plus grand nombre, et composées non-seulement d'oiseaux de mer, mais encore d'espèces qui ne peuvent pas s'écarter beaucoup de terre. L'équipage de *la Pinta* aperçut un roseau flottant qui semblait fraîchement coupé, et une pièce de bois travaillée de main d'homme. Les gens de *la Nigna* pêchèrent une branche d'arbre flottante avec des baies rouges parfaitement fraîches. Les nuages autour du soleil prenaient un aspect différent. L'air était plus doux et plus chaud, et durant la nuit le vent devenait inégal et variable. Colomb fut si persuadé par tous ces symptômes qu'il était près de terre, que le soir du onzième jour d'octobre, après une prière générale pour obtenir de Dieu un heureux succès, il fit carguer toutes les voiles, tenir les trois vaisseaux en panne, et veiller toute la nuit, de peur d'être jeté à la côte. Dans ce moment de crise et d'attente, personne ne ferma les yeux. Tous restèrent sur le pont, le regard attaché sur le côté où l'on espérait découvrir cette terre désirée depuis si long-temps.

Vers les dix heures du soir, Colomb étant sur le château-d'avant, observa une lumière à quelque distance, et tirant à part Pierre Gutierrez, page de la reine, il la lui montra. Gutierrez la vit distinctement, et appelant Salcedo[1], commissaire de l'escadre, tous trois reconnurent qu'elle était en mouvement comme si elle était portée d'un lieu à un autre. Un peu après minuit, on entendit crier *terre! terre!* de *la Pinta*, qui était toujours en tête des autres navires; mais on avait été si souvent trompé par des apparences qu'on y croyait plus difficilement, et qu'on attendait le jour dans toute l'agitation que donnent à la fois l'inquiétude et l'impatience. Le jour arriva enfin, et les doutes et les craintes s'évanouirent. On vit distinctement à deux lieues environ au nord une île plate et verdoyante, garnie de bois, arrosée de plusieurs ruisseaux, et qui présentait tous les signes d'un pays délicieux. L'équipage de *la Pinta* commença à chanter le *Te Deum*, pour remercier Dieu, et ceux des deux autres navires se joignirent à lui dans cet acte de piété. On versait des larmes de joie; on se félicitait mutuellement. Les actions de graces qu'on rendit au ciel furent suivies de la réparation qu'on devait au commandant. Les Espagnols se jetèrent aux pieds de Colomb avec toutes les marques du repentir qu'ils

1492

On découvre la terre.

Vendredi 12 octobre.

(1) Muñoz l'appelle Rodrigo Sanchez de Ségovie; Christophe Colomb lui donne ce même nom dans sa relation déjà citée. (D. L. R.)

1492 avaient de leur faute et du respect qu'il leur inspirait. Ils lui demandèrent pardon de leur ignorance, de leur incrédulité et de leur insolence, qui lui avaient causé tant de peine et d'inquiétudes, et qui avaient mis tant d'obstacles à l'exécution d'un plan aussi bien concerté que le sien; passant enfin d'une extrémité à l'autre, l'homme que tout à l'heure ils avaient menacé et insulté, ils le regardèrent, dans la chaleur de leur admiration, comme inspiré par le ciel et doué d'une sagacité et d'un courage plus qu'humains pour l'accomplissement d'un dessein si fort au-dessus des idées de tous les siècles précédents.

Première entrevue avec les naturels du pays.

Au lever du soleil, toutes les chaloupes garnies d'hommes et armées s'avancèrent vers l'île, enseignes déployées, au son d'une musique militaire et avec tout l'appareil guerrier. A mesure qu'on approchait de la côte, on la voyait se couvrir d'habitants attirés par la nouveauté du spectacle, et dont les attitudes et les gestes exprimaient l'étonnement et l'admiration sur les objets extraordinaires qui frappaient leurs yeux. Colomb fut le premier Européen qui mit le pied dans le nouveau monde qu'il venait de découvrir. Il débarqua richement habillé, l'épée à la main, ses compagnons à sa suite; tous se mettant à genoux baisèrent la terre, après laquelle ils soupiraient depuis si long-temps. Ils élevèrent un crucifix, et, se prosternant, remercièrent Dieu du succès heureux de leur voyage. Ils prirent ensuite

solennellement possession du pays pour la couronne 1492
de Castille et de Léon, avec toutes les formalités que les Portugais avaient coutume d'observer dans leurs découvertes[1].

Leur étonnement réciproque.

Pendant toutes ces cérémonies, les Espagnols étaient environnés d'un grand nombre de naturels du pays, qui regardaient en silence et avec admiration des actions auxquelles ils ne comprenaient rien, et dont ils ne prévoyaient pas les suites. L'habillement des Espagnols, la blancheur de leur peau, leur barbe, leurs armes, tout les étonnait. Ces grandes machines sur lesquelles ces étrangers venaient de traverser l'Océan, qui semblaient se mouvoir sur les eaux avec des ailes, et qui portaient au loin un bruit terrible semblable à celui du tonnerre et accompagné d'éclairs et de fumée, les frappèrent d'une telle terreur qu'ils commencèrent à respecter leurs nouveaux hôtes comme des êtres d'un ordre supérieur, et comme des enfants du soleil descendus pour visiter la terre.

Les Européens n'étaient guère moins étonnés des objets qu'ils avaient sous les yeux. L'herbe, les arbustes, les arbres étaient différents de ceux d'Europe. Le sol paraissait de bonne qualité, mais ne présentait presque aucune marque de culture. Le climat semblait chaud aux Espagnols eux-mêmes, quoique

(1) *Vie de Colomb, chap.* 22, 23. Herrera, *Decad. I, lib. I, cap.* 13.

1492 extrêmement agréable. Les habitants étaient dans toute la simplicité de la nature, entièrement nus; leurs cheveux noirs, longs et droits flottaient sur leurs épaules, ou étaient attachés en tresses autour de leur tête. Ils n'avaient point de barbe, et tout le reste de leur corps était absolument sans poil. Leur teint était de couleur de cuivre foncé; leurs traits singuliers plutôt que désagréables; leur physionomie douce et timide. Sans être grands, leur taille était bien proportionnée, et ils paraissaient actifs. Leurs visages et d'autres parties de leurs corps étaient bizarrement peints de couleurs éclatantes. La crainte les tint d'abord dans la réserve, mais bientôt ils se familiarisèrent avec les Espagnols, et reçurent d'eux, avec des transports de joie, des grelots, des grains de verre et d'autres bagatelles, pour lesquelles ils donnèrent en échange quelques provisions et du fil de coton, la seule marchandise de quelque valeur qu'ils pussent fournir. Vers le soir, Colomb retourna à ses vaisseaux, accompagné par un grand nombre d'insulaires dans leurs bateaux qu'ils appelaient *canots,* faits d'un seul tronc d'arbre, mais qu'ils maniaient avec une adresse surprenante. Ainsi, dans cette première entrevue des habitants du nouveau monde avec ceux de l'ancien, tout se passa en témoignages d'amitié et à la satisfaction des uns et des autres : ceux-ci, éclairés et ambitieux, se formant déjà de grandes idées des avantages qu'ils pouvaient retirer

de ces nouvelles régions; les premiers, simples et sans défiance, ne prévoyant pas les calamités et la désolation qui s'approchaient de leur contrée. 1492

Colombb prend les titres d'amiral et de vice-roi.

Colomb, qui prit dès lors les titres et l'autorité d'amiral et de vice-roi, appela l'île qu'il venait de découvrir *San-Salvador*. Elle est plus connue sous le nom de *Guanahani* que les naturels lui donnaient. C'est l'une des îles *Lucayes* ou de *Bahama*. Elle est située à plus de trois mille milles à l'ouest de Gomera, d'où la petite escadre avait pris son point de départ, et seulement de quatre degrés plus méridionale; ce qui prouve combien peu Colomb s'était écarté de la route à l'ouest qu'il avait voulu suivre, comme la plus propre à le conduire au but qu'il se proposait [1].

Il s'avance vers le sud.

L'amiral employa le jour suivant à faire le tour de l'île. La pauvreté des habitants lui fit juger que ce n'était pas là le pays riche qu'il cherchait. Mais, toujours d'après la théorie qu'il avait conçue sur la situation des régions les plus orientales de l'Asie, il conclut que San-Salvador était une des îles que les géographes décrivaient comme situées dans le vaste océan qui baigne les côtes de l'Inde [2]. Ayant observé

(1) Les géographes et les savants ne sont pas d'accord sur la situation de *Guanahani* que Colomb appela *San-Salvador*. Suivant l'opinion générale, Guanahani est l'une des Lucayes, nommée aujourd'hui *San-Salvador grande*, et par les Anglais *Cat-Island* (île du chat). Muñoz pense que c'est l'île *Watelin* et M. de Navarrete, l'une des îles turques, appelée la *grande Saline* par les Français, et *el gran Turco* par les Espagnols.

(2) Pet. Mart. *Epist.* 135.

1492 que la plupart de ces insulaires portaient de petites plaques d'or comme ornement à leurs narines, il s'enquit soigneusement du lieu d'où ils tiraient ce précieux métal. Ils lui montrèrent le sud, et lui firent comprendre par signes que l'or abondait dans les pays situés dans cette direction [1]. Il se détermina donc à y diriger sa route, ne doutant pas qu'il ne trouvât ces opulentes régions qui étaient le but de son voyage, et qui pouvaient le dédommager des peines qu'il avait souffertes et des dangers qu'il avait courus. Il prit avec lui sept des naturels de San-Salvador, pour lui servir de guides et d'interprètes lorsqu'ils auraient appris un peu d'espagnol, et ces hommes simples regardèrent comme une distinction le choix qu'il fit d'eux pour l'accompagner.

Il découvre Cuba.

Il découvrit différentes îles, et prit terre à trois des plus considérables, auxquelles il donna les noms de *Sainte-Marie de la Conception* [2], de *Ferdinand* [3] et d'*Isabelle*. Mais, comme le sol, les pro-

(1) Muñoz ajoute que les insulaires, en montrant le nord-ouest, annonçaient qu'il en venait des hommes guerriers et féroces contre les attaques desquels ils avaient à se défendre, et ils montraient en même temps les cicatrices des blessures qu'ils en avaient reçus dans les combats. (D. L. R.)

(2) M. de Navarrete pense que c'est l'île appelée aujourd'hui la *Caique du nord*. (D. L. R.)

(3) Muñoz pense que c'est la même qui porte le nom d'*Ile du chat* sur les cartes modernes, et il assure que les naturels appelaient *Samoeto* celle d'Isabelle. M. de Navarrete croit que l'île nommée par Colomb, Fernandina, est *la petite Inague*; quant à Isabelle, il partage l'opinion de Muñoz. (D. L. R.)

ductions, les habitants y étaient les mêmes qu'à 1492
San-Salvador, il ne s'arrêta dans aucune. Il s'informait partout d'où venait l'or, et recevait partout la même réponse, qu'il était apporté du sud. En suivant la même direction, il découvrit bientôt après une contrée d'une grande étendue, non plate comme les îles qu'il avait déjà visitées, mais d'un terrain inégal, semé de collines et de montagnes, de rivières, de bois et de plaines; de sorte qu'il douta si c'était une île ou un continent. Les habitants de San-Salvador qu'il avait pris sur son bord donnèrent à cette contrée le nom de *Cuba*. Colomb l'appela *Juanna*. Il entra dans l'embouchure d'une grande rivière avec sa petite escadre, et tous les habitants s'enfuirent dans les montagnes à son approche. Comme il avait résolu de caréner ses vaisseaux en cet endroit, il envoya quelques Espagnols avec un des insulaires de San-Salvador, pour reconnaître l'intérieur du pays. Ces gens, s'étant avancés à environ soixante milles du rivage, lui rapportèrent que le sol était meilleur et mieux cultivé que dans les îles qu'on venait de découvrir; qu'outre beaucoup de huttes éparses, ils avaient trouvé un village contenant plus d'un millier d'habitants; que les naturels, quoique nus, leur paraissaient avoir plus d'intelligence que ceux de San-Salvador; qu'ils en avaient été reçus avec le même respect; qu'on leur avait baisé les pieds et qu'on les avait honorés comme

1492 des êtres descendus du ciel; qu'on leur avait fait manger d'une certaine racine dont le goût ressemblait à celui de la châtaigne rôtie, et une espèce particulière de blé appelé *maïs*[1], qui paraissait pouvoir fournir une très bonne nourriture, soit rôtie, soit en farine; qu'ils n'avaient vu dans le pays d'autre quadrupède qu'une espèce de chien qui ne pouvait pas aboyer, et un animal ressemblant à un lapin, mais beaucoup plus petit; enfin qu'ils avaient observé parmi ces peuples quelques ornements en or, mais de peu de valeur[2].

Ses conjectures à cet égard.

Ces députés avaient déterminé quelques-uns des naturels du pays à les suivre. Ceux-ci cherchèrent à faire comprendre à Colomb que l'or qui leur servait de parure se trouvait à *Cubanacan*. Ils entendaient par-là l'intérieur de Cuba. Mais l'amiral, ignorant leur langage, sans habitude de leur prononciation, et d'ailleurs toujours conduit dans ses conjectures par son système de découverte et son opinion sur la situation des Indes, supposa que ces gens lui parlaient du grand khan, et imagina que le royaume opulent de *Cathay*, décrit par Marco-Polo, n'était pas fort éloigné. Il résolut en conséquence d'employer quelque temps à visiter le pays. Il parcourut tous les havres depuis le Port-du-Prince[3], au nord

(1) Voyez la note 18.

(2) *Vie de Colomb*, *cap.* 24, 28. Herrera, *Decad. I, lib.* 1, *cap.* 14.

(3) M. de Navarrete l'appelle le port de *las nuevitas del principe*. (D. L. R.)

de Cuba, jusqu'à l'extrémité orientale de l'île; mais, 1492
quoique ravi de la beauté des aspects qu'il rencontrait à chaque pas et de la fertilité prodigieuse du sol, circonstances qui, par leur nouveauté, frappaient vivement son imagination [1], il n'y trouva pas l'or en assez grande quantité pour satisfaire l'avidité de ses compagnons et remplir l'attente des souverains qui l'employaient. Les naturels, aussi étonnés de l'empressement extrême que les Européens mettaient à la recherche de ce métal que ceux-ci l'étaient de l'ignorance et de la simplicité des insulaires, indiquèrent à l'est une île qu'ils appelaient *Haïti*, en faisant entendre que l'or y était plus abondant que chez eux. Colomb se disposa à faire voile vers cet endroit avec son escadre; mais Martin Alonzo Pinson, voulant prendre le premier possession des trésors que cette contrée promettait, quitta les deux autres vaisseaux, sans tenir compte des signaux que lui fit l'amiral pour lui ordonner de diminuer de voiles jusqu'à ce que ses vaisseaux l'eussent joint.

Il découvre l'île Espagnole.

Colomb, retardé par des vents contraires, ne put pas gagner Haïti avant le 6 décembre. Il donna au premier port où il aborda le nom de *Saint-Nicolas*, et à l'île même celui d'*Espagnola*, en l'honneur de la nation qu'il servait : c'est la seule contrée, parmi celles qu'il a découvertes, qui ait conservé

(1) Voyez la note 19.

1492 le nom qu'il lui avait donné[1]. Comme il ne put ni rejoindre *la Pinta*, ni établir aucun commerce avec les habitants, qui s'étaient enfuis dans les bois en montrant une grande frayeur, il quitta sur-le-champ Saint-Nicolas, et, suivant le côté du nord de l'île, il entra dans un havre qu'il appela *la Conception*. Là il fut plus heureux. Ses gens se saisirent d'une femme qui s'enfuyait : après l'avoir traitée avec beaucoup de douceur, Colomb la renvoya avec quelques-unes des bagatelles dont il s'était aperçu déjà qu'on faisait beaucoup de cas dans ce pays. Le compte que cette femme rendit à ses compatriotes de l'humanité de ces étrangers et de tout ce qu'ils avaient d'extraordinaire, l'admiration qu'excitèrent en eux les petits présents qu'elle avait rapportés et qu'elle leur montrait avec transport, le désir d'en obtenir de pareils, toutes ces circonstances dissipèrent leurs craintes, et déterminèrent plusieurs d'entre eux à venir jusqu'au havre. Les objets nouveaux qui frappèrent leurs regards et les petits présents qu'on leur fit, satisfirent amplement leur curiosité et leurs désirs. Ces peuples ressemblaient beaucoup à ceux de Guanahani et de Cuba. Même nudité, même ignorance, même simplicité. Ils paraissaient également privés des arts qu'on regarde comme les plus nécessaires dans les sociétés policées; mais ils étaient doux, crédules, et si timides qu'il était aisé de

(1) On l'appelle aujourd'hui (1827) Saint-Domingue ou Haïti. (D.L.R.)

prendre un grand ascendant sur eux, d'autant plus que leur étonnement les conduisit à la même illusion qui avait fait regarder aux autres insulaires les Espagnols comme une espèce d'êtres au-dessus de l'espèce humaine, et descendus immédiatement du ciel. Ils possédaient beaucoup plus d'or que leurs voisins, et ils l'échangèrent avec un grand empressement contre des sonnettes, des grains de verre et des épingles, commerce inégal, mais dont les deux parties contractantes étaient également satisfaites, chacune regardant l'échange comme très avantageux pour elle. 1492

Colomb reçut la visite d'un cacique ou prince du pays, qui arriva avec toute la pompe que pouvait connaître ce peuple simple, porté dans un palanquin sur les épaules de quatre hommes, et suivi d'un grand nombre de ses sujets qui montraient pour lui beaucoup de respect. Son maintien était grave et composé. Il avait de la dignité avec ses gens, et une grande politesse avec Colomb et les Espagnols. Il donna à l'amiral quelques plaques d'or assez minces et une ceinture d'un travail curieux, et il en reçut avec une grande satisfaction quelques petits présents[1].

Colomb, toujours occupé à rechercher les mines d'or, continua d'interroger tous les naturels du pays avec lesquels il put avoir quelque communication,

(1) *Vie de Colomb, chap.* 32. Herrera, *Decad. I, lib. I, cap.* 15.

1492 pour savoir où elles étaient situées. Il s'accordaient tous à lui montrer un pays de montagnes qu'ils appelaient *Cibao*, à quelque distance de la mer, et plus loin vers l'est. Frappé de ce mot, qui lui parut être le même que *Cipango*, nom donné aux îles du Japon par Marco-Polo et quelques autres voyageurs, il ne douta plus que les pays qu'il avait découverts ne fussent voisins des parties les plus orientales de l'Asie, et, se tenant assuré d'arriver bientôt à ces régions qui étaient le but de son voyage, il porta à l'est. Il entra dans un havre commode qu'il appela *Saint-Thomas*, et trouva cette partie du pays sous le gouvernement d'un cacique puissant appelé *Guacanahari*[1], qui, comme il l'apprit par la suite, était un des cinq souverains qui se partageaient l'île. Guacanahari envoya sur-le-champ à Colomb des députés qui lui présentèrent un masque travaillé avec beaucoup d'art, dont les oreilles, le nez et la bouche étaient d'or battu. Le cacique le faisait inviter en même temps à venir au lieu de sa résidence, près du havre, appelé aujourd'hui *Cap-Français*, à quelques lieues plus loin du côté de l'est. Colomb envoya quelques-uns de ses officiers pour visiter ce prince, qui, se conduisant avec plus de dignité, semblait mériter de plus grands égards. Les députés étant revenus rendirent à Colomb un compte si favorable du pays et des habitants, qu'il

(1) *Guacanagari* suivant Muñoz. (D. L. R.)

consentit avec beaucoup d'empressement à l'entrevue que Guacanahari lui proposait. 1492

Dans ce dessein il fit voile de Saint-Thomas le 24 décembre, avec un bon vent et une mer très calme. La multitude de ses occupations ne lui avait pas permis de fermer les yeux depuis deux jours. Il se retira vers minuit pour prendre quelque repos, après avoir remis le gouvernail au pilote, avec défense expresse de le quitter. Celui-ci, se croyant à l'abri de tout danger, le laissa à un mousse sans expérience, et le vaisseau, emporté par un courant, toucha contre un rocher. La violence du choc éveilla Colomb. Il courut sur le pont. Tout était dans la confusion et le désespoir. Lui seul conserva sa présence d'esprit. Il ordonna à quelques matelots de se mettre dans une chaloupe et d'aller jeter une ancre à la poupe ; mais, au lieu d'obéir, ils voguèrent vers *la Nigna*, qui était environ à une demi-lieue de là. Il voulut faire couper les mâts pour soulager le navire, mais il était trop tard. Le vaisseau s'était ouvert près de la quille, et faisait tant d'eau que sa perte devint inévitable. Heureusement le calme de la mer et le secours des chaloupes de *la Nigna* arrivées à propos empêchèrent que personne ne pérît. Aussitôt que les insulaires s'aperçurent de ce malheur, ils accoururent en foule sur le rivage, leur prince Guacanahari étant à leur tête. Au lieu de prendre avantage de la déplorable situation des Es-

Il perd un de ses vaisseaux.

1492 pagnols pour se débarrasser de ces hôtes dangereux, ils plaignaient leur infortune avec toutes les marques de la compassion la plus vraie. Ils ne s'en tinrent pas à ces expressions stériles d'humanité : ils mirent en mer un grand nombre de canots, et, se laissant diriger par les Espagnols, ils les aidèrent à sauver tout ce qu'il fut possible de tirer du vaisseau. Par le secours de tant de bras, on porta à terre presque tout ce qui était de quelque valeur. Aussitôt que les effets furent sur le rivage, Guacanahari lui-même se chargea de les faire garder. Par ses ordres on les déposa tous dans un même endroit, et il y plaça des sentinelles armées qui retenaient la multitude à une certaine distance, et l'empêchaient non-seulement de rien dérober, mais même de regarder avec trop de curiosité ce qui appartenait à ces étrangers, devenus leurs hôtes [1]. Le lendemain matin le prince rendit visite à Colomb, qui s'était transporté à bord de *la Nigna*, et s'efforça de le consoler de sa perte, en lui offrant tout ce qui dépendait de lui pour la réparer [2].

Détresse où il se trouve.

Colomb avait en effet besoin de consolation : il ne recevait aucune nouvelle de *la Pinta*, et ne doutait pas que le traître Pinson ne fût retourné en Europe, afin d'y porter les premières nouvelles des découvertes étonnantes qui avaient été faites et de

(1) Voyez la note 20.
(2) Herrera, *Decad. I, lib. I, cap.* 18.

lui enlever, auprès de la reine, la gloire et la récompense qui lui appartenaient à si juste titre. Il demeurait avec un seul vaisseau, le plus petit et le plus endommagé de l'escadre, ayant à traverser une mer si vaste et à reporter en Europe un si grand nombre d'hommes. Chacune de ces circonstances était alarmante, et toutes ensemble remplissaient l'esprit de Colomb de la plus vive inquiétude. Le désir de prévenir Pinson et de combattre les impressions défavorables que ce rival pourrait donner de lui en Espagne ne lui permit pas de différer son retour. La difficulté de ramener sur *la Nigna* les équipages des deux vaisseaux et l'opinion qu'il avait prise de la bonté du pays et de la douceur des habitants le confirmèrent dans la pensée qu'il avait eue de laisser une partie de sa troupe dans l'île, afin qu'en résidant parmi ces peuples les Espagnols pussent apprendre leur langue, étudier leurs dispositions, examiner la nature du pays, aller à la recherche des mines, préparer l'établissement de la colonie qu'il avait le projet d'y former, assurer enfin tous les avantages qu'il attendait de ses découvertes. Lorsqu'il proposa ce projet à ses gens, tous l'approuvèrent, et soit désir de se reposer des fatigues d'un long voyage, soit légèreté naturelle aux navigateurs, soit espérance d'amasser de grandes richesses dans un pays qui paraissait les promettre, plusieurs offrirent volontairement de rester à l'*Espagnola*.

1492

Il se résout à laisser une partie de son équipage dans l'île.

1492 Il obtient le consentement des habitants.

Rien ne manquait plus à l'exécution du projet que d'obtenir le consentement de Guacanahari, dont la simplicité confiante fournit bientôt à Colomb une occasion favorable pour lui faire cette proposition. L'amiral ayant exprimé par signes qu'il désirait de savoir pourquoi les insulaires s'étaient enfuis avec une si grande précipitation à l'approche de ses vaisseaux, le cacique lui fit entendre que le pays était désolé par les *Caraïbes*, peuples habitant quelques îles situées au sud-ouest, nation guerrière et cruelle, qui se plaisait dans le carnage et qui mangeait la chair des prisonniers tombés entre ses mains; qu'à la première apparition des Espagnols, les insulaires avaient supposé que c'étaient les Caraïbes auxquels ils n'osaient pas tenir tête, et qu'ils avaient eu recours au moyen qu'ils employaient ordinairement pour se mettre en sûreté en se retirant dans leurs bois les plus épais et les plus impénétrables. Guacanahari, en parlant de ces terribles ennemis, donna des marques d'une si grande frayeur, et montra si ouvertement l'impuissance où était sa nation de leur résister, que Colomb imagina que le cacique recevrait sans alarme l'offre de le défendre contre eux. Il lui proposa donc le secours des Espagnols. Il s'engagea à prendre le cacique et sa nation sous la protection du puissant monarque au service duquel il était lui-même, et lui offrit de laisser dans l'île un nombre d'hommes suffisant non-seulement

pour défendre les habitants contre les incursions futures des Caraïbes, mais pour tirer vengeance des maux qu'ils avaient faits. 1492

Il bâtit un fort.

Le crédule Guacanahari accepta l'offre de Colomb avec beaucoup d'empressement, et se crut désormais en sûreté sous la protection de ces êtres descendus du ciel, et supérieurs en force aux mortels. On traça sur le terrain le plan d'un petit fort que Colomb appela *Navidad* (de la Nativité), parce qu'il était débarqué sur cette terre le jour de Noël. On creusa autour un fossé profond. On éleva des remparts fortifiés de palissades, et on y plaça les gros canons sauvés du naufrage du vaisseau de l'amiral. L'ouvrage fut achevé en dix jours, ces pauvres insulaires ayant travaillé eux-mêmes avec une assiduité infatigable à élever le premier monument de leur servitude. Pendant ce temps Colomb s'efforça d'augmenter par ses caresses et sa libéralité la haute opinion qu'ils avaient des Espagnols, et la persuasion où ils étaient de sa bienveillance à leur égard. Mais il voulut aussi leur donner une idée imposante de la force que les Espagnols avaient en main pour punir et exterminer ceux qui mériteraient leur juste indignation. Dans cette vue, en présence d'un peuple nombreux, il disposa ses gens en ordre de bataille, et fit voir, par des épreuves innocentes, la bonté du tranchant des sabres espagnols, la force de leurs piques et les effets de leurs arquebuses. Ces peuples grossiers, ignorant

1492 l'usage du fer, ne connaissant d'autres armes que des flèches de roseau garnies d'os de poisson, des sabres et des javelines de bois durci au feu, furent saisis d'étonnement et de frayeur. Avant que leur surprise et leur crainte eussent eu le temps de s'affaiblir, Colomb fit tirer les gros canons. Cette explosion subite les frappa d'une telle terreur, qu'ils tombèrent à terre se couvrant le visage de leurs mains; et lorsqu'ils virent ensuite les effets étonnants des boulets, ils conclurent qu'il était impossible de résister à des hommes qui disposaient de ces instruments destructeurs, et qui marchaient armés de l'éclair et du tonnerre contre leurs ennemis.

Instructions qu'il donne à ceux qu'il y laisse.

Après avoir convaincu les insulaires de la bienveillance et du pouvoir des Espagnols, et avoir mis ceux-ci en état de conserver leur ascendant sur les esprits de ce peuple timide, Colomb destina trente-huit de ses gens à rester dans l'île. Il mit à leur tête Diégo d'Arada[1], gentilhomme de Cordoue, en l'investissant des pouvoirs qu'il avait reçus lui-même de leurs majestés catholiques. Il laissa à cette colonie naissante tout ce qui lui était nécessaire pour subsister et se défendre. Il recommanda aux Espagnols, dans les termes les plus forts, de se tenir toujours unis, de montrer une soumission sans réserve au com-

(1) Diégo de Arana suivant Muñoz; Colomb nomma pour ses lieutenants et successeurs en cas de mort d'abord Gutierrez et ensuite Rodrigue de Escobedo. (D. L. R.)

mandant, d'éviter de donner aucun sujet de plainte 1492
aux naturels du pays, de cultiver l'amitié de Guacanahari, mais de ne jamais se mettre en son pouvoir en s'avançant dans l'île en petites troupes, ou en s'éloignant trop du fort. Il leur promit de revenir promptement avec un renfort qui les mettrait en état de prendre une pleine et paisible possession du pays, et de recueillir le fruit de leurs découvertes. Il s'engagea en même temps à faire mention de leurs noms au roi et à la reine, et à présenter leurs services sous le jour le plus avantageux[1].

Après avoir pris toutes ces précautions pour la 1493
sûreté de la colonie, il partit du port de la Nativité le 4 janvier 1493, et, faisant voile vers l'est, il découvrit et nomma la plus grande partie des havres de la côte du nord de l'île. Le 6, il aperçut *la Pinta* et la rejoignit après une séparation de plus de six semaines. Pinson[2] s'efforça de justifier sa conduite en prétendant qu'il avait été emporté par la force de la mer et des courants, et que les vents contraires l'avaient empêché de retourner. Quoique l'amiral conservât toujours des soupçons sur les mauvaises intentions de Pinson, et quoiqu'il fût convaincu de la faiblesse des raisons qu'il apportait pour sa défense, il sentit bien qu'en ce moment ce serait compro-

(1) Oviedo, *ap. Ramus. III, p.* 82. Herrera, *Decad. I, l. I, cap.* 20. *Vie de Colomb, chap.* 34.

(2) Martin, Alonso Pinzon. (D. L. R.)

1493 mettre son autorité que de l'exercer tout entière; il était d'ailleurs si content de cette réunion qui le délivrait de beaucoup de craintes, que, quelque peu satisfaisante que fût l'apologie de Pinson, il la reçut sans objection, et parut lui rendre son amitié. Pendant sa séparation d'avec l'amiral, Pinson avait visité plusieurs ports de l'île, et tiré un peu d'or des naturels en trafiquant avec eux, mais il n'avait fait aucune découverte importante.

Il se détermine à retourner en Europe.

L'état des deux vaisseaux et l'impatience de leurs équipages forçaient Colomb de hâter son retour en Europe. Les premiers, ayant beaucoup souffert pendant un si long voyage, faisaient eau de toute part, et les Espagnols qui les montaient, après une si longue absence de leur pays natal, exprimaient le plus vif désir de le revoir et de raconter à leurs compatriotes les choses étonnantes qu'ils avaient vues. Pressé par toutes ces raisons, Colomb partit enfin le 16 janvier, et, se dirigeant vers le nord-est, il eut bientôt perdu la terre de vue. Il avait à son bord quelques habitants des différentes îles qu'il avait découvertes; et, outre l'or qui avait été le principal objet de ses recherches, il rapportait une petite quantité de toutes les productions qui pouvaient devenir la matière de quelque commerce, des oiseaux inconnus, et d'autres curiosités naturelles, propres à attirer l'attention des savants et à exciter l'étonnement du vulgaire. Le voyage fut heureux jusqu'au

Tempête violente.

14 de février[1], et on avait déjà fait près de cinq 1493
cents lieues sur l'Océan Atlantique, lorsque des vents violents commencèrent à s'élever, et, continuant de s'accroître, devinrent un ouragan terrible. Tout ce que l'expérience et l'habileté de Colomb purent lui fournir de ressources pour sauver les vaisseaux fut employé. Mais il était impossible de résister à la violence de la tempête; et, comme on était loin encore de toute terre, la perte de l'escadre semblait inévitable. Les matelots eurent recours aux prières, à l'invocation des saints, aux vœux, aux charmes mêmes, enfin à tout ce que la religion peut dicter ou la superstition suggérer dans les dangers extrêmes; tous ces moyens étant sans effet et les Espagnols se croyant perdus sans ressource, s'abandonnaient au désespoir, et s'attendaient à chaque moment à être engloutis par les flots. Outre les passions naturelles qui agitent le cœur de l'homme dans de si terribles situations, et lorsque la mort se présente sous ses formes les plus effrayantes, Colomb était en proie à des sentiments plus douloureux encore et qui lui étaient personnels. Il craignait que l'étonnante découverte qu'il venait de faire ne pérît avec lui, et que le genre humain ne fût privé de tous les avantages qui pouvaient en être les fruits. Son nom allait

Conduite de Colomb.

(1) Muñoz dit que la tempête commença le 12 février, et qu'elle augmenta prodigieusement dans la terrible nuit du 14 au 15; Christ. Colomb dit la même chose dans la relation de son premier voyage. Voir la *Collection des voyages et découvertes faites par les Espagnols*, *etc.* (D.L.R.)

1493 passer à la postérité comme celui d'un aventurier imprudent et trompé, au lieu d'être consacré dans la mémoire des hommes comme celui de l'auteur de la plus noble entreprise qui eût jamais été conçue. Ces désolantes réflexions étouffaient en lui le sentiment même du danger présent. Moins touché de la perte de sa vie qu'occupé à conserver la mémoire des grandes choses qu'il avait tentées et exécutées, il se retira dans sa chambre et écrivit sur du parchemin un récit abrégé de son voyage, de la route qu'il avait suivie, de la situation et de la richesse des pays qu'il avait découverts, et de l'établissement de la colonie qu'il y avait laissée. Ayant ensuite enveloppé son écrit d'une toile cirée, il l'enferma dans une espèce de gâteau de cire qu'il mit dans un tonneau bouché avec beaucoup de soin, et qu'il jeta à la mer, dans l'espérance que quelque accident heureux sauverait un dépôt si précieux au monde[1].

Il relâche aux Açores.

Enfin la Providence vint à son secours et sauva une vie réservée à d'autres événements d'un si grand intérêt. Le vent tomba, la mer se calma, et le soir du 15 février on découvrit une terre vers laquelle on gouverna sans la connaître. On s'aperçut bientôt que c'était *Sainte-Marie*, une des Açores ou îles occidentales soumises à la couronne de Portugal. Là, après de grandes difficultés de la part du gouver-

(1) *Vie de Colomb, chap.* 37. Herrera, *Decad. I, lib. II, cap.* 1, 2. Voyez la note 21.

neur[1], Colomb, se conduisant avec autant de prudence que de courage, obtint des rafraîchissements et tous les secours dont il avait besoin. Une circonstance l'inquiétait cependant beaucoup. *La Pinta*, qu'il avait perdue de vue le premier jour de la tempête, ne paraissait point. Il craignit d'abord qu'elle n'eût été ensevelie dans les eaux, et que tout n'eût péri. Ensuite ses premiers soupçons se réveillèrent, et il se persuada que Pinson avait fait voile pour l'Espagne, afin d'arriver avant lui et de partager sa gloire en donnant les premières nouvelles de ses découvertes. 1493

Cette dernière crainte lui fit quitter les Açores dès que le vent le lui permit. A peu de distance de la côte d'Espagne, lorsqu'il touchait presque au terme de son voyage et qu'il paraissait être hors de tout danger, une autre tempête s'éleva presque aussi violente que la première, et qui, après l'avoir ballotté deux jours et deux nuits, le força d'entrer dans le Tage[2]. Lorsqu'il en eut obtenu la permission du roi de Portugal, il se rendit à Lisbonne, et, quoique les Portugais pussent assez naturellement sentir quelques mouvements de jalousie en

Il arrive à Lisbonne le 24 février.

4 mars.

(1) Il s'appelait Jean de Castañeda. (D. L. R.)

(2) Christophe Colomb n'entra dans le Tage que le 4 mars. D'après l'invitation du roi de Portugal, il partit le 9 pour aller trouver ce prince dans la vallée de Paraiso, située à neuf lieues de Lisbonne où il était alors. Colomb en fut parfaitement accueilli. Voyez la *Collection des navigations et découvertes des Espagnols*, *etc.*, déjà citée. (D. L. R.)

1493 voyant une autre nation entrer dans la carrière des découvertes, qu'ils croyaient réservée à eux seuls, et dès les premiers pas éclipser leur renommée, Colomb fut reçu avec toutes les marques de distinction dues à un homme qui avait exécuté des choses aussi extraordinaires qu'inespérées. Le roi l'admit en sa présence, le traita avec la plus grande considération, écouta le récit de son voyage avec une admiration mêlée de regret, tandis que Colomb, de son côté, jouissait de la satisfaction de développer l'importance de sa découverte, et de prouver la justesse de ses spéculations aux mêmes personnes qui, par une ignorance nuisible à elles-mêmes et fatale à leur pays, les avaient rejetées naguères comme les projets d'un visionnaire ou d'un aventurier [1].

Il retourne en Espagne.

Colomb, impatient de retourner en Espagne, ne s'arrêta que cinq jours à Lisbonne. Le 15 mars, il arriva au port de Palos, sept mois et onze jours après son départ de ce même lieu. Aussitôt qu'on découvrit son vaisseau, tous les habitants coururent au rivage pour embrasser leurs parents et leurs compatriotes, et savoir des nouvelles de leur voyage. Mais lorsqu'ils apprirent l'heureuse issue de l'expédition, lorsqu'ils virent les hommes extraordinaires amenés par Colomb, les animaux inconnus, les productions singulières des pays qu'on avait décou-

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 40, 41. Herrera, *Decad. I, lib. II, cap.* 3.

verts, l'effusion de la joie fut générale et ne put se 1493
contenir. On sonna toutes les cloches, on tira le canon. Colomb, en débarquant, fut reçu avec les mêmes honneurs qu'on aurait rendus au roi. Tout le peuple en procession solennelle l'accompagna, lui et sa troupe, à l'église, où ils allèrent remercier Dieu d'avoir couronné d'un si heureux succès le voyage le plus long et le plus important qui eût jamais été entrepris. Le soir du même jour, Colomb eut la satisfaction de voir entrer dans le port *la Pinta*, que la violence de la tempête avait jetée bien loin au nord.

Le premier soin de Colomb fut de donner avis au roi et à la reine, qui étaient alors à Barcelone, de son arrivée et de ses découvertes. Ferdinand et Isabelle, également étonnés et ravis d'un succès qu'ils n'espéraient presque plus, répondirent à Colomb de la manière la plus honorable et la plus flatteuse, lui demandèrent de se rendre sur-le-champ auprès d'eux, voulant apprendre de lui-même le détail de son expédition et des circonstances du service signalé qu'il venait de leur rendre. Dans son voyage à Barcelone, le peuple accourait en foule de tous les endroits voisins, le suivait avec admiration et lui prodiguait les applaudissements. Ferdinand et Isabelle ordonnèrent que son entrée dans la ville se fît avec tout l'appareil convenable à un événement qui allait donner à leur règne un si grand lustre.

1493 Les Indiens qu'avait amenés Colomb des pays qu'il venait de découvrir marchaient les premiers. Leur teint, leur physionomie, la singularité de toute leur personne les faisaient regarder comme des hommes d'une espèce nouvelle. Après eux on portait les ornements d'or façonnés par l'art grossier de ces peuples; les grains d'or trouvés dans les montagnes, et la poudre du même métal recueillie dans les rivières; enfin les différentes productions de ces pays nouveaux. Colomb fermait la marche et attirait tous les yeux. On contemplait avec admiration cet homme extraordinaire, dont le génie et le courage avaient conduit les Espagnols au travers de mers inconnues, à la découverte d'un monde nouveau. Ferdinand et Isabelle le reçurent, assis sur leur trône, revêtus de tous les ornements royaux, et placés sous un dais magnifique. A son approche ils se levèrent, et, ne permettant pas qu'il se mît à genoux pour leur baiser la main, ils lui ordonnèrent de s'asseoir sur un siége préparé pour lui, et de leur faire le récit de son voyage; ce qu'il fit avec une gravité également convenable au caractère de la nation espagnole et à la dignité de l'assemblée, et en même temps avec la modeste simplicité d'un esprit supérieur qui, content d'avoir exécuté de grandes choses, ne cherche pas à les relever par une vaine ostentation. Lorsqu'il eut fini sa narration, le roi et la reine se mirent à genoux pour rendre graces à Dieu d'une

découverte dont ils espéraient recueillir pour leurs royaumes les plus grands avantages [1]. Ils donnèrent à Colomb les marques les plus éclatantes de la reconnaissance et de l'admiration que leur inspiraient son courage et ses travaux. Il fut confirmé, lui et ses héritiers, par des lettres-patentes, dans tous les priviléges stipulés dans le traité de Santa-Fé. Sa famille fut anoblie. Le roi, la reine, et, à leur exemple, tous les courtisans, le traitèrent en toute occasion avec les égards réservés aux personnes du plus haut rang. Mais ce qui satisfit plus que toutes ces faveurs cet esprit actif et entreprenant, toujours occupé de grands objets, ce fut l'ordre d'équiper promptement une flotte avec laquelle il pût, non-seulement s'assurer la possession des pays qu'il avait déjà découverts, mais aller encore à la recherche de ces contrées plus riches qu'il se flattait toujours de découvrir [2]. 1493

Étonnement que causent ses découvertes.

Tandis que ces préparatifs se faisaient, le bruit de l'expédition et des découvertes de Colomb se répandait et attirait l'attention de toute l'Europe. La multitude, frappée d'étonnement en entendant dire qu'on avait découvert un nouveau monde, ne pouvait croire une chose si fort au-delà de la sphère des idées communes. Les hommes instruits, capables de concevoir toute l'importance de ce grand événe-

(1) Voyez la note 22.

(2) *Vie de Colomb*, *chap.* 42, 43. Herrera, *Decad. I, lib. II, cap.* 3.

1493 ment et d'en prévoir les suites, l'apprirent avec des transports d'admiration et de joie. Ils en parlaient avec ravissement; ils se félicitaient les uns les autres d'avoir vécu dans un siècle où ce grand événement reculait les bornes des connaissances, préparait au genre humain une moisson nouvelle de recherches et d'observations, et fournissait désormais à l'homme un moyen de connaître parfaitement la structure et les productions du globe qu'il habite [1]. Les opinions se partagèrent, et l'on forma différentes conjectures sur les pays nouvellement découverts; on demandait à quelle division de la terre ils appartenaient. Colomb soutenait toujours sa première idée, et voulait qu'on les regardât comme une portion de ces vastes régions de l'Asie comprises alors sous le nom général d'*Inde*. Ce sentiment était confirmé par ses observations sur les productions de ces pays. On savait que l'or abondait dans l'Inde, et il avait rapporté des îles qu'il avait visitées une assez grande quantité de ce métal pour donner à croire qu'on y en trouverait des mines. Le coton, autre production des Indes orientales, était commun dans ces îles. Le piment lui paraissait être une espèce de poivre de l'Inde. Il prenait une racine assez ressemblante à la rhubarbe pour cette drogue précieuse, qu'on supposait alors être une production particulière des

(1) P. Mart. *Epist.* 133, 134, 135. Voyez la note 23.

Indes orientales [1]. Les oiseaux qu'il avait apportés 1493 étaient ornés de plumages de couleurs aussi riches que ceux de l'Asie. L'alligator lui semblait être le même animal que le crocodile. Toutes ces circonstances déterminèrent non-seulement les Espagnols, mais les autres nations de l'Europe, à adopter l'opinion de Colomb. Les pays qu'il avait découverts furent considérés comme faisant partie de l'Inde, et Ferdinand et Isabelle leur donnèrent le nom d'*Indes*, dans la ratification du traité de Santa-Fé, accordée à Colomb à son retour [2]. Lorsqu'ensuite l'erreur fut découverte et la vraie situation du nouveau-monde mieux déterminée, il conserva son premier nom : on l'appelle encore *Indes occidentales*, et ses habitants sont appelés *Indiens*.

Connus sous le nom d'Indes occidentales.

Ce nom si séduisant, les échantillons apportés par Colomb de la richesse et de la fertilité de ces pays nouveaux, l'exagération, naturelle aux voyageurs, que ses compagnons mettaient dans leurs récits, donnèrent de si brillantes espérances, que le goût des découvertes et des entreprises s'anima tout à coup à un point étonnant parmi les Espagnols. Quoique peu familiarisés avec les grands voyages de mer, ils montrèrent la plus vive impatience pour une seconde expédition. Des volontaires de tous les rangs demandaient à être employés. La belle per-

Préparatifs pour un second voyage.

(1) Herrera, *Decad. I, lib. I, cap.* 20. Gomara, *Hist. cap.* 17.

(2) *Vie de Colomb, chap.* 44.

1493 spective offerte à leur avidité et à leur ambition leur faisait fermer les yeux sur les dangers et la longueur du voyage. Ferdinand lui-même semblait avoir oublié son caractère circonspect et son éloignement pour les entreprises hasardeuses, et partageait l'enthousiasme de ses sujets. Il fit faire les préparatifs d'une seconde expédition, et ils furent achevés avec une promptitude à laquelle les Espagnols n'étaient pas accoutumés. Ce nouvel armement, qui paraîtrait assez considérable, même dans notre siècle, consistait en dix-sept vaisseaux, dont quelques-uns étaient d'un très grand port : il s'embarqua quinze cents personnes, parmi lesquelles se trouvaient beaucoup de gentilshommes qui avaient été employés dans des places honorables. Le plus grand nombre, devant rester dans le pays, s'étaient pourvus de tout ce qui leur était nécessaire pour faire des conquêtes ou pour former un établissement. Ils emportaient toutes les espèces d'animaux domestiques de l'Europe, toutes les semences et toutes les plantes qu'on jugeait devoir réussir sous le climat des Indes occidentales, avec des ustensiles et des outils de toutes sortes. Enfin il y avait parmi eux tous les genres d'ouvriers nécessaires à une colonie qui s'établit [1].

Droits de l'Espagne sur le nouveau-mon-

Cependant, quelque importants et bien concertés que fussent ces préparatifs, Ferdinand et Isabelle

(1) Herrera, *Decad. I, lib. II, cap. 5. Vie de Colomb, chap. 45.*

crurent devoir s'assurer par d'autres précautions la propriété et la possession des pays nouvellement découverts. L'exemple des Portugais et la superstition de ce siècle leur faisaient une nécessité d'obtenir du pape la concession des pays qu'ils désiraient occuper. On supposait que le pontife, comme vicaire et représentant de Jésus-Christ, avait un droit de souveraineté sur tous les royaumes de la terre. Alexandre VI, souillé de tous les crimes qui peuvent déshonorer l'humanité, remplissait alors le siége de Rome. Comme il était né sujet de Ferdinand, et que la protection et les secours de ce prince pouvaient lui faciliter l'exécution de ses desseins ambitieux pour l'élévation de sa famille, il accorda sur-le-champ au monarque toutes ses demandes. Par un acte de libéralité qui ne lui coûtait rien, et qui servait à étendre l'autorité et les prétentions des papes, il donna à Ferdinand et à Isabelle tous les pays habités par des infidèles, et que les Espagnols avaient déjà découverts ou qu'ils découvriraient dans la suite; et en vertu du pouvoir qu'il prétendait tenir de Jésus-Christ, il investit la couronne de Castille d'un droit sur de vastes régions dont, loin d'y avoir lui-même aucun titre, il ignorait la situation et jusqu'à l'existence. Mais comme il fallait éviter que cette concession ne contrariât celle qu'il avait déjà faite au Portugal, il établit pour limites entre elles une ligne qu'on supposerait tirée

1493

de confirmés par le pape.

1493 d'un pôle à l'autre, et passant à cent lieues à l'ouest des Açores; accordant de nouveau, par la plénitude de son pouvoir, aux Portugais tout ce qui était à l'est de cette ligne, et aux Espagnols tous les pays à l'ouest [1]. Ferdinand avait fait valoir le désir d'étendre la foi chrétienne comme le motif de sa demande au pape; et, dans la bulle [2], cette raison est donnée comme la principale de celles qui ont déterminé le pontife. Pour montrer qu'on s'occupait de ce projet louable, plusieurs moines, sous la conduite du P. Boyl, Catalan d'une grande réputation dans son état, qu'on revêtit de la dignité de vicaire apostolique, furent désignés pour accompagner Colomb et se vouer à l'instruction des naturels du pays. Les Indiens que Colomb avait amenés avec lui, ayant reçu quelque teinture de la doctrine chrétienne, furent baptisés avec beaucoup de solennité; le roi lui-même, le prince son fils et les principaux seigneurs de sa cour leur servant de parrains. On sait assez que ces premiers pas du christianisme dans le nouveau-monde n'ont pas mené aussi loin que des hommes pieux le désiraient et qu'on avait lieu de l'espérer.

Second voyage de Colomb.

Ferdinand et Isabelle ayant obtenu ainsi un titre qui paraissait alors incontestable à la souveraineté

(1) Herrera, *Decad. I, lib. II, cap.* 4. Torquemada, *Mon. Ind. lib. XVIII, cap.* 3.

(2) Elle porte la date du 3 mai. (D. L. R.)

de tous les pays qu'ils pouvaient découvrir sur une 1493
si grande partie du globe, rien ne retarda plus le départ de la flotte. Colomb était extrêmement impatient de revoir la colonie qu'il avait laissée, et de suivre la carrière de gloire qu'il s'était ouverte. Il mit à la voile de la baie de Cadix le 25 septembre, et touchant encore à l'île Gomera, il porta au sud et s'avança dans cette direction[1] plus qu'il n'avait fait dans son premier voyage. Par-là il jouit plus constamment du secours des vents alisés qui règnent entre les tropiques, et fut porté vers un groupe d'îles situées à une grande distance à l'est de celles
qu'il avait déjà découvertes. Le vingt-sixième jour 2 novembre.
après son départ de Gomera, il prit terre à une des *Caraïbes* ou *îles du Vent*, à laquelle il donna le nom de *Deseada* (la Désirade), à cause du désir que ses gens montraient de découvrir quelque partie du nouveau-monde[2]. Il visita ensuite successivement la *Dominique*, *Marie Galante*, la *Guadeloupe*, *Antigoa*, *Saint-Jean de Porto-Rico*, et plusieurs autres îles qu'il trouva sur sa route en avançant vers le nord-ouest. Elles étaient toutes habitées par ces peuples cruels que Guacanahari lui

(1) Muñoz dit que Colomb quitta Gomera le 14 octobre, se rendit à l'Ile-de-Fer et gouverna ensuite à l'ouest, en inclinant un peu vers le sud, et que dans la matinée du 3 novembre, il découvrit une île qu'il nomma la *Dominique*, parce que le jour de sa découverte était un dimanche, etc. (D. L. R.)

(2) Oviédo, *ap. Ramusium III, 85. B.*

1493 avait peints de si effrayantes couleurs, et dont la description ne parut pas exagérée. Toutes les fois que les Espagnols débarquèrent, ils furent reçus d'une manière qui les convainquit de l'esprit guerrier et de l'audace des insulaires, et ils aperçurent dans leurs habitations les restes des horribles repas dans lesquels ces peuples se nourrissaient des corps de leurs ennemis pris à la guerre.

Il arrive à l'Española le 22 novembre.

Colomb était trop empressé de connaître l'état de sa colonie et de lui porter les secours dont il supposait qu'elle avait besoin, pour s'arrêter dans aucune de ces îles. Il continua donc sa route vers l'Espagnola [1]. Lorsqu'il arriva à *la Nativité*, où il avait laissé ses trente-huit hommes sous le commandement d'Arada, il fut fort étonné de n'en voir aucun se montrer et accourir au-devant de leurs compatriotes avec les transports de joie dont il s'était formé l'idée. Inquiet sur leur sort et soupçonnant ce qui leur était arrivé, il prit terre. Tous les naturels du pays qui eussent pu lui donner quelques nouvelles de sa colonie s'enfuirent à son approche. Il trouva le fort entièrement démoli; des lambeaux d'habillements espagnols, des débris de leurs armes et de leurs ustensiles épars autour de lui, ne laissèrent aucun doute sur le destin malheureux de la garnison [2].

(1) P. Martyr. *Decad. p.* 15, 18, Herrera, *Decad. I, lib. I, cap.* 7. *Vie de Colomb, chap.* 46, *etc.*

(2) *Hist. de Cura de los palacios. M. S.*

Tandis que les Espagnols pleuraient sur ces tristes restes de leurs malheureux compatriotes, on vit arriver un frère du cacique Guacanahari. Colomb apprit de lui ce qui était arrivé après son départ de l'île. Un commerce suivi avec les Espagnols avait diminué peu à peu le respect superstitieux que les insulaires avaient d'abord conçu pour eux. Les Européens, par leur mauvaise conduite et leurs violences, avaient bientôt effacé ces impressions favorables et montré qu'ils avaient tous les besoins, toutes les faiblesses et toutes les passions des hommes. Après le départ de Colomb, qui lui imposait par sa présence et son autorité, la garnison avait secoué toute espèce de subordination envers l'officier auquel il avait confié le commandement, et oubliant les sages instructions de l'amiral, chaque particulier s'était rendu indépendant et s'était abandonné, sans aucun frein, à toutes ses fantaisies. L'or, les femmes, les provisions des insulaires, étaient devenus la proie de ces oppresseurs. Ils s'étaient répandus en petites troupes dans toute l'île, exerçant partout leur avidité et leur insolence. Ces violences sans prétextes avaient à la fin lassé la patience et excité le courage de ce peuple, malgré sa douceur et sa timidité. Le cacique de Cibao, dont les Espagnols infestaient surtout le territoire, attirés par les mines d'or de ce district, en avait surpris et fait périr plusieurs qui

1493
Sort des Espagnols qu'il y avait laissés.

1493 parcouraient l'île avec autant de sécurité que si les habitants n'eussent eu aucun sujet de se plaindre d'eux. Il avait ensuite assemblé ses sujets, et ayant investi le fort il y avait fait mettre le feu. Quelques Espagnols avaient été tués en s'y défendant; le reste avait péri en traversant un bras de mer pour se dérober à l'ennemi. Guacanahari, que tous les excès des Espagnols n'avaient pas encore détaché d'eux, avait pris les armes pour les défendre, et avait reçu une blessure qui le retenait chez lui[1].

Conduite prudente de Colomb.

Ce récit ne mettait pas Guacanahari à couvert de tous les soupçons; mais Colomb vit que ce n'était pas un moment favorable pour rechercher sa conduite avec sévérité. Il rejeta donc l'avis de plusieurs de ses officiers, qui voulaient se saisir de la personne du cacique et venger la mort des Espagnols en attaquant ses sujets. Il leur fit sentir la nécessité de s'assurer de l'amitié de quelque prince du pays, pour faciliter l'établissement qu'ils projetaient, et leur exposa le danger de soulever contre eux toute l'île en exerçant une rigueur inutile et déplacée; au lieu de perdre le temps à venger les injures passées, il s'occupa des précautions qui pouvaient en prévenir de nouvelles. Dans cette vue, il fit choix d'une situation plus saine et plus commode que celle de la Nativité. Il y traça dans une grande plaine, voisine d'une large baie, le plan d'une

(1) P. Martyr. *Decad. p.* 22, *etc.* Herrera, *Decad. I, lib. II, cap.* 7, 9. *Vie de Colomb, chap.* 49, 50.

ville, et obligeant tous les Espagnols de concourir à un ouvrage d'où le salut commun dépendait, les maisons et les remparts furent bientôt en état de les loger et de les mettre en sûreté. Il donna à cette cité naissante, la première que les Européens fondèrent dans le nouveau-monde, le nom d'*Isabelle*, en l'honneur de sa protectrice la reine de Castille [1]. 1493

Mécontentement que lui cause son équipage.

Au milieu de ces travaux si nécessaires, Colomb eut à combattre non-seulement tous les dégoûts et toutes les difficultés qui pouvaient accompagner l'établissement d'une colonie dans un pays inculte, mais ce qui était plus embarrassant encore, la paresse, l'impatience et l'indocilité de ses gens. Le défaut d'activité, naturel aux Espagnols, semblait s'augmenter par l'influence d'un climat chaud qui les énervait. Plusieurs d'entre eux étaient des gentilshommes qui, n'étant point accoutumés aux travaux pénibles, s'étaient engagés dans cette expéditions sur les descriptions pompeuses et exagérées de quelques-uns des premiers compagnons de Colomb, ou sur l'idée fausse adoptée par Colomb lui-même, que l'*Espagnola* était ou le Cipango de Marc-Paul, ou l'Ophir [2], d'où Salomon tirait ces marchandises précieuses qui avaient répandu dans son royaume de si immenses richesses. Mais lorsqu'au lieu de la moisson d'or, qu'ils avaient compté recueillir sans peine, les Espagnols virent

(1) *Vie de Colomb, chap.* 51. Herrera, *Decad. I, lib. II, cap.* 10.
(2) P. Martyr, *Decad. p.* 29.

1493 que cette brillante perspective s'éloignait, et que s'ils pouvaient jamais y atteindre, ce ne serait que par des efforts très lents et par une longue persévérance de travail et d'industrie, la perte de leurs chimériques espérances les jeta dans un abattement voisin du désespoir, et les porta ensuite à un mécontentement général. En vain Colomb s'efforçait de ranimer leur courage, en leur faisant observer la fertilité du sol et en leur montrant des morceaux d'or qu'on apportait chaque jour de différentes parties de l'île. Ils n'avaient pas assez de patience pour attendre les richesses que la terre ne fournit qu'avec le temps et à des intervalles réglés, et ils regardaient l'or lui-même avec dédain, comme étant en trop petite quantité pour satisfaire leurs désirs. L'esprit de mutinerie devint général, et il se trama une conspiration qui pouvait être fatale à l'amiral et à sa colonie. Heureusement elle fut découverte. Colomb punit quelques-uns des chefs, et envoya les autres prisonniers en Espagne. Il y renvoyait en même temps douze vaisseaux de transport qui l'avaient accompagné, et demandait instamment un renfort d'hommes et de nouvelles provisions [1].

1494
Il examine l'état du pays.
12 mars.

Cependant, pour prévenir l'oisiveté qui nourrissait le mécontentement des Espagnols en leur laissant le temps de penser au renversement de leurs espérances, il projeta différentes expéditions dans l'inté-

(1) Herrera, *Decad. I, lib. II, cap.* 10, 11.

rieur du pays. Il envoya un détachement, sous le 1494
commandement d'Alonso d'Ojeda, officier actif et vigilant, pour visiter le district de Cibao, où l'on disait que l'or était en plus grande abondance qu'ailleurs. Il soutint lui-même cette expédition avec une grande partie de ses troupes. Il déploya dans cette occasion tout l'appareil de la magnificence militaire, pour frapper l'imagination des insulaires. Il marcha enseignes déployées, au son d'une musique guerrière, et faisant voltiger un petit corps de cavalerie, tantôt en avant et tantôt à son arrière-garde. Comme c'était la première fois que les habitants du nouveau-monde voyaient des chevaux, l'aspect de ces animaux les pénétra d'admiration et de terreur, impressions qu'ils reçurent avec d'autant plus de facilité qu'ils n'avaient eux-mêmes aucun animal domestique, ni aucune idée du surcroît de force que l'homme s'était donné en se soumettant le cheval. Ils imaginèrent que le cheval et le cavalier ne formaient qu'un seul corps animé et un être doué de raison, dont les mouvements rapides leur causaient le plus grand étonnement, et dont l'impétuosité et la force leur semblaient irrésistibles. Colomb s'efforçait ainsi d'inspirer aux insulaires une grande crainte des Espagnols, mais il ne négligeait pas non plus de gagner leur confiance et leur amitié. Il se conduisait envers eux, dans toutes les circonstances, avec l'intégrité la plus scrupuleuse et la justice la plus exacte, et il les traitait non-seulement

1494 avec humanité, mais avec indulgence. La description que les naturels lui avaient faite de Cibao avait été reconnue vraie. Ce pays montagneux et sans culture roulait l'or dans tous ses ruisseaux, et on y en trouvait des grains dont quelques-uns étaient d'une grosseur considérable. Les Indiens n'avaient jamais ouvert une seule mine pour en tirer ce métal. Pénétrer dans les entrailles de la terre et purifier la mine étaient des opérations au-dessus de leurs connaissances, et ils ne faisaient pas assez de cas de l'or pour employer tous les efforts de leur industrie et de leur esprit à se le procurer en plus grande quantité [1]. Tout ce qu'ils en possédaient, ils l'avaient recueilli dans le lit des rivières ou au pied des montagnes, après les pluies abondantes qui tombent entre les tropiques. Mais à toutes ces marques les Espagnols ne pouvaient douter que la terre de ce canton ne renfermât dans son sein des trésors dont ils se flattaient d'être bientôt les maîtres [2]. Colomb, pour s'assurer la possession de cette riche province, y éleva un petit fort, auquel il donna le nom de *Saint-Thomas*, en mémoire de l'incrédulité de ses gens, qui n'avaient pas voulu croire que le pays produisît de l'or, avant de l'avoir vu de leurs yeux et touché de leurs mains [3].

Situation fâcheuse et mécontentement de la colonie.

L'espérance des richesses que pouvait fournir le

(1) Oviedo, *l. II, pag.* 90 A.

(2) Pet. Martyr. *Decad. p.* 32.

(3) Herrera, *Decad. I, lib. II, cap.* 12. *Vie de Colomb, chap.* 52.

pays de Cibao vint fort à propos pour relever les esprits abattus des colons, qui se trouvaient pressés par des besoins de différents genres. Le fonds de provisions de bouche qu'ils avaient apporté d'Europe était en grande partie consommé. Ce qui en restait était si corrompu par la chaleur et l'humidité du climat, qu'on n'en pouvait presque faire aucun usage. Les gens du pays cultivaient une si petite quantité de terrain et avec si peu d'industrie, qu'à peine en pouvaient-ils tirer de quoi subvenir à leur propre subsistance. Les Espagnols n'avaient pas encore eu le temps de préparer la terre pour lui faire produire des aliments. Ils se voyaient en danger de mourir de faim, étant déjà réduits à une très petite ration. Ils commençaient en même temps à être attaqués des maladies particulières à la zone torride, et dont les ravages sont toujours plus grands dans les pays sans culture, où les travaux de l'homme n'ont point ouvert les bois, séché les marais et contenu les rivières dans un lit constant. Effrayés de la violence et des symptômes du mal, ils accusaient Colomb et les compagnons de sa première expédition, qui, par leurs descriptions pompeuses de l'*Espagnola*, les avaient engagés à quitter leur patrie pour un pays barbare et stérile où ils allaient périr de faim ou de maladie. Plusieurs des officiers et des colons les plus distingués adoptaient et répétaient ces plaintes séditieuses au lieu de les arrêter. Le P. Boyl, vicaire apostolique, était un de

1494

1494 ceux qui parlaient contre Colomb avec le plus d'insolence. Il fallut toute l'autorité et toute l'adresse de l'amiral pour rétablir la tranquillité et la subordination. Il employa alternativement les menaces et les promesses; mais rien ne contribua plus à calmer les mécontents que l'espoir de trouver dans les mines de Cibao des trésors qui les dédommageraient de leurs souffrances, et qui effaceraient de leur mémoire jusqu'au souvenir de leurs premiers malheurs.

Colomb tente de nouvelles découvertes.

Lorsque Colomb par ses soins et sa prudence eut ramené l'ordre et la paix, il crut pouvoir quitter l'île et poursuivre ses découvertes. Il voulait surtout s'assurer si ces nouvelles contrées tenaient à quelques régions de la terre déjà connues, ou si elles en étaient une portion absolument séparée. Il confia en son absence le gouvernement de l'île à son frère D. Diégo, aidé d'un conseil d'officiers [1]. Il donna le commandement d'un corps de troupes à D. Pedro Margarita, qu'il chargea de visiter les différentes parties de l'île et d'y établir l'autorité des Espagnols; après avoir laissé à l'un et à l'autre des instructions très détaillées sur la conduite qu'ils devaient tenir, il leva l'ancre le 24 avril, avec un vaisseau et deux petites barques. Pendant un ennuyeux voyage de cinq mois

(1) Suivant Muñoz, Colomb confia l'autorité pendant son absence, à une junte dont son frère don Diégo était président et dont le père Boyl, le colonel Pierre Fernandez, Alonso Sanchez de Carvajal et Jean de Lujan, étaient membres. (D. L. R.)

entiers, il fut éprouvé par toutes les sortes de dangers auxquels un navigateur peut être exposé, sans faire aucune découverte importante que celle de la Jamaïque. En rangeant la côte sud de Cuba[1], il se trouva engagé dans un labyrinthe formé par un nombre infini de petites îles qu'il appela *le Jardin de la Reine*. Dans cette route inconnue, au travers des rochers et des écueils, il fut souvent retardé par des vents contraires, assailli de tempêtes furieuses et de ces orages accompagnés d'éclairs et de tonnerre qui sont si fréquents entre les tropiques. A la fin ses provisions s'épuisèrent. Sa troupe, excédée de fatigue et de faim, murmurait, menaçait, était prête à se porter contre lui aux plus violentes extrémités. Environné de dangers de toute espèce, il était obligé de veiller sans cesse, de voir tout par ses yeux, de donner tous les ordres et de présider à leur exécution. Jamais navigateur n'eut autant d'occasions de mettre à l'épreuve l'étendue de son expérience et de ses lumières : elles furent le salut de sa petite escadre; mais une si longue fatigue de corps et une application d'esprit si soutenue, l'emportant sur la force naturelle de sa constitution, occasionnèrent une fièvre violente, qui se termina par une léthargie dans laquelle il perdit la mémoire et le sentiment, et fut sur le point de perdre la vie[2]. 1494

(1) Voyez la note 24.

(2) *Vie de Colomb, chap.* 54. Herrera, *Decad. I, lib. II, cap.* 13, 14. P. Martyr. *Decad. p.* 34, *etc.*

1494 27 septemb. A son retour à *Isabelle* il y trouve son frère Barthélemi.

Mais à son retour à l'*Espagnola*, la joie qu'il éprouva en trouvant son frère Barthélemi à *Isabelle* contribua beaucoup à son rétablissement. Treize ans s'étaient écoulés depuis la séparation de deux frères que les mêmes goûts et les mêmes talents unissaient d'une étroite amitié, sans qu'ils eussent eu pendant ce temps aucun commerce l'un avec l'autre. Barthélemi, après avoir abandonné sa négociation à la cour d'Angleterre, était retourné en Espagne par la France. Il avait appris à Paris la nouvelle des découvertes étonnantes de Colomb, et avait su qu'il se disposait à partir pour sa seconde expédition. Malgré la promptitude qu'il mit à son voyage, il n'arriva en Espagne qu'après le départ de l'amiral. Ferdinand et Isabelle le reçurent avec la considération que méritait le frère d'un homme qui leur rendait de si grands services; et, pensant avec raison que ce serait une grande joie pour Colomb que de le revoir, ils lui donnèrent le commandement de trois vaisseaux destinés à porter des provisions à la colonie d'*Isabelle*[1].

Les Indiens prennent les armes contre les Espagnols.

Barthélemi ne pouvait arriver dans des circonstances où Colomb eût un plus grand besoin d'un ami qui l'aidât de ses conseils et qui partageât avec lui les soins et le fardeau du commandement. Les provisions qu'il avait apportées d'Europe étaient un faible secours pour les besoins des Espagnols, et ne pouvaient les préserver long-temps des horreurs de

(1) Herrera, *Decad. I*, *lib. II*, *cap.* 15.

la famine. L'île ne leur fournissait pas de quoi y suppléer. Ils étaient en même temps menacés d'un danger plus grand encore et plus prochain. Après le départ de Colomb, les soldats qui étaient sous les ordres de Margarita avaient secoué toute discipline et toute subordination. Au lieu de suivre les sages instructions de l'amiral, ils se dispersaient dans toute l'île, vivant à discrétion chez les Indiens, pillant leurs provisions, s'emparant de leurs femmes, et traitant ces hommes doux et paisibles avec toute l'insolence et la tyrannie militaires [1]. 1494

Tant que les Indiens avaient pu espérer que leurs souffrances finiraient par le départ volontaire de leurs oppresseurs, ils s'étaient soumis en silence et avaient dissimulé leur désespoir. Mais ils s'apercevaient maintenant que ce joug intolérable allait être permanent. Les Espagnols avaient bâti une ville, et l'avaient environnée de remparts. Ils avaient construit des forts en différents endroits, enclos et ensemencé quelques terrains. Ils paraissaient être venus non plus simplement pour visiter l'île, mais pour s'y établir. Quoique le nombre de ces étrangers ne fût pas considérable, les Indiens avaient une culture si imparfaite et si strictement mesurée sur leur propre consommation, qu'il ne leur était pas possible de fournir à la subsistance de ces nouveaux hôtes. Indolents, et sans activité, d'un tempérament naturellement

(1) P. Martyr, *Decad.*, p. 47.

1494 faible et énervé encore par la chaleur du climat, ils se contentaient d'une très petite quantité de nourriture. Une poignée de maïs, un petit morceau d'un pain insipide fait avec de la cassave, suffisaient pour nourrir des hommes dont les forces n'étaient épuisées ni par les travaux du corps ni par ceux de l'esprit. Les Espagnols, quoique le peuple le plus sobre de l'Europe, leur semblaient voraces à l'excès. Ces insulaires, voyant qu'un Espagnol consommait la nourriture de plusieurs Indiens, les regardaient comme des hommes insatiables, et supposaient qu'ils avaient abandonné leur patrie, parce qu'elle ne leur fournissait pas de quoi satisfaire leur faim immodérée, et qu'ils étaient venus parmi eux pour y chercher à subsister [1]. En même temps que le soin de leur propre conservation faisait désirer aux insulaires le départ de ces hôtes incommodes qui consommaient en si peu de temps le petit fonds de leurs provisions, les injures qu'ils en recevaient tous les jours ajoutaient à leur impatience. Mais, après avoir attendu inutilement le départ des Espagnols, ils conçurent que pour éloigner la destruction dont ils étaient menacés, soit par la famine, soit par les exactions de ces tyrans, il était nécessaire de ranimer leur courage, de les attaquer avec toutes leurs forces réunies, et de les chasser des établissements qu'ils avaient formés par la violence.

(1) Herrera, *Decad. I, lib. II, cap.* 17.

Telles étaient les dispositions générales des Indiens, lorsque Colomb revint à *Isabelle*. Désespérés des injustices et des outrages qu'ils éprouvaient de la part des Espagnols sans aucune provocation, et enflammés d'une rage dont leur caractère doux et patient ne semblait pas susceptible, ils n'attendaient qu'un signal de leur chef pour tomber tous à la fois sur la colonie. Quelques-uns des caciques avaient déjà surpris et mis à mort plusieurs Espagnols qui s'étaient hasardés seuls dans l'île. La crainte du danger réunit enfin les esprits et rétablit l'autorité de Colomb. On ne vit de salut que dans une entière confiance en sa sagesse. Il devenait urgent de recourir aux armes contre les Indiens, ce que Colomb avait évité jusqu'alors avec le plus grand soin : quelque inégal que pût paraître le combat entre les habitants du Nouveau-Monde, nus, armés seulement de massues, de bâtons durcis au feu, de sabres de bois, de frondes, de flèches dont la pointe était d'os de poisson, et des Européens accoutumés à la discipline et pourvus de tous les instruments de destruction connus alors en Europe, la situation des Espagnols n'était pourtant pas sans danger. La prodigieuse supériorité du nombre des Indiens compensait beaucoup d'avantages. Une poignée d'hommes avait à se défendre contre toute une nation. Un événement malheureux, ou un simple délai, si le sort des armes ne décidait pas la guerre sur-le-champ, pouvait

1494
Guerre avec les Indiens.

1494 devenir également funeste. Colomb, convaincu que tout dépendait de la vigueur et de la rapidité de ses
1495 opérations, assembla tout de suite ses troupes. Elles étaient réduites à un très petit nombre; les maladies causées par la chaleur et l'humidité du pays y avaient fait de grands ravages. L'expérience n'avait pas encore montré aux Européens les remèdes du mal, et les précautions nécessaires pour s'en garantir. Les deux tiers des premiers aventuriers étaient morts, et plusieurs de ceux qui restaient étaient incapables
24 mars. de service [1]. Le corps de troupes qui entra en campagne consistait seulement en deux cents hommes de pied, vingt chevaux, avec vingt grands chiens: on peut sans doute trouver étrange qu'on cite des chiens comme faisant partie d'une armée; mais ces animaux n'étaient pas les ennemis les moins redoutables pour des Indiens nus et timides. Tous les caciques de l'île, si l'on en excepte Guacanahari, qui demeura toujours attaché aux Espagnols, avaient rassemblé leurs forces, qui, si nous en croyons les historiens espagnols, montaient à cent mille hommes. Au lieu de tenter d'attirer leurs ennemis dans l'épaisseur de leurs bois et dans les défilés de leurs montagnes, ils eurent l'imprudence de prendre leur poste à Vega-Réal, la plus grande plaine du pays. Colomb ne leur donna pas le temps de s'apercevoir de leur erreur et de changer de position. Il les attaqua

(1) *Vie de Colomb, chap.* 61.

pendant la nuit, temps où les troupes indisciplinées sont le moins capables d'agir avec quelque concert. La victoire lui fut aisée et ne coûta point de sang espagnol. Le bruit des armes à feu et la charge impétueuse de la cavalerie remplirent les Indiens de terreur, et les chiens, lâchés à propos, ajoutèrent tellement à leur trouble et à leur consternation, qu'ils jetèrent bas leurs armes, et laissèrent le champ de bataille sans faire la moindre résistance. On en tua plusieurs. On en fit prisonniers un plus grand nombre, qu'on réduisit en esclavage [1]. Le reste fut tellement intimidé qu'il perdit dès ce moment tout espoir et toute pensée de résister désormais à des hommes qu'ils regardaient comme invincibles. 1495

On impose une taxe sur les Indiens.

Colomb employa plusieurs mois à parcourir toute l'île, et la soumit sans rencontrer aucune résistance. Il imposa un tribut sur chaque Indien âgé de plus de quatorze ans. Tous ceux qui habitaient dans les parties de l'île où l'on trouvait de l'or étaient obligés de fournir, tous les trois mois, autant de poudre d'or qu'en contient un grelot de faucon. Les autres devaient fournir vingt-cinq livres de coton. C'est là la première taxe régulière qui ait été imposée sur les Indiens, et elle a servi de base et d'exemple à des exactions encore plus onéreuses. Colomb s'écartait en cela des maximes de douceur qu'il avait jusqu'alors suivies et recommandées; mais à cette

(1) Voyez la note 25.

1495 époque on intriguait puissamment contre lui à la cour, pour ruiner son crédit et décrier ses opérations. On rendait des comptes très désavantageux de sa personne, ainsi que des pays qu'il avait découverts. Margarita et le P. Boyl étaient retournés en Espagne; et, pour justifier leur conduite et satisfaire leur ressentiment, ils n'épargnaient aucun moyen de lui nuire. Beaucoup de courtisans voyaient avec envie sa réputation et son crédit croître de jour en jour. Fonseca, archidiacre de Séville, chargé de la direction principale des affaires de l'Inde, avait conçu une telle prévention contre Colomb, pour des raisons que les écrivains du temps ne font pas connaître, qu'il écoutait avec la plus grande partialité toutes les plaintes qu'on faisait de l'amiral. Il était difficile à un étranger sans amis, sans expérience dans les intrigues de cour, de résister à une cabale si forte. Colomb vit qu'il n'y avait qu'un moyen de soutenir son crédit et de réduire ses adversaires au silence, c'était de fournir une assez grande quantité d'or, non-seulement pour justifier ce qu'il avait annoncé des richesses du pays, mais pour engager Ferdinand et Isabelle à poursuivre l'exécution de ses plans. Tel fut le motif qui le détermina à imposer cette pesante taxe sur les Indiens, et à en exiger le paiement avec une extrême rigueur. C'est tout ce qu'on peut dire pour l'excuser, autant qu'il est possible, de s'être écarté en cette occasion du système de douceur et

d'humanité avec lesquelles il avait jusqu'alors traité les malheureux Indiens [1]. 1495

Effets funestes de l'établissement de la taxe.

Le travail, l'attention et la prévoyance qu'imposait aux Indiens l'obligation de payer ce tribut, étaient des maux intolérables pour des hommes accoutumés à passer leurs jours dans l'indolence, sans aucun soin de l'avenir. Ils étaient incapables d'une industrie si régulière et si continue; et cette servitude leur parut si cruelle que pour secouer ce joug ils eurent recours à un expédient qui montre tout l'excès de leur désespoir. Ils conçurent le projet d'affamer ces oppresseurs qu'ils n'osaient plus combattre, et, d'après l'opinion qu'ils avaient de la voracité des Espagnols, ils ne doutèrent pas du succès. Ils suspendirent toute culture. Ils ne semèrent point de maïs. Ils arrachèrent toutes les racines de manioc qui étaient plantées, et, se retirant dans les parties les plus inaccessibles de leurs montagnes, ils abandonnèrent la plaine inculte à leurs ennemis. Cette résolution désespérée ne produisit qu'une partie de l'effet qu'ils en attendaient. Les Espagnols furent réduits aux dernières extrémités; mais ils reçurent si à propos des secours d'Europe et trouvèrent tant de ressources dans leur industrie et leur intelligence qu'ils ne perdirent pas beaucoup d'hommes. Les malheureux Indiens furent les victimes de leur mauvaise politique. Confinés dans des montagnes stériles, sans

(1) Herrera, *Decad. I, lib. II, cap.* 17.

1495 autre nourriture que les productions spontanées de la terre, ils sentirent bientôt toutes les horreurs de la famine, qui fut suivie de maladies contagieuses; et dans le cours de quelques mois, plus du tiers des insulaires périt, après avoir éprouvé tous les genres de calamités[1].

Intrigues contre Colomb à la cour d'Espagne.

Tandis que Colomb jetait ainsi les fondements de la grandeur espagnole dans le nouveau-monde, ses ennemis travaillaient sans relâche à le priver de la gloire et des récompenses auxquelles ses services et ses travaux lui donnaient tant de droits. Les difficultés qui accompagnent toujours un nouvel établissement, les maladies causées par un climat malsain, les malheurs attachés à un voyage dans des mers inconnues, tout fut représenté comme les effets de son ambition imprudente et inquiète. Son attention à maintenir la discipline et la subordination fut appelée rigueur excessive; et les châtiments dont il avait puni la mutinerie et le désordre furent regardés comme autant d'actes de cruauté. Ces accusations prirent tant de crédit dans une cour ombrageuse, qu'on nomma un commissaire chargé d'aller à l'*Espagnola*, et d'y examiner la conduite de Colomb. Ses ennemis obtinrent que l'on confierait cet emploi important à Aguado, *valet de chambre*

(1) Herrera, *Decad. I, lib. XI, cap.* 18. *Vie de Colomb, chap.* 61. Oviedo, *lib. III, p.* 93. D. Benzon, *hist. Novi orbis, lib. I, cap.* 9. P. Martyr, *Decad. p.* 48.

*du roi* [1], qu'ils proposèrent bien moins pour sa capacité que pour son dévouement à leurs intérêts. Enflé de son élévation subite, Aguado déploya dans l'exercice de son ministère la sotte importance et l'insolence ridicule ordinaires aux petits esprits lorsqu'ils se voient revêtus de dignités qu'ils n'osaient espérer et chargés d'emplois au-dessus de leurs forces. Il écouta avidement non-seulement les Espagnols mécontents, mais même les Indiens. Il encouragea les uns et les autres à produire leurs griefs, bien ou mal fondés. Il fomenta l'esprit de dissension dans l'île, et ne fit aucun réglement qui pût remédier à des abus dont il voulait faire des crimes à l'administration de Colomb. Celui-ci sentit vivement combien sa situation serait humiliante s'il demeurait dans le pays où un juge si prévenu observait toutes ses démarches et affaiblissait son autorité; il prit donc la résolution de retourner en Espagne, dans le dessein de mettre sous les yeux de Ferdinand et d'Isabelle un récit exact de tout ce qui s'était passé, surtout dans les démêlés qu'il avait eus avec ses ennemis, espérant obtenir de leur équité et de leur discernement une décision juste et favorable. Il remit l'administration de la colonie, en son absence, à D. Barthélemi son frère, avec le titre d'*adelantado*, ou lieutenant-gouverneur. Par

1495

mars 1496

(1) Muñoz, *Hist. del Nuevo-Mundo*, lui donne le titre de *Repostero de capilla de la casa real*. (D. L. R.)

1496 un choix moins heureux et qui devint la source de beaucoup de calamités pour la colonie, il nomma François Roldan [1] président de la cour de justice (*Alcade mayor*), avec des pouvoirs très étendus [2].

Colomb revient en Espagne.

En revenant en Europe, Colomb prit une route toute différente de celle qu'il avait suivie à son premier voyage. Il fit voile directement à l'est de l'Espagnola, sous le parallèle du vingt-deuxième degré de latitude; car l'expérience n'avait pas encore montré aux navigateurs la méthode plus sûre et plus prompte de porter au nord pour trouver les vents du sud-ouest. Ce malheureux choix, qu'on ne peut guère regarder comme une faute de la part de l'amiral dans un temps où la navigation entre l'ancien monde et le nouveau était encore dans l'enfance, l'exposa à des dangers et à des fatigues infinis, en le forçant de lutter continuellement contre les vents alisés, qui soufflent constamment de l'est entre les tropiques. Malgré les difficultés presque insurmontables de cette navigation, il suivit sa route avec sa patience et sa fermeté ordinaires; mais il fit si peu de chemin qu'après trois mois il ne voyait pas encore la terre. A la fin, ses provisions commencèrent à s'épuiser. L'équipage et lui-même étaient réduits à six onces de pain par

(1) Il avait commencé par être domestique de Colomb, ou du moins attaché à sa maison. (*Criado.*) (D. L. R.)

(2) Herrera, *Decad. I, lib. II, cap.* 8; *lib. III, cap.* 1.

jour pour chaque personne. Mais, dans cette extrême détresse, l'amiral conserva l'humanité de son caractère, et refusa de céder aux pressantes sollicitations de son équipage, qui proposait de manger les Indiens qu'ils avaient à bord, ou de les jeter à la mer pour diminuer le nombre des bouches. Il leur représenta que ces pauvres gens étaient des hommes, réduits par une calamité commune à la même condition qu'eux et ayant droit à partager le même sort. Son autorité et ses remontrances écartèrent ces idées féroces, suggérées par le désespoir, et elles n'eurent pas le temps de renaître; car on vit bientôt la côte d'Espagne [1], et toutes les craintes et toutes les souffrances disparurent [2].

1496

Juin.

Sa réception à la cour d'Espagne.

Colomb parut à la cour avec la confiance tranquille, mais modeste, d'un homme qui se regarde non-seulement comme irréprochable, mais encore comme ayant rendu d'importants services. Ferdinand et Isabelle, honteux de leur facilité à écouter des accusations frivoles ou mal fondées, le reçurent avec des marques de considération si distinguées, que ses ennemis demeurèrent couverts de confusion; leurs plaintes et leurs calomnies ne furent plus écoutées. L'or, les perles, le coton et d'autres marchandises précieuses que Colomb produisit, pa-

(1) Christophe Colomb arriva à Cadix de retour de son second voyage le 11 juin 1496. (D. L. R.)

(2) Herrera, *Decad. I, lib. III, cap. 1 Vie de Colomb, chap.* 64.

1496 rurent réfuter pleinement les propos que les mécontents avaient tenus sur la pauvreté du pays. En soumettant les Indiens à la couronne et en leur imposant une taxe régulière, il avait donné à l'Espagne une multitude de nouveaux sujets, et fondé pour elle un revenu qui paraissait devoir être considérable. Les mines qu'il avait trouvées étaient une autre source de richesse encore plus abondante. Quelque grands et quelque inespérés que fussent ces avantages, Colomb les représentait seulement comme le prélude d'autres acquisitions, et comme un garant de découvertes plus importantes qu'il méditait, et auxquelles les précédentes devaient infailliblement le conduire [1].

On fait un plan plus régulier pour l'établissement d'une colonie.

Ces considérations, attentivement méditées, firent une grande impression non-seulement sur Isabelle, qui était flattée d'être la protectrice de toutes les entreprises de Colomb, mais sur Ferdinand même, qui, ayant rejeté d'abord ses projets, était plus disposé à se défier de leur succès. L'un et l'autre se déterminèrent à pourvoir la colonie de l'*Espagnola* de tout ce qui était nécessaire pour en achever l'établissement, et à donner à Colomb une nouvelle escadre pour aller à la recherche des autres pays dont il regardait l'existence comme incontestable. Tous les préparatifs furent faits de concert avec l'amiral. Le premier voyage n'avait eu pour objet

(1) *Vie de Colomb, chap.* 65. Herrera, *Decad. I, lib. III, cap.* 1.

que la découverte du nouveau-monde; dans le second, on s'était proposé de faire un établissement; 1496
mais les mesures prises pour le former avaient été insuffisantes ou rendues inutiles par l'esprit de mutinerie des Espagnols et par des accidents imprévus, effets de différentes causes. On voulait dresser et suivre un nouveau plan pour une colonie régulière, qui pût servir de modèle à tous les établissements semblables qui se feraient dans la suite. Chaque article fut pesé et réglé avec une attention scrupuleuse. On fixa le nombre des colons qui s'embarqueraient. Il y en avait de tous les ordres et de toutes les professions, et le nombre en était déterminé d'après l'utilité de chaque classe et les besoins de la colonie. On devait aussi emmener des femmes. On s'était convaincu que dans un pays où la disette de vivres avait causé tant de désastres, le premier soin devait être d'obtenir des subsistances par la culture; on y faisait passer un grand nombre de cultivateurs. Enfin, comme les Espagnols ne pensaient pas alors à tirer aucun profit de la multiplication et de la vente de ces productions du nouveau-monde qui ont depuis été pour l'Europe la source de tant de richesses, et comme toutes leurs vues et toutes leurs espérances se portaient sur les métaux précieux que les mines déjà découvertes devaient leur fournir, on envoyait une troupe d'ouvriers habiles dans l'art d'exploiter et de traiter les mines. Tous ces émigrants devaient

1496 recevoir du roi leur paye et leur subsistance pendant quelques années [1].

Défaut dans ce plan.

Jusque là ces dispositions étaient sages et convenables à l'objet qu'on avait en vue; mais on prévoyait qu'il serait bien difficile de trouver beaucoup d'Espagnols qui voulussent aller s'établir dans un pays dont le climat avait été funeste à un si grand nombre de leurs compatriotes. Colomb proposa de transporter à l'Espagnola et de faire travailler aux mines les malfaiteurs que l'on condamnait aux galères, ou même à la mort, lorsque les crimes dont ils étaient convaincus n'étaient pas d'une nature atroce. Cet avis, ouvert sans beaucoup de réflexion, fut adopté de même. On vida les prisons d'Espagne pour peupler la colonie, et les juges furent autorisés à condamner désormais en certains cas à la déportation. Il était pourtant aisé de voir que ce n'est pas sur une pareille base qu'on peut élever l'édifice d'une société durable. L'industrie, la sobriété, la patience, la confiance mutuelle entre les colons, sont d'une nécessité indispensable dans un établissement naissant, où la pureté des mœurs doit contribuer au maintien de l'ordre beaucoup plus que la force et l'autorité des lois. Cette corruption une fois introduite dans le corps politique ne pouvait manquer de l'infecter bientôt dans toute sa masse, et de produire les plus grands maux. C'est ce que

(1) Herrera, *Decad. I, lib. III, cap. 2.*

les Espagnols éprouvèrent et ce qu'ont éprouvé aussi 1496
les autres nations européennes qui, ayant successivement adopté cette pratique, en ont ressenti de funestes effets [1], qu'elles ne peuvent attribuer à aucune autre cause [2].

L'armement essuie beaucoup de retardements.

Quoique Colomb eût obtenu très promptement et sans peine de Ferdinand et d'Isabelle leur approbation pour toutes les parties du plan qu'il avait proposé, lorsqu'il fallut le mettre à exécution il éprouva des difficultés qui auraient lassé la patience d'un homme moins accoutumé que lui à rencontrer des obstacles et à les surmonter. Ces délais furent en partie l'effet de cette lenteur et de ces formes fastidieuses que les Espagnols portent dans toutes les affaires, et en partie de l'épuisement où se trouvaient les finances par les dépenses excessives qu'avaient occasionnées le mariage du fils unique de Ferdinand et d'Isabelle, avec Marguerite d'Autriche, et celui de Jeanne, leur seconde fille, avec l'archiduc Philippe [3]; mais ce fut surtout l'ouvrage des artifices et de la méchanceté des ennemis de Colomb. Étonnés de l'accueil qu'il avait reçu de ses

(1) Les Anglais ont prouvé plus tard à Botany-Bay qu'on peut fonder une colonie et la rendre florissante avec des éléments aussi impurs que ceux qui furent employés à l'Española. (D. L. R.)

(2) Herrera, *Decad. I, lib. III, cap.* 2. Touron, *Hist. génér. de l'Amér. I, p.* 51.

(3) P. Mart. Epist. 168.

1496 souverains à son retour et contenus par sa présence, ils laissèrent passer le flot de la faveur, contre lequel ils sentaient qu'il leur était impossible de lutter. Mais leur haine était trop profonde pour demeurer dans l'inaction; ils reprirent bientôt courage, et, aidés du secours de Fonseca, ministre des affaires de l'Inde, qui venait d'être fait évêque de Badajos, ils traversèrent par tant d'obstacles les préparatifs de Colomb, qu'il s'écoula une année entière avant qu'il pût avoir deux vaisseaux pour porter à sa colonie une partie des secours qu'on lui destinait [1], et presque deux ans avant que la petite escadre dont il devait prendre le commandement fût en état de mettre en mer [2].

1498 — Troisième voyage de Colomb.

L'armement consistait seulement en six vaisseaux d'un port médiocre et assez mal pourvus pour un voyage si long et si dangereux. Colomb allait prendre une route différente de toutes celles qu'il avait jusqu'alors suivies. Comme il était persuadé que les riches contrées de l'Inde étaient situées au sud-ouest des pays qu'il avait découverts, il se proposait, pour y arriver, de faire voile des Canaries ou des îles du cap Vert directement au sud, jusqu'à ce qu'il fût arrivé sous la ligne, et alors de tourner à l'ouest, espérant de trouver dans cette route le secours des vents qui soufflent invariablement entre les tropi-

(1) *Vie de Colomb, chap.* 65.

(2) Herrera, *Decad. I, lib. III, cap.* 9.

ques. Plein de cette idée [1], il mit à la voile [2] et toucha d'abord aux Canaries, d'où il dépêcha trois de ses navires pour porter de nouveaux secours à l'Espagnola. Il gagna ensuite les îles du cap Vert, et continua sa route au sud avec les trois autres. Il ne se passa rien de remarquable jusqu'à ce qu'il fût arrivé à cinq degrés de la ligne. Là il fut arrêté par un calme; il éprouva en même temps une si excessive chaleur, que les tonneaux de vin éclataient ou laissaient écouler la liqueur, et que les provisions se gâtaient [3]. Les Espagnols, qui ne s'étaient jamais avancés si loin au sud, craignaient que les vaisseaux ne prissent feu, et commençaient à croire ce que pensaient de la zone torride les anciens, qui la regardaient comme inhabitable. Des pluies vinrent à propos pour les rassurer un peu, mais sans diminuer beaucoup la violence de la chaleur, quoiqu'elles fussent si abondantes et si continuelles qu'ils pouvaient à peine se tenir sur le pont.

1498 13 mai. 4 juillet. 19 juillet

L'amiral, qui avait dirigé toutes les manœuvres du voyage avec sa vigilance ordinaire, se trouva si épuisé par la fatigue et le défaut de sommeil, qu'il fut saisi d'un violent accès de goutte, accompagné de fièvre. Toutes ces circonstances le forcèrent de céder aux instances de ses gens, et de changer sa

(1) « Et pour éviter les corsaires français », ajoute *Muñoz*. (D. L. R.)
(2) De San Lucar. (D. L. R.)
(3) P. Martyr. *Decad.*, *p.* 70.

1498 route pour porter au nord-ouest et toucher à quelqu'une des îles Caraïbes, où il pourrait se réparer et prendre quelques provisions.

Il découvre le continent de l'Amérique.

Le premier août[1], le matelot de garde sur la hune excita dans l'équipage une surprise agréable en criant *terre!* On gouverna de ce côté, et l'on découvrit une île considérable que l'amiral appela île de la *Trinité*, nom qu'elle conserve encore aujourd'hui. Elle est située sur la côte de la Guiane, près de l'embouchure de l'Orénoque. Cette rivière, quoique du troisième ou quatrième ordre pour la grandeur parmi celles du Nouveau-Monde, surpasse de beaucoup toutes celles de notre hémisphère. Elle porte à l'Océan une masse d'eau si énorme, et coule avec tant d'impétuosité, que, lorsqu'elle rencontre la marée qui, sur cette côte, monte à une très grande hauteur, il s'opère un choc qui élève et agite les flots d'une manière surprenante et terrible. La rapidité du fleuve le fait triompher dans ce combat, et on le voit porter ses eaux à plusieurs lieues dans l'Océan sans les y mêler[2]. Avant d'avoir pu connaître le danger, Colomb se trouva entre ce terrible courant et les vagues agitées; il n'échappa qu'avec beaucoup de difficulté par un détroit qui lui parut si dangereux, qu'il

(1) Ce fut le mardi 31 juillet qu'un marin d'Huelva, nommé Alonso Perez, au service de l'amiral, aperçut le premier la terre. Voyez la relation du troisième voyage de Christophe Colomb dans la *Collection des voyages et découvertes des Espagnols*, etc. (D. L. R.)

(2) Gumilla, *Histoire de l'Orénoque*, *tom. I*, *p.* 14.

l'appela *la Bouche du Dragon.* Lorsque le danger 1498
fut passé, il vit dans l'objet même qui l'avait si fort effrayé des motifs d'espérance et de consolation. Il conjectura avec beaucoup de justesse qu'une si grande rivière ne pouvait pas être fournie par une île, et qu'elle devait couler au travers d'un très grand continent, et il ne douta pas que ce ne fût celui qu'il cherchait depuis si long-temps. Plein de cette idée, il navigua à l'ouest, le long de la côte des provinces qui sont aujourd'hui connues sous les noms de Paria et de Cumana. Il prit terre en différents endroits, et eut quelque commerce avec les habitants, dont les traits et les mœurs lui parurent ressembler à ceux des Indiens de l'Espagnola. Ils portaient des ornements d'or en petites plaques, et des perles très belles, qu'ils échangèrent volontiers pour de petites merceries d'Europe. Ils semblaient avoir plus d'intelligence et de courage que les habitants des îles. On y voyait des quadrupèdes de différentes espèces, et une grande variété d'oiseaux et de fruits [1]. L'amiral fut si frappé de la beauté et de la fertilité du pays, que, plein de cet enthousiasme qui est si ordinaire à ceux qui font des découvertes, il s'imagina que c'était là le paradis terrestre de l'Écriture, que Dieu avait donné à l'homme pour y habiter tant que son innocence le rendrait digne d'un si beau séjour [2]. C'est ainsi que

(1) Herrera, *Decad. I, lib. III, cap.* 9, 10, 11. *Vie de Colomb, chap.* 66-73.

(2) Herrera, *Decad. I, lib. III, cap.* 22. Gomara, *chap.* 84. Voyez la note 26.

1498 Colomb eut la gloire non-seulement de faire connaître au genre humain l'existence d'un nouveau monde, mais d'étendre beaucoup cette découverte et de conduire le premier les Espagnols au vaste continent qui est devenu la plus considérable partie de leur empire et la principale source de leurs richesses. Le mauvais état de ses vaisseaux, le manque de vivres, ses infirmités et l'impatience de ses gens ne lui permirent pas de pousser plus loin sa découverte. Il ne put se dispenser de regagner l'Espa-
30 août. gnola. En son chemin il découvrit les îles de Cabagua et de Margarita, devenues considérables par la pêche des perles. En arrivant à l'Espagnola, il était épuisé de fatigue et de maladies; mais les affaires de la colonie étaient dans une situation qui lui ôtait la faculté de jouir du repos dont il avait un si grand besoin.

Etat de l'Espagnola à son arrivée.

Pendant son absence ce pays avait éprouvé beaucoup de révolutions. Son frère l'Adelentade, en conséquence des conseils que lui avait donnés Colomb avant son départ, avait transporté la colonie d'Isabelle dans un lieu plus commode, de l'autre côté de l'île. Il avait jeté les fondements de Santo-Domingo[1], qui a été long-temps la ville la plus considérable que les Européens eussent dans le Nouveau-Monde, et le siége de tous les tribunaux suprêmes de la cour d'Espagne en Amérique. Dès que les Espagnols

(1) P. Martyr. *Decad.*, *p.* 56.

y furent établis, l'Adelentade, pour les empêcher de 1498 languir dans l'inaction et leur ôter le loisir de former de nouvelles cabales, parcourut les parties de l'île que son frère n'avait pas encore visitées ou assujéties. Les Indiens, hors d'état de faire aucune résistance, se soumirent partout aux tributs qui leur furent imposés; mais ils trouvèrent bientôt le joug si insupportable, que, tout redoutables qu'étaient pour eux les Espagnols, ils prirent les armes contre leurs oppresseurs.

Révolte de Roldan.

Cette révolte n'était pourtant pas fort à craindre de la part de ces pauvres Indiens timides, nus et désarmés. Mais pendant que l'Adelentade s'occupait à les combattre, il en éclata une autre plus dangereuse parmi les Espagnols eux-mêmes. François Roldan en était le chef; cet homme que Colomb avait placé dans un poste qui le constituait gardien de l'ordre et de la tranquillité publique. Un caractère turbulent et une ambition aveugle le portèrent à cette démarche indigne de son rang, et les motifs qu'il en donnait à ses compatriotes étaient frivoles et sans fondement. Il accusait Colomb et ses deux frères d'arrogance et de sévérité. Ils avaient pour but, disait-il, de se faire dans le pays un état indépendant de la cour d'Espagne; ils avaient fait périr une partie des Espagnols de faim et de fatigue, afin de pouvoir plus aisément réduire le reste à la soumission; enfin, il était honteux pour des Castillans de de-

1498 meurer esclaves soumis et dociles de trois aventuriers génois. Les hommes ont tant de penchant à imputer les maux qu'ils souffrent à la mauvaise conduite de ceux qui les gouvernent, et une nation voit toujours avec tant de jalousie et de mécontentement l'élévation d'un étranger, que les insinuations de Roldan firent une impression profonde sur ses compatriotes, en même temps que son rang et la considération dont il jouissait y ajoutaient beaucoup de poids. Un grand nombre d'Espagnols le reconnurent pour chef, et, prenant les armes contre l'Adelentade et son frère, ils se saisirent du magasin de vivres appartenant au roi, et tentèrent de surprendre le fort de Santo-Domingo. La vigilance et le courage de D. Diégo Colomb firent échouer leur projet. Les mutins furent obligés de se retirer dans la province de Xaragua, et non-seulement ils continuèrent de méconnaître l'autorité de l'Adelentade, mais ils excitèrent encore les Indiens eux-mêmes à secouer le joug [1].

Tel était le malheureux état de la colonie lorsque Colomb arriva à Santo-Domingo. Il fut bien surpris d'apprendre que les trois vaisseaux qu'il avait envoyés des Canaries n'y avaient pas encore paru. Par la maladresse du pilote et la force des courants, ils avaient été emportés à cent soixante

(1) Herrera, *Decad. I*, *lib. III*, *cap.* 5, 8. *Vie de Colomb*, *chap.* 74, 77. Gomara, *chap.* 23. Pet. Martyr., *p.* 78.

milles à l'ouest de Santo-Domingo, et forcés de se jeter dans un havre de la province de Xaragua où Roldan et les séditieux étaient cantonnés. Roldan cacha soigneusement aux commandants des navires son insurrection contre l'Adelentade; et, employant toute son adresse pour gagner leur confiance, il leur persuada de débarquer un nombre considérable des nouveaux colons qu'ils amenaient et qui se rendraient, disait-il, à Santo-Domingo par terre. Il n'eut pas besoin de beaucoup de raisonnements pour déterminer ces gens-là à épouser sa querelle. C'étaient des scélérats, le rebut des prisons d'Espagne, accoutumés à vivre dans l'oisiveté et la licence, et à qui les actes de violence étaient familiers. Ils adoptèrent aisément un genre de vie fort semblable à celui qu'ils venaient de quitter. Les commandants des navires, s'apercevant trop tard de l'imprudence qu'ils avaient commise en laissant débarquer tant de monde, firent voile pour Santo-Domingo, et arrivèrent dans le port peu de jours après l'amiral. Mais le fonds de provisions qu'ils avaient été chargés de porter était tellement diminué par la longueur du voyage, que ce qui en restait ne pouvait être pour la colonie que d'un faible secours [1]. 1498

Apaisée par la prudence de Colomb.

Le renfort d'hommes qui s'était associé à la révolte de Roldan le rendit plus formidable et non moins insolent dans ses prétentions. Colomb, quoi-

(1) Herrera, *Decad. I, lib. III, cap.* 12. *Vie de Colomb, chap.* 78, 79.

1498 que pénétré de son ingratitude et indigné de l'audace des mécontents, ne voulut pas se presser d'en venir aux mains. Il tremblait à la seule pensée d'allumer une guerre civile dont le succès, quel qu'il fût, en affaiblissant les deux partis, encouragerait leurs ennemis communs à s'unir pour achever de les détruire. Il s'apercevait aussi que les préventions et les passions qui avaient fait prendre les armes aux rebelles avaient tellement infecté les Espagnols qui lui demeuraient fidèles, que plusieurs d'entre eux blâmeraient des mesures violentes, et que tous ne s'y prêteraient qu'avec une grande froideur. Ces considérations d'intérêt public et le danger de sa situation le déterminèrent à négocier plutôt qu'à combattre. Il commença par annoncer une amnistie pour tous ceux qui rentreraient dans leur devoir, et il ramena en effet par là quelques mécontents. Il offrit de renvoyer en Espagne tous ceux qui demanderaient d'y retourner; ce qui convenait à ceux que la maladie ou d'autres raisons avaient dégoûtés du séjour du Nouveau-Monde. Il adoucit l'orgueil de Roldan en lui promettant de lui rendre son emploi, et satisfit l'avidité de tous en leur accordant la plus grande partie de leurs demandes. Ainsi, par degrés et sans répandre une goutte de sang, il parvint à rompre cette association dangereuse qui menaçait la colonie d'une ruine entière, et à rétablir au moins les apparences de

l'ordre, de la tranquillité et d'un gouvernement régulier [1]. 1499

En conséquence de cet accord avec les mutins, on donna des terres à chaque colon en différentes parties de l'île, et l'on imposa aux Indiens de chaque district l'obligation de cultiver une certaine quantité de terrain pour leurs nouveaux maîtres. Ce travail fut substitué au tribut qu'on avait d'abord exigé. Mais, quelque nécessaire que pût être ce réglement dans une colonie encore faible, il fut pour ce malheureux peuple la source de calamités sans nombre et des plus cruelles oppressions, en introduisant dans tous les établissements espagnols les *repartimientos* ou répartitions d'Indiens [2]. Ce ne fut pas même le seul effet funeste de la révolte de l'Espagnola. Elle empêcha encore Colomb de poursuivre ses découvertes sur le continent; car sa propre sûreté l'obligea de garder près de lui son frère l'Adelentade et les gens de mer qu'il aurait pu employer à cette expédition. Aussitôt que l'état des affaires le lui permit, il envoya quelques-uns de ses vaisseaux en Espagne, avec un journal de son dernier voyage, une description des nouvelles contrées qu'il avait découvertes, une carte de la côte le long de laquelle il avait navigué, et des échantillons de l'or, des perles et des autres productions curieuses

Nouveaux arrangements pour l'établissement des colons.

(1) Herrera, *Decad. I, lib. III, cap.* 13, 14. *Vie de Colomb, chap.* 80, *etc.*
(2) Herrera, *Decad. I, lib. III, cap.* 14, *etc.*

1499 ou précieuses qu'il avait eues par échange des naturels du pays. En même temps il fit passer à la cour un récit de la révolte de l'Espagnola, dans lequel il accusait les mutins, non-seulement d'avoir excité dans la colonie des troubles qui pouvaient entraîner sa ruine, mais d'avoir mis obstacle à toutes les mesures qu'on aurait pu prendre pour pousser les découvertes plus loin. Il proposait différents réglements propres à perfectionner le gouvernement de l'île et à étouffer l'esprit de sédition qui, quoique suspendu dans le moment actuel, pouvait se rallumer avec plus de fureur. Roldan et ses associés ne négligèrent pas de leur côté d'envoyer, par les mêmes vaisseaux, l'apologie de leur conduite et leur récrimination contre l'amiral et ses frères; et, malheureusement pour l'honneur de l'Espagne et pour le bonheur de Colomb, ils obtinrent plus de confiance auprès de Ferdinand et d'Isabelle, que l'amiral lui-même [1].

Voyage de Vasco de Gama aux Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance.

Mais, avant de faire connaître les effets que produisit cette prévention de la cour d'Espagne, nous devons tourner l'attention du lecteur sur d'autres événements également intéressants par eux-mêmes et par leur liaison avec l'histoire du Nouveau-Monde. Pendant que Colomb poursuivait ses différents voyages à l'ouest, la passion des découvertes se sou-

(1) Herrera, *Decad. I, lib. III, cap.* 41. Benzon, *Hist. Nov. Orb. lib. I, cap.* 2.

tenait en Portugal, où elle s'était d'abord montrée, et elle y devenait plus active. Les succès de Colomb et les réflexions des Portugais sur la faute qu'ils avaient commise en rejetant les offres de cet étranger, après avoir excité leurs regrets, leur inspirèrent la noble émulation de le surpasser dans cette carrière et un désir ardent de dédommager leur patrie de la perte qu'elle avait faite par leur imprudence. Dans cette vue, Emmanuel, qui avait hérité du génie entreprenant de ses prédécesseurs, reprit le grand projet qu'ils avaient eu d'ouvrir une route aux Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il fit équiper une escadre pour cet important voyage. Il en donna le commandement à Vasco de Gama [1], homme de naissance, que sa vertu, sa prudence et son courage rendaient digne de la confiance qu'on lui témoignait. Son escadre, comme toutes celles qu'on armait pour des expéditions de découvertes, dans ce siècle où la navigation était encore dans l'enfance, était très faible, et consistait seulement en trois vaisseaux qui n'étaient ni d'un port ni d'une force proportionnés au service qu'on en attendait. Les Européens n'avaient encore alors aucune connaissance des vents alisés et des moussons régulières qui, tant dans 1499

(1) Vasco de Gama, comte de Vidigeira, né à Sines dans la province d'Alemtejo, en Portugal, mourut à Cochin, dans l'Inde, le 25 décembre 1524. (D. L. R.)

1499 l'océan Atlantique que dans la mer qui sépare l'Afrique des Indes orientales, rendent la navigation en certains temps de l'année facile, et en d'autres non-seulement difficile, mais presque impossible : aussi le temps que Gama avait choisi pour son départ était le plus défavorable qu'on pût prendre dans toute l'année. Il mit à la voile du port de Lisbonne le 9 juillet 1497, et portant au sud, il eut à combattre pendant quatre mois les vents contraires, avant de pouvoir gagner le cap de Bonne-Espérance. Là leur violence s'étant un peu abattue, Gama profita d'un intervalle de beau temps pour doubler ce terrible promontoire (20 novembre 1497) qui avait été si long-temps la borne de la navigation des Européens, et tourna ensuite au nord-est le long de la côte d'Afrique. Il toucha à différents ports; et, après plusieurs aventures que les historiens rapportent en donnant de justes éloges à sa prudence et à son intrépidité, il jeta l'ancre devant la ville de Melinde. Dans ces grands pays qui, le long des côtes de l'Afrique, s'étendent depuis la rivière du Sénégal jusqu'aux confins du Zanguebar, les Portugais avaient trouvé une race d'hommes barbares, sans arts, sans connaissances, sans commerce, et différant des Européens autant par leurs traits et leur couleur que par leurs mœurs et leurs gouvernements; mais à mesure qu'ils avançaient, ils virent avec une satisfaction extrême la figure des hommes changer in-

sensiblement et s'embellir, et les traits asiatiques dominer davantage; ils aperçurent des marques de civilisation, et même quelque connaissance des lettres; ils trouvèrent la religion mahométane professée et un commerce assez considérable tout établi. Gama rencontra au port de Melinde plusieurs vaisseaux indiens. Il poursuivit alors son voyage, presque sûr du succès, et, sous la conduite d'un pilote mahométan, il arriva à Calicut, sur la côte de Malabar, le 22 mai 1498 [1]. La richesse, la population, la culture, l'industrie et les arts de ce pays extrêmement civilisé, étaient beaucoup au-dessus de l'idée qu'il s'en était formée d'après les relations imparfaites qu'on en avait en Europe. Mais comme il n'avait avec lui ni les forces nécessaires pour y fonder un établissement, ni les marchandises avec lesquelles il eût pu commencer quelque commerce, il se hâta de retourner en Portugal et d'y aller annoncer le succès du voyage le plus long et le plus difficile qui eût jamais été fait depuis l'invention de l'art de la navigation. Il débarqua à Lisbonne le 14 septembre 1499, deux ans deux mois et cinq jours après son départ de ce port [2]. 1499

(1) J. Barros, *da Asia* D. I, liv. IV; et H. L. de Castaneda, *Hist. de l'Inde*, font arriver Gama à Calicut le 20 mai 1498. Il fut de retour à Lisbonne au mois de septembre 1499 suiv. Castaneda; le 29 août de la même année suivant Barros, et le 29 juillet précédent si l'on s'en rapporte à J. C. P da Sousa. Bibl. hist. de Portugal, etc. (D. L. R.)

(2) Ramusio, *vol. I, pag.* 119. D.

1499 On voit que dans le cours du quinzième siècle le genre humain fit plus de progrès dans la connaissance du globe, qu'il n'en avait fait dans tous les siècles antérieurs. L'esprit de découverte, faible d'abord, commença à se mouvoir dans une sphère très resserrée, et sa marche fut incertaine et timide. Encouragé par le succès, il hasarda davantage et fit de plus grands pas. Par ses progrès mêmes il acquit plus de vigueur et s'avança enfin vers son but avec une rapidité et une assurance qui le mirent en état de franchir les limites que l'ignorance et la crainte avaient jusqu'alors opposées à l'activité de l'homme. Les Portugais avaient consumé près de cinquante ans à se traîner le long de la côte d'Afrique, depuis le cap Non jusqu'au cap Vert, sur l'espace de douze degrés seulement au sud du premier de ces points. En moins de trente ans, après avoir passé la ligne et pénétré dans un autre hémisphère, ils s'étaient avancés à quarante-neuf degrés du cap Vert. Enfin, dans les sept dernières années du siècle, on avait découvert à l'ouest un nouveau monde aussi étendu que toute la partie de la terre alors connue. A l'est, on avait traversé des mers, abordé à des régions ignorées et ouvert entre l'Europe et les opulentes régions de l'Inde une communication long-temps désirée et jusque là dérobée à l'impatience des Européens. Des événements si merveilleux et si inattendus éclipsaient tout ce qui s'était fait jusqu'alors

de plus hardi et de plus éclatant. De plus grands objets s'offraient à l'esprit humain, qui, animé par ce nouvel intérêt, s'y porta avec chaleur et exerça toute son activité dans cette nouvelle direction. 1499

Découvertes en Espagne par des aventuriers particuliers.

Cette ardeur pour les entreprises, quoique plus récente en Espagne, commença bientôt à y devenir plus générale. Toutes les tentatives faites par cette nation avaient été jusqu'alors conduites par Colomb seul et aux frais du souverain. Des armateurs particuliers, séduits par les descriptions magnifiques des pays que l'amiral venait de visiter et par l'étalage des richesses qu'il en avait apportées, offrirent d'équiper à leurs frais et à leurs risques des bâtiments pour aller aussi à la découverte de nouvelles contrées. La cour d'Espagne voyait ses modiques ressources épuisées par ses premières expéditions qui, en laissant espérer de grands avantages pour l'avenir, n'en avaient encore rapporté que de très médiocres. Le souverain n'était pas fâché de rejeter désormais sur ses sujets la dépense de pareilles entreprises. Il saisit avec empressement une occasion de tourner à l'avantage de la nation l'avidité, l'industrie et les efforts des hommes à projets qui voudraient prendre sur eux-mêmes tous les risques.

Ojeda fait la première entreprise.

Une des premières offres de cette espèce fut celle d'Alonzo d'Ojeda. C'était un officier brave et actif, qui avait accompagné Colomb dans son second voyage. Son rang et sa bonne réputation lui pro-

1499 curèrent assez de crédit parmi les négociants de Séville pour équiper quatre vaisseaux, dans l'espérance qu'il obtiendrait l'agrément du roi pour le voyage. La protection puissante de l'évêque de Badajoz lui assurait un heureux succès dans une demande d'ailleurs si agréable à la cour. Sans consulter Colomb et sans avoir aucun égard aux droits et à l'autorité qu'on lui avait donnés par la capitulation de 1492, on permit à Ojeda de naviguer au Nouveau-Monde; et, pour le diriger dans sa course, l'évêque lui communiqua le journal du dernier voyage de l'amiral, et les cartes des pays qu'il avait découverts. Ojeda n'entra dans aucune route nouvelle[1], et, suivant servilement celle que Colomb avait tenue, il arriva sur la côte de Paria. Il fit quelque commerce avec les naturels, et portant ensuite à l'ouest, il alla jusqu'au cap Vela, et reconnut une grande étendue de côtes au-delà de celles que venait de visiter Colomb. Après avoir ainsi constaté la vérité de l'opinion de l'amiral qui avait regardé ces pays comme faisant partie d'un continent, il retourna en Espagne par l'Espagnola, remportant quelque gloire de sa découverte, mais avec un médiocre bé-

(1) Il était parti d'Espagne le 20 mai 1499, suivant quelques historiens espagnols, et le 10 mai 1497, si l'on s'en rapporte à l'abbé Bandini dans sa *Vie d'Améric Vespuce*, 1 vol. in-4. 1745.

Suivant M. Martin Fernandez de Navarrete, *Collection des voyages et découvertes des Espagnols,* Alonzo de Ojeda arriva à l'île *Espagnola* le 5 septembre 1498. (D. L. R.)

néfice pour ceux qui avaient placé leurs fonds dans cette expédition [1]. 1499

Améric Vespuce, gentilhomme florentin, accompagnait Ojeda dans ce voyage. On ignore en quelle qualité; mais comme il était habile marin et versé dans toutes les sciences subsidiaires à la navigation, il acquit tant d'autorité parmi ses compagnons, qu'ils lui abandonnèrent la direction principale de toutes les manœuvres et opérations du voyage. Peu de temps après son retour il communiqua la relation de ses aventures et des découvertes qu'il venait de faire à un de ses compatriotes; et, pressé par la vanité commune aux voyageurs de se donner de la célébrité, il eut l'impudence de s'y montrer comme ayant découvert le premier le continent du Nouveau-Monde. Le voyage d'Améric était écrit non-seulement avec adresse, mais avec élégance. Au récit amusant des faits il avait joint des observations judicieuses sur les productions naturelles, les mœurs et les habitants de ces contrées inconnues. Comme c'était la première description du Nouveau-Monde qu'on rendît publique, un ouvrage si propre à satisfaire la passion des hommes pour le nouveau et le merveilleux dut se répandre avec rapidité et se faire lire avec admiration. Peu à peu on s'accoutuma à appeler ce pays du nom de celui qu'on supposait l'avoir découvert. Le caprice des hommes, souvent aussi inexplicable

Il est suivi par Améric Vespuce.

Qui donne son nom au Nouveau-Monde.

(1) Herrera, *Decad. I, lib. IV, cap.* 1, 2, 3.

1499 qu'injuste, a perpétué cette erreur. Toutes les nations paraissent être convenues de donner le nom d'Amérique à cette nouvelle partie du globe. La prétention hardie d'un heureux imposteur a dérobé à l'auteur de cette grande découverte la gloire qui lui appartenait. Le nom d'Améric a supplanté celui de Colomb, et le genre humain doit regretter que cette injustice ait reçu la sanction du temps, et ne puisse plus être réparée[1].

Voyage d'Alonzo Nigno.

La même année, il se fit un autre voyage pour tenter aussi des découvertes. Non-seulement Colomb avait introduit le goût des entreprises de ce genre parmi les Espagnols; mais les premiers aventuriers qui se distinguèrent dans cette carrière avaient été formés sous lui, et devaient à ses leçons les connaissances et l'habileté qui les mettaient en état de suivre ses traces. Alonzo Nigno, qui avait servi sous l'amiral dans sa dernière expédition, se joignit à Christophe Guerra, marchand de Séville, pour équiper un seul vaisseau, avec lequel il se rendit à la côte de Paria. Ce voyage semble avoir eu plutôt pour but un commerce lucratif qu'un intérêt général et important pour la nation. Nigno et Guerra ne firent aucune découverte intéressante, mais ils rapportèrent en Europe une assez grande quantité d'or et de perles pour exciter dans leurs compatriotes le désir de tenter des entreprises semblables[2].

(1) Voyez la note 27.
(2) P. Martyr. *Decad. p.* 87. Herrera, *Decad. I, lib. IV, cap.* 5.

Peu de temps après, Vincent Yanez Pinson, un des compagnons de Colomb dans son premier voyage, partit de Palos avec quatre vaisseaux. Il fit voile droit au sud, et fut le premier Espagnol qui se hasarda à passer la ligne. Il ne paraît pas avoir pris terre en aucun endroit de la côte de l'Amérique par-delà l'embouchure du Maragnon, appelé autrement la rivière des Amazones. Tous ces navigateurs adoptaient la fausse théorie de Colomb, et croyaient que les pays découverts étaient une partie du grand continent de l'Inde [1].

1500 13 janvier. Voyage de Yanez Pinson.

Dans le cours de la première année du seizième siècle, cette belle partie de l'Amérique, le Brésil, dont Pinson s'était approché de si près sans y toucher [2], fut entièrement découvert. Le succès du voyage de Gama aux Indes orientales ayant encouragé le roi de Portugal à armer une flotte assez puissante, non-seulement pour ouvrir un commerce avec ces riches contrées, mais pour y tenter quelque conquête, il en donna le commandement à Pierre Alvares Cabral. Celui-ci, voulant s'éloigner de la côte d'Afrique pour éviter des vents de terre variables ou des calmes fréquents qui pouvaient retarder son voyage ou sa navigation, porta au large et s'avança tellement à

Les Portugais découvrent le Brésil.

(1) Herrera, *Decad. I, lib. IV. cap.* 6. P. Martyr. *Decad.*, *p.* 95.

(2) Vincent Yanez Pinson avait non-seulement vu de près le Brésil, mais il avait débarqué sur ses côtes au mois de janvier 1500, avait soutenu des combats contre les naturels, etc., etc. Herrera, *Decad. I, cap.* 6, *p.* 107. (D. L. R.)

1500 l'ouest, qu'à sa grande surprise il trouva une terre inconnue située sous le dixième degré au-delà de la ligne. Il imagina d'abord que c'était quelque île de l'océan Atlantique qui n'avait pas été encore visitée; mais en suivant la côte pendant plusieurs jours, il fut conduit à croire qu'un pays si étendu faisait partie de quelque grand continent, et cette conjecture fut reconnue être juste. Cette terre était la partie de l'Amérique méridionale connue aujourd'hui sous le nom de Brésil. Il y toucha, et s'étant formé une idée très avantageuse de la fertilité du sol et de la beauté du climat, il en prit possession au nom du Portugal, et dépêcha un vaisseau à Lisbonne pour y porter la nouvelle de cet événement aussi intéressant qu'inattendu[1]. La découverte du Nouveau-Monde par Colomb avait été le fruit d'un génie actif, éclairé par la théorie et guidé par l'expérience, suivant un plan régulier et l'exécutant avec autant de courage que de persévérance; mais l'aventure des Portugais nous montre que le hasard seul aurait pu amener ce grand événement dont l'esprit humain se glorifie aujourd'hui comme de son ouvrage. Si la sagacité de Colomb ne nous avait pas fait connaître l'Amérique, quelques années plus tard un heureux hasard nous y aurait conduits[2].

Intrigues

Pendant que l'Espagne et le Portugal faisaient

(1) Herrera, *Decad. I, lib. IV, cap.* 7.

(2) Herrera, *Decad. I, lib. VII, cap.* 5.

ainsi des progrès dans la connaissance de cette vaste 1500
portion du globe où Colomb avait porté leurs pas, contre Colomb.
lui-même, loin de jouir des honneurs et de la tranquillité que méritaient de si grands services, avait à combatre tous les obstacles et à dévorer tous les dégoûts que pouvaient lui susciter l'envie et la malveillance des gens qui étaient sous ses ordres, et l'ingratitude de la cour qu'il servait. L'accommodement conclu avec Roldan avait à la vérité désuni et affaibli les mutins, mais sans extirper de l'île les semences de discorde. Plusieurs des mécontents demeuraient armés, et refusaient de se soumettre à l'amiral. Ses frères et lui-même étaient obligés de tenir alternativement la campagne, soit pour arrêter leurs incursions, soit pour punir leurs violences. Une occupation et des inquiétudes si continuelles l'empêchaient de mettre assez d'attention à se défendre des intrigues que ses ennemis tramaient contre lui à la cour. Un grand nombre de ceux qui étaient mécontents de son administration avaient profité, pour retourner en Espagne, des vaisseaux qu'il avait dépêchés de Santo-Domingo. La ruine de toutes les espérances de ces malheureux aventuriers avait porté au plus haut degré leur rage contre Colomb. Leur misère et leur infortune, en excitant la compassion, rendaient leurs plaintes intéressantes et leurs accusations croyables. Ils excédaient sans relâche Ferdinand et Isabelle de mémoires contenant le détail

1500 de leurs malheurs et des injustices de Colomb. Toutes les fois que le roi ou la reine paraissaient en public, ils les environnaient en tumulte et renouvelaient leurs importunités pour le paiement des arrérages qui leur étaient dus, et pour la punition de l'auteur de leurs maux. Ils insultaient les fils de l'amiral partout où ils les rencontraient, leur reprochant la fatale curiosité d'un père visionnaire qui avait conduit la nation dans des régions malheureuses, devenues un gouffre où allaient s'engloutir les richesses de l'Espagne, et un tombeau ouvert pour ses peuples. Cette guerre déclarée contre Colomb était secondée par les insinuations secrètes et plus dangereuses des courtisans qui avaient contrarié ses projets, et qui enviaient ses succès et son crédit[1].

Succès de ses ennemis auprès de Ferdinand et d'Isabelle.

Ferdinand recevait volontiers ces accusations et les écoutait avec une grande prévention contre celui qui en était l'objet. Malgré les peintures flatteuses que Colomb avait faites des richesses de l'Amérique, les retours avaient été jusqu'alors si modiques, qu'il s'en fallait de beaucoup qu'ils eussent dédommagé des frais des armemens. La gloire de la découverte du Nouveau-Monde et la perspective éloignée des avantages de commerce étaient tout ce que l'Espagne avait retiré de ses efforts. Mais le temps avait déjà affaibli les premiers sentiments de satisfaction et de joie que la découverte avait causés, et la gloire toute

(1) *Vie de Colomb, chap.* 85.

seule n'était pas un objet qui pût satisfaire l'ame 1500
froide et intéressée de Ferdinand. On entendait si mal alors la nature du commerce, que l'espérance d'un bénéfice éloigné, ou même qui ne serait pas sur-le-champ très considérable, ne paraissait mériter aucune attention. Ferdinand regardait l'entreprise de Colomb comme ruineuse pour l'Espagne, et s'en prenait à la mauvaise conduite et à l'incapacité de l'amiral, de ce qu'un pays abondant en or n'avait pas encore enrichi ses conquérants. Isabelle même, qui, d'après la bonne opinion qu'elle avait de Colomb, l'avait constamment protégé, fut à la fin ébranlée par le nombre et la violence de ses accusateurs, et commença à croire qu'une haine si générale devait être l'effet de griefs véritables qui demandaient à être redressés; soupçons que l'évêque de Badajoz fortifiait et confirmait avec l'animosité qu'il avait toujours montrée.

Effets funestes de leurs calomnies.

La reine n'eut pas plus tôt cédé au torrent de la calomnie, qu'on prit une résolution fatale à Colomb. François de Bovadilla, chevalier de Calatrava, fut nommé pour aller à l'Espagnola. Muni de pleins pouvoirs pour rechercher la conduite de Colomb, il était autorisé à le déplacer et à prendre lui-même le gouvernement de l'île, s'il trouvait les accusations bien fondées. Il était impossible à l'accusé d'éviter la condamnation, lorsqu'on donnait au même homme et le droit de le juger et un intérêt à le trou-

1500 ver coupable. Quoique Colomb eût alors apaisé toutes les dissensions dans l'île; quoiqu'il eût amené les Espagnols et les Indiens à se soumettre à son autorité; quoiqu'il eût pris des mesures sages pour faire exploiter les mines et cultiver le pays, ce qui assurait pour l'avenir un revenu considérable au roi, ainsi que de grands avantages aux colons, Bovadilla, sans aucun égard pour le genre et la grandeur de ces services, montra, en mettant le pied à l'Espagnola, une résolution déterminée de le traiter en criminel. Il prit possession de la maison de l'amiral, qui se trouvait alors absent, saisit tous ses effets, comme si Colomb eût été déjà convaincu, se rendit maître par force du fort et des magasins du roi, se fit reconnaître en qualité de gouverneur général, mit en liberté tous les prisonniers détenus par les ordres de l'amiral, et le cita lui-même à son tribunal pour répondre de sa conduite, en lui envoyant en même temps la copie d'un ordre du roi, qui enjoignait à Colomb de lui obéir [1].

Colomb envoyé en Espagne les fers aux pieds.

Colomb, quoique profondément affecté de l'ingratitude et de l'injustice de Ferdinand et d'Isabelle, n'hésita pas un moment sur le parti qu'il avait à

(1) « La conduite du commandeur Francisco de Bovadilla, et l'abus « qu'il fit de son autorité, ne peuvent s'imputer en aucune manière ni au « roi, ni à la reine catholique, ni à leur gouvernement, ni à la nation « espagnole », dit M. de Navarrete dans son introduction à la *Collection des voyages et découvertes des Espagnols, etc.*, § 62. Les nouvelles opposées et contradictoires que ces souverains recevaient sur l'origine et

prendre. Il se soumit à la volonté de ses souverains avec un silence respectueux; mais il en appela directement au trône des procédés d'un juge si violent et si évidemment partial. Bovadilla, sans daigner même l'admettre en sa présence, le fit arrêter sur-le-champ, mettre aux fers et traîner à bord d'un vaisseau. Jusque dans cet humiliant revers de fortune, la fermeté qui distinguait le caractère de Colomb ne l'abandonna point. Rassuré par le témoignage de sa conscience, et se consolant lui-même par le souvenir des grandes choses qu'il avait exécutées, il souffrit cette insulte, non-seulement avec calme, mais avec dignité. Il n'eut pas même la consolation que peut donner dans les souffrances la compassion d'autrui. Bovadilla s'était rendu si populaire en accordant différents priviléges à la colonie, en donnant des Indiens à tous ceux qui lui en demandaient et en relâchant les rênes de la police et du gouvernement, que les colons qui, pour la plupart, étaient des aventuriers, forcés par l'indigence ou par le crime à s'expatrier, firent éclater la joie la plus scandaleuse en voyant la disgrace et l'emprisonnement de Colomb. Ils se flattaient de jouir désormais d'une liberté sans bornes, conforme

1500 Octobre.

les causes des troubles qui agitaient l'île espagnole, en les affligeant profondément, les laissaient dans un état d'indécision dont ils crurent sortir en envoyant dans cette colonie le commandeur Bovadilla, qui jouissait d'une excellente réputation. Cependant, quoiqu'il eût été nommé le 21 mars 1499, il ne reçut l'ordre de son départ qu'au mois de mai suivant, et ne partit définitivement qu'à la mi-juillet. (D. L. R.)

1500 à leurs goûts et à leurs premières habitudes. Ce fut parmi des hommes si disposés à calomnier la conduite de Colomb que Bovadilla recueillit les accusations dont il se proposait de le charger. Elles furent toutes reçues, jusqu'aux plus invraisemblables et aux plus absurdes, faites par les hommes les plus infâmes. Le résultat de cette information, aussi indécente qu'inique, fut envoyé en Espagne. Bovadilla faisait partir en même temps Colomb et ses deux frères chargés de fers; et ajoutant la cruauté à l'insulte, il les sépara en les mettant à bord de vaisseaux différents, les privant ainsi de la consolation que, dans leur commune infortune, ils pouvaient tirer des soins de l'amitié. Mais, tandis que les violences et l'insolence de Bovadilla obtenaient des habitants de l'Espagnola une approbation générale qui déshonore leur mémoire et leur pays, un homme conservait le souvenir des grandes actions de Colomb, et était touché des sentiments de respect et de compassion dus à son rang, à son âge et à son mérite. Alonzo de Vallejo, capitaine du vaisseau sur lequel était l'amiral, ne fut pas plus tôt hors de la vue de l'île, qu'il s'approcha avec respect de son prisonnier, et lui offrit de faire ôter les fers dont il était si injustement chargé. Non, répliqua Colomb avec une généreuse indignation, je porte ces fers par l'ordre du roi et de la reine; j'obéirai à ce commandement comme à tous ceux que j'ai reçus d'eux.

Leur volonté m'a privé de ma liberté, leur volonté seule peut me la rendre[1]. 1500

Heureusement le voyage fut court. Aussitôt que Ferdinand et Isabelle apprirent que Colomb était amené prisonnier et chargé de chaînes, ils conçurent quelle impression universelle de surprise cet événement allait produire, et combien leur réputation en souffrirait. Toute l'Europe devait être révoltée de voir traiter avec cette indignité un homme qui avait exécuté des choses dignes de la plus haute récompense. On se récrierait contre l'injustice d'une nation à qui il avait rendu tant de services, et contre l'ingratitude des souverains dont il avait illustré le règne. Honteux de leur propre conduite[2], ils s'empressèrent non-seulement de lui faire quelque réparation d'une si cruelle injure, mais encore d'effacer la tache que cette injustice imprimait à leur réputation ; ils donnèrent sur-le-champ ordre de mettre Colomb en liberté, l'invitèrent à venir à la cour, et lui envoyèrent de l'argent pour qu'il fût en état d'y paraître d'une manière convenable à son rang. En se présentant, Colomb se jeta à leurs pieds. Il demeura quelque temps dans le

23 novemb. Mis en liberté, mais dépouillé de toute autorité.

17 décemb.

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 86. Herrera, *Decad. I*, *lib. IV*, *cap.* 8, 11. Gomara, *Hist.*, *cap.* 23. Oviedo, *l. III*, *cap.* 6.

(2) Robertson ne montre pas ici de l'impartialité en rendant Ferdinand et Isabelle responsables des injustices commises par Bovadilla, comme si c'était eux qui les avaient prescrites. Voyez la note au bas de la page 202. (D. L. R.)

1500 silence, les divers sentiments qui l'agitaient ne lui permettant pas de proférer une parole. Enfin il se remit de son trouble, et justifia sa conduite par un long discours, où il produisit les preuves les plus satisfaisantes de son innocence, de sa droiture et de la fureur de ses ennemis, qui, non contents d'avoir ruiné sa fortune, travaillaient à lui enlever les seuls biens qui lui restassent, son honneur et sa réputation. Ferdinand le traita avec politesse, et Isabelle avec une sorte de tendresse et de respect. Ils témoignèrent tous deux leur chagrin de ce qui était arrivé, protestèrent qu'on avait agi contre leurs intentions, et promirent à Colomb pour l'avenir leur bienveillance et leur protection. Ils destituèrent sur-le-champ Bovadilla de son emploi, afin d'écarter le soupçon qu'ils eussent pu favoriser ses violences; mais ils ne rendirent pas à Colomb les droits et les priviléges attachés au titre de vice-roi des pays qu'il avait découverts. En voulant paraître venger Colomb, ils nourrissaient encore cette misérable jalousie d'autorité qui les avait portés à revêtir Bovadilla du pouvoir de traiter si cruellement un grand homme. Ils craignirent de se confier à celui à qui ils devaient tout, et le retenant à la cour sous divers prétextes, ils nommèrent au gouvernement de l'Espagnola Nicolas d'Ovando, chevalier de l'ordre militaire d'Alcantara [1].

(1) Herrera, *Decad. I, lib. IV, cap.* 10, 12. *Vie de Colomb, chap.* 87.

Colomb fut vivement frappé de ce nouveau coup qui lui était porté par des mains qui semblaient s'employer à guérir ses anciennes blessures. Les grandes ames sont aisément offensées des soupçons qu'on jette sur leur droiture, et s'irritent de tout ce qui a l'apparence du mépris. L'amiral éprouvait ces deux genres d'insulte de la part des Espagnols, et la bassesse de leur conduite à son égard l'aigrit à un tel point, qu'il ne put pas cacher davantage son ressentiment. Partout où il allait il portait avec lui, comme un monument de leur ingratitude, les fers dont il avait été chargé; il les tenait toujours suspendus dans sa chambre, et il voulut qu'à sa mort on les ensevelît avec lui dans son cercueil [1]. 1501

Progrès des découvertes.

Le zèle des découvertes ne s'éteignait cependant pas, malgré l'indigne traitement qu'éprouvait l'homme qui le premier l'avait excité parmi les Espagnols. Roderigo de Bastidas, homme de qualité, équipa deux vaisseaux en société avec Jean de la Cosa, qui, ayant servi sous Colomb dans deux de ses voyages, avait la réputation d'être le meilleur pilote d'Espagne. Ils firent voile directement vers le continent, arrivèrent à la côte de Paria, et se dirigeant à l'ouest, ils découvrirent toute la côte de la province aujourd'hui connue sous le nom de *Terre ferme* (*Tierra firma*), depuis le cap Vela

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 86, *p.* 577.

1501 jusqu'au golfe de Darien. Peu de temps après, Ojeda, avec son premier associé, Améric Vespuce, entreprit un second voyage, et, ignorant la marche de Bastidas, suivit la même route et toucha aux mêmes endroits. Le voyage de Bastidas eut un heureux succès; celui d'Ojeda fut malheureux; mais l'un et l'autre accrurent encore l'ardeur pour les découvertes, parce qu'à mesure que les Espagnols acquéraient une connaissance plus étendue de l'Amérique, ils prenaient des idées plus favorables de ses richesses et de sa fertilité [1].

Ovando est fait gouverneur de l'Española.

Ces aventuriers n'étaient pas encore revenus de leurs voyages, qu'on équipa une flotte aux frais du roi, pour porter Ovando à l'Espagnola en qualité de gouverneur. Sa présence était absolument nécessaire pour arrêter Bovadilla dans ses entreprises et empêcher la ruine entière dont son imprudente administration menaçait la colonie. Il ne pouvait se dissimuler à lui-même la violence et l'injustice de ses procédés à l'égard de Colomb; et, pour prévenir les suites qu'il en devait craindre, il faisait son unique objet de se concilier les colons en favorisant toutes leurs passions. Dans cette vue, il avait établi des réglements de police diamétralement contraires à ceux que Colomb avait regardés comme essentiels à la prospérité de la colonie. Au lieu de maintenir une discipline sévère, nécessaire pour

(1) Herrera, *Decad. I, lib. IV, cap.* II.

accoutumer des hommes sans principes et sans mœurs à connaître la subordination et l'autorité des lois, il leur permettait de se livrer sans contrôle à une telle licence, qu'elle les encourageait aux plus grands excès. Loin de protéger les Indiens, il avait autorisé par les lois mêmes l'oppression de ce malheureux peuple. Il avait fait faire un dénombrement exact de ceux qui avaient échappé à la misère et à la tyrannie; il les avait classés et donnés en propriété aux colons qui lui étaient attachés; de sorte que tous les indigènes étaient réduits à un état complet de servitude. L'avidité des Espagnols était trop impatiente pour essayer d'autre moyen d'acquérir des richesses que celui d'aller à la recherche de l'or. Ce travail devint pour les Indiens aussi excessif que cruel. On les conduisait par troupes aux montagnes, et on les forçait de fouiller la mine en leur imposant des tâches réglées sans discrétion et sans humanité. Un travail si peu proportionné à leurs forces, et un genre de vie si différent de celui qu'ils avaient mené jusqu'alors, détruisaient à vue d'œil cette race d'hommes faibles; de manière que bientôt il ne serait pas resté trace des anciens habitants de l'île[1]. 1501

Nouveaux réglements pour la colonie.

La nécessité d'apporter un prompt remède à ces maux hâta le départ d'Ovando. Il avait le comman-

(1) Herrera, *Decad. I, lib. IV, cap.* 11, *etc.* Oviedo, *Hist. lib. III, cap.* 6, *p.* 97. Benson, *Hist. lib. I, cap.* 12, *p.* 51.

1501 dement de l'armement le plus considérable qu'on eût encore fait pour le Nouveau-Monde. Il consistait en trente-deux vaisseaux, à bord desquels étaient embarquées deux mille cinq cents personnes, avec le projet de s'établir dans le pays. A l'arrivée du nouveau gouverneur avec un si puissant renfort pour la colonie, Bovadilla eut ordre de remettre son emploi et de retourner immédiatement en Espagne pour y rendre compte de sa conduite. Roldan et les autres chefs des mutins, qui avaient été les plus ardents ennemis de Colomb, furent de même obligés de quitter l'île. On publia une ordonnance par laquelle les Indiens étaient déclarés sujets libres de l'Espagne, et l'on défendit d'exiger d'eux aucun service par force et sans le payer à un prix raisonnable. Quant aux Espagnols eux-mêmes, ils furent soumis à plusieurs réglements tendant à éteindre l'esprit de licence et de mutinerie qui avait été si funeste à la colonie, et à établir le respect pour les lois et pour l'ordre public, sans lesquels aucune société ne peut ni subsister ni prendre de l'accroissement. Enfin, pour borner les gains exorbitants que les particuliers étaient supposés faire par le travail des mines, il fut ordonné de porter tout l'or à un seul endroit, où il serait fondu par des officiers publics, qui en retiendraient la moitié pour le roi [1].

Tandis qu'on prenait ces mesures pour la tran-

(1) Solorzano, *Politica indiana, lib. I, cap.* 12. Herrera, *Decad. I, lib. IV, cap.* 12.

quillité et la prospérité de la colonie dont Colomb 1502
était le fondateur, il était réduit aux soins humiliants de solliciter auprès d'une cour ingrate; et, malgré son mérite et ses services, il sollicitait en vain. Il demandait, aux termes de la convention de 1492, d'être rétabli dans son office de vice-roi des contrées qu'il avait découvertes. Malheureusement pour lui, la circonstance qui parlait le plus fortement en faveur de ses droits était précisément celle qui déterminait le jaloux monarque à les méconnaître. En considérant l'étendue de ces riches contrées et l'importance qu'elles acquéraient de jour en jour, Ferdinand regardait les concessions faites à Colomb comme excessives et contraires à la bonne politique. Il craignait de confier à un sujet une autorité qui paraissait déjà si étendue et qui pouvait devenir formidable. Il fit passer ses craintes dans l'esprit d'Isabelle, et, sous différents prétextes également frivoles et injustes, ils éludèrent l'exécution d'un traité solennel qu'ils avaient signé l'un et l'autre. Après avoir consumé deux ans en humbles sollicitations, Colomb comprit qu'il lui serait impossible de vaincre les préventions de Ferdinand, et que ce serait désormais en vain qu'il réclamerait auprès d'un monarque aussi intéressé qu'ingrat les droits de la justice et des services rendus.

Dégoûts pour Colomb.

Ces injustices, loin de le décourager, ne l'empêchèrent pas de suivre le grand objet qui avait mis

1502 son génie en activité, et qui l'avait déjà conduit à ses découvertes. Son projet favori avait toujours été d'ouvrir une nouvelle route aux Indes orientales. Il en était encore uniquement occupé. Ses observations dans son voyage à Paria, quelques indications obscures qu'il avait reçues des Indiens de cette côte, ou peut-être aussi quelques circonstances du récit de l'expédition de Bastidas et de la Cosa, semblaient l'autoriser à croire que par-delà le continent de l'Amérique il y avait une mer qui s'étendait jusqu'aux Indes orientales, et qu'il pourrait trouver quelque détroit ou quelque isthme par lequel il serait facile d'établir une communication entre cette mer encore inconnue et l'ancien Océan. Il conjecturait très heureusement que ce détroit ou cet isthme était situé près du golfe de Darien. Plein de cette idée, on le vit, quoique déjà avancé en âge et accablé d'infirmités, s'offrir avec l'ardeur d'un jeune aventurier à entreprendre un nouveau voyage, dans la vue de vérifier cette conjecture et d'accomplir ainsi le grand projet qu'il avait toujours voulu exécuter. Les circonstances étaient favorables pour lui faire obtenir de Ferdinand et d'Isabelle les secours nécessaires à cette expédition. Ils étaient bien aises d'avoir un prétexte honorable pour éloigner de la cour, en l'employant, un homme dont la politique ne leur permettait pas d'accueillir les demandes, et dont il eût été indécent de méconnaître les services. Sans vouloir récompen-

Il forme de nouveaux projets de découvertes.

ser Colomb, ils connaissaient son mérite, et l'expé- 1502
rience qu'ils avaient faite de ses talents et de sa conduite était pour eux une raison suffisante de prendre confiance en ses nouvelles conjectures et d'espérer qu'elles se réaliseraient. Une dernière considération très puissante se joignait à celles-là. La flotte portugaise, conduite par Cabral, venait d'arriver des Indes, et la richesse de ses retours donnait aux Européens des idées plus justes que celles qu'ils avaient pu avoir jusqu'alors de la richesse et de la fertilité de ces régions. Les Portugais avaient été plus heureux dans leurs découvertes que les Espagnols. Les pays auxquels ils venaient de s'ouvrir un chemin étaient florissants par l'industrie et les arts; le commerce y était établi depuis long-temps et porté plus loin qu'en aucune autre contrée. Les Portugais, dès leurs premiers voyages, purent en rapporter des marchandises précieuses et recherchées, et dont le débit en Europe leur offrait des bénéfices aussi prompts que considérables. Lisbonne devint le centre du commerce et de la richesse, tandis que l'Espagne n'avait que la perspective des avantages éloignés qu'elle pouvait retirer un jour des Indes occidentales. Rien ne pouvait donc être plus agréable aux Espagnols que l'offre que leur faisait Colomb de les conduire en Orient par une route qu'il imaginait devoir être plus courte et moins dangereuse que celle des Portugais. Ferdinand même, séduit par cette espérance, montra

1502 beaucoup d'ardeur pour l'exécution de ce projet.

Son quatrième voyage.

Malgré les avantages que la nation pouvait attendre de cette entreprise, Colomb ne put cependant obtenir que quatre petits bâtiments, dont les plus grands n'étaient pas de plus de soixante-dix tonneaux. Accoutumé à braver le danger et à tenter de grandes choses avec de faibles moyens, il n'hésita pas à prendre le commandement de cette misérable escadre. Son frère Barthélemi et Ferdinand, son second fils, l'historien de ses actions, l'accompagnèrent. Il partit de Cadix le 9 mai [1], et toucha, suivant l'usage, aux Canaries. De là il se proposait de faire voile directement au continent de l'Amérique; mais son plus grand bâtiment marchait si mal et était en si mauvais état, qu'il fut forcé de toucher à l'Espagnola, dans l'espérance qu'il pourrait l'échanger avec quelqu'un des vaisseaux de la flotte qui avait transporté Ovando. A son arrivée à la rade de Santo-

29 juin.

Domingo, il trouva dix-huit de ces vaisseaux déjà chargés et sur le point de partir pour l'Espagne. Colomb instruisit le gouverneur de l'objet de son voyage et de l'accident qui l'avait obligé de changer sa route; et il demanda la permission d'entrer dans le havre, non-seulement afin de pouvoir négocier l'échange de son vaisseau, mais encore pour s'y mettre

(1) Ce fut seulement le 11 mai 1502 que Christophe Colomb mit à la voile de Cadix, d'après la relation de ce quatrième voyage, faite par Diego Porras qui avait accompagné l'amiral, et que M. de Navarrete a insérée dans sa *Collection des voyages et découvertes des Espagnols, etc.* (D. L. R.)

en sûreté contre un ouragan violent dont il prévoyait 1502
les approches par différents pronostics que son expérience et sa sagacité lui avaient appris à reconnaître. Il conseillait en même temps au gouverneur de différer de quelques jours le départ de la flotte pour l'Espagne. Ovando rejeta sa demande et méprisa son conseil. Dans une circonstance où la seule humanité aurait offert un asile à un étranger, on refusa à Colomb l'abord d'un pays dont on lui devait la possession et même la connaissance. Ses avis salutaires, qui méritaient la plus grande attention, furent regardés comme les songes d'un visionnaire qui avait l'arrogance de faire le prophète, en annonçant d'avance un événement hors de la portée de la prévoyance humaine. La flotte mit à la voile. La nuit suivante, l'ouragan se déclara avec une violence terrible. Colomb, qui avait prévu le danger et pris toutes ses précautions, sauva sa petite escadre. La flotte destinée pour l'Espagne eut le sort que méritaient la témérité et l'obstination des commandants. De dix-huit vaisseaux, deux ou trois seulement échappèrent. Bovadilla, Roldan et la plus grande partie des plus ardents ennemis de Colomb et des plus cruels oppresseurs des Indiens, périrent. Toutes les richesses qu'ils emportaient, acquises par tant d'injustices et de cruautés, furent englouties dans les flots. Elles montaient à deux cent mille pesos, somme immense en ce temps-là, et qui eût suffi non-seu-

1502 lement pour mettre les coupables à l'abri d'un examen trop sévère de leur conduite, mais même pour leur obtenir un accueil très favorable à la cour d'Espagne. Parmi le petit nombre de vaisseaux qui échappèrent se trouva celui qui portait les effets que Colomb avait sauvés de la ruine de sa fortune. Tous les historiens, voyant dans cet événement une distinction si marquée et si juste de l'innocent d'avec le coupable, et une dispensation si équitable de la peine et de la récompense, ont cru y reconnaître l'action immédiate de la Providence divine, qui vengeait les injures d'un homme de bien persécuté, et punissait les oppresseurs d'un peuple innocent. Mais des faits de cette nature font des impressions différentes sur des hommes ignorants et superstitieux. D'après une opinion qui accompagne souvent l'admiration du vulgaire pour les personnes qui se distinguent par leur génie et leur sagacité, les Espagnols établis à Santo-Domingo ne virent dans Colomb qu'un homme qui possédait un pouvoir surnaturel, et ils imaginèrent qu'il avait excité, par ses conjurations et ses enchantements, cette tempête terrible, pour se venger de ses ennemis [1].

14 juillet. Colomb quitta bientôt l'île où il avait été si mal accueilli, et fit voile vers le continent. Après une longue et dangereuse navigation, il découvrit *Guanaia*,

(1) Oviedo, *lib. III, cap.* 7, 9. Herrera, *Decad. I, lib. V, cap.* 1, 2. *Vie de Colomb*, *chap.* 88.

île voisine de la côte d'Honduras Il y communiqua 1502
avec quelques habitants de la grande terre, qui y venaient avec de grands canots. Ils lui parurent plus civilisés et plus avancés dans la connaissance des arts utiles qu'aucune des nations qu'il avait jusqu'alors découvertes. Les Espagnols demandant, avec leur empressement ordinaire, de quel pays venait l'or que les Indiens portaient comme ornement, ces Indiens montrèrent l'ouest, donnant à entendre que l'or y était si abondant qu'on l'employait aux usages les plus communs. Au lieu d'aller à la recherche de ces pays si attrayants, ce qui l'aurait conduit, en suivant la côte d'Yucatan, au riche empire du Mexique, Colomb, toujours attaché à son premier et grand projet de trouver un détroit qui communiquât avec l'océan Indien, porta à l'est, vers le golfe de Darien. Il découvrit dans cette route toute la côte du continent, depuis le cap Gracias-à-Dios, jusqu'au havre de Porto-Bello, auquel il donna ce nom à cause de sa beauté et de sa sûreté. Il chercha inutilement son détroit imaginaire, et, quoiqu'il prît terre souvent et s'avançât dans l'intérieur, il n'y pénétra pas assez avant pour traverser et reconnaître l'isthme étroit qui sépare le golfe du Mexique de la grande mer du Sud. La beauté du pays le charma tellement, et il conçut une idée si favorable de sa richesse par les morceaux d'or que les naturels lui firent voir, qu'il résolut de laisser, sous les ordres de son frère, une

1503 petite colonie sur la rivière de Belem, dans la province de Veragua, et de retourner en Espagne pour en rapporter tout ce qui était nécessaire à un établissement solide. Mais l'esprit indomptable de mutinerie et d'indiscipline des hommes qu'il avait à conduire le priva de la gloire de former la première colonie européenne sur le continent de l'Amérique. Leur insolence et leur rapacité forcèrent les Indiens de prendre les armes, et, comme ceux-ci étaient plus braves que les habitants des îles, ils firent périr une partie des Espagnols et obligèrent le reste d'abandonner un poste dans lequel ils ne pouvaient plus se maintenir[1]

Il fait naufrage sur la côte de la Jamaïque.

Cet échec, le premier que les Espagnols eussent reçu en Amérique, ne fut pas le dernier malheur de Colomb; il fut suivi de tous les désastres auxquels des navigateurs peuvent être exposés. Des ouragans furieux, des tempêtes violentes accompagnées de tonnerre et d'éclairs, mirent souvent ses navires à deux doigts de leur perte. Ses gens, mécontents et découragés, épuisés de fatigue et dépourvus de vivres, manquaient de bonne volonté ou étaient hors d'état d'exécuter ses ordres; un de ses vaisseaux périt; il fut forcé d'abandonner l'autre, et avec les deux qui lui restaient il quitta cette partie du continent qu'il avait nommée dans sa détresse la *Côte des Contra-*

(1) Herrera, *Decad. I, lib. V, cap.* 5, *etc.*, *Vie de Colomb, chap.* 89, *etc.* Oviedo, *lib. III, cap.* 9.

*riétés* [1], et fit voile pour l'Espagnola. De nouveaux 1503
malheurs l'attendaient encore. A la vue de la côte de Cuba, une violente tempête l'assaillit; ses vaisseaux se heurtèrent et furent si endommagés par le choc qu'il eut beaucoup de peine à gagner la Jamaïque, où il fut obligé de s'échouer pour ne pas couler à
fond. La mesure de ses calamités semblait alors 24 juin.
comblée. Il se trouvait jeté sur les rivages d'une île fort éloignée de l'Espagnola, seul établissement européen qu'il y eût en Amérique. Ses navires étaient dans un si mauvais état, qu'ils ne pouvaient plus être réparés. Il paraissait impossible de faire parvenir à l'Espagnola des nouvelles de sa situation, et c'était cependant la seule ressource qui lui restât. Son génie fertile en ressources et plus actif encore dans les dangers extrêmes qui accablent les ames faibles, trouva bientôt le seul expédient qui pût lui donner quelque espoir. Il profita de la douceur et de l'hospitalité des habitants du pays, qui, regardant les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure, s'empressaient de les aider dans tous leurs besoins : il en obtint deux canots, chacun d'un seul tronc d'arbre creusé à l'aide du feu, mais si mal faits et si difficiles à manœuvrer, qu'ils méritaient à peine le nom de bateaux. Avec ces frêles machines, propres seulement à suivre la côte ou à traverser une petite baie, Mendès, Espagnol, et

(1) *La Casta de los Contrastes.*

1503 Fieschi, Génois, tous deux particulièrement attachés à Colomb, offrirent courageusement d'aller à l'Espagnola, voyage de plus de trente lieues [1], qu'ils exécutèrent en dix jours en surmontant des dangers incroyables et en éprouvant une si grande fatigue que plusieurs des Indiens qui les accompagnaient y succombèrent et moururent. Le gouverneur de l'Espagnola, loin de les accueillir comme leur courage le méritait, ne fut nullement touché de l'horrible situation des Espagnols pour lesquels ils venaient demander des secours. Ovando, par une basse jalousie, ne voulut pas permettre que Colomb mît le pied dans l'île qui était sous son gouvernement. Cette féroce et vile passion ferma son cœur à tous les sentiments d'humanité que devait exciter en lui, ou le souvenir des services et des malheurs de ce grand homme, ou la compassion pour ses concitoyens enveloppés dans les mêmes calamités. Mendès et Fieschi sollicitèrent huit mois entiers pour leur commandant et leurs compatriotes sans pouvoir rien obtenir.

1504. Sa détresse et ses souffrances.

Cependant mille sentiments divers agitaient l'esprit de Colomb et de ses compagnons d'infortune. D'abord l'espoir d'une prompte délivrance, qu'on attendait du succès du voyage de Mendès et de Fieschi, releva les esprits les plus abattus. Lorsqu'il se fut écoulé quelque temps, les plus timides commen-

(1) Oviedo, *lib. III*, *cap.* 9.

cèrent à croire que leurs libérateurs avaient manqué 1504
l'île de l'Espagnola; à la fin on fut généralement persuadé qu'ils avaient péri. Le rayon d'espérance qui avait d'abord lui à ces infortunés rendait leur condition plus horrible. Le désespoir porté à son comble devint universel. Leur dernière ressource venait de leur échapper, et ils se voyaient destinés à finir leurs misérables jours parmi des sauvages, nus, loin de leur patrie et de leurs amis. Les matelots furieux se mutinèrent ouvertement, menacèrent la vie de Colomb, auquel ils reprochaient d'être l'auteur de toutes leurs calamités ; et se saisissant de dix canots qu'il avait achetés des Indiens, ils se retirèrent, malgré ses prières et ses remontrances, dans une partie éloignée de l'île. En même temps les insulaires commençaient à murmurer du long séjour des Espagnols dans leur pays. Leur industrie n'était pas supérieure à celle de leurs voisins de l'Espagnola, et l'obligation de nourrir tant d'étrangers était pour eux aussi intolérable. Ils commencèrent à apporter des vivres avec répugnance et en petite quantité, et menacèrent de n'en plus fournir. Cette résolution eût été fatale aux Espagnols. Leur vie dépendait de la bienveillance des Indiens, et à moins qu'ils ne vinssent à bout de ranimer l'admiration et le respect que ce peuple simple leur avait montrés à leur arrivée, leur perte était inévitable. Les violences des mutins avaient contribué plus que toute

1504 autre chose à effacer les idées favorables que les Indiens avaient conçues de leurs hôtes; mais l'adresse ingénieuse de Colomb lui suggéra un heureux artifice qui rétablit et augmenta même la haute opinion des insulaires pour les Espagnols. Ses connaissances en astronomie lui faisant prévoir qu'il y aurait dans peu de temps une éclipse totale de lune, le jour qui précéda l'éclipse il assembla autour de lui les principaux Indiens, et, après leur avoir reproché l'inconstance qui les portait à retirer leur affection et leurs secours à des hommes qu'ils avaient d'abord traités avec respect, il leur dit que les Espagnols étaient les serviteurs du grand esprit qui habite les cieux, qui a créé et qui gouverne le monde; que ce grand esprit était offensé du refus de secourir des hommes qui étaient les objets de sa faveur particulière; qu'il se préparait à punir ce crime avec sévérité; que cette même nuit la lune leur retirerait sa lumière, et leur paraîtrait de couleur de sang, signe de la colère divine et emblème de la vengeance prête à tomber sur eux. La prédiction fut reçue par quelques-uns avec l'indifférence et l'incuriosité qui sont particulières aux nations de l'Amérique, et par d'autres avec l'étonnement stupide, naturel à des peuples barbares. Mais lorsque la lune commença à s'obscurcir par degrés et parut enfin de couleur de sang, tous furent frappés de terreur. Ils coururent consternés à leurs maisons, et, revenant tout

de suite à Colomb chargés de vivres, les mirent à 1504
ses pieds en le conjurant d'intercéder pour eux auprès du grand esprit et d'écarter le malheur qui les menaçait. Colomb parut touché de leurs prières et promit d'y avoir égard. L'éclipse se dissipa; la lune reprit son éclat, et dès ce jour, non-seulement les Espagnols eurent des provisions en abondance, mais les Indiens évitèrent même avec une attention qui allait jusqu'à la superstition de leur donner aucun sujet de plainte [1].

Pendant que cela se passait, les mutins avaient fait plusieurs tentatives pour gagner l'Espagnola dans les canots qu'ils avaient saisis, et toutes avaient été sans succès, soit par la mauvaise manœuvre, soit par la violence des vents et des courants. Furieux de ce nouveau contre-temps, ils se mirent en marche pour l'endroit de l'île où Colomb était resté, en lui préparant de nouvelles insultes et le menaçant de nouveaux dangers. Au même moment il éprouvait un malheur plus affreux que ceux qu'il pouvait redouter de la part des mutins. Le gouverneur de l'Espagnola, entretenant toujours des soupçons injurieux pour Colomb, envoyait une petite barque à la Jamaïque, non pour tirer ses compatriotes de l'état où ils étaient depuis si long-temps, mais pour les épier et reconnaître leur situation; et

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 103. Herrera, *Decad I*, *lib. VI*, *cap.* 5, 6. Benson, *Hist. lib. I*, *cap* 14.

1504 de peur que la compassion de ceux qu'il employait à cette mission ne les engageât à donner, contre son intention, quelque secours à ces malheureux, il avait confié le commandement à Escobar, ennemi cruel et invétéré de Colomb. Escobar, suivant ses instructions avec une maligne exactitude, avait jeté l'ancre à quelque distance de l'île, s'était approché du rivage dans un petit bateau, avait observé le misérable état des Espagnols, envoyé une lettre remplie de vains compliments à Colomb, et après avoir reçu sa réponse était parti sur-le-champ. Dès que les Espagnols avaient découvert le vaisseau qui s'approchait de l'île, ils s'étaient livrés à tous les transports de la joie, persuadés que le moment de leur délivrance, si long-temps attendu, était enfin arrivé. Mais lorsque le navire eut disparu si subitement, ils tombèrent dans le plus horrible abattement et perdirent tout espoir. Colomb seul, quoique pénétré jusqu'au fond du cœur de l'insulte gratuite qu'Ovando ajoutait à sa négligence passée, conserva assez d'empire sur lui-même pour relever le courage de ses compagnons. Il leur assura que Mendès et Fieschi étaient arrivés sains et saufs à l'Espagnola, qu'ils enverraient incessamment des vaisseaux et qu'il avait refusé de retourner dans celui d'Escobar qui était trop petit pour les recevoir tous, étant résolu à ne jamais abandonner les fidèles compagnons de son infortune. Cette espé-

rance d'une délivrance prochaine les calma. Ils surent 1504 gré à Colomb de la générosité avec laquelle il paraissait occupé de leur conservation plus même que de la sienne. Ils reprirent quelque courage et lui rendirent leur confiance [1].

Sans cet heureux changement, Colomb n'eût jamais pu résister aux mutins qui s'approchaient. Tous ses efforts pour les calmer ne faisaient que les rendre plus furieux. Leurs demandes devenaient de jour en jour plus extravagantes et leurs desseins plus violents et plus sanguinaires. La sûreté commune exigeait qu'on leur résistât à force ouverte. Colomb souffrant et affaibli par la goutte ne pouvait se mettre en campagne. Son frère l'Adelantade marcha contre eux. Les mutins rejetèrent avec mépris toute espèce d'accommodement et fondirent sur lui. Il était bien préparé à les recevoir. Au premier choc, plusieurs de leurs chefs furent tués. L'Adelantade, aussi vigoureux que brave, s'attacha à combattre leur capitaine, le blessa, le désarma et le fit prisonnier [2]. Le reste s'enfuit honteusement en montrant une lâcheté digne de leur première insolence. Bientôt après la troupe entière se soumit à Colomb, et s'engagea par les serments les plus solennels à lui obéir désormais en tout. A peine la tranquillité était-elle rétablie, qu'on vit paraître les

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 104. Herrera, *Decad I*, *lib. VI*, *cap.* 17.
(2) *Vie de Colomb*, *chap.* 107. Herrera, *Decad I*, *lib. VI*, *cap.* 11.

1504 vaisseaux que Colomb avait promis, sans y compter beaucoup. Les Espagnols quittèrent avec des transports de joie une île où la jalousie inhumaine d'Ovando les avait laissés languir pendant plus d'une année, exposés à toutes les espèces de calamités.

13 août. Il quitte l'île et arrive à l'Espagnola.

Lorsque Colomb fut arrivé à Santo-Domingo, le gouverneur mit en œuvre tous les artifices des ames viles, qui réparent l'insolence par la bassesse, flattant l'homme dont il était jaloux et dont il avait tramé la perte. Il reçut Colomb avec de grandes marques de respect, le logea dans sa maison et lui prodigua toutes sortes de distinctions. Mais, au milieu de ces démonstrations simulées, il ne put cacher la haine qui dévorait son cœur. Il mit en liberté le chef des mutins, que Colomb avait amené dans les fers pour le faire juger pour ses crimes, et intimida tous ceux qui avaient défendu le parti de l'amiral, en les menaçant de rechercher leur conduite. Colomb se soumit en silence à ce qu'il ne pouvait empêcher. Mais il montra une extrême impatience de quitter un pays où commandait un homme qui l'avait traité en toute occasion avec tant d'injustice et d'inhumanité. Ses préparatifs furent bientôt faits et il mit à la voile pour l'Espagne avec deux vaisseaux. Le malheur qui avait accompagné sa vie continua de le poursuivre jusqu'à la fin de sa carrière. Un de ses vaisseaux fut obligé de revenir à Santo-Domingo, ne pouvant plus tenir la

mer : l'autre, battu par de violentes tempêtes, fit sept cents lieues avec des vergues pour mâts et gagna avec beaucoup de difficulté le port de San-Lucar [1]. Colomb y reçut en arrivant [2] la nouvelle de l'événement le plus fâcheux qu'il pût craindre. Isabelle venait de mourir, et cette perte lui enlevait la dernière ressource qu'il avait espéré de trouver dans sa justice, son humanité et sa bienveillance. Il ne restait plus personne qui pût réparer les injustices qu'il avait éprouvées, le récompenser de ses services, et le dédommager de ses souffrances. Ferdinand l'avait toujours traversé et avait été souvent injuste envers lui. Des sollicitations auprès d'un prince si prévenu devenaient pour Colomb aussi désagréables qu'inutiles ; c'était pourtant dans cette triste occupation qu'il était destiné à consumer le reste de ses jours. Aussitôt que sa santé put le lui permettre, il se rendit à la cour. Ferdinand l'accueillit avec une politesse froide. Colomb lui présenta requête sur requête pour obtenir la punition de ses oppresseurs et la restitution de tous les priviléges qui lui étaient promis par le traité de 1492. Ferdinand l'amusa de belles paroles : il employa toutes sortes d'artifices pour éluder ses demandes et laissa voir clai-

1504

Décembre.

Mort d'Isabelle.

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 108. Herrera, *Decad. I*, *lib. VI*, *cap.* 12.

(2) Suivant la relation de Diego Porras, *Collection des voyages et découvertes des Espagnols*, *etc.*, Christophe Colomb entra dans le port de San Lucar le 15 novembre 1504. (D. L. R.)

1504 rement l'intention de ne jamais terminer cette affaire. La santé affaiblie de Colomb flattait Ferdinand de l'espérance qu'il serait bientôt délivré de ce solliciteur importun, et le soutenait dans l'exécution de son injuste plan de délai : il ne fut pas trompé dans son attente. Le cœur navré de l'ingratitude d'un monarque qu'il avait servi avec tant de fidélité et de succès, épuisé par les fatigues et les chagrins qu'il avait essuyés, et affaibli par les infirmités qui étaient le fruit de ses travaux, Colomb finit sa vie à Valladolid, le 20 mai 1506, dans la cinquante-neuvième année de son âge[1]. Il mourut avec la fermeté qui avait toujours distingué son caractère et avec les sentiments de religion qu'il avait montrés dans toutes les circonstances de sa vie[2].

(1) Son corps, déposé d'abord dans le couvent de Saint-François, fut transféré, en 1513, au monastère des Chartreux de las Cuevas à Séville, et placé dans la chapelle de sainte Anne ou du Christ qu'avait fait construire l'année précédente le frère D. Diégo Lugan et non dans les tombeaux des seigneurs d'Alcala, ainsi que le dit Zuniga (*Annales de Séville*, liv. XIII, an 1506, § Ier). Porté ensuite à Santo-Domingo, il fut mis dans l'église cathédrale de cette ville. La partie espagnole de l'île de Saint-Domingue ayant été cédée à la France par le traité de Bâle, les restes de Christophe Colomb furent définitivement exhumés et transférés en 1796 à la Havane, où ils sont en ce moment. (D. L. R.)

(2) *Vie de Colomb*, *chap.* 108. Herrera, *Decad. I*, *lib. VI*, *cap.* 13, 14, 15.

FIN DU LIVRE SECOND.

# HISTOIRE

# DE L'AMÉRIQUE.

## LIVRE TROISIÈME.

TANDIS que Colomb était occupé à son dernier voyage, l'île Espagnola fut le théâtre de plusieurs événements remarquables. La colonie espagnole, le modèle et la source de tous les établissements postérieurs que l'Espagne a faits dans le Nouveau-Monde, acquérait par degré la forme d'une société régulière et florissante. Les soins pleins d'humanité que prenait Isabelle pour garantir de l'oppression les malheureux Indiens, et particulièrement l'ordonnance par laquelle il était défendu aux Espagnols de les forcer à travailler, retardèrent il est vrai pour quelque temps les progrès de l'industrie. Les naturels, regardant l'inaction comme la suprême félicité, méprisaient toutes les récompenses et les caresses par lesquelles on cherchait à les porter au travail. Les Espagnols n'avaient pas assez de bras pour exploiter les mines et pour cultiver la terre. Plusieurs des premiers co-

1504

Etat de la colonie à l'Espagnola.

1504 lons, accoutumés au service des Indiens, abandonnèrent l'île lorsqu'ils se virent privés des instruments sans lesquels ils ne savaient rien faire. Plusieurs de ceux qui étaient arrivés avec Ovando furent attaqués de maladies particulières au climat, et dans un court intervalle il en périt plus de mille. En même temps la demande d'une moitié du produit des mines, exigée pour la part du souverain, parut une condition si onéreuse que personne ne voulut plus s'engager à
1505 les exploiter à ce prix. Pour sauver la colonie d'une ruine qui paraissait inévitable, Ovando prit sur lui de modérer la rigueur des ordonnances royales. Il fit une nouvelle distribution des Indiens entre les Espagnols, et les contraignit de travailler pendant un certain temps à creuser les mines ou à cultiver la terre; mais, craignant qu'on ne l'accusât de les avoir soumis de nouveau à la servitude, il ordonna à leurs maîtres de leur payer une certaine somme pour le salaire de leur travail. Il réduisit la part du souverain sur l'or qu'on trouverait dans les mines, de la moitié au tiers, et peu après au cinquième, où elle resta long-temps fixée. Malgré la tendre sollicitude d'Isabelle en faveur des Indiens, et le désir qu'avait Ferdinand d'augmenter le revenu public, Ovando détermina la cour à approuver ces nouveaux réglements[1].

Guerre avec les Indiens.

Les Indiens qui venaient de jouir, quoique pendant un intervalle bien court, du plaisir d'échapper

(1) Herrera, *Decad I, lib. V, cap.* 3.

à l'oppression, trouvèrent alors le joug de l'esclavage 1505
si intolérable qu'ils firent plusieurs tentatives pour recouvrer leur liberté. Les Espagnols traitèrent leurs efforts de rébellion et prirent les armes pour les réduire. Lorsqu'une guerre s'élève entre des nations qui se trouvent dans un état de civilisation à peu près semblable, les moyens de défense sont proportionnés à ceux d'attaque; dans une lutte à force égale, les efforts qui se font de part et d'autre, les talents qui déploient leur activité et les passions qui se développent, peuvent présenter l'humanité sous un point de vue aussi curieux qu'intéressant. C'est une des plus nobles fonctions de l'histoire que d'observer et de peindre les hommes dans les situations où les ames sont le plus violemment agitées et où toutes leurs facultés sont mises en mouvement : aussi les opérations et les événements de la guerre chez des nations ennemies ont-ils été regardés par les historiens, tant anciens que modernes, comme un objet important et capital dans les annales du genre humain. Mais dans une querelle entre des sauvages entièrement nus et une des nations les plus belliqueuses de l'Europe, où la science, le courage et la discipline étaient toutes d'un côté, et la timidité, l'ignorance et le désordre de l'autre, un détail circonstancié des événements serait aussi dépourvu d'agrément que d'instruction

Si la simplicité et l'innocence des Indiens, en éveil-

1505 lant l'humanité dans le cœur des Espagnols, eussent tourné en un sentiment de pitié l'orgueil de la supériorité, et les eussent engagés à instruire les habitants du Nouveau-Monde au lieu de les opprimer, l'historien pourrait raconter sans horreur quelques actes de violence qui ressembleraient aux châtiments trop rigoureux infligés par des maîtres impatients à des élèves indociles. Mais malheureusement ce sentiment de la supériorité s'exerça d'une manière bien différente : les Espagnols avaient tant d'avantages de toute espèce sur les naturels de l'Amérique qu'ils les regardaient avec mépris, comme des êtres d'une nature inférieure pour qui les droits et les priviléges de l'humanité n'étaient point faits. Dans la paix, ils les soumirent à l'esclavage; dans la guerre, ils n'eurent aucun égard à ces lois qui, par une convention tacite entre les nations ennemies, règlent les droits de la guerre, et mettent quelques bornes à ses fureurs. Les Américains ne furent point traités comme des hommes qui combattent pour défendre leur liberté, mais comme des esclaves révoltés contre leurs maîtres. Ceux de leurs caciques qui tombaient entre les mains des Espagnols étaient condamnés comme des chefs de brigands aux plus cruels et aux plus infâmes supplices, et tous leurs sujets, sans égard pour les rangs établis parmi eux, étaient également réduits à la plus abjecte servitude. C'est avec de semblables dispositions que l'on attaqua le cacique

de Higuey, province située à l'extrémité orientale de l'île. Cette guerre fut une suite de la perfidie des Espagnols qui violèrent le traité qu'ils avaient fait avec les naturels, et elle se termina par le meurtre du cacique, qui fut pendu pour avoir défendu son peuple avec une bravoure supérieure à celle de ses compatriotes et digne d'un meilleur sort [1]. 1505

Conduite cruelle et perfide d'Ovando.

Ovando se comporta dans une autre partie de l'île d'une manière encore plus cruelle et plus perfide. La province qu'on appelait anciennement Xaragua, et qui s'étendait depuis la plaine fertile où Léogane est aujourd'hui situé, jusqu'à l'extrémité occidentale de l'île, était soumise à la domination d'une femme, Anacoana, chérie et respectée de ses sujets. Par une suite de ce goût très vif que les femmes d'Amérique avaient pour les Européens et dont on expliquera la cause dans la suite, Anacoana avait toujours recherché l'amitié des Espagnols et les avait comblés de bons offices; mais quelques-uns des partisans de Roldan, s'étant établis dans son pays, furent tellement irrités des moyens qu'elle prit pour réprimer leurs excès, qu'ils l'accusèrent d'avoir formé le dessein de secouer le joug et d'exterminer les Espagnols. Ovando, quoique persuadé du peu de confiance que méritait le témoignage de ces hommes corrompus, marcha sans autre information vers Xaragua avec trois cents

(1) Herrera, *Decad. I, lib. VI, cap.* 9, 10.

1505 hommes d'infanterie et soixante-dix cavaliers; mais, pour empêcher que cette expédition militaire ne répandît d'avance l'alarme parmi les Indiens, il annonça que son intention était de faire une visite respectueuse à Anacoana, à qui les Espagnols avaient tant d'obligations; et de régler avec elle la manière dont on lèverait le tribut exigé pour le roi d'Espagne. Anacoana, s'empressant de traiter un hôte si distingué avec les égards qui lui étaient dus, assembla les hommes principaux de ses domaines au nombre de trois cents, et s'avançant à leur tête, suivie d'une foule nombreuse des autres habitants, elle reçut Ovando au milieu des chants et des danses, selon la coutume du pays, et le conduisit ensuite dans le lieu qu'elle habitait. Il y fut traité pendant quelques jours avec tous les soins de la simple hospitalité; elle l'amusait des jeux et des spectacles en usage chez les Américains dans les occasions de fête et de réjouissance. Au milieu de la sécurité que cette conduite inspirait à Anacoana, Ovando méditait la destruction de cette reine innocente et de son peuple, et la barbarie de son projet ne peut être égalée que par la basse perfidie avec laquelle il l'exécuta. Sous prétexte de donner aux Indiens la représentation d'un tournoi européen, il s'avança avec ses troupes rangées en bataille vers la maison où étaient assemblés Anacoana et les chefs de sa suite. L'infanterie s'empara de toutes les avenues qui conduisaient au village, pendant que

la cavalerie investissait la maison. Ces mouvements n'excitèrent d'abord que l'admiration sans aucun mélange de crainte; mais à un signal dont on était convenu, les Espagnols tirèrent tout à coup leurs épées et fondirent sur les Indiens sans défense, et étonnés d'une trahison à laquelle ne pouvaient pas s'attendre des hommes simples et confiants. On s'assura aussitôt d'Anacoana. Tous ceux qui la suivaient furent saisis et chargés de liens; on mit le feu à la maison, et, sans examen ni preuves, tous ces infortunés qui étaient les personnes les plus considérables du pays furent consumés par les flammes. Anacoana fut réservée à un destin plus ignominieux. On la transporta enchaînée à Santo-Domingo, où, après la formalité d'une procédure faite devant les juges espagnols, elle fut condamnée à être pendue publiquement, sur le témoignage des mêmes hommes qui l'avaient trahie[1]. 1505

Réduction des Indes. Ce qui en resulte.

Intimidés et humiliés par le traitement atroce qu'essuyaient les princes et les personnages les plus respectés du pays, les habitants de toutes les provinces de l'Espagnola se soumirent sans résistance au joug des Espagnols. Après la mort d'Isabelle, tous les réglements qu'elle avait faits pour adoucir le malheur de leur servitude furent oubliés. On retira la

(1) Oviedo, *lib. III, chap.* 12. Herrera, *Decad. I, lib. VI, cap.* 4. *Relacion de destruyc. de las Indias por* Bart. de Las Casas, pag. 8.

1506 petite gratification qu'on leur payait comme le salaire de leur travail, et en même temps on augmenta les charges qu'on leur imposait. Ovando, n'étant plus retenu par rien, partagea les Indiens entre ses amis dans toute l'île. Ferdinand, à qui la reine avait laissé par son testament une moitié du revenu provenant des établissements du Nouveau-Monde, accorda à ses courtisans des concessions du même genre, qu'il regardait comme la manière la moins onéreuse de récompenser leurs services. Ceux-ci affermaient les Indiens dont ils étaient devenus les propriétaires à ceux de leurs concitoyens qui étaient établis à l'Espagnola ; ces peuples malheureux étant contraints par la force de satisfaire la rapacité des uns et des autres, les exactions de leurs oppresseurs n'eurent plus de bornes. Mais cette police barbare, quoique funeste aux habitants de l'île, produisit pendant quelque temps des effets très avantageux aux Espagnols. En rassemblant ainsi les forces d'une nation fière pour les diriger vers un même objet, on parvint à pousser l'exploitation des mines avec une rapidité et un succès prodigieux. Pendant plusieurs années, l'or qu'on apportait aux fontes royales de l'Espagnola montait à quatre cent soixante mille pezos (environ deux millions quatre cent mille livres tournois), ce qui doit paraître une somme prodigieuse, si l'on fait attention à la grande augmentation de valeur que l'argent a acquise depuis le commence-

ment du seizième siècle jusqu'à ce moment. On vit 1506
des colons faire tout à coup des fortunes immenses, et d'autres dissiper aussi rapidement par une fastueuse profusion les richesses qu'ils avaient amassées avec tant de facilité. Attirés par cet exemple, de nouveaux aventuriers se portèrent en foule en Amérique, impatients de partager les trésors qui enrichissaient leurs compatriotes, et la colonie continua de s'accroître malgré la mortalité qu'y occasionnait l'insalubrité du climat [1].

Progrès de la colonie.

Ovando gouvernait les Espagnols avec une sagesse et une justice peut-être égales à la cruauté avec laquelle il traitait les Indiens. Il établit des lois équitables, et en les faisant observer avec impartialité il accoutuma la colonie à les respecter. Il fonda plusieurs villes nouvelles en différentes parties de l'île, et y attira des habitants par la concession de divers priviléges. Il chercha les moyens de tourner l'attention des Espagnols vers quelque branche d'industrie plus utile que l'exploitation des mines. Quelques cannes à sucre ayant été apportées des îles Canaries, dans la vue seulement de faire une expérience, la richesse du sol et la fertilité du climat parurent si favorables à cette culture qu'on songea bientôt à en faire un objet de commerce. On vit se former de vastes plantations; on établit des moulins à sucre, que les Espagnols appelaient *ingeniose*, à cause de

(1) Herrera, *Decad. I, lib. VI, cap.* 18, *etc.*

1506 leur mécanisme compliqué; enfin en peu d'années la fabrication de cette denrée fut la principale occupation des habitants de l'Espagnola et la source la plus abondante de leur richesse [1].

Les sages mesures que prenait Ovando pour accroître la prospérité de la colonie furent puissamment secondées par Ferdinand. Les sommes considérables que ce prince recevait du Nouveau-Monde lui ouvrirent enfin les yeux sur l'importance de ces découvertes, qu'il avait jusqu'alors affecté de regar-
1507 der avec dédain. Il était parvenu, par son habileté et par des circonstances heureuses, à surmonter les embarras où l'avaient jeté la mort d'Isabelle et des disputes avec son gendre pour le gouvernement des états de cette princesse [2]. Il employa le loisir dont il jouissait à s'occuper des affaires de l'Amérique; c'est à sa prévoyance et à sa sagacité que l'Espagne doit plusieurs des réglements qui ont formé par degrés ce système de politique profonde, mais jalouse, par lequel elle gouverne ses domaines dans le Nouveau-Monde. Il établit un tribunal, connu sous le titre de *Casa de contratacion* ou Bureau de commerce, composé d'hommes distingués par leur rang et par leurs talents, à qui il confia l'administration des affaires américaines. Ce bureau s'assemblait régulièrement à Séville et exerçait une juridiction particu-

(1) Oviedo, *lib. IV*, *cap.* 8, *pag.* 6, *etc.*

(2) *Histoire du règne de Charles-Quint.*

lière et étendue. Il donna une forme régulière au gouvernement ecclésiastique d'Amérique, en nommant des archevêques, des évêques, des doyens et des ecclésiastiques inférieurs, pour veiller sur les Espagnols qui y étaient établis, ainsi que sur ceux des naturels qui embrasseraient la foi chrétienne. Mais, malgré la déférence et le respect de la cour d'Espagne pour le saint-siége, Ferdinand sentit l'importance d'empêcher toute puissance étrangère d'étendre sa juridiction ou son influence sur ses nouveaux domaines; en conséquence il réserva à la couronne d'Espagne le droit exclusif de patronage pour les bénéfices de l'Amérique, et stipula qu'aucune bulle ou ordonnance du pape n'y serait promulguée qu'après avoir été préalablement examinée et approuvée par son conseil. Ce fut par le même esprit de jalousie qu'il défendit à qui que ce fût de s'établir en Amérique, ou d'y porter aucune espèce de marchandise, sans une permission spéciale de ce même conseil [1]. 1507

Diminution rapide du nombre des Indiens.

Malgré l'attention que ce prince donnait à la police et à la prospérité de la colonie, elle se vit menacée, par un accident imprévu, d'une destruction prochaine. Les naturels de l'île, sur le travail desquels les Espagnols avaient compté pour leur succès et même pour leur existence, se détruisaient avec tant de rapidité que l'extinction de la race entière paraissait inévitable. Lorsque Colomb dé-

(1) Herrera, *Decad. I*, *lib. VI*, *cap.* 19, 20.

1507 couvrit l'Espagnola, on y comptait au moins un million d'habitants [1]; dans l'espace de quinze ans ils se trouvèrent réduits à soixante mille. Cette prodigieuse diminution de l'espèce humaine résultait du concours de différentes causes. Les naturels des îles de l'Amérique, étant d'une constitution plus faible que les habitants de l'autre hémisphère, ne pouvaient ni exécuter les mêmes travaux ni supporter les mêmes fatigues que des hommes doués d'une organisation plus vigoureuse. L'indolence et l'inaction dans laquelle ils se plaisaient à passer leur vie, étant l'effet de leur faiblesse et contribuant en même temps à l'augmenter, les rendaient, par habitude autant que par nature, incapables de tout effort pénible. Les aliments dont ils subsistaient étaient peu nourrissants; ils n'en prenaient qu'en petite quantité, et cette nourriture n'était pas suffisante pour fortifier des corps débiles et les mettre en état de soutenir les travaux de l'industrie. Les Espagnols, faisant peu d'attention à cette constitution particulière des Américains, leur imposaient des tâches si disproportionnées à leurs forces qu'on en voyait un grand nombre succomber à la peine et périr d'épuisement; d'autres s'abandonnant au désespoir, terminaient eux-mêmes leurs misérables jours. Une partie de ces peuples ayant été obligée d'abandonner la culture des terres pour aller travailler dans les

(1) Herrera, *Decad. I, lib. X, cap.* 12.

mines, la disette des subsistances amena la famine 1507
qui en fit mourir un grand nombre. Pour compléter la désolation, les habitants furent attaqués de différentes maladies, dont les unes étaient occasionnées par les fatigues auxquelles on les condamnait, et les autres étaient l'effet de leur commerce avec les Européens. Les Espagnols se voyant ainsi privés par degrés des bras dont ils étaient accoutumés à se servir, il leur fut impossible d'étendre plus loin les progrès de leur établissement et même de continuer les ouvrages qu'ils avaient commencés. Pour apporter un prompt remède à un état si alarmant, Ovando proposa de transporter à l'Espagnola 1508
les habitants des îles Lucayes, sous prétexte qu'il serait plus aisé de les civiliser et de les instruire dans la religion chrétienne lorsqu'ils seraient unis à la colonie espagnole, sous l'inspection immédiate des missionnaires qui y étaient établis. Ferdinand, trompé par cet artifice, ou disposé peut-être à se prêter à un acte de violence que la politique lui représentait comme nécessaire, consentit à la proposition. On équipa plusieurs vaisseaux pour les Lucayes; les commandants, qui savaient la langue du pays, dirent aux habitants qu'ils venaient d'une contrée délicieuse où résidaient leurs ancêtres défunts, et que ceux-ci les invitaient à s'y rendre afin de partager le bonheur dont ils jouissaient. Ces hommes simples et crédules écoutaient avec admi-

1508 ration ces récits merveilleux : empressés d'aller voir leurs parents et leurs amis dans l'heureuse région dont on leur parlait, ils suivirent avec plaisir les Espagnols. Cet artifice en fit passer quarante mille à l'Espagnola, où ils allèrent partager les souffrances des habitants de l'île, et mêler leurs pleurs et leurs gémissements avec ceux de cette race infortunée [1].

Découvertes et nouveaux établissements

Les Espagnols avaient pendant quelque temps poussé leurs travaux dans les mines de l'Espagnola avec tant d'ardeur et de succès que cet objet paraissait avoir absorbé toute leur attention. L'esprit de découverte languissait, et depuis le dernier voyage de Colomb aucune entreprise de quelque importance n'avait été formée. Mais la diminution des Indiens faisant sentir l'impossibilité de s'enrichir dans cette île avec autant de rapidité qu'auparavant, cette considération détermina les Espagnols à chercher des contrées nouvelles où leur avidité pût trouver à se satisfaire avec plus de facilité. Jean Ponce de Léon, qui commandait sous Ovando dans la partie orientale de l'Espagnola, passa dans l'île de *Saint-Jean de Porto-Rico* [2], que Colomb avait découverte à son second voyage, et pénétra dans l'intérieur du pays. Comme il trouva un sol fertile et

(1) Herrera, *Decad. I*, *lib. VII*, *cap.* 3. Oviedo, *lib. III*, *cap.* 6. Gomara, *Hist. cap.* 41.

(2) Jean Ponce, né dans la province de Léon, passa dans l'île de Porto-Rico, en 1508. (D. L. R.)

que, d'après quelques indications et le témoignage 1508
des habitants, il eut lieu d'espérer qu'on pourrait découvrir des mines d'or dans les montagnes, Ovando lui permit d'essayer un établissement dans l'île; ce qui fut exécuté sans peine par Ponce de Léon, dont la prudence égalait le courage. En peu d'années Porto-Rico fut soumis au gouvernement espagnol; les naturels réduits en servitude furent traités avec la même rigueur imprudente que ceux de l'Espagnola, et la race des premiers habitants, épuisée par les fatigues et les souffrances, fut entièrement exterminée [1].

Vers le même temps, Jean Diaz de Solis, de concert avec Vincent Yanez Pinson, un des premiers compagnons de Colomb, fit un voyage au continent. Ils suivirent jusqu'à l'île de *Guanaios* la même route que Colomb avait prise; mais, tournant de là à l'ouest, ils découvrirent une nouvelle et vaste province connue depuis sous le nom de *Yucatan* [2], et longèrent une grande partie de la côte de ce pays [3]. Quoique cette expédition n'ait été marquée par aucun événement mémorable, elle mérite qu'on en fasse mention, parce qu'elle conduisit à des découvertes de plus grande importance. C'est

(1) Herrera, *Decad. I, lib. VII, cap.* 1-4. Gomara, *Hist. cap.* 44. *Relacion de* B. de Las Casas, *pag.* 10.

(2) Cette découverte fut faite en 1507. (D. L. R.)

(3) Herrera, *Decad. I, lib. VI, cap.* 17.

1508 pour la même raison qu'on doit rappeler le voyage de Sébastien de Ocampo. Il fut chargé par Ovando de faire le tour de *Cuba*, et il reconnut le premier avec certitude que ce pays, regardé autrefois par Colomb comme une partie du continent, n'était qu'une grande île [1].

Diégo Colomb est nommé gouverneur de l'Espagnola.

Cette expédition autour de Cuba fut un des derniers incidents du gouvernement d'Ovando. Depuis la mort de Colomb, don Diégo, son fils, ne cessait de solliciter Ferdinand de lui accorder les charges de vice-roi et d'amiral dans le Nouveau-Monde, avec tous les priviléges et les bénéfices dont il devait hériter en conséquence de la capitulation primitive faite avec son père. Mais si ces dignités et les revenus qui y étaient joints avaient paru si considérables à Ferdinand qu'il n'avait pas craint de passer pour injuste et ingrat en les ôtant à Colomb, il n'est pas surprenant qu'il fût alors peu disposé à les accorder au fils. Aussi don Diégo consuma deux années entières en de vaines et continuelles sollicitations. Fatigué de l'inutilité de ses démarches, il tenta enfin de se procurer par une sentence légale ce qu'il ne pouvait obtenir de la faveur d'un prince intéressé. Il intenta une action contre Ferdinand devant le conseil chargé d'administrer les affaires de l'Inde; et ce tribunal, avec une intégrité bien honorable pour ceux qui le composaient, rendit un jugement contre le

(1) Herrera, *Decad. III, lib. VII, cap.* 1.

roi, et confirma les droits de don Diégo à la vice- 1508
royauté et aux autres priviléges stipulés dans la capitulation. Malgré ce décret la répugnance que devait avoir Ferdinand à mettre un sujet en possession d'une autorité si considérable aurait pu faire naître de nouveaux obstacles, si don Diégo n'avait pas trouvé un moyen d'intéresser des personnes très puissantes au succès de ses prétentions. La sentence du conseil des Indes lui donnait droit à un rang si élevé et à une si haute fortune qu'il lui fut aisé de conclure un mariage avec dona Maria, fille de don Ferdinand de Tolède, grand commandeur de Léon et frère du duc d'Albe, grand du royaume de la première classe, et allié de près au roi. Le duc et sa famille épousèrent avec tant de chaleur la cause de leur nouvel allié que Ferdinand ne put résister à leurs
sollicitations. Il rappela Ovando et nomma pour 1509
lui succéder don Diégo; mais, même en lui accordant cette faveur, il ne put pas cacher sa jalousie; car il lui permit seulement de prendre le titre de gouverneur, non celui de vice-roi, quoique le conseil eût décidé que ce dernier titre appartenait à don Diégo [1].

Il se rend à l'Espagnola.

Il partit bientôt pour l'Espagnola, accompagné de son frère, de ses oncles, de sa femme, qui, par la courtoisie des Espagnols, fut honorée du titre de vice-reine, et d'un cortége nombreux de personnes de

(1) Herrera, *Decad. I, lib. VII, cap.* 47.

1509. l'un et de l'autre sexe, nées de familles distinguées. Don Diégo vécut avec une magnificence et un faste inconnus jusqu'à ce jour dans le Nouveau-Monde, et la famille de Colomb parut enfin jouir des honneurs et des récompenses que son génie créateur avait si bien mérités, et dont il avait été si cruellement privé. La colonie elle-même acquit un nouvel éclat par l'arrivée de ces nouveaux habitants d'un caractère et d'un rang supérieur à celui de presque tous ceux qui avaient passé jusqu'alors en Amérique; plusieurs des familles les plus illustres établies dans les colonies espagnoles sont descendues des personnes qui avaient accompagné don Diégo Colomb à cette époque[1].

Ce changement de gouverneur ne fut d'aucune utilité pour les malheureux habitants. Don Diégo fut non-seulement autorisé par un édit royal à continuer les *repartimientos* ou les distributions d'Indiens, mais on spécifia même le nombre précis qu'il pouvait en accorder à chaque personne, selon le rang qu'elle avait dans la colonie. Il se prévalut de cette permission; et, bientôt après son débarquement à Santo-Domingo, il partagea entre ses parents et les Espagnols qui l'avaient suivi ceux des Indiens qui n'avaient encore été destinés à personne[2].

(1) Oviedo, *l. III, cap.* 1.

(2) *Recopilacion de Leyes, lib. VI, tit.* 8, *lib. I, II.* Herrera, *Decad. I, lib. VIII, cap.* 10.

Le nouveau gouverneur s'occupa ensuite de suivre l'instruction qu'il avait reçue du roi pour l'établissement d'une colonie à Cubagua, petite île que Colomb avait découverte à son troisième voyage. Quoique ce fût un terrain stérile qui pouvait à peine fournir la subsistance de ses malheureux habitants, on trouvait sur les côtes une si grande quantité de ces huîtres qui produisent les perles que cette île ne put pas échapper aux recherches des avides Espagnols, qui s'y portèrent bientôt en foule. Il se fit des fortunes considérables par la pêche des perles, qui fut suivie avec une ardeur extraordinaire. Les Indiens, surtout ceux des îles Lucayes, furent obligés de plonger au fond de la mer pour y prendre ces huîtres, et cette occupation, aussi dangereuse que malsaine, fut une nouvelle calamité qui ne contribua pas peu à la destruction de cette race infortunée[1].

1509 Pêcherie des perles à Cubagua.

Vers cette même époque, Jean Diaz de Solis et Pinson s'embarquèrent ensemble pour un second voyage. Ils cinglèrent directement au sud, vers la ligne équinoxiale que Pinson avait précédemment traversée, et s'avancèrent jusqu'au quarantième degré de latitude méridionale. Ils furent étonnés de trouver que le continent de l'Amérique s'étendait à leur droite à travers toute cette vaste étendue de l'Océan. Ils débarquèrent en différents endroits pour en prendre possession au nom de leur souverain; mais

Nouveaux voyages.

(1) Herrera, *Decad. I, lib. VII, cap.* 9. Gomara, *Hist. cap.* 78.

1509 quoique le pays leur parût très fertile et les invitât à s'y arrêter, comme leur armement avait été destiné à faire des découvertes plutôt que des établissements, ils n'avaient pas assez de monde pour laisser des colonies nulle part. Leur voyage servit cependant à donner aux Espagnols des idées plus justes et plus grandes sur l'étendue de cette nouvelle portion du globe [1].

Première tentative d'un établissement sur le continent.

Quoiqu'il se fût écoulé plus de dix ans depuis que Colomb avait découvert le continent de l'Amérique, les Espagnols n'y avaient encore fait aucun établissement. Ce fut alors qu'on tenta sérieusement et avec vigueur ce qui avait été si long-temps négligé; mais le plan de cette entreprise ne fut ni formé par la couronne ni exécuté aux dépens de la nation; ce fut l'ouvrage de l'audace et des spéculations de quelques aventuriers. La première idée de ce projet vint d'Alonzo d'Ojeda, qui avait déjà fait deux voyages pour tenter des découvertes et qui s'y était acquis beaucoup de réputation, mais point de fortune. L'opinion qu'il avait donnée de son courage et de sa prudence lui procura aisément des associés qui fournirent les fonds nécessaires pour les dépenses de l'expédition. Vers le même temps, Diégo de Nicuessa, qui avait acquis une grande fortune à l'Espagnola, conçut un semblable dessein. Ferdinand encouragea l'un et l'autre; il ne voulut pas, il est vrai, leur avan-

(1) Herrera, *Decad. I, lib. VII, cap.* 9.

cer la plus légère somme, mais il leur prodigua les titres et les patentes. Il érigea sur le continent deux gouvernements, dont l'un s'étendait depuis le cap de Vela jusqu'au golfe de Darien, et l'autre depuis ce golfe jusqu'au cap Gracias à Dios. Le premier fut donné à Ojeda, le second à Nicuessa. Ojeda équipa un vaisseau et deux brigantins, montés de trois cents hommes, et Nicuessa six vaisseaux avec sept cent quatre-vingts hommes. Ils mirent à la voile de Santo-Domingo vers le même temps pour se rendre à leurs gouvernements respectifs. Afin de donner quelque apparence de validité à leurs titres de propriété sur ces contrées, plusieurs des plus célèbres théologiens et jurisconsultes d'Espagne furent employés à prescrire la manière dont on devait en prendre possession [1]. L'histoire du genre humain n'offre rien de plus singulier ni de plus extravagant que la forme qu'ils imaginèrent pour remplir cet objet. Les chefs des deux expéditions devaient, en débarquant sur le continent, annoncer aux naturels les principaux articles de la foi chrétienne; les informer en particulier de la juridiction suprême du pape sur tous les royaumes de la terre; les instruire de la concession que le saint pontife avait faite de leur pays au roi d'Espagne; les requérir d'embrasser les dogmes de cette religion qu'on leur faisait connaître, et de se soumettre au souverain dont on leur 1509

(1) Herrera, *Decad. I, lib. VII, cap.* 15.

1509 annonçait l'autorité. S'ils refusaient d'obéir à cette sommation, dont il était impossible à un Indien de comprendre seulement les termes, alors Ojeda et Nicuessa étaient autorisés à les attaquer avec le fer et le feu; à les réduire en servitude, eux, leurs femmes et leurs enfants; à les obliger par la force à reconnaître la juridiction de l'église et l'autorité du roi d'Espagne, puisqu'ils ne consentaient pas à le faire volontairement [1].

Désastres qui naissent de cette entreprise.

Il était difficile aux habitants du continent de donner tout d'un coup leur assentiment à une doctrine trop subtile pour des esprits sans culture, et qui leur était expliquée par des interprètes peu instruits de leur langue; il ne leur était pas plus aisé de concevoir comment un prêtre étranger, de qui ils n'avaient jamais entendu parler, pouvait avoir quelque droit de disposer de leur pays, ni comment un prince inconnu pouvait s'arroger une juridiction sur eux comme sur ses sujets; aussi s'opposèrent-ils vigoureusement à l'invasion de leurs territoires. Ojeda et Nicuessa tâchèrent de conquérir par la force ce qu'ils ne pouvaient obtenir par la persuasion. Les écrivains contemporains ont rapporté leurs opérations avec les plus grands détails; mais, comme ils n'ont fait aucune découverte importante ni fondé aucun établissement permanent, ces événements ne méritent pas de tenir une place consi-

(1) Voyez la note 28.

dérable dans l'histoire générale d'une époque où 1509
une valeur romanesque, luttant sans cesse contre des obstacles presque insurmontables, distingue toutes les entreprises des armes espagnoles. Les habitants des pays dont Ojeda et Nicuessa allaient prendre le gouvernement se trouvèrent d'un caractère fort différent de celui des habitants des îles. Ils étaient guerriers et féroces. Leurs flèches étaient trempées dans un poison si violent que chaque blessure était suivie d'une mort certaine : dans un seul combat ils firent périr plus de soixante-dix des compagnons d'Ojeda, et, pour la première fois, les Espagnols apprirent à redouter les habitants du Nouveau-Monde. Nicuessa trouva de son côté un peuple également déterminé à défendre ses possessions et dont rien ne put adoucir la férocité. Les Espagnols eurent en vain recours à toute sorte de moyens pour les flatter et pour gagner leur confiance; ils refusèrent de former aucune liaison et d'entrer en aucun commerce d'amitié avec des étrangers dont ils regardaient la résidence parmi eux comme funeste à leur liberté
et à leur indépendance. Quoique cette haine implaca- 1510
ble des naturels rendît aussi difficile que dangereuse la formation d'un établissement dans leur pays, la persévérance des Espagnols, la supériorité de leurs armes et leur habileté dans l'art de la guerre auraient pu, avec le temps, surmonter cet obstacle; mais tous les désastres qu'on peut imaginer

1510 s'accumulèrent sur eux et parurent se combiner pour combler leur ruine. La perte de leurs vaisseaux, que divers accidents firent périr sur une côte inconnue; les maladies particulières à un climat, le plus malsain de toute l'Amérique; le défaut de subsistances, inévitable dans un pays mal cultivé; les divisions qui s'élevèrent entre eux, et les hostilités continuelles des habitants, les enveloppèrent dans une succession de calamités dont le simple récit fait frémir d'horreur. Quoiqu'ils eussent reçu de l'Espagnola deux renforts considérables, la plus grande partie de ceux qui s'étaient engagés dans cette malheureuse expédition périrent en moins d'un an dans la plus affreuse misère. Le petit nombre de ceux qui survécurent formèrent une faible colonie à *Santa-Maria el Antigua*, sur le golfe de Darien, sous le commandement de Vasco Nugnès de Balboa. Cet Espagnol déploya dans les occasions les plus critiques un caractère de valeur et de prudence qui lui mérita d'abord la confiance de ses compatriotes, et le fit désigner pour être leur chef dans des entreprises plus brillantes et plus heureuses. Ce n'était pas le seul Espagnol de cette expédition qui fût destiné à se montrer ensuite avec éclat dans des circonstances plus importantes. François Pizarre était un des compagnons d'Ojeda; ce fut à cette école d'adversité qu'il acquit ou perfectionna les talents auxquels on doit les actions extraordinaires

qu'il exécuta dans la suite. Fernand Cortès, dont le nom est devenu encore plus fameux, s'était engagé de bonne heure dans cette entreprise qui avait fait prendre les armes à toute la valeureuse jeunesse de l'Espagnola; mais le bonheur constant qui l'accompagna dans ses aventures postérieures le déroba dans celle-ci aux désastres auxquels ses compagnons furent exposés. Il tomba malade à Santo-Domingo avant le départ de la flotte, et cette indisposition l'empêcha de s'embarquer [1]. 1510

Conquête de Cuba.

L'issue malheureuse de cette expédition ne découragea point les Espagnols et ne les empêcha point de former de nouvelles entreprises du même genre. Lorsque les richesses s'acquièrent par degrés par la persévérance de l'industrie, ou s'accumulent par les lentes opérations d'un commerce régulier, les moyens qu'on emploie sont tellement proportionnés à leur effet qu'il n'en résulte rien qui puisse frapper l'imagination et exciter les facultés de l'ame à des efforts extraordinaires. Mais lorsqu'on voyait de grandes fortunes s'élever presque dans un instant; lorsqu'on voyait l'or et les perles s'échanger pour des bagatelles; lorsque les pays où se trouvaient ces précieuses productions, défendus seulement par des sauvages, devenaient la proie du premier aventurier qui avait de l'audace, des circonstances si ex-

(1) Herrera, *Decad. I, lib. VII, cap.* 2. Gomara, *Hist., cap.* 57, 58, 59. Benson, *Hist., lib. I, cap.* 18-23. P. Martyr. *Decad.* 122.

1510 traordinaires et si séduisantes ne pouvaient manquer d'enflammer l'esprit entreprenant des Espagnols, et de les précipiter en foule vers cette nouvelle route ouverte aux richesses et aux honneurs. Tant que cet esprit conserva sa force et son ardeur, toutes les tentatives de découverte ou de conquête furent applaudies, et de nouveaux aventuriers s'y engagèrent à l'envi les uns des autres. La passion de nouvelles entreprises, qui caractérise cette époque des découvertes à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle, aurait suffi pour empêcher les Espagnols de s'arrêter dans leur carrière : mais des événements arrivés dans le même temps à l'Espagnola concoururent à étendre leur navigation et leurs conquêtes. La rigueur avec laquelle on avait traité les habitants de cette île en ayant presque entièrement éteint la race, plusieurs des colons espagnols se virent dans l'impossibilité, comme je l'ai déjà observé, de continuer leurs travaux avec la même vigueur et le même avantage, et furent obligés de chercher des établissements dans quelques pays où les naturels n'eussent pas été détruits par l'oppression. D'autres, entraînés par cette légèreté inconsidérée, si naturelle aux hommes qui font des fortunes rapides, avaient dissipé par une folle prodigalité ce qu'ils avaient acquis sans peine, et la nécessité les forçait à s'engager dans les entreprises les plus hasardeuses pour rétablir leurs affaires. Lorsque don

Diégo Colomb se proposa de conquérir l'île de Cuba 1511
et d'y établir une colonie, les différentes causes que je viens d'exposer déterminèrent plusieurs colons les plus distingués de l'Espagnola à entrer dans ce projet. Il confia le commandement des troupes destinées pour l'expédition à Diégo Vélasquès, qui avait accompagné son père dans son second voyage, et qui était depuis long-temps établi à l'Espagnola, où il avait acquis une fortune considérable, et une telle réputation d'habileté et de prudence, que personne ne paraissait plus propre à conduire une expédition importante. Trois cents hommes parurent suffisants pour faire la conquête d'une île très peuplée et qui avait plus de sept cents milles de longueur; mais les naturels en étaient aussi peu belliqueux que ceux de l'Espagnola. Ils furent intimidés par la seule vue de leurs nouveaux ennemis, et ne songèrent à opposer aucune résistance : quoique depuis le temps où les Espagnols avaient pris possession de l'île voisine ils dussent s'attendre à une descente sur leur territoire, aucune des petites bourgades entre lesquelles Cuba était partagée n'avait fait des dispositions pour se défendre; aucune mesure n'avait été prise pour la sûreté commune. La seule opposition que les Espagnols rencontrèrent fut de la part d'Hattuey, cacique qui s'était enfui de l'Espagnola et avait pris possession de l'extrémité orientale de Cuba. Il se mit sur la défensive dès leur

1514 premier débarquement et tâcha de les repousser vers leurs vaisseaux; mais sa faible troupe fut bientôt rompue et dispersée, et le cacique lui-même ayant été fait prisonnier, Vélasquès, suivant la barbare maxime des Espagnols, le regarda comme un esclave qui avait porté les armes contre son maître, et le condamna à être brûlé. Lorsque Hattuey fut attaché au poteau, un moine franciscain s'efforçait de le convertir, en lui promettant qu'il jouirait sur-le-champ de toutes les délices du ciel, s'il voulait embrasser la foi chrétienne. « Y a-t-il quelques Espa-« gnols, dit Hattuey après un moment de silence, « dans ce séjour de délices dont vous me parlez? « — Oui, répondit le moine, mais ceux-là seulement « qui ont été justes et bons. — Le meilleur d'entre « eux, répliqua le cacique indigné, ne peut avoir « ni justice, ni bonté; je ne veux pas aller dans un « lieu où je rencontrerais un seul homme de cette race « maudite[1]. » Cet exemple effrayant de vengeance frappa les habitants des différentes provinces de Cuba d'une si grande terreur qu'ils tentèrent à peine de mettre quelque opposition au progrès de leurs ennemis, et Vélasquès réunit, sans perdre un seul homme[2],

(1) B. de Las Casas, *pag.* 40.

(2) Les habitants de la province de Mayci, où résidait le cacique, se soumirent, il est vrai, sans résistance; mais il n'en fut pas de même des habitants des autres provinces de l'île de Cuba, et, à moins que les Espagnols fussent invulnérables, il en dut périr un certain nombre, puisqu'en 1512 Pamphile de Narvaez, né comme Vélasquès dans le

cette île vaste et fertile à la monarchie espagnole[1]. 1512

Découverte de la Floride.

La facilité avec laquelle s'exécuta une conquête si importante servit d'aiguillon pour former d'autres entreprises. Jean Ponce de Léon, qui avait acquis de la gloire et de la fortune par la réduction de Porto-Rico, était impatient de s'engager dans quelque expédition nouvelle. Il équipa à ses frais trois vaisseaux pour aller tenter des découvertes[2], et sa réputation attira bientôt à sa suite un corps nombreux d'aventuriers. Il dirigea sa route vers les îles Lucayes, et, après avoir touché quelques-unes de ces îles, ainsi qu'à celles de Bahama, il cingla au sud-ouest et découvrit un pays que les Espagnols ne connaissaient pas encore, et auquel il donna le nom de *Floride*, soit parce qu'il le reconnut le jour du dimanche des rameaux, soit à cause de l'aspect agréable que lui offrit le pays même. Il essaya de débarquer en différents endroits ; mais l'opposition vigoureuse qu'il éprouva de la part des habitants, qui étaient féroces et guerriers, lui fit sentir la nécessité d'avoir des forces plus considérables pour y former un établissement. Content d'avoir ouvert une communication

district de Cuellar, fut obligé de venir à son secours avec un corps d'archers, pour le secourir contre les Indiens qui le poursuivaient vivement. (D. L. R.)

(1) Herrera, *Decad. 1, lib. IX, cap.* 2, 3, *etc.* Oviedo, *lib. XVII, cap.* 3, *pag.* 179.

(2) Ponce de Léon partit du port Saint-Germain, dans l'île de Porto-Rico, le 1er mars 1512. (D. L. R.)

1512 avec un pays nouveau, sur la richesse et l'importance duquel il fondait de grandes espérances, il retourna à Porto-Rico par le canal connu aujourd'hui sous le nom de golfe de la Floride.

Ce ne fut pas seulement le désir de découvrir des contrées nouvelles qui engagea Ponce de Léon à entreprendre ce voyage; il y fut déterminé aussi par une de ces idées chimériques qui se mêlaient alors à l'esprit de conquête et y donnaient plus d'activité. Il y avait parmi les habitants de Porto-Rico une tradition établie que dans l'île de Bimini, l'une des Lucayes, on trouvait une fontaine douée de la vertu merveilleuse de rendre la jeunesse et la vigueur à tous ceux qui se baignaient dans ses eaux salutaires. Animés par l'espérance de trouver ce restaurant miraculeux, Ponce de Léon et ses compagnons parcoururent ces îles, cherchant avec beaucoup de peine et de sollicitude, mais sans succès, la fontaine qui était le principal objet de leur expédition. Il n'est pas étonnant qu'un conte si absurde ait pu trouver quelque crédit parmi des peuples simples et ignorants tels qu'étaient les naturels; mais qu'il ait pu faire quelque impression sur des hommes éclairés, c'est ce qui semble aujourd'hui presque incroyable : le fait n'en est pas moins certain, et les historiens espagnols les plus accrédités ont rapporté ce trait extravagant de la crédulité de leurs compatriotes. Les Espagnols

étaient à cette époque engagés dans une carrière 1512
d'activité qui, en leur présentant chaque jour des objets extraordinaires et merveilleux, devait donner un tour romanesque à leur imagination. Un nouveau monde s'offrait à leurs regards. Ils visitaient des îles et des continents dont les Européens n'avaient jamais imaginé l'existence. Dans ces contrées délicieuses la nature semblait se montrer sous d'autres formes; chaque arbre, chaque plante, chaque animal était différent de ceux de l'ancien hémisphère. Les Espagnols se crurent transportés en des pays enchantés, et, après les merveilles dont ils avaient été les témoins, dans la première chaleur de leur admiration, il n'y avait rien d'assez extraordinaire pour leur paraître incroyable. Si une succession rapide de scènes nouvelles et frappantes put produire assez d'impression sur l'esprit sage de Colomb pour qu'il se vantât d'avoir découvert le siége du paradis, on ne doit pas trouver étrange que Ponce de Léon ait cru découvrir la fontaine de la jeunesse [1].

Progrès de Balboa dans l'isthme de Darien.

Peu de temps après cette expédition à la Floride il se fit une découverte beaucoup plus importante dans une autre partie de l'Amérique. Balboa, ayant été nommé gouverneur de la petite colonie de Santa-

(1) P. Martyr. *Decad. p.* 202. *Ensayo chronol. para la hist. de la Florida,* par D. Gab. Cardenas, *p.* 1. Oviedo, *lib. XVI*, *cap.* 2. Herrera, *Decad. I*, *lib. IX*, *cap.* 5. *Hist. de la conq. de la Florida,* par Garc. de la Vega, *lib. I*, *cap.* 3.

1512 Maria dans le Darien par le suffrage volontaire de ses compagnons, fut si empressé d'obtenir de la couronne une confirmation de leur choix, qu'il dépêcha un officier en Espagne pour solliciter une commission royale qui le revêtît d'un titre légal. Comme il sentait cependant qu'il ne pouvait fonder le succès de ses espérances ni sur la protection des ministres de Ferdinand, avec lesquels il n'avait aucune liaison, ni sur des négociations dans une cour dont il ne connaissait pas les intrigues, il tâcha de se rendre digne de la faveur qu'il sollicitait par quelque service signalé qui lui méritât la préférence sur ses compétiteurs. Frappé de cette idée, il fit de fréquentes incursions dans les pays adjacents, soumit plusieurs caciques, et recueillit une grande quantité d'or, qui était plus abondant dans cette partie du continent que dans les îles. Dans une de ces incursions les Espagnols se disputèrent avec une telle chaleur pour le partage d'un peu d'or, qu'ils furent près de se porter à des actes de violence les uns contre les autres. Un jeune cacique, témoin de cette querelle et étonné de voir mettre un si haut prix à une chose dont il ne devinait pas l'utilité, renversa avec indignation l'or qui était dans une balance, et, se tournant vers les Espagnols, leur dit : « Pourquoi vous quereller pour si « peu de chose? Si c'est l'amour de l'or qui vous « porte à abandonner votre propre pays pour venir

« troubler la tranquillité des peuples qui sont si 1512
« loin de vous, je vous conduirai dans un pays où
« le métal qui paraît être le grand objet de votre
« admiration et de vos désirs est si commun, que
« les plus vils ustensiles en sont faits. » Ravis de ce qu'ils entendaient, Balboa et ses compagnons demandèrent avec empressement où était cette heureuse contrée et comment ils pourraient y arriver. Le cacique leur apprit qu'à la distance de six soleils, c'est-à-dire de six jours de marche vers le sud, ils découvriraient un autre Océan près duquel cette riche contrée était située; mais que s'ils se proposaient d'attaquer ce royaume puissant, ce ne pouvait être qu'avec des forces très supérieures à celles qu'ils avaient alors [1].

Projet de Balboa.

Ce fut la première indication que reçurent les Espagnols du grand Océan méridional et du riche et vaste pays connu ensuite sous le nom de Pérou. Balboa eut alors devant lui des objets dignes de son ambition sans bornes et de l'audacieuse activité de son génie. Il conclut sur-le-champ que l'Océan dont parlait le cacique était celui que Colomb avait cherché dans cette même partie de l'Amérique, dans l'espérance de s'ouvrir par là une communication plus directe avec les Indes orientales; et il conjectura que la riche contrée dont on lui faisait la des-

(1) Herrera, *Decad. I, lib. IX*, *cap.* 2. Gomara, *cap.* 60. P. Martyr, *Decad. p.* 149.

1512 cription devait être une partie de cette grande et opulente région de la terre. Flatté de l'idée d'exécuter ce qu'un si grand homme avait en vain entrepris, et empressé d'effectuer une découverte qui ne devait pas être moins agréable au roi qu'utile à son pays, il attendit avec impatience le moment de partir pour cette expédition, auprès de laquelle tous ses premiers exploits paraissaient être de peu d'importance. Mais il fallait faire des arrangements et des préparatifs indispensables pour s'assurer du succès. Il commença par solliciter et gagner l'amitié des caciques voisins. Il envoya quelques-uns de ses officiers à l'Espagnola avec une grande quantité d'or, qui était à la fois la preuve du succès qu'il avait déjà eu et l'annonce de ceux qu'il se promettait encore. Les présents qu'il en fit, distribués à propos, lui méritèrent la protection du gouvernement et attirèrent beaucoup de volontaires à son service. Dès qu'il eut reçu de cette île le renfort considérable qu'il en attendait, il se crut en état de tenter son expédition.

Difficultés dans l'exécution.

L'isthme de Darien n'a pas plus de soixante milles de largeur; mais cette langue de terre qui unit ensemble le continent méridional de l'Amérique avec le septentrional est fortifiée par une chaîne de hautes montagnes qui s'étendent dans toute sa longueur, et en font une barrière assez solide pour résister à l'impulsion des deux mers opposées. Les montagnes sont couvertes de forêts presque inaccessibles. Dans

ce climat humide, où il pleut pendant les deux tiers 1512
de l'année, les vallées sont marécageuses et si fréquemment inondées, que les habitants se trouvent, en plusieurs endroits, dans la nécessité de bâtir leurs maisons sur des arbres, afin de s'élever à quelque distance au-dessus d'un sol humide et des reptiles qui s'engendrent dans les eaux corrompues [1]. De grandes rivières se précipitent avec impétuosité des montagnes. Cette région n'était peuplée que de sauvages errants et en petit nombre, et la main de l'industrie n'y avait rien fait pour corriger ou adoucir ces inconvénients naturels. Dans cet état de choses, tenter de traverser un pays inconnu, sans avoir d'autres guides que des Indiens sur la fidélité desquels on ne pouvait guère compter, était l'entreprise la plus hardie que les Espagnols eussent encore formée dans le Nouveau-Monde. Mais l'intrépidité de Balboa était si extraordinaire qu'elle le distinguait de tous ses compatriotes dans un temps où le dernier des aventuriers se faisait remarquer par son audace et par son courage. Il joignait à la bravoure la prudence, la générosité, l'affabilité et ces talents populaires qui dans les entreprises les plus téméraires inspirent la confiance et fortifient l'attachement. Cependant, après la jonction des volontaires de l'Espagnola, il ne put rassembler que cent quatre-vingt-dix hommes pour son expédition; mais

(1) P. Martyr. *Decad.* *p.* 158.

1513 c'étaient des vétérans robustes, accoutumés au climat de l'Amérique et prêts à le suivre au milieu des plus grands dangers. Ils se firent accompagner de mille Indiens qui portaient leurs provisions; et, pour compléter leur armement de guerre, ils emmenèrent avec eux plusieurs de ces chiens féroces si formidables pour des ennemis entièrement nus.

Il découvre la mer du Sud.

Balboa se mit en marche pour cette grande expédition le 1er septembre, vers le temps où les pluies périodiques commençaient à diminuer. Il se rendit par mer sans aucune difficulté sur le territoire d'un cacique dont il avait gagné l'amitié; mais il n'eut pas plutôt commencé à pénétrer dans la partie intérieure du pays qu'il se trouva retardé dans sa marche par tous les obstacles qu'il avait eu lieu de craindre, tant de la nature du terrain que de la disposition des habitants. A son approche, quelques caciques s'enfuirent avec tous leurs sujets vers les montagnes, emportant avec eux ou détruisant tout ce qui pouvait servir à la subsistance des troupes espagnoles. D'autres rassemblèrent leurs sujets pour s'opposer à Balboa, qui ne tarda pas à sentir combien il lui serait difficile de conduire un corps de troupes au milieu de nations ennemies, à travers des marais, des rivières et des bois qui n'avaient jamais été franchis que par des sauvages errants. Mais en partageant toutes les fatigues d'une pareille marche avec le dernier de ses soldats, en se montrant tou-

jours le premier au danger, et en leur promettant 1513
avec confiance plus de gloire et de richesses que n'en avait jamais mérité le plus heureux de leurs compatriotes, il savait si bien échauffer leur enthousiasme et soutenir leur courage, qu'ils le suivaient sans murmurer. Ils avaient pénétré assez avant dans les montagnes, lorsqu'un cacique puissant se présente avec un corps nombreux de ses sujets pour défendre le passage d'un défilé; mais des hommes accoutumés à vaincre de si grands obstacles ne pouvaient être arrêtés par de si faibles ennemis. Ils attaquèrent les Indiens avec impétuosité et continuèrent leur marche après les avoir dispersés sans beaucoup de peine et en avoir fait un grand carnage. Quoique leurs guides leur eussent dit qu'il ne leur fallait que six jours pour traverser l'isthme dans sa largeur, ils en avaient déjà passé vingt-cinq à se frayer un chemin à travers les bois et les montagnes. Plusieurs d'entre eux étaient prêts à succomber sous les fatigues continuelles de cette marche dans un climat brûlant; plusieurs furent attaqués des maladies particulières au pays, et tous étaient impatients d'arriver au terme de leurs travaux et de leurs souffrances. Enfin les Indiens les assurèrent que du sommet de la montagne la plus voisine ils découvriraient l'Océan qui était l'objet de leur désir. Lorsqu'après des peines infinies ils eurent gravi la plus grande partie de cette montagne escarpée, Balboa fit faire

1513 halte à sa troupe et s'avança seul au sommet, afin de jouir le premier d'un spectacle qu'il désirait depuis si long-temps. Dès qu'il aperçut la mer du Sud s'étendant devant lui dans un horizon sans bornes, il tomba à genoux, et, levant les mains vers le ciel, il rendit graces à Dieu de l'avoir conduit à une découverte si avantageuse pour son pays et si glorieuse pour lui-même. Ses compagnons, observant ses transports, s'avancèrent vers lui pour partager son admiration, sa reconnaissance et sa joie. Ils se hâtèrent de gagner le rivage, et Balboa, s'avançant jusqu'au milieu des eaux de la mer avec son bouclier et son épée, prit possession de cet Océan au nom du roi d'Espagne, et fit vœu de le défendre avec les armes qu'il tenait contre tous les ennemis de son souverain [1].

Cette partie de la grande mer Pacifique ou mer du Sud que Balboa découvrit d'abord, et qui est située à l'est de Panama, conserve encore le nom de golfe de Saint-Michel qu'il lui donna. Il força à main armée plusieurs des petits princes qui gouvernaient les districts voisins de ce golfe à lui donner des vivres et de l'or. D'autres lui en envoyèrent volontairement. Quelques caciques ajoutèrent à ces dons précieux une quantité considérable de perles, et il apprit d'eux avec une grande satisfaction que les huîtres où se

(1) Herrera, *Decad. I*, *lib. X*, *cap.* 1. Gomara, *cap.* 62, *etc.* P. Martyr. *Decad.* *p.* 205, *etc.*

trouvent les perles abondaient dans la mer qu'il venait 1513
de découvrir.

On lui indique un pays plus opulent.

La découverte de cette source de richesses contribua à encourager ses compagnons, et il reçut en même temps des avis qui le confirmaient dans l'espérance de retirer de son expédition des avantages encore plus grands. Tous les Indiens des côtes de la mer du Sud l'assurèrent de concert qu'il y avait à une distance assez considérable, vers le sud-est, un riche et puissant royaume dont les habitants avaient des animaux apprivoisés pour porter des fardeaux ; et, pour lui en donner une idée, ils traçaient sur le sable la figure des llamas ou moutons, qu'on trouva ensuite au Pérou, et que les Péruviens avaient en effet accoutumés à porter des fardeaux. Comme le llama ressemble à peu près pour la forme au chameau, bête de charge qui était regardée comme particulière à l'Asie, cette circonstance, jointe à la découverte des perles, autre production asiatique, concourut à affermir les Espagnols dans la fausse idée où ils étaient que le Nouveau-Monde était voisin des Indes orientales [1].

Mais quoique les avis que Balboa recevait des habitants de la côte, fortifiant ses propres conjectures et ses espérances, lui donnassent une extrême impatience de voir ce pays inconnu, il était trop prudent pour tenter d'y entrer avec une poignée

(1) Herrera, *Decad. I, lib. X, cap.* 2.

1514 d'hommes épuisés de fatigue et affaiblis par les maladies[1]. Il se détermina à ramener sur-le-champ ses compagnons à l'établissement de Santa-Maria dans le Darien, pour revenir la saison suivante avec des forces proportionnées à l'entreprise hasardeuse qu'il méditait. Afin d'acquérir une connaissance plus étendue de l'isthme, il prit à son retour une route différente de celle qu'il avait suivie en allant et où il n'éprouva pas moins de difficultés et de dangers que dans la première; mais il n'y a rien d'insurmontable à des hommes animés par l'espérance et par un succès déjà obtenu. Balboa revint à Santa-Maria, après une absence de quatre mois, rapportant plus de gloire et de richesses que les Espagnols n'en avaient encore acquis dans aucune de leurs expéditions au Nouveau-Monde. Parmi les officiers qui l'avaient accompagné il n'y en avait point qui se fût plus distingué que François Pizarre, et il n'y en eut aucun qui déployât plus de courage et d'ardeur pour aider Balboa à s'ouvrir une communication avec ces pays, où il joua ensuite lui-même un rôle si glorieux[2].

Pedrarias est nommé gouverneur du Darien.

Le premier soin de Balboa fut d'envoyer en Espagne les détails de l'importante découverte qu'il venait de faire, et de demander un renfort de mille

(1) Voyez la note 29.

(2) Herrera, *Decad. I, lib. X, cap.* 3-6. Gomara, *cap.* 64. P. Martyr. *Decad. p.* 229.

hommes pour tenter la conquête de cette riche 1514
contrée, sur laquelle il avait reçu des instructions si encourageantes. Le premier avis de la découverte du Nouveau-Monde ne causa peut-être pas une plus grande joie que cette nouvelle inattendue qu'on avait enfin trouvé un passage au grand Océan méridional. On ne douta plus qu'il n'y eût une communication avec les Indes orientales par une route qui était à l'ouest de la ligne de démarcation tracée par le pape. Les trésors que le Portugal tirait chaque jour de ses établissements et de ses conquêtes en Asie étaient un sujet d'envie et un objet d'émulation pour les autres puissances. Ferdinand se flatta dès lors de l'espérance de partager ce commerce lucratif; et, dans l'empressement qu'il avait d'arriver à ce but, il était disposé à faire un effort supérieur à ce que Balboa demandait. Mais dans cette disposition même on reconnut les effets de la politique jalouse qui le guidait, ainsi que de la funeste antipathie de Fonseca, alors évêque de Burgos, pour tout homme de mérite qui se distinguait dans le Nouveau-Monde. Malgré les services récents de Balboa, qui le désignaient comme l'homme le plus propre à achever la grande entreprise qu'il avait commencée, Ferdinand fut assez peu généreux pour n'en tenir aucun compte et pour nommer Pedrarias d'Avilla gouverneur du Darien. Il lui donna le commandement de quinze gros vais-

1514 seaux avec douze cents soldats. Ces bâtiments furent équipés aux frais du public avec une magnificence que Ferdinand n'avait encore montrée dans aucun des armements destinés pour le Nouveau-Monde; et tel fut l'empressement des gentilshommes espagnols à suivre un chef qui devait les conduire dans un pays où, suivant le bruit de la renommée, ils n'auraient qu'à jeter leurs filets dans la mer pour en tirer de l'or [1], que quinze cents d'entre eux s'embarquèrent à bord de la flotte, et qu'un beaucoup plus grand nombre se seraient engagés pour cette expédition si on avait voulu les recevoir [2].

Pedrarias, étant arrivé au golfe de Darien sans aucun accident remarquable, envoya sur-le-champ à terre quelques-uns de ses principaux officiers pour informer Balboa de son arrivée avec la commission du roi qui le nommait gouverneur de la colonie. Ces députés, qui avaient entendu parler des exploits de Balboa et qui s'étaient formé les plus hautes idées de ses richesses, furent bien étonnés de le trouver vêtu d'un habit de toile, ayant des souliers de ficelle, occupé avec quelques Indiens à couvrir de roseaux sa cabane. Sous ce vêtement simple, qui répondait si peu à l'attente et aux désirs de ses nouveaux hôtes, Balboa les reçut

(1) Herrera, *Decad. I, lib. X, cap.* 14.

(2) Herrera, *Decad. I, lib. X, cap.* 6, 7. P. Martyr. *Decad. p.* 177-256.

avec dignité. La renommée de ses découvertes 1514
avait attiré près de lui un si grand nombre d'aventuriers des différentes îles, qu'il pouvait rassembler quatre cent cinquante hommes en armes. A la tête de ces hardis vétérans il aurait été en état de résister à Pedrarias et à sa troupe; mais, quoique ses compagnons murmurassent hautement de l'injustice du roi en déplaçant leur commandant, et se plaignissent que des étrangers voulussent recueillir le fruit de leurs travaux et de leurs succès, Balboa se soumit aveuglément à la volonté de son souverain, et reçut Pedrarias avec tous les égards dus à son caractère [1].

Division entre Pedrarias et Balboa.

Quoique Pedrarias dût à cette modération la possession paisible de son gouvernement, il nomma un comité pour faire des informations judiciaires sur la conduite de Balboa pendant qu'il était aux ordres de Nicuessa et d'Enciso, et lui imposa une amende considérable pour réparation des fautes dont il fut trouvé coupable par ses juges. Balboa sentit vivement l'humiliation de se voir soumis à une procédure et condamné à un châtiment dans le lieu même où il venait d'occuper le premier rang. Pedrarias, de son côté, ne pouvait cacher la jalousie qu'excitait en lui le mérite supérieur de Balboa; de sorte que le ressentiment de l'un et la jalousie de l'autre furent une source de divisions très

(1) Herrera, *Decad. I, lib. X, cap.* 13, 14.

1514 pernicieuses à la colonie; mais elle était menacée d'une calamité plus funeste encore. Pedrarias avait Juillet. débarqué au Darien dans le temps le plus défavorable de l'année, vers le milieu de la saison pluvieuse, dans cette partie de la zone torride où les nuées versent des torrents d'eau inconnus dans les climats plus tempérés [1]. Le village de Santa-Maria était situé dans une plaine fertile, environnée de bois et de marais. La constitution des Européens ne put pas résister à l'influence pestilentielle d'une semblable situation, dans un climat naturellement malsain et dans une saison si fâcheuse. Une maladie violente et meurtrière fit périr plusieurs soldats qui accompagnaient Pedrarias. L'extrême rareté des provisions aggrava encore leur détresse par l'impossibilité de se procurer les rafraîchissements nécessaires aux malades et une subsistance suffisante pour ceux qui se portaient bien [2]. En un mois de temps plus de six cents Espagnols périrent dans la dernière misère. L'abattement et le désespoir se répandirent dans la colonie. Plusieurs des personnages principaux demandèrent leur démission et renoncèrent avec plaisir à toutes leurs espérances de fortune pour se dérober aux dangers de cette région meurtrière. Pedrarias s'efforça de distraire ceux qui restaient du sentiment de leurs souffrances en

(1) Richard, *Hist. nat. de l'air, tom. I, p.* 204.

(2) Herrera, *Decad. I, lib. X, cap.* 14. P. Martyr. *Decad. p.* 272.

leur procurant de l'occupation. Dans cette vue il envoya plusieurs détachements dans l'intérieur du pays pour imposer aux habitants des contributions d'or et pour chercher les mines qui le produisaient. Ces aventuriers avides, plus occupés du gain présent que des moyens de faciliter leurs progrès par la suite, pillaient sans distinction partout où ils allaient. Sans égard pour les alliances que Balboa avait faites avec plusieurs caciques, ils les dépouillaient de tout ce qu'ils avaient de précieux, et les traitaient, ainsi que leurs sujets, avec le dernier degré de l'insolence et de la cruauté. Cette tyrannie et ces exactions, que Pedrarias n'avait peut-être ni le pouvoir ni la volonté de réprimer, ne firent plus qu'un désert de tout le pays qui s'étend du golfe du Darien jusqu'au lac de Nicaragua, et les Espagnols se virent, par leur imprudence, privés des ressources qu'ils auraient pu trouver dans l'amitié des habitants, pour pousser leurs conquêtes vers la mer du Sud. Balboa, qui voyait avec douleur combien une conduite si inconsidérée retardait l'exécution de son plan favori, fit passer en Espagne des remontrances très fortes contre l'administration de Pedrarias qui avait ruiné une colonie heureuse et florissante. Pedrarias de son côté accusa Balboa d'avoir trompé le roi par des récits exagérés de ses exploits et par un faux exposé de la richesse du pays [1]. 1514

(1) Herrera, *Decad. I, lib. X, cap.* 15; *Decad. II, cap.* 1, *etc.* Go-

1515 Ferdinand sentit à la fin la faute qu'il avait faite en déplaçant l'officier le plus actif et le plus expérimenté qu'il eût dans le Nouveau-Monde, et, voulant dédommager Balboa, le nomma adelantade ou gouverneur-lieutenant des pays situés sur la mer du Sud, avec une autorité et des droits très étendus. Il ordonna en même temps à Pedrarias de seconder Balboa dans toutes ses entreprises et de se concerter avec lui sur toutes les opérations que Pedrarias voudrait faire lui-même. Mais il n'était pas au pouvoir de Ferdinand de faire passer si subitement ces deux hommes d'une haine déclarée à une entière confiance. Pedrarias continua de traiter son rival avec dédain, et la fortune de Balboa se trouvant épuisée par le paiement de son amende et par d'autres exactions de Pedrarias, il fut hors d'état de faire les dispositions nécessaires pour se mettre en possession de son nouveau gouvernement. Cependant, par la médiation et les exhortations de l'évêque du Darien, on vint à bout de les réconcilier, et, pour cimenter plus solidement cette union, Pedrarias consentit à donner sa fille en mariage à Balboa. Le premier effet de leur union fut de permettre à Balboa de faire quelques petites incursions dans le pays, et il les exécuta avec une sagesse qui ajouta encore à la réputation qu'il s'é-

Mesures violentes contre Balboa.

mara, *cap.* 66. P. Martyr. *Decad. III, cap.* 10. *Relac. de* B. de Las Casas, *p.* 12.

tait acquise. Plusieurs aventuriers se joignirent à 1515
lui, et, avec les secours et la protection de Pedrarias, il commença à tout préparer pour son expédition vers la mer du Sud. Pour exécuter ce projet il était nécessaire de construire des vaisseaux capables de transporter des troupes dans les provinces qu'il se proposait d'envahir. Après avoir vaincu un grand nombre d'obstacles et supporté plusieurs de ces contrariétés qui semblent avoir été réservées aux conquérants de l'Amérique, il vint à bout de
construire quatre petits brigantins. Il était prêt à 1517
mettre à la voile pour le Pérou, avec trois cents hommes d'élite (force supérieure à celle avec laquelle Pizarre entreprit depuis la même expédition), lorsqu'il reçut un message inattendu de Pedrarias [1]. Comme leur réconciliation n'avait jamais été sincère, l'entreprise que Balboa était sur le point d'exécuter ranima l'ancienne inimitié de Pedrarias et la rendit plus active encore. Il redoutait l'élévation et la prospérité d'un homme qu'il avait si cruellement offensé. Il craignit que le succès n'encourageât Balboa à se rendre indépendant de sa juridiction; et ces mouvements de haine, de crainte et de jalousie agissaient sur son ame avec tant de force, que pour satisfaire sa vengeance il ne craignit pas de faire échouer une entreprise d'une si grande importance pour son pays. Sous des prétextes faux, mais plau-

(1) Herrera, *Decad. II, lib. I, cap.* 3; *lib. II, cap.* 11-13-21.

1517 sibles, il engagea Balboa à différer son voyage de quelque temps et à se rendre à Acla, où il voulait avoir une entrevue avec lui. Balboa, avec la confiance d'un homme qui n'a rien à se reprocher, se rendit au lieu qui lui avait été indiqué; mais il ne fut pas plutôt entré dans Acla qu'il fut arrêté par ordre de Pedrarias, qui, impatient d'assouvir sa vengeance, ne le laissa pas languir long-temps dans la captivité. On nomma sur-le-champ des juges pour instruire son procès. Il fut accusé d'avoir manqué de fidélité au roi et d'avoir voulu se révolter contre le gouverneur. La sentence de mort fut bientôt prononcée, et quoique les juges eux-mêmes, secondés par toute la colonie, sollicitassent vivement la grace de Balboa, le gouverneur fut inexorable, et les Espagnols virent avec autant de douleur que d'étonnement périr sur l'échafaud un homme qui, de tous ceux qui avaient commandé en Amérique, était généralement regardé comme le plus propre à concevoir et à exécuter de grands projets[1]. Sa mort fit renoncer à l'expédition qu'il avait projetée. Pedrarias, puissamment protégé par l'évêque de Burgos et par quelques autres courtisans, échappa non-seulement à la

(1) Herrera, *Decad. II, lib. II, cap.* 21, 22. La *Collection des voyages et découvertes des Espagnols, depuis la fin du XV^e siècle*, contient plusieurs relations et lettres originales inédites de Balboa, de ce malheureux Balboa, que son intrépidité, son talent maritime, ses découvertes et ses conquêtes font placer à côté de Fernand Cortez et de Pizarre. On y trouve aussi quelques pièces relatives au procès qui termina ses jours. (D. L. R.)

punition que méritaient la violence et l'iniquité de sa conduite, mais conserva même sa place et son autorité. Bientôt après il obtint la permission de faire passer la colonie du poste malsain de Santa-Maria à Panama, qui était sur le côté opposé de l'isthme ; quoique ce changement ne fût pas fort avantageux sous le rapport de la salubrité du lieu, la situation commode du nouvel établissement ne contribua pas peu à faciliter les conquêtes postérieures des Espagnols dans les vastes provinces qui bordent la mer du Sud[1]. 1517

Nouvelles découvertes.

Pendant que ces événements, dont on a cru ne devoir pas interrompre le récit, se passaient dans le Darien, il se faisait ailleurs d'autres opérations importantes relativement à la découverte, à la conquête et au gouvernement des autres provinces du Nouveau-Monde. Ferdinand était si occupé du projet d'ouvrir une communication par l'ouest avec les Moluques ou îles des épiceries, que dans l'année 1515 il équipa à ses frais deux vaisseaux destinés à cette expédition et dont il donna le commandement à Jean Diaz de Solis, qui passait pour le plus habile navigateur d'Espagne. Solis prit sa route le long de la côte de l'Amérique méridionale, et le premier de janvier 1516 il entra dans une riviere à laquelle il donna le nom de *Janeiro* et où il se fait aujourd'hui un commerce considérable. De là il s'avança dans

(1) Herrera, *Decad. II, lib. IV, cap.* 1.

1517 une baie spacieuse qu'il imagina être l'entrée d'un détroit qui communiquait avec la mer des Indes; mais, en pénétrant plus avant, il découvrit que c'était l'embouchure du Rio de la Plata, l'une des grandes rivières qui arrosent le continent méridional de l'Amérique. Les Espagnols ayant voulu faire une descente dans ce pays, Solis et plusieurs hommes de son équipage furent tués par les naturels, qui à la vue des vaisseaux coupèrent par morceaux les corps des Espagnols et les mangèrent après les avoir fait rôtir[1]. Épouvantés de cet horrible spectacle et découragés par la perte de leur commandant, ceux des Espagnols qui restaient sur les vaisseaux retournèrent en Europe sans tenter aucune autre découverte[2]. Quoique cette tentative eût échoué, elle ne fut pourtant pas inutile : elle attira vers cette navigation l'attention des hommes instruits et prépara la route à un voyage plus heureux, qui, peu d'années après cette époque, remplit enfin les vues de Ferdinand.

Etat de la colonie de l'Espagnola.

Quoique les Espagnols s'occupassent avec tant d'activité à étendre leurs découvertes et leurs établissements en Amérique, ils considéraient toujours l'Espagnola comme leur principale colonie et le siége du gouvernement. Don Diego Colomb ne manquait

(1) Cet événement se passa près d'un ruisseau qui est situé entre Montevideo et Maldonado, et qui a conservé le nom de *Rio de Solis*. (D. L. R.)

(2) Herrera, *Decad. II, lib. I, cap.* 7. P. Martyr. *Decad. pag.* 317.

ni du zèle ni des talents nécessaires pour procurer le 1517
bonheur et la prospérité des membres de cette colonie qui étaient plus immédiatement sous sa juridiction; mais il était gêné dans toutes ses opérations par la politique soupçonneuse de Ferdinand, qui, en toute occasion et sous les prétextes les plus frivoles, lui ôta une partie de ses priviléges, et encouragea le trésorier, les juges et les autres officiers inférieurs à contrarier ses mesures et à contester son autorité. La prérogative la plus importante du gouverneur était celle de distribuer les Indiens parmi les Espagnols établis dans l'île. La servitude rigoureuse de ces malheureux n'ayant reçu que de très faibles adoucissements par les divers réglements qu'on avait faits en leur faveur, le pouvoir de disposer à son gré des intruments du travail assurait au gouverneur une grande influence dans la colonie. Pour l'en dépouiller, Ferdinand créa un nouvel emploi, auquel il attacha le droit de faire le partage des Indiens, et qu'il donna à Rodrigue Albuquerque, parent de Zapata, son ministre de confiance. Don Diego sentit vivement l'injustice et l'affront qu'on lui faisait en le privant de ses droits sur un objet si essentiel; et ne voulant pas rester plus long-temps dans un lieu où son pouvoir et son crédit étaient presque anéantis, il passa en Espagne dans la vaine espérance d'obtenir justice[1]. Albuquerque entra dans

(1) Herrera, *Decad. I, lib. IX, cap.* 5; *lib. X, cap.* 12.

1517 ses nouvelles fonctions avec toute la rapacité d'un indigent aventurier impatient de s'enrichir. Il commença par se faire donner le nombre exact des Indiens qui étaient dans l'île, et trouva que de soixante mille qui, en 1508, avaient survécu à toutes leurs souffrances, il n'en restait plus que quatorze mille. Il en fit plusieurs lots, qu'il mit à l'enchère et qu'il distribua à ceux qui lui en offraient le plus haut prix. Par cette distribution arbitraire, un grand nombre d'Indiens furent éloignés de leurs anciennes habitations, plusieurs autres enlevés à leurs premiers maîtres, et tous furent soumis à des travaux plus pénibles par leurs nouveaux propriétaires, pressés de se dédommager de leurs avances. Ce surcroît de calamité combla la misère et hâta la destruction de cette race innocente et malheureuse[1].

Dispute sur la manière de traiter les Indiens.

La violence de cette conduite, jointe aux funestes conséquences qui en furent la suite, excita non-seulement les plaintes des colons qui se croyaient lésés, mais encore toucha le cœur de tous ceux qui conservaient quelque sentiment d'humanité. Du moment qu'on envoya en Amérique des ecclésiastiques pour instruire et convertir les naturels, ils s'aperçurent que la rigueur avec laquelle on traitait ce peuple rendait leur ministère presque inutile. Les missionnaires, se conformant à l'esprit de douceur de la religion qu'ils venaient annoncer, s'élevèrent aussitôt

(1) Herrera, *Decad. I, lib. X, cap.* 12.

contre les maximes de leurs compatriotes à l'égard 1517
des Indiens, et condamnèrent les *repartimientos* ou ces distributions par lesquelles on les livrait en esclaves à leurs conquérants, comme des actes aussi contraires à l'équité naturelle et aux préceptes du christianisme qu'à la saine politique. Les Dominicains, à qui l'instruction des Américains fut d'abord confiée, se montrèrent très ardents à attaquer ces distributions. En 1511, Montesino, un de leurs plus célèbres prédicateurs, déclama contre cet usage dans la grande église de Santo-Domingo avec toute l'impétuosité d'une éloquence populaire. Don Diego Colomb, les principaux officiers de la colonie, et tous les laïques qui avaient entendu ce sermon se plaignirent du moine à ses supérieurs, mais ceux-ci, loin de le condamner, approuvèrent sa doctrine comme également pieuse et convenable aux circonstances. Les Franciscains, guidés par l'esprit d'opposition et de rivalité qui subsistait entre les deux ordres, parurent disposés à se joindre aux laïques et à prendre la défense des *repartimientos*. Mais comme ils ne pouvaient pas avec décence approuver ouvertement un système d'oppression si contraire à l'esprit du christianisme, ils s'efforcèrent de pallier ce qu'ils ne pouvaient pas justifier, et alléguèrent, pour excuser la conduite de leurs concitoyens, qu'il était impossible de faire aucune amélioration dans la colonie, à moins que les Espagnols n'eussent assez

1517 d'autorité sur les naturels pour les contraindre au travail[1].

Décisions contraires sur cet objet.

Les Dominicains, sans égard pour ces considérations de politique et d'intérêt personnel, ne voulurent se relâcher en rien de la sévérité de leur doctrine, et refusèrent même d'absoudre et d'admettre à la communion ceux de leurs compatriotes qui tenaient des Indiens en servitude[2]. Les deux partis s'adressèrent au roi pour avoir sa décision sur un objet de si grande importance. Ferdinand nomma une commission de son conseil privé à laquelle il joignit quelques-uns des plus habiles jurisconsultes et théologiens, pour entendre les députés d'Espagnola chargés de défendre leurs opinions respectives. Après une longue discussion, la partie spéculative de la controverse fut décidée en faveur des Dominicains, et les Indiens furent déclarés un peuple libre, fait pour jouir de tous les droits naturels de l'homme; mais, malgré cette décision, les *repartimientos* continuèrent de se faire dans la même forme qu'auparavant[3]. Comme le jugement de la commission reconnaissait le principe sur lequel les Dominicains fondaient leur opinion, il était peu propre à les convaincre et à les réduire au silence. Enfin, pour rétablir la tranquillité dans

(1) Herrera, *Decad. I*, *lib. VIII, cap.* 11. Oviedo, *lib. III*, *cap.* 6, *pag.* 97.

(2) Oviedo, *lib. III*, *cap.* 6, *p.* 97.

(3) Herrera, *Decad. I*, *lib. VIII*, *cap.* 12; *lib. IX. cap.* 5.

la colonie alarmée par les remontrances et les censures de ces religieux, Ferdinand publia un décret de son conseil privé, duquel il résultait qu'après un mûr examen de la bulle apostolique et des autres titres qui assuraient les droits de la couronne de Castille sur ses possessions dans le Nouveau-Monde, la servitude des Indiens était autorisée par les lois divines et humaines ; qu'à moins qu'ils ne fussent soumis à l'autorité des Espagnols et forcés de résider sous leur inspection, il serait impossible de les arracher à l'idolâtrie et de les instruire dans les principes de la foi chrétienne ; qu'on ne devait plus avoir aucun scrupule sur la légitimité des *repartimientos*, attendu que le roi et son conseil en prenaient le risque sur leur conscience ; qu'en conséquence les Dominicains et les moines des autres ordres devaient s'interdire à l'avenir les invectives que l'excès d'un zèle charitable, mais peu éclairé, leur avait fait proférer contre cet usage [1]. 1517

Ferdinand, voulant témoigner clairement l'intention où il était de faire exécuter ce décret, accorda de nouvelles concessions d'Indiens à plusieurs de ses courtisans [2]. Mais afin de ne pas paraître oublier entièrement les droits de l'humanité, il publia un édit par lequel il tâcha de pourvoir à ce que les Indiens fussent traités doucement sous le

(1) Herrera, *Decad. I, lib. IX, cap.* 14.

(2) Voyez la note 30.

1517 joug auquel il les assujétissait; il régla la nature du travail qu'ils seraient obligés de faire; il prescrivit la manière dont ils devaient être vêtus et nourris, et fit des réglements relatifs à leur instruction dans les principes du christianisme [1]. Mais les Dominicains, qui jugeaient de l'avenir par la connaissance qu'ils avaient du passé, sentirent bientôt l'insuffisance de ces précautions, et présagèrent que tant que les individus auraient intérêt de traiter les Indiens avec rigueur, aucun réglement public ne pourrait rendre leur servitude douce ni même tolérable. Ils jugèrent qu'il serait inutile de consumer leur temps et leurs forces à essayer de communiquer les vérités sublimes de l'évangile à des hommes dont l'ame était abattue et l'esprit affaibli par l'oppression. Quelques-uns de ces missionnaires découragés demandèrent à leurs supérieurs la permission de passer sur le continent, pour y remplir l'objet de leur mission parmi ceux des Indiens qui n'étaient pas encore corrompus par l'exemple des Espagnols, ni prévenus par leurs cruautés contre les dogmes du christianisme. Ceux qui restèrent à l'Espagnola continuèrent de faire des remontrances avec une fermeté décente contre la servitude des Indiens [2].

(1) Herrera, *Decad. lib. IX, cap.* 14.

(2) Herrera, *Decad. I, lib. IX, cap.* 14. Touron, *Hist. gén. de l'Amérique, tom. I, p.* 352.

Les opérations violentes d'Albuquerque, qui venait d'être chargé du partage des Indiens, rallumèrent le zèle des Dominicains contre les *repartimientos*, et suscitèrent à ce peuple opprimé un avocat doué du courage, des talents et de l'activité nécessaires pour défendre une cause si désespérée. Cet homme zélé fut Barthélemi de Las Casas, natif de Séville, et l'un des ecclésiastiques qui accompagnèrent Colomb au second voyage des Espagnols, lorsqu'on voulut commencer un établissement dans l'île Espagnola. Il avait adopté de bonne heure l'opinion dominante parmi les ecclésiastiques, qui regardaient comme une injustice de réduire les Indiens en servitude; et, pour montrer sa sincérité et sa conviction, il renonça à la portion d'Indiens qui lui était échue lors du partage qu'on en avait fait entre les conquérants, déclarant qu'il pleurerait toujours la faute dont il s'était rendu coupable en exerçant pendant un moment sur ses frères cette domination impie [1]. Dès lors il fut le patron déclaré des Indiens, et par son courage à les défendre, aussi bien que par le respect qu'inspiraient ses talents et son caractère, il eut souvent le bonheur d'arrêter les excès de ses compatriotes. Il s'éleva vivement contre les opérations d'Albuquerque, et quoiqu'il eût bientôt découvert que l'intérêt du

1517

Barthélemi de Las Casas entreprend la défense des Indiens.

(1) Fr. Aug. Davila Padilla, *Hist. de la Fundacion de la provincia de St.-Jago de Mexico*, *pag.* 303, 304. Herrera, *Decad. I, lib. X, cap.* 12.

1517 gouverneur le rendait sourd à toutes les sollicitations, il n'abandonna pas pour cela la malheureuse nation dont il avait épousé la cause. Il partit pour l'Espagne avec la ferme espérance qu'il ouvrirait les yeux et toucherait le cœur de Ferdinand en lui faisant le tableau de l'oppression que souffraient ses nouveaux sujets [1].

Il obtint facilement une audience du roi, dont la santé était fort altérée. Il mit sous ses yeux avec autant de liberté que d'éloquence les effets funestes des *repartimientos* dans le Nouveau-Monde, lui reprochant avec courage d'avoir autorisé ces mesures impies qui avaient porté la misère et la destruction sur une race nombreuse d'hommes innocents que la Providence avait confiés à ses soins. Ferdinand, dont l'esprit et le corps étaient affaiblis par la maladie, fut vivement alarmé de ce reproche d'impiété, qu'il aurait méprisé dans d'autres circonstances. Il écouta le discours de Las Casas avec les marques d'un grand repentir, et promit de s'occuper sérieusement des moyens de réparer les maux dont on se plaignait. Mais la mort l'empêcha d'exécuter cette résolution. Charles d'Autriche, à qui tous ces royaumes furent dévolus, faisait alors sa résidence dans ses états des Pays-Bas. Las Casas avec son ardeur accoutumée se préparait à partir

(1) Herrera, *Decad. I*, *lib. X*, *cap.* 12; *Decad. II*, *lib. I*, *cap.* 2. Davila Padilla, *Hist.*, *pag.* 304.

pour la Flandre, dans la vue de prévenir le jeune monarque, lorsque le cardinal Ximenès, devenu régent de Castille, lui ordonna de renoncer à ce voyage, et lui promit d'écouter lui-même ses plaintes. 1517

Réglements du cardinal Ximenès.

Le cardinal pesa la matière avec l'attention que méritait son importance, et comme son esprit ardent aimait les plans hardis et peu communs, celui qu'il adopta très promptement étonna les ministres espagnols, accoutumés aux lenteurs et aux formalités de l'administration de Ferdinand. Sans égard ni aux droits que réclamait don Diego Colomb, ni aux règles établies par le feu roi, il se détermina à envoyer en Amérique trois surintendants de toutes les colonies avec l'autorité suffisante pour décider en dernier ressort la grande question de la liberté des Indiens, après qu'ils auraient examiné sur les lieux toutes les circonstances. Le choix de ces surintendants était délicat. Tous les laïques, tant ceux qui étaient établis en Amérique que ceux qui avaient été consultés sur l'administration de ce département, avaient déclaré leur opinion et pensaient que les Espagnols ne pouvaient conserver leurs établissements au Nouveau-Monde, à moins qu'on ne leur permît de retenir les Indiens dans la servitude. Ximenès crut donc qu'il ne pouvait compter sur leur impartialité et se détermina à donner sa confiance à des ecclésias-

1517 tiques. Mais comme d'un autre côté les Dominicains et les Franciscains avaient épousé des sentiments contraires, il exclut ces deux ordres religieux. Il fit tomber son choix sur les moines appelés *Hiéronimites*, communauté peu nombreuse en Espagne, mais qui y jouissait d'une grande considération. D'après le conseil de leur général et de concert avec Las Casas, il choisit parmi eux trois sujets qu'il jugea dignes de cet important emploi. Il leur associa Zuazo, jurisconsulte, d'une probité distinguée, auquel il donna tout pouvoir de régler l'administration de la justice dans les colonies. Las Casas fut chargé de les accompagner avec le titre de protecteur des Indiens[1].

Confier un pouvoir assez étendu pour changer en un moment tout le système du gouvernement du Nouveau-Monde, à quatre personnes que leur état et leur condition n'appelaient pas à de si hauts emplois, parut à Zapata et aux autres ministres du dernier roi une démarche si extraordinaire et si dangereuse qu'ils refusèrent d'expédier les ordres nécessaires pour l'exécution. Mais Ximenès n'était pas disposé à souffrir patiemment qu'on mît aucun obstacle à ses projets. Il envoya chercher les ministres, leur parla d'un ton si haut et les effraya tellement qu'ils obéirent sur-le-champ[2]. Les surintendants,

(1) Herrera, *Decad. II, lib. II, cap.* 3.

(2) Ibid. *cap.* 6.

leur associé Zuazo et Las Casas, s'embarquèrent 1517
pour Santo-Domingo. A leur arrivée, le premier usage qu'ils firent de leur autorité fut de mettre en liberté tous les Indiens qui avaient été donnés aux courtisans espagnols, et à toute personne non résidente en Amérique. Cet acte de vigueur, joint à ce qu'on avait appris d'Espagne sur l'objet de leur commission, répandit une alarme générale. Les colons conclurent qu'on allait leur enlever en un moment tous les bras avec lesquels ils conduisaient leurs travaux et que leur ruine était inévitable. Mais les PP. de Saint-Jérôme se conduisirent avec tant de précaution et de prudence que les craintes furent bientôt dissipées. Ils montrèrent dans toute leur administration une connaissance du monde et des affaires qu'on acquiert rarement dans le cloître, et une modération et une douceur encore plus rares parmi des hommes accoutumés à l'austérité de la vie monastique. Ils écoutèrent tout le monde; ils comparèrent les différentes informations qu'ils avaient recueillies, et après une mûre délibération ils demeurèrent persuadés que l'état de la colonie rendait le plan de Las Casas, vers lequel penchait le cardinal, impossible dans l'exécution. Ils se convainquirent que les Espagnols établis en Amérique étaient en trop petit nombre pour pouvoir exploiter les mines déjà ouvertes et cultiver le pays; que pour ces deux genres de travaux ils ne pouvaient se passer des Indiens;

1517 que, si on leur ôtait ce secours, il faudrait abandonner les conquêtes, ou au moins perdre tous les avantages qu'on en retirait; qu'il n'y avait aucun motif assez puissant pour faire surmonter aux Indiens rendus libres leur répugnance naturelle à toute espèce de travail, et qu'il fallait l'autorité d'un maître pour les y forcer; que, si on ne les tenait pas sous une discipline toujours vigilante, leur indolence et leur indifférence naturelles ne leur permettraient jamais de recevoir l'instruction chrétienne, ni d'observer les pratiques de la religion. D'après tous ces motifs ils trouvèrent nécessaire de tolérer les *repartimientos* et l'esclavage des Américains. Ils s'efforcèrent en même temps de prévenir les funestes effets de cette tolérance et d'assurer aux Indiens le meilleur traitement qu'on pût concilier avec l'état de servitude. Dans cette vue ils renouvelèrent les premiers réglements, y en ajoutèrent de nouveaux, ne négligèrent aucune des précautions qui pouvaient diminuer la pesanteur du joug; enfin ils employèrent leur autorité, leur exemple et leurs exhortations à inspirer à leurs compatriotes des sentiments d'équité et de douceur pour ces Indiens, dont le travail leur était indispensable. Zuazo, dans son département, seconda les efforts des surintendants. Il réforma les cours de justice, afin de rendre leurs décisions plus équitables et plus promptes, et fit divers réglements pour mettre sur un meilleur pied la police intérieure

de la colonie. Tous les Espagnols du Nouveau-Monde témoignèrent leur satisfaction de la conduite de Zuazo et de ses associés, et admirèrent la hardiesse de Ximenès, qui s'était écarté si fort des routes ordinaires dans la formation de son plan, et sa sagacité dans le choix des personnes auxquelles il avait donné sa confiance, et qui en étaient dignes par leur sagesse, leur modération et leur désintéressement [1]. 1517

Mécontentement de Las Casas.

Las Casas seul était mécontent. Les considérations dictées par la prudence qui avaient déterminé les surintendants ne faisaient aucune impression sur lui. Le parti qu'ils prenaient de conformer leurs réglements à l'état de la colonie, lui paraissait l'ouvrage d'une politique mondaine et timide, qui consacrait une injustice parce qu'elle était avantageuse. Il prétendait que les Indiens étaient libres par le droit de nature, et, comme leur protecteur, il sommait les surintendants de ne pas les dépouiller du privilége commun de l'humanité. Les surintendants reçurent ses remontrances les plus âpres sans émotion et sans s'écarter en rien de leur plan. Les colons espagnols ne furent pas si modérés à son égard, et la fermeté avec laquelle il insistait sur une demande qui leur était si odieuse l'exposa souvent au danger d'être massacré. Las Casas, pour se garantir de la

(1) Herrera, *Decad. II*, *lib. II*, *cap.* 15. Remesal, *Hist. gén. lib. II*, *cap.* 14, 15, 16.

1517 fureur des colons, fut obligé de chercher un asile dans un couvent, et, voyant que tous ses efforts en Amérique étaient sans effet, il repartit pour l'Europe bien résolu de ne pas abandonner la défense d'un peuple qu'il regardait comme victime d'une oppression cruelle[1].

Ses négociations avec les ministres de Charles V.

S'il eût trouvé dans Ximenès la même vigueur d'esprit que ce ministre mettait ordinairement aux affaires, il eût été vraisemblablement fort mal reçu. Mais le cardinal était atteint d'une maladie mortelle et se préparait à remettre l'autorité dans les mains du jeune roi, qu'on attendait de jour en jour des Pays-Bas. Charles arriva, prit possession du gouvernement, et, par la mort de Ximenès, perdit un ministre qui aurait mérité sa confiance par sa droiture et ses talents. Beaucoup de seigneurs flamands avaient accompagné leur souverain en Espagne. L'attachement naturel de Charles pour ses compatriotes l'engageait à les consulter sur toutes les affaires de son nouveau royaume, et ces étrangers montrèrent un empressement indiscret à se mêler de tout et à s'emparer de presque toutes les parties de l'administration[2]. La direction des affaires d'Amérique était un objet trop séduisant pour leur échapper. Las Casas remarqua leur crédit naissant. Quoique les hommes à projets soient communément

(1) Herrera, *Decad. II, lib. II, cap.* 16.
(2) *Hist. du règne de Charles V, vol.* 2, *p.* 43.

trop ardents pour se conduire avec beaucoup d'a- 1517
dresse, celui-ci était doué de cette infatigable activité qui réussit quelquefois mieux que l'esprit le plus délié. Il fit sa cour aux ministres flamands avec assiduité. Il mit sous leurs yeux l'absurdité de toutes les maximes adoptées jusque là dans le gouvernement de l'Amérique, et particulièrement le vice des dispositions faites par Ximenès. La mémoire de Ferdinand était odieuse aux Flamands. La vertu et les talents de Ximenès avaient été pour eux des motifs de jalousie. Ils désiraient vivement de trouver des prétextes plausibles pour condamner les mesures du ministre et du défunt monarque, et pour décrier la politique de l'un et de l'autre. Les amis de don Diégo Colomb, aussi bien que les courtisans espagnols qui avaient eu à se plaindre de l'administration du cardinal, se joignirent à Las Casas pour désapprouver la commission des surintendants en Amérique. Cette union de tant de passions et d'intérêts devint si puissante, que les Hiéronimites et Zuazo furent rappelés. Rodrigue de Figueroa, jurisconsulte estimé, nommé premier juge de l'île, reçut, d'après les instances de Las Casas, des instructions nouvelles pour examiner encore avec la plus grande attention la question importante élevée entre cet ecclésiastique et les colons, relativement à la manière dont on devait traiter les Indiens. En attendant, il était autorisé à faire tout

1517 ce qui serait possible pour soulager leurs maux et prévenir leur entière destruction[1].

Projet pour fournir les colonies de noirs.

Ce fut tout ce que le zèle de Las Casas put obtenir alors en faveur des Indiens. L'impossibilité de faire faire aux colonies aucun progrès, à moins que les colons espagnols ne pussent forcer les Américains au travail, était une objection insurmontable à l'exécution de son plan de liberté. Pour écarter cet obstacle, Las Casas proposa d'acheter dans les établissements des Portugais à la côte d'Afrique un nombre suffisant de noirs et de les transporter en Amérique, où on les emploierait comme esclaves au travail des mines et à la culture du sol[2]. Les premiers avantages que les Portugais avaient retirés de leurs découvertes en Afrique leur avaient été procurés par la vente des esclaves. Plusieurs circonstances concouraient à faire revivre cet odieux commerce, aboli depuis long-temps en Europe, et aussi contraire aux sentiments de l'humanité qu'aux principes de la religion. Dès l'an 1503 on avait envoyé en Amérique un petit nombre d'esclaves nègres[3]. En 1511, Ferdinand avait permis qu'on y en portât une plus grande quantité[4]. On trouva que cette espèce d'hommes était plus robuste que les Américains, plus capable de résister à une grande fatigue

(1) Herrera, *Decad. II, lib. II, cap.* 16, 19, 21; *lib. III, cap.* 7, 8.

(2) Voyez la note 31.

(3) Herrera, *Decad. I, lib. V, cap.* 12.

(4) Ibid. *lib. VIII, cap.* 9.

et plus patiente sous le joug de la servitude. On reconnut que le travail d'un noir équivalait à celui de quatre Américains [1]. Le cardinal Ximenès avait été sollicité de permettre et d'encourager ce commerce; mais il avait repoussé le projet avec fermeté, parce qu'il avait senti combien il était injuste de réduire une race d'hommes en esclavage en délibérant sur les moyens de rendre la liberté à une autre [2]. Mais Las Casas, inconséquent comme le sont tous les esprits qui se portent avec une impétuosité opiniâtre vers une opinion favorite, était incapable de faire cette réflexion. Pendant qu'il combattait avec tant de chaleur pour la liberté des habitants du Nouveau-Monde, il travaillait à rendre esclaves ceux d'une autre partie; et dans la chaleur de son zèle pour sauver les Américains du joug, il prononçait sans scrupule qu'il était juste et utile d'en imposer un plus pesant encore sur les Africains. Malheureusement pour ces derniers, le plan de Las Casas fut adopté [3]. Charles accorda à un de ses courtisans flamands le privilége exclusif d'importer en Amérique quatre mille noirs. Celui-ci vendit son privilége pour vingt-cinq mille ducats [4] à des marchands génois, qui les premiers établirent avec une

1517

(1) Ibid. *lib. IX*, *cap.* 5.

(2) Herrera, *Decad. II, lib. II, cap.* 8.

(3) Voyez la note 31.

(4) 24,000 ducats, suivant M. de Navarrete, *Introduction à la Collection des voyages et découvertes des Espagnols, etc.*, § 58. (D. L. R.)

1517 forme régulière entre l'Afrique et l'Amérique ce commerce d'hommes, qui a reçu depuis de si grands accroissements [1].

Las Casas propose d'envoyer des cultivateurs à l'Espagnola.

Mais les marchands génois, conduisant leurs opérations avec l'avidité ordinaire aux monopoleurs, demandèrent bientôt un prix si exorbitant des noirs qu'ils portaient à l'Espagnola, qu'on y en vendit trop peu pour améliorer l'état de la colonie. Las Casas, dont le zèle était aussi inventif qu'infatigable, eut recours à un autre expédient pour soulager les Indiens. Il avait observé que le plus grand nombre de ceux qui jusque là s'étaient établis en Amérique étaient des soldats ou des matelots employés à la découverte ou à la conquête de ces régions, des fils cadets de familles nobles attirés par l'espoir de s'enrichir promptement, ou des aventuriers sans ressource et forcés d'abandonner leur patrie par leurs crimes ou par leur indigence. A la place de ces hommes avides, sans mœurs, incapables de l'industrie persévérante et de l'économie nécessaire dans l'établissement d'une colonie, il proposa d'envoyer à l'Espagnola et dans les autres îles un nombre suffisant de cultivateurs et d'artisans auxquels on donnerait des encouragements pour s'y transporter. De tels hommes, accoutumés à la fatigue, seraient en état de soutenir des travaux dont les Américains étaient incapables par la faiblesse de leur constitution, et

(1) Herrera, *Decad. II, lib. II, cap.* 20.

bientôt ils deviendraient eux-mêmes, par la culture, de riches et d'utiles citoyens. Mais, quoiqu'on eût grand besoin d'une nouvelle recrue d'habitants à l'Espagnola, où la petite vérole venait de se montrer et d'emporter un nombre considérable d'Indiens, ce projet, malgré l'appui des ministres flamands, fut traversé par l'évêque de Burgos, toujours opposé aux plans de Las Casas [1]. 1517

Il forme le projet d'une nouvelle colonie.

Ce dernier commençait alors à désespérer de faire aucun bien aux Indiens dans les établissements déjà formés par les Espagnols. Le mal était trop invétéré pour céder aux remèdes. On faisait tous les jours des découvertes nouvelles dans le continent, qui donnaient de hautes idées de sa population et de son étendue. Dans toutes ces vastes régions il n'y avait encore qu'une seule colonie très faible, et, si l'on en exceptait un petit espace sur l'isthme de Darien, les naturels étaient maîtres de tout le pays. C'était là un champ nouveau et plus étendu pour le zèle et l'humanité de Las Casas, qui se flattait de pouvoir empêcher qu'on y introduisît le pernicieux système d'administration qu'il n'avait pu détruire dans les lieux où il était déjà tout établi. Plein de ces espérances, il sollicita une concession de la partie qui s'étend le long de la côte, depuis le golfe de Paria jusqu'à la frontière occidentale de cette province, aujourd'hui connue sous le nom de Sainte-

(1) Herrera, *Decad. II, lib. II, cap.* 21.

1517 Marthe. Il proposa d'y établir une colonie formée de cultivateurs, d'artisans et d'ecclésiastiques. Il s'engagea à civiliser, dans l'espace de deux ans, dix mille Indiens, et à les instruire assez bien dans les arts utiles pour pouvoir tirer de leurs travaux et de leur industrie un revenu de quinze mille ducats pour la couronne. Il promettait aussi qu'en dix ans sa colonie aurait fait assez de progrès pour rendre au gouvernement soixante mille ducats par an. Il stipula qu'aucun navigateur ou soldat ne pourrait s'y établir, et qu'aucun Espagnol n'y mettrait le pied sans sa permission. Il alla même jusqu'à vouloir que les gens qu'il emmènerait eussent un habillement particulier, différent de celui des Espagnols, afin qu'ils ne parussent point aux Indiens de ces districts de la même race d'hommes qui avait apporté tant de calamités à l'Amérique [1]. Par ce plan, dont je ne donne qu'une légère esquisse, il paraît clairement que les idées de Las Casas, sur la manière de civiliser et de traiter les Indiens, étaient fort semblables à celles que les jésuites ont suivies depuis dans leurs grandes entreprises sur l'autre partie du même continent. Las Casas supposait que les Européens, employant l'ascendant que leur donnaient une intelligence supérieure et de plus grands progrès dans les sciences et les arts, pourraient conduire, par degrés, l'esprit des Américains à

(1) Herrera, *Decad. II, lib. IV, cap.* 2.

goûter ces moyens de bonheur dont ils étaient dé- 1517
pourvus, leur faire cultiver les arts de l'homme en société et les rendre capables de jouir des avantages de la vie civile.

L'évêque de Burgos et le conseil des Indes regardèrent le plan de Las Casas non-seulement comme chimérique, mais comme extrêmement dangereux. Ils pensaient que l'esprit des Américains était naturellement si borné et leur indolence si excessive, qu'on ne réussirait jamais à les instruire, ni à leur faire faire aucun progrès. Ils prétendaient qu'il serait fort imprudent de donner une autorité si grande sur un pays de mille milles de côtes à un enthousiaste visionnaire et présomptueux, étranger aux affaires et sans connaissance de l'art du gouvernement. Las Casas, qui s'attendait à cette résistance, ne se découragea point. Il eut recours encore aux favoris flamands, qui appuyèrent ses vues auprès de Charles V avec beaucoup de zèle, précisément parce que les ministres

Son projet est favorablement reçu.

espagnols les avaient rejetées. Ils déterminèrent le 1519
monarque, qui venait d'être élevé à l'empire, à renvoyer l'examen de cette affaire à un certain nombre de membres de son conseil privé, et Las Casas ayant récusé tous les membres du conseil des Indes, comme prévenus et intéressés, tous furent exclus. La décision des juges choisis à la recommandation des Flamands fut entièrement con-

1517 forme aux sentiments de ces derniers. On approuva le nouveau plan, et l'on donna des ordres pour le mettre à exécution, mais en restreignant le territoire accordé à Las Casas à trois cents milles le long de la côte de Cumana, d'où il lui serait libre de s'étendre dans les parties intérieures du pays [1].

Délibération solennelle sur la manière dont on devait traiter les Indiens.

Cette décision trouva des censeurs. Presque tous ceux qui avaient été en Amérique la blâmaient et soutenaient leur opinion avec tant de confiance et par des raisons si plausibles, qu'on crut devoir s'arrêter et examiner de nouveau la question avec plus de soin. Charles lui-même, quoique accoutumé dans sa jeunesse à suivre les sentiments de ses ministres avec une déférence et une soumission qui n'annonçaient pas la vigueur et la fermeté d'esprit qu'il montra dans un âge plus mûr, commença à soupçonner que la chaleur que les Flamands mettaient dans toutes les affaires relatives à l'Amérique avait pour principe quelque motif dont il devait se défier; il déclara qu'il était déterminé à approfondir lui-même la question agitée depuis si longtemps sur le caractère des Américains et sur la

20 juin. manière la plus convenable de les traiter. Il se présenta bientôt une circonstance qui rendait cette discussion plus facile. Quevedo, évêque du Da-

(1) Gomara, *Hist. gén. chap.* 77. Herrera, *Decad. II, lib. IV, cap.* 3. Oviedo, *l. XIX, cap.* 5.

rien, qui avait accompagné Pedrarias sur le continent en 1513, venait de prendre terre à Barcelonne, où la cour faisait alors sa résidence. On sut bientôt que ses sentiments sur les facultés et les dispositions des Américains différaient de ceux de Las Casas, et Charles imagina assez naturellement qu'en écoutant et en comparant les raisons de deux personnages respectables qui, par un long séjour en Amérique, avaient eu le temps d'observer les mœurs du peuple qu'il s'agissait de faire connaître, il serait en état de découvrir lequel des deux avait formé son opinion avec plus de justesse et de discernement. 1517

On désigna pour cet examen un jour fixe et une audience solennelle. L'empereur parut avec une pompe extraordinaire et se plaça sur son trône dans la grande salle de son palais. Ses courtisans l'environnaient. Don Diégo Colomb, amiral des Indes, fut appelé. L'évêque du Darien fut invité à dire le premier son avis. Son discours ne fut pas long. Il commença par déplorer les malheurs de l'Amérique et la destruction d'un grand nombre de ses habitants, qu'il reconnut être en partie l'effet de l'excessive dureté et de l'imprudence des Espagnols; mais il déclara que tous les habitants du Nouveau-Monde qu'il avait observés, soit dans le continent, soit dans les îles, lui avaient paru une espèce d'hommes destinés à la servitude par l'in-

1517 fériorité de leur intelligence et de leurs talents naturels, et qu'il serait impossible de les instruire, ni de leur faire faire aucun progrès vers la civilisation, si on ne les tenait pas sous l'autorité continuelle d'un maître. Las Casas s'étendit davantage et défendit son sentiment avec plus de chaleur. Il s'éleva avec indignation contre l'idée qu'il y eût aucune race d'hommes née pour la servitude, et attaqua cette opinion comme irréligieuse et inhumaine. Il assura que les Américains ne manquaient pas d'intelligence et qu'elle n'avait besoin que d'être cultivée; qu'ils étaient capables d'apprendre les principes de la religion et de se former à l'industrie et aux arts de la vie sociale; que leur douceur et leur timidité naturelle les rendant soumis et dociles, on pouvait les conduire et les former, pourvu qu'on ne les traitât pas durement. Il protesta que dans le plan qu'il avait proposé ses vues étaient pures et désintéressées, et que, quelque avantage que l'adoption de ce plan dût procurer à la couronne de Castille, il n'avait jamais demandé et ne voudrait jamais recevoir aucune récompense de ses travaux.

Le plan de Las Casas est approuvé.

Charles, après avoir entendu les deux plaidoyers et consulté ses ministres, ne se crut pas encore assez
1520 bien instruit pour prendre une résolution générale relativement à la condition des Américains; mais comme il avait une entière confiance en la probité

de Las Casas, et que l'évêque du Darien lui-même convenait que l'affaire était assez importante pour qu'on pût essayer le plan proposé, il céda à Las Casas, par des lettres-patentes, la partie de la côte de Cumana dont nous avons fait mention plus haut, avec tout pouvoir d'y établir une colonie sur le plan qu'il avait proposé [1]. 1517

Il fait ses préparatifs.

Las Casas pressa les préparatifs de son voyage avec son ardeur accoutumée; mais, soit par son inexpérience dans ce genre d'affaires, soit par l'opposition secrète des nobles Espagnols, qui craignaient que l'émigration de tant de personnes ne leur enlevât un grand nombre de bras utiles employés à la culture de leurs terres, il ne put déterminer qu'environ deux cents cultivateurs ou artisans à l'accompagner à Cumana.

Il part pour l'Amérique et y rencontre de grands obstacles.

Rien cependant ne put amortir son zèle. Il mit à la voile avec cette petite troupe, à peine suffisante pour prendre possession du vaste territoire qu'on lui accordait, et avec laquelle il était impossible de réussir à en civiliser les habitants. Le premier endroit où il toucha fut l'île de Porto-Rico. Là il eut connaissance d'un nouvel obstacle à l'exécution de son plan, plus difficile à surmonter qu'aucun de ceux qu'il avait rencontrés jusqu'alors. Lorsqu'il avait quitté l'Amérique, en 1517, les Espagnols n'avaient

(1) Herrera, *Decad. II, lib. IV, cap.* 3, 4, 5. Argensola, *Annales de Aragon,* 74, 97. Remesal, *Hist. gén. lib. II, cap.* 19, 20.

1517 presque aucun commerce avec le continent, si l'on excepte les pays voisins du golfe du Darien. Mais tous les genres de travaux s'affaiblissant de jour en en jour à l'Espagnola par la destruction rapide des naturels du pays, les Espagnols manquaient de bras pour continuer les entreprises déjà formées, et ce besoin les avait fait recourir à tous les expédients qu'ils pouvaient imaginer pour y suppléer. On leur avait porté beaucoup de nègres, mais le prix en était monté si haut que la plupart des colons ne pouvaient y atteindre. Pour se procurer des esclaves à meilleur marché, quelques-uns d'entre eux armèrent des vaisseaux et se mirent à croiser le long des côtes du continent. Dans les lieux où ils étaient inférieurs en force, ils commerçaient avec les naturels et leur donnaient des quincailleries d'Europe pour les plaques d'or qui servaient d'ornements à ces peuples; mais partout où ils pouvaient surprendre les Indiens ou s'en emparer par la force, ils les enlevaient et les vendaient à l'Espagnola[1]. Cette piraterie était accompagnée des plus grandes atrocités. Le nom espagnol devint en horreur sur tout le continent. Dès qu'un vaisseau paraissait, les habitants fuyaient dans les bois ou couraient au rivage en armes pour repousser ces cruels ennemis de leur tranquillité. Quelquefois ils forçaient les Espagnols à se retirer avec précipitation, ou ils les massacraient. Dans la

(1) Herrera, *Decad. III, lib. II, cap.* 3.

violence de leur ressentiment contre toute la nation 1517
espagnole ils assassinèrent deux missionnaires dominicains que le zèle avait portés à s'établir dans la province de Cumana [1]. Ce meurtre de personnes révérées pour la sainteté de leur vie excita une grande indignation parmi les colons de l'Espagnola; au milieu de la licence de leurs mœurs et de la cruauté de leurs actions, ils étaient pleins d'un zèle si ardent pour la religion et d'un respect si superstitieux pour ses ministres, qu'ils résolurent de punir ce crime d'une manière qui pût servir d'exemple, non-seulement sur ceux qui l'avaient commis, mais sur la nation entière. Pour l'exécution de ce projet ils donnèrent le commandement de cinq vaisseaux et de trois cents hommes à Diego Ocampo, avec ordre de détruire par le fer et par le feu tout le pays de Cumana, et d'en faire les habitants esclaves pour être transportés à l'Espagnola. Las Casas trouva à Porto-Rico cette escadre faisant voile vers le continent; et Ocampo ayant refusé de différer son voyage, il comprit qu'il lui serait impossible de tenter l'exécution de son plan de paix dans un pays qui allait être le théâtre de la guerre et de la désolation [2].

Dans l'espérance d'apporter quelque remède aux suites funestes de ce malheureux incident, il s'embarqua pour Santo-Domingo, laissant ceux qui l'a-

12 avril. Il travaille à les surmonter.

(1) Oviedo, *Hist. lib. XIX, cap.* 3.

(2) Herrera, *Decad. II, lib. IX, cap.* 8, 9.

1517 vaient suivi cantonnés parmi les colons de Porto-Rico. Plusieurs circonstances concoururent à le faire recevoir fort mal à l'Espagnola. En travaillant à soulager les Indiens, il avait censuré la conduite de ses compatriotes, les colons de l'Espagnola, avec tant de sévérité, qu'il leur était devenu universellement odieux. Ils regardaient le succès de sa tentative comme devant entraîner leur ruine. Ils attendaient de grandes recrues d'esclaves de Cumana, et ces espérances s'évanouissaient si Las Casas parvenait à y établir sa colonie. Figueroa, en conséquence d'un plan formé en Espagne pour déterminer le degré d'intelligence et de docilité des Indiens, avait fait une expérience qui paraissait décisive contre le système de Las Casas. Il en avait rassemblé à l'Espagnola un assez grand nombre, et les avait établis dans deux villages, leur laissant une entière liberté et les abandonnant à leur propre conduite; mais ces Indiens accoutumés à un genre de vie extrêmement différent, incapables de prendre en si peu de temps de nouvelles habitudes, et d'ailleurs découragés par leur malheur particulier et par celui de leur patrie, se donnèrent si peu de peine pour cultiver le terrain qu'on leur avait alloué, parurent si dépourvus de soin et de prévoyance pour fournir à leurs propres besoins, et si éloignés de tout ordre et de tout travail régulier, que les Espagnols en conclurent qu'il était impossible de les former à une

vie sociale, et qu'il fallait les regarder comme des enfants condamnés à rester continuellement sous la tutelle des Européens, qui leur étaient supérieurs en sagesse et en sagacité[1]. 1517

Son projet échoue entièrement.

Malgré la réunion de toutes ces circonstances, qui armaient si fortement contre ses mesures ceux-mêmes à qui il s'adressait pour les mettre à exécution, Las Casas, par son activité et sa persévérance, par quelques condescendances et beaucoup de menaces, obtint à la fin un petit corps de troupes pour protéger sa colonie au premier moment de son établissement. Mais à son retour à Porto-Rico, les maladies lui avaient déjà enlevé beaucoup de ses gens, et les autres, ayant trouvé quelque occupation dans l'île, refusèrent de le suivre. Avec ce qui lui restait de monde il fit voile vers Cumana. Ocampo avait exécuté sa commission dans cette province avec tant de barbarie, il avait massacré ou envoyé en esclavage à l'Espagnola un si grand nombre d'Indiens, que tout ce qui restait de ces malheureux s'était enfui dans les bois, et que le petit établissement qu'il avait formé dans un lieu nommé par lui Tolède, se trouvant dans un pays désert, touchait à sa destruction. Ce fut cependant en ce même endroit que Las Casas fut obligé de fixer sa résidence. Abandonné et par les troupes qu'on lui avait données pour le protéger, et par le détachement d'Ocampo, qui

(1) Herrera, *Decad. II, lib. X, cap. 5.*

1517 avait prévu les calamités auxquelles il devait s'attendre dans un poste si misérable, il prit les précautions qu'il jugea les meilleures pour la sûreté et la subsistance de ses colons; mais, comme elles étaient encore bien insuffisantes, il retourna à l'Espagnola solliciter des secours plus puissants, afin de sauver des hommes que leur confiance en lui avait engagés à courir de si grands dangers. Bientôt après son départ, les naturels du pays, ayant reconnu la faiblesse des Espagnols, s'assemblèrent secrètement, les attaquèrent avec la furie naturelle à des hommes réduits au désespoir par les barbaries qu'on avait exercées contre eux, en firent périr un grand nombre, et forcèrent le reste à se retirer à l'île de Cubagua dans la plus grande consternation. La petite colonie qui y était établie pour la pêche des perles partagea la terreur panique dont les fugitifs étaient saisis, et abandonna l'île. Enfin, il ne resta pas un seul Espagnol dans aucune partie du continent ou des îles adjacentes, depuis le golfe de Paria jusqu'aux confins du Darien. Accablé par cette succession de désastres et voyant cette fin malheureuse de tous ses grands projets, Las Casas n'osa plus se montrer; il s'enferma dans le couvent des dominicains à Santo-Domingo, et prit bientôt après l'habit de cet ordre[1].

(1) Herrera, *Decad. II*, *lib. X*, *cap.* 5; *Decad. III, lib. II*, *cap*, 3, 4, 5. Oviedo, *Hist. lib. XIX*, *cap.* 5. Gomara, *cap.* 77. Davila Padilla, *lib. I*, *cap.* 97. Remesal, *Hist. gén. lib. II*, *cap.* 22, 23.

Quoique la destruction de la colonie de Cumana ne soit arrivée qu'en l'an 1521, je n'ai pas voulu interrompre le récit des négociations de Las Casas depuis leur origine jusqu'à leur issue. Son système fut l'objet d'une longue et sérieuse discussion, et quoique ses tentatives en faveur des Américains opprimés n'aient pas été suivies du succès qu'il en espérait (sans doute avec trop de confiance), soit par son imprudence, soit par la haine active de ses ennemis, elles donnèrent lieu à divers réglements qui furent de quelque utilité à ces malheureuses nations. Je reviens maintenant à l'histoire des découvertes espagnoles, en suivant l'ordre des temps[1].

1517

Nouvelles découvertes à l'ouest.

Diego Velasquès, qui avait conquis Cuba en 1511, conservait encore le gouvernement de cette île comme député de don Diego Colomb, quoiqu'il lui donnât rarement des marques de subordination et qu'il cherchât à se rendre entièrement indépendant[2]. Sous sa sage administration, Cuba devint l'un des établissements espagnols les plus florissants. L'idée avantageuse qu'on avait de cette colonie y attirait beaucoup de personnes qui espéraient y trouver des établissements solides ou quelque moyen d'occuper leur activité. Comme Cuba était la plus occidentale des îles occupées par les Espagnols, et que l'Océan, qui s'étend beaucoup plus loin à l'ouest,

(1) Herrera, *Decad. II, lib. X, cap.* 5, *pag.* 329.
(2) Herrera, *Decad. II, lib. II, cap.* 19.

1517 n'avait pas encore été visité, ces circonstances invitaient les habitants de cette île à tenter de nouvelles découvertes. Toute expédition où le courage et l'activité pouvaient conduire promptement à la richesse était plus conforme au génie de ce siècle que cette lenteur, cette patience d'industrie nécessaires pour défricher un terrain ou pour fabriquer le sucre. Plusieurs officiers qui avaient servi sous Pedrarias dans le Darien formèrent une association pour tenter des découvertes. Ils persuadèrent à François Hernandès de Cordova, riche colon de Cuba et homme d'un grand courage, de se joindre à eux et d'être leur commandant. Velasquès, non-seulement approuva leur projet, mais leur donna du secours. Comme les aventuriers qui avaient servi au Darien manquaient de tout, lui et Cordova [1] leur avancèrent de l'argent pour acheter trois petits vaisseaux et leur fournirent tout ce qui leur était nécessaire pour le commerce et pour la guerre Cent dix hommes s'embarquèrent et firent voile de San-Jago-de-Cuba, le 8 février 1517. Par le conseil de leur principal pilote, Antoine Alaminos, qui avait servi sous l'amiral Colomb, ils portèrent directement à l'ouest, se guidant d'après l'opinion de ce grand navigateur, qui avait constamment soutenu que la

(1) Il s'appelait Francisco Hernandès, et c'est toujours sous ce nom que Herrera, Torquemada et les autres écrivains espagnols le désignent; Cordova (Cordoue) n'était que le lieu de sa naissance. (D. L. R.)

route à l'ouest conduirait aux plus importantes découvertes. 1517

Le vingt et unième jour après leur départ de San-Jago ils virent terre. C'était le cap *Catoche*, qui forme la pointe orientale de cette grande péninsule en avant du continent de l'Amérique, laquelle a conservé le nom de *Yucatan* que lui donnent les habitants du pays. Comme ils approchaient du rivage ils virent venir à eux cinq canots pleins d'Indiens décemment vêtus d'habits de coton, spectacle nouveau pour les Espagnols, qui avaient trouvé jusque là l'Amérique habitée par des sauvages nus. Cordova s'efforça de gagner, par de petits présents, la bienveillance de ce peuple. Les Indiens, quoique étonnés à la vue des objets extraordinaires qui se présentaient pour la première fois à leurs yeux, invitèrent, avec une apparence de cordialité, les Espagnols à visiter leurs habitations. Les Espagnols débarquèrent, et, en s'avançant dans le pays, remarquèrent avec une nouvelle surprise de grandes maisons bâties en pierre; mais ils éprouvèrent bientôt que, si les Indiens du Yucatan étaient plus civilisés que les autres Américains, ils étaient aussi plus artificieux et plus guerriers. Le cacique, en recevant Cordova avec de vifs témoignages d'amitié, avait posté en embuscade derrière un petit bois un corps considérable d'Indiens qui, sur un signal qu'il leur fit, coururent sur les Espagnols et les

Yucatan.

1517 attaquèrent avec beaucoup de hardiesse et une espèce d'ordre militaire. A la première décharge de leurs flèches, quinze Espagnols furent blessés; mais l'explosion soudaine des armes à feu frappa les Indiens d'une si grande terreur, et ils furent si étonnés du ravage que firent parmi eux les arquebuses et les autres armes de leurs nouveaux ennemis, qu'ils s'enfuirent avec précipitation. Cordova abandonna un pays où il avait été si mal reçu, emmenant avec lui deux prisonniers et emportant les ornements d'un petit temple qu'il pilla dans sa retraite.

Campêche. Il continua sa route à l'ouest sans perdre la côte de vue, et le seizième jour il arriva à Campêche. Là les Indiens le reçurent avec plus d'hospitalité. Les Espagnols s'étonnaient beaucoup de n'avoir trouvé aucune rivière sur une côte d'une si grande étendue et qu'ils imaginaient appartenir à une île[1]. Comme l'eau commençait à leur manquer, ils s'avancèrent encore, et découvrirent à la fin l'embouchure d'une rivière à Potonchan, quelques lieues par-delà Campêche.

Cordova débarqua toutes ses troupes pour protéger ses matelots pendant qu'ils feraient de l'eau. Mais, malgré toutes ces précautions, les Indiens les attaquèrent avec une telle furie et en si grand nombre, que quarante-sept Espagnols furent tués sur

(1) Voyez les notes 32 et 33.

la place, et qu'un seul d'entre eux se retira sans être blessé. Leur commandant, quoique blessé en douze endroits, dirigea la retraite avec autant de présence d'esprit qu'il avait montré de courage dans l'action. Les Espagnols regagnèrent avec peine leurs vaisseaux. Après une tentative si malheureuse, il ne leur restait d'autre parti que de hâter leur retour à Cuba. Ils souffrirent dans le trajet tous les tourments que la soif peut faire éprouver à des hommes blessés et malades, renfermés dans de petits vaisseaux et exposés à la chaleur de la zone torride. Quelques-uns succombèrent à tant de maux dans la traversée. Cordova, leur chef, mourut peu de temps après avoir pris terre à Cuba. 1517

Voyage de Grijalva.

Toute malheureuse qu'avait été cette expédition elle anima plutôt qu'elle n'abattit la passion des Espagnols pour les entreprises. Ils avaient découvert, à une petite distance de Cuba, une contrée d'une grande étendue, qui paraissait fertile et habitée par des peuples bien plus civilisés qu'aucune autre nation alors connue en Amérique. Quoiqu'on eût eu peu de commerce avec eux, on en avait tiré quelques ornements d'or de peu de valeur, mais artistement travaillés. Ces circonstances, exagérées par des hommes qui cherchaient à rehausser le

(1) Herrera, *Decad. II, lib. II, cap.* 17, 18. *Hist. Verdadera de la conquista de la Nueva Espagna, por* Bernal Diaz del Castillo, *cap.* 1-7. Oviedo, *lib. XVII; cap.* 3. Gomara, *cap.* 52. P. Martyr. *de Insulis nuper inventis, pag.* 329.

1517 mérite de leurs exploits, étaient plus que suffisantes pour réveiller des espérances romanesques. Il s'offrit beaucoup de monde pour une nouvelle expédition. Velasquès, desirant de se distinguer par un service important qui pût lui mériter du roi l'indépendance à laquelle il aspirait dans son gouvernement de Cuba, ne se contenta pas d'exciter leur ardeur, il arma à ses dépens quatre vaisseaux pour le voyage. Deux cent quarante volontaires, parmi lesquels plusieurs avaient de la naissance et de la fortune, s'embarquèrent pour cette expédition. Elle était sous les ordres de Jean de Grijalva, jeune homme d'un mérite et d'un courage reconnus [1]. Ses instructions étaient d'observer avec attention la nature des pays qu'il découvrirait; de faire des échanges pour de l'or; et, si les circonstances lui paraissaient favorables, d'établir une colonie dans quelque position avantageuse. Il mit à la voile de
1518 San-Jago-de-Cuba le 8 avril 1518. Le pilote Alaminos suivit la même route que dans le voyage précédent; mais la violence des courants ayant entraîné les vaisseaux vers le sud, la première terre
Découverte de la Nouvelle Espagne. qu'ils reconnurent fut l'île de *Cozumel*, à l'est du Yucatan. Tous les habitants s'enfuirent dans les bois
3 mai. et dans les montagnes à l'approche des Espagnols, qui ne firent pas un long séjour dans l'île; ils arri-

(1) Orellana prétend qu'il était neveu de Velasquez; Herrera ne parle pas de cette parenté. (D. L. R.)

vèrent sans aucun accident remarquable à Poton- 1518
chan, sur le côté opposé de la péninsule. Le désir de venger leurs compatriotes massacrés en cet endroit, fortifié par leurs principes de politique, les détermina à y descendre, dans la vue de châtier les Indiens de ce district avec une rigueur et un éclat qui pussent frapper de terreur tous les peuples du voisinage. Mais quoiqu'ils eussent débarqué toutes leurs troupes et mis à terre quelques pièces de campagne, les Indiens se défendirent avec tant de courage, que les Espagnols eurent beaucoup de peine à les repousser, et se confirmèrent dans l'opinion où ils étaient déjà qu'ils trouveraient dans les habitants de ce pays des ennemis plus redoutables que tous ceux qu'ils avaient rencontrés dans les autres parties de l'Amérique. De Potonchan ils continuèrent leur route vers l'ouest, se tenant aussi près de la côte qu'il leur était possible, et mettant à l'ancre tous les soirs pour se garantir des accidents dangereux auxquels ils pouvaient être exposés dans une mer inconnue. Pendant le jour, leurs yeux, continuellement attachés sur la terre, étaient frappés de surprise et d'admiration à la vue des beautés du pays et de la nouveauté des objets qui se présentaient à eux. Ils voyaient dispersés sur la côte des villages où ils distinguaient des maisons de pierre, qui de loin leur paraissaient blanches et élevées. Dans la chaleur de leur admiration ils

1518 croyaient voir des villes ornées de tours et de créneaux [1]; et un des soldats ayant remarqué que ce pays ressemblait par son aspect à l'Espagne, Grijalva lui donna, avec un applaudissement universel, le nom de *Nouvelle-Espagne*, nom qui désigne encore cette vaste et riche province de la domination espagnole en Amérique [2]. Ils descendirent sur les bords d'une rivière appelée par les naturels *Tabasco*: la nouvelle de l'avantage qu'ils avaient remporté à Potonchan étant parvenue en cet endroit, le cacique les reçut non-seulement d'une manière amicale, mais même leur fit des présents considérables qui confirmèrent les hautes idées que les Espagnols avaient prises de la richesse et de la fertilité du pays. Ces idées s'étendirent et se fortifièrent encore par ce qui leur arriva dans le lieu où ils touchèrent ensuite; c'était à l'ouest de Tabasco dans la province connue depuis sous le nom de *Guaxaca*. Ils y furent accueillis avec des marques de respect extraordinaire, comme des êtres au-dessus de l'humanité. Lorsqu'ils débarquèrent les naturels brûlaient devant eux un encens de gomme copale, et leur présentaient en offrande

Tabasco, 9 juin.

Guaxaca.

(1) Voyez la note 34.

(2) François de Montejo, l'un des officiers de Grijalva, fut le premier Espagnol qui débarqua sur cette côte, où il eut une entrevue avec les envoyés de Montezuma qui, ayant été instruit du voyage de Hernandez de Cordova, et de l'apparition dans son empire de soldats étrangers, avait ordonné qu'on prît des informations sur leur compte. (D. L. R.)

tout ce que leur pays avait de plus précieux. Ils s'empressèrent d'établir un commerce avec ces étrangers, et en six jours les Espagnols obtinrent des bijoux d'or d'un travail curieux, pour la valeur de quinze mille pezos, en échange de quelques bagatelles européennes de vil prix. Les deux prisonniers que Hernandez de Cordova avait emmenés du Yucatan avaient jusqu'alors servi d'interprètes; mais comme ils ne comprenaient pas la langue de ce nouveau pays, les naturels firent entendre par signes qu'ils étaient sujets d'un grand monarque appelé Montézuma, dont la domination s'étendait sur cette province ainsi que sur plusieurs autres. Grijalva quitta cet endroit, dont il dut être fort satisfait, et continua sa route vers l'ouest. Il débarqua sur une petite île qu'il nomma l'*Ile des Sacrifices*, parce que ce fut là que les Espagnols virent pour la première fois l'horrible spectacle de victimes humaines que la barbare superstition des naturels offrait à leurs dieux. Il toucha à une autre petite île, qu'il appela Saint-Jean-de-Ulua. Il dépêcha de cette île Pierre de Alvarado, un de ses officiers, à Velasquès, avec un détail circonstancié des importantes découvertes qu'il avait faites, et avec les richesses qu'il avait obtenues en trafiquant avec les naturels. Après le départ d'Alvarado il continua avec les vaisseaux qui lui restaient de suivre la côte jusqu'à la rivière de Pa-

1518

19 juin.

1518 nuco; le pays lui parut partout riche, fertile et très peuplé.

Plusieurs des officiers de Grijalva prétendirent que ce n'était pas assez d'avoir découvert ces belles régions, ni d'avoir rempli à leurs différents débarquements la frivole cérémonie d'en prendre possession pour la couronne de Castille; que leur gloire serait imparfaite s'ils n'établissaient dans un lieu favorable une colonie qui non-seulement assurât à la nation espagnole un abord dans le pays, mais qui, avec les renforts qu'ils avaient la certitude de recevoir, pût servir par degrés à soumettre tout le pays à la domination de leur souverain. Mais il y avait plus de cinq mois que l'escadre était à la mer; la plus grande partie des vivres était épuisée, et ce qui restait de provisions avait été tellement gâté par la chaleur du climat, qu'il n'était plus guère possible d'en faire usage; la mort avait emporté plusieurs Espagnols; d'autres étaient malades; le pays était rempli d'habitants qui paraissaient aussi industrieux que braves, et ils étaient sous la domination d'un monarque puissant qui pouvait les réunir et rassembler des forces considérables pour repousser une invasion. Songer à établir une colonie dans des circonstances si désavantageuses, c'eût été s'exposer à une destruction inévitable. Quoique Grijalva eût de l'ambition et du courage, il n'avait pas les talents nécessaires pour former et exécuter une si grande entreprise. Il jugea

plus prudent de retourner à Cuba, après avoir rempli l'objet de son voyage et exécuté tout ce que l'armement qu'il commandait l'avait mis en état de faire. Il revint à San-Jago-de-Cuba le 26 octobre, environ six mois après en être parti [1]. 1518

Préparatifs pour une autre expédition.

Ce fut là le voyage le plus long et en même temps le plus heureux que les Espagnols eussent encore fait dans le Nouveau-Monde. Ils avaient découvert que le Yucatan n'était pas une île comme ils l'avaient imaginé, mais une partie du grand continent d'Amérique. De Potonchan ils avaient suivi leur route, pendant plusieurs centaines de milles, le long d'une côte qui n'avait pas encore été reconnue, et qui, s'étendant d'abord vers l'ouest, tournait ensuite vers le nord. Enfin tout le pays qu'ils avaient découvert paraissait aussi important par sa richesse que par son étendue. Dès qu'Alvarado fut arrivé à Cuba, Velasquès, enchanté d'un succès qui surpassait tellement toutes ses espérances, dépêcha sur-le-champ une personne de confiance pour annoncer cette importante nouvelle en Espagne, y porter les riches productions des contrées qui avaient été découvertes par ses soins, et solliciter une augmentation d'autorité qui pût le mettre en état d'en entreprendre la conquête. Il n'attendit pas même le retour de son messager, ni l'arrivée de Grijalva, qui commençait à lui inspirer

(1) Herrera, *Decad. II, lib. III, cap.* 1, 2, 9, 10. Bern. Diaz, *cap.* 8, 17. Oviedo, *Hist. lib. XVII, cap.* 9, 20. Gomara, *cap.* 49.

1518 beaucoup de défiance et de jalousie, et qu'il était résolu de ne plus employer[1] : il commença donc à préparer un armement proportionné à l'importance et aux dangers de l'entreprise qu'il méditait.

Comme l'expédition dont Velasquès était alors occupé s'est terminée par des conquêtes beaucoup plus importantes que tout ce que les Espagnols avaient fait jusqu'alors, et les a conduits à la connaissance d'un peuple qui peut être regardé comme très civilisé si on le compare avec ceux des Américains que l'on connaissait auparavant, il convient de suspendre quelque temps le récit de ces événements, si différents de ceux que nous avons déjà rapportés, afin de jeter un coup d'œil sur l'état du Nouveau-Monde à l'époque de sa première découverte, et d'examiner la police et les mœurs des tribus simples et grossières qui occupaient toutes les parties du continent où les Espagnols avaient pénétré.

(1) Velasquez était d'ailleurs mécontent de Grijalva, qui n'avait pas suivi ses instructions relativement à la fondation d'une colonie dans les pays qu'il découvrirait. (D. L. R.)

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

# NOTES

## ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

---

Note I, page 9.

Tyr était située à une trop grande distance du golfe Arabique ou mer Rouge pour qu'il fût possible de transporter par terre les marchandises jusqu'à cette ville ; c'est ce qui engagea les Phéniciens à se rendre maîtres de Rhinocrura ou Rhinocolura, le port de la Méditerranée le plus voisin de la mer Rouge. C'était à Elath, le meilleur port de cette mer vers le nord, qu'ils débarquaient les cargaisons qu'ils avaient achetées en Arabie, en Ethiopie ou dans l'Inde. De là on les transportait par terre à Rhinocolura, dont la distance n'était pas considérable, et on les embarquait de nouveau dans ce port pour être transportées à Tyr et réparties dans le reste du monde. *Strabo. Géogr. édit. Casaub., lib.* XVI, *pag.* 1128. *Diodor. Sicul. Biblioth. Hist. édit. Wesselingi, lib.* I, *p.* 70.

Note II, page 13.

Le Périple d'Hannon, le seul monument authentique que nous ayons de la science des Carthaginois dans l'art de la navigation, est un des fragments les plus curieux qui nous aient été transmis par l'antiquité. Le savant et ingénieux M. Dodwell, dans une disser-

tation qu'il a mise à la tête de ce Périple qui se trouve dans l'édition des *Geographi minores,* publiée à Oxford, cherche à prouver que ce n'est qu'un ouvrage supposé par quelque Grec qui a pris le nom d'Hannon. Mais Montesquieu, dans l'*Esprit des Lois, liv.* XXI, *ch.* 8, et Bougainville, dans une dissertation insérée dans le XXVI[e] *vol. des Mémoires de l'Académie des inscriptions, etc.*, ont prouvé son authenticité par des raisons qui me paraissent irrésistibles. Ramusio a joint à la traduction qu'il a faite de ce curieux voyage une dissertation qui sert à l'éclaircir. *Racolte de viaggi, vol.* I, *page* 112. Bougainville a traité le même sujet avec son savoir et son habileté ordinaires. Il paraît qu'Hannon, selon la méthode de naviguer des anciens, entreprit ce voyage avec de petits bâtiments, construits d'une manière propre à ranger de fort près les côtes. Il se rendit en douze jours de Gadès à l'île de Cerné, qui probablement est l'île d'Arguin des modernes. Elle devint la principale station des Carthaginois sur cette côte; et Bougainville prétend que les citernes qu'on y trouve encore sont des monuments de leur puissance et de leur industrie. En partant de Cerné et suivant toujours la côte, il arriva en dix-sept jours à un promontoire qu'il appela *la Corne de l'Occident,* qui sans doute est le cap des Palmes. De là il s'avança vers un autre promontoire, auquel il donna le nom de *la Corne du Midi,* et qui est manifestement le cap des Trois-Pointes, situé à environ cinq degrés au nord de la ligne[1]. Toutes les

(1) M. Gosselin ne partage pas l'opinion de Robertson; il démontre dans

circonstances contenues dans un court extrait de son journal, qui est parvenu jusqu'à nous, concernant la figure et l'état de l'intérieur et des côtes de l'Afrique, se trouvent confirmées et éclaircies par la comparaison qu'on en fait avec les rapports des navigateurs modernes. Les faits même qui, par leur peu de probabilité, paraissaient devoir rendre douteuse la vérité de cette relation, tendent à la confirmer. Il marque que pendant le jour on observait un profond silence dans le pays qui se trouve au sud de l'île de Cerné, mais que lorsque la nuit était venue on allumait un nombre considérable de feux sur les bords des rivières, et que l'air retentissait alors du bruit des fifres et des tambours et de cris de joie. Suivant Ramusio, la même chose s'y pratique encore, parce que la chaleur excessive oblige les habitants de se tenir pendant le jour dans les bois ou dans leurs cabanes. Au coucher du soleil, ils en sortent à la lumière des flambeaux pour jouir pendant la nuit du plaisir de la musique et de la danse. *Ramusio*, I, 113, *F*. Dans un autre endroit il représente la mer comme embrasée par des torrents de feu. Ce qui arriva à M. Adanson sur la même côte, peut expliquer ce passage. « Dès que le soleil, dit-il, en se plongeant sous l'horizon, avait ramené les ténèbres, la mer nous prê-« tait aussitôt sa lumière. La proue du navire, en faisant

son mémoire intitulé *Recherches sur les connaissances géographiques des anciens le long des côtes occidentales de l'Afrique* qu'Hannon n'a pas dépassé le cap Bojador, ou le cap Non, et que les anciens n'ont rien connu au-delà. (D. L. R.)

« bouillonner ses eaux, semblait les mettre en feu.
« Nous voguions ainsi dans un cercle lumineux qui
« nous environnait comme une gloire d'une grande
« largeur, d'où s'échappait dans le sillage un long
« trait de lumière qui nous suivit jusqu'à l'île de
« Gorée. » *Voyage au Sénégal*, *in*-4°. *Paris*, 1757, *page* 97.

Note III, page 13.

Long-temps après la navigation des Phéniciens et d'Eudoxe autour de l'Afrique, Polybe, le plus intelligent et le plus instruit des historiens de l'antiquité, affirme qu'on ignorait de son temps si l'Afrique était un continent étendu vers le sud, ou si elle était entourée par la mer. *Polibii Hist.*, *lib.* III. Pline le naturaliste assure qu'il ne peut y avoir aucune communication entre les zones tempérées du sud et du nord. *Plinii Hist. nat. edit. in usum Delph. in*-4°, *lib.* II, *cap.* 68. Si ces deux auteurs avaient ajouté foi aux relations de ces voyages, le premier ne se serait pas trouvé dans le doute, et le second n'aurait pas soutenu une pareille opinion. Strabon parle du voyage d'Eudoxe, mais le traite comme une fable, *lib.* II, *pag.* 155; et même suivant ce qu'il en dit, on ne peut guère en porter un autre jugement. Il paraît que Strabon n'a eu aucune connaissance certaine touchant la forme et l'état des parties méridionales de l'Afrique *Geogr.*, *lib.* XVII, *pag.* 1180. Ptolémée, le plus curieux et le plus savant des anciens géographes, n'était pas mieux instruit sur les parties de

l'Afrique situées à quelques degrés au-delà de la ligne équinoxiale ; car il pensait que ce grand continent n'était pas entouré par la mer, mais qu'il s'étendait, sans interruption, vers le pôle antarctique ; et il s'est trompé sur sa véritable figure, au point de dire que ce continent s'élargit de plus en plus à mesure qu'on avance vers le sud. *Ptol. Geogr., lib.* IV*, cap.* 9. *Brietii Parallela Geogr. veteris et novæ*, *pag.* 86.

Note IV, page 21.

Un fait rapporté par Strabon nous donne une preuve aussi forte que singulière de l'ignorance des anciens sur la situation des différentes parties de la terre. Pendant qu'Alexandre marchait le long des rives de l'Hydaspe et de l'Acesine, deux des rivières qui se jettent dans l'Indus, il remarqua qu'il y avait un grand nombre de crocodiles dans ces rivières, et que le pays produisait les mêmes espèces de fèves qui sont très communes en Égypte. Il conclut de ces circonstances qu'il avait découvert la source du Nil, et prépara une flotte pour se rendre en Égypte en descendant l'Hydaspe. *Strab. Geogr., lib.* XV,*p.*1020. Cette surprenante erreur ne provenait pas d'une ignorance de la géographie, particulière à ce monarque ; car Strabon nous apprend qu'Alexandre s'appliquait avec une attention singulière à l'étude de cette science, et qu'il avait des cartes ou des descriptions exactes des pays par lesquels il passait : *lib.* II, *pag.* 120. Mais dans ce siècle les connaissances des Grecs ne s'étendaient pas au-delà des limites de la Méditerranée.

Note v, page 21.

Le flux et le reflux, qui sont très considérables à l'embouchure de l'Indus, devaient rendre ce phénomène plus redoutable aux yeux des Grecs. *Varen. Geogr., vol.* I, *pag.* 251.

Note vi, page 25.

Il est probable que les anciens étaient rarement excités à s'avancer aussi loin, soit par un motif de curiosité, soit par quelque intérêt de commerce; c'est pour cela qu'ils avaient des idées très fausses sur la situation de cette grande rivière. Ptolémée place la première branche du Gange, qu'il distingue par le nom de la grande embouchure, au cent quarante-sixième degré de longitude de son premier méridien, qu'il fait passer par les îles Fortunées. Mais sa véritable longitude, prise de ce méridien, est aujourd'hui déterminée, d'après les observations astronomiques, à cent cinq degrés seulement. Un si grand géographe ne peut avoir été entraîné dans une erreur aussi grave que par les rapports infidèles qu'il avait reçus de ces pays éloignés; ce qui prouve évidemment que les voyages qu'on y faisait n'étaient pas fréquents. Ses connaissances étaient encore plus bornées, et ses erreurs plus considérables relativement aux contrées de l'Inde qui sont au-delà du Gange. J'aurai occasion de faire observer ailleurs qu'il a placé le pays des Seres, ou la Chine, à soixante degrés plus à l'est que n'est sa véritable position. M. d'Anville, un des plus savants géographes modernes, a jeté une grande

clarté sur cette matière, dans deux dissertations publiées dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscript.*, *tom.* XXXII, *pag.* 573, 604.

Note VII, page 27.

Il est remarquable que les découvertes des anciens furent faites principalement par terre, et celles des modernes par mer. Le progrès des conquêtes conduisit les premiers, et celui du commerce présida aux entreprises des seconds. Strabon fait observer judicieusement que les conquêtes d'Alexandre-le-Grand firent connaître l'orient; que celles des Romains ouvrirent la route de l'occident, et qu'on doit à celles de Mithridate, roi de Pont, la connaissance du nord: *lib.* I, *pag.* 26. Lorsqu'on fait des découvertes par terre, les progrès doivent être lents et les opérations bornées; celles qui se font par mer ont une sphère plus étendue et une marche plus rapide; mais elles sont sujettes à des erreurs particulières: quoiqu'elles fassent connaître la position des différents pays, et qu'elles servent à déterminer leurs limites du côté de la mer, elles nous laissent dans une parfaite ignorance sur leur état intérieur. Il y a plus de deux siècles et demi que les Européens ont doublé le cap méridional de l'Afrique, et qu'ils ont porté le commerce dans la plupart de ses ports; mais ils n'ont fait pour ainsi dire que parcourir les côtes et marquer quelques ports et quelques caps d'une grande partie de ce vaste continent; les contrées intérieures sont restées presque absolument inconnues[1]. Les anciens, qui n'avaient

(1) Depuis l'époque où Robertson écrivait, nos connaissances sur l'in-

qu'une connaissance imparfaite de ses côtes, excepté de celles qui sont baignées par la Méditerranée ou par la mer Rouge, avaient coutume de pénétrer dans l'intérieur du pays; et si nous pouvons nous en rapporter au témoignage d'Hérodote et de Diodore de Sicile, ils ont exploré plusieurs parties qui nous sont aujourd'hui inconnues. Les connaissances géographiques resteront donc inexactes et bornées jusqu'à ce qu'on unisse ensemble ces deux manières de faire des découvertes.

## Note VIII, page 31.

Les idées des anciens, sur cette chaleur excessive de la zone torride qui la rendait inhabitable, et leur opiniâtreté à persister dans cette erreur long-temps après avoir porté leur commerce dans plusieurs parties de l'Inde situées entre les tropiques, doivent paraître si singulières et si absurdes, qu'il ne sera peut-être pas inutile de produire quelques preuves de leur étrange méprise sur ce point, et d'expliquer l'inconséquence apparente de leur théorie avec leur propre expérience. Cicéron, qui a porté ses regards sur toutes les parties de la philosophie connue des anciens, paraît avoir pensé que la zone torride était inhabitable, et que par conséquent il ne pouvait y avoir aucune communication entre les zones tempérées du

térieur de l'Afrique se sont étendues. Voir l'*Essai sur les progrès de la géographie de l'intérieur de l'Afrique et sur les voyages de découvertes qui s'y rattachent*, par M. de Larenaudière, et les voyages du major Laing, de Denham et de Clapperton. (D. L. R.)

nord et du sud Il fait dire par Scipion l'Africain à Scipion le jeune : « Vous voyez encore cette même « terre comme ceinte de quelques cercles qu'on ap- « pelle zones ; vous remarquez que les deux extrêmes, « qui ont chacune un des pôles pour centre, sont tou- « jours hérissées de glaces, tandis que celle du milieu, « qui est la plus grande, est brûlée des rayons du so- « leil. Il n'en reste donc que deux habitables : voici « la zone australe dont les peuples, étant vos anti- « podes, sont pour vous comme s'ils n'étaient pas : » *Songe de Scipion, chap.* 6, *trad. de M. Barrett.* Geminus, philosophe grec, contemporain de Cicéron, paraît du même sentiment, non dans un ouvrage populaire, mais dans son Εισαγογη εις φαινομενα, qui est un traité purement scientifique. «Lorsque nous « parlons, dit-il, de la zone tempérée du midi et de « ses habitants, et de ceux qu'on appelle antipodes, il « faut toujours sous-entendre que nous n'avons aucune « connaissance ni relation de la zone tempérée du « midi, et que nous ignorons si elle est habitée ou non. « Mais la figure sphérique de la terre et la ligne que « parcourt le soleil entre les deux tropiques nous font « croire qu'il y a une autre zone, située au midi, qui « jouit du même degré de température que la zone du « nord que nous habitons : » *cap.* 13, *pag.* 31. *Ap. Petavii Opus de doctr. temp. in quo Uranologium sive systemata var. auctorum;* *Amst.* 1705, *vol.* III. L'opinion de Pline le naturaliste sur ces deux points était la même : « Des cinq parties ou zones qui séparent le « ciel, les deux zones opposées qui touchent chacune

« à l'une des extrémités de la terre à l'endroit de ses « pôles, dont l'un est appelé septentrional et l'autre « austral, ne produisent que des glaçons, et font de ces « contrées le séjour éternel des frimas : partout ténè- « bres perpétuelles, et dont l'influence maligne n'est « jamais corrigée par l'aspect bienfaisant des signes « qui nous regardent. Le seul éclat des neiges y pro- « duit une lumière blanchâtre. Quant à la partie de la « terre située sous la zone du milieu, qui est celle « sous laquelle le soleil fait sa route, incessamment « brûlée par le voisinage de cet astre et consumée « par ses flammes, c'est à juste titre qu'on la nomme « torride. A droite et à gauche de cette ceinture brû- « lante, et entre les deux extrémités glaciales, il reste « uniquement deux zones tempérées. Encore le pas- « sage de l'une à l'autre est-il impraticable, vu l'in- « cendie qui règne dans le ciel constellé d'un bout à « l'autre de la ligne. Si donc vous concevez la terre « divisée en quatre parties, il est clair que le ciel à « lui seul en retranche trois : » *lib.* II, *cap.* 68 [1]. Strabon ne s'explique pas moins clairement sur cet objet. « La partie de la terre qui se trouve près de « l'équateur dans la zone torride, est inhabitable à « cause de l'excessive chaleur » : *lib.* II, *pag.* 154. Je pourrais joindre ici l'autorité de plusieurs philosophes et historiens respectables de l'antiquité.

Pour expliquer le sens dans lequel cette doctrine était généralement reçue, nous devons faire observer que Parmenide, comme nous l'apprend Strabon, fut le

(1) Traduction de Poinsinet de Sivry.

premier qui divisa la terre en cinq zones. Il étendait au-delà des tropiques les limites de la zone qu'il supposait inhabitable par la trop grande chaleur. Strabon nous dit aussi qu'Aristote fixait les différentes zones de la même manière qu'elles sont marquées par les géographes modernes. Mais les progrès des découvertes ayant démontré par degrés que plusieurs régions de la terre situées entre les tropiques sont non-seulement habitables, mais même très peuplées et très fertiles, les géographes prirent le parti de renfermer la zone torride dans des bornes plus étroites. Il n'est pas facile de marquer avec précision les limites qu'ils lui donnaient. Un passage de Strabon, qui est, je pense, le seul auteur de l'antiquité qui nous ait transmis quelque notion sur ce sujet, me ferait croire que ceux qui calculaient d'après la mesure de la terre donnée par Eratosthène supposaient que la zone torride comprenait près de seize degrés, à peu près huit de chaque côté de l'équateur; au lieu que ceux qui suivaient le calcul de Posidonius donnaient environ vingt-quatre degrés à la zone torride; c'est-à-dire un peu plus de douze degrés de chaque côté de l'équateur. *Strabo*, *lib.* II, *pag.* 151. Suivant la première opinion, environ deux tiers de cette partie du globe qui se trouve entre les tropiques étaient habitables, et selon la seconde hypothèse il n'y en avait que la moitié. Avec cette restriction, la doctrine des anciens touchant la zone torride paraît moins absurde, et nous pouvons concevoir pourquoi ils regardaient cette zone comme inhabitable, même après s'être ouvert une commu-

nication avec plusieurs endroits situés entre les tropiques. Lorsque les savants parlaient de la zone torride , ils la regardaient , suivant la définition des géographes, comme occupant une étendue de seize ou tout au plus de vingt-quatre degrés ; et comme ils n'avaient presque aucune connaissance des contrées plus voisines de l'équateur, ils pouvaient les croire inhabitables. On continua de donner dans le discours familier le nom de zone torride à cette portion de la terre contenue entre les tropiques. Cicéron, qui paraît avoir ignoré ces idées des derniers géographes, suit la division de Parmenide, et décrit la zone torride comme la plus large des cinq. Quelques anciens ont rejeté comme une erreur populaire la pensée de cette chaleur excessive de la zone torride. Suivant Plutarque , Pythagore était de ce sentiment ; Strabon nous apprend qu'Eratosthène et Polybe avaient adopté la même opinion : *lib.* II , *pag.* 154. Ptolémée paraît n'avoir fait aucun cas de l'ancienne doctrine concernant la zone torride.

Note IX, page 48.

Robertson place l'invention de la boussole vers l'an 1302 , et l'attribue à Flavio Gioia , bourgeois d'Amalfi.

Ces assertions sont aujourd'hui contestées. Dans un excellent article de la *Biographie universelle* , M. Émeric David fait naître Flavio Gioia vers la fin du treizième siècle à Pasitano, village situé près d'Amalfi, et rappelle les opinions les plus remarquables élevées

à ce sujet : nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en citant textuellement ce que dit ce savant écrivain.

« Polydore Virgile place l'invention de la boussole au nombre de celles dont les auteurs sont inconnus : *Omninò in aperto non est* (Pol. Virg. *de invent. rer.*, *lib.* III, *cap.* 18), et quelque superficiel que soit cet écrivain, son témoignage est d'un grand poids contre Gioia, attendu qu'il était né en Italie, deux cents ans seulement après ce célèbre Amalfitain. Plusieurs savants ont attribué l'invention de la boussole aux Phéniciens, aux Tyriens, au roi Salomon. Court de Gebelin est un de ceux qui en font honneur aux Phéniciens. D'autres, induits en erreur par un passage mal interprété de Plaute, ont cru que les Romains et les Grecs avaient connu ce guide des mariniers. De ce nombre est Abundantius Collina, dans son Mémoire intitulé : *De acûs nauticæ inventore.* (Bonon. *inst. comment.*, *tom.* II, *pag.* 3.) Ces opinions ont été complètement réfutées par Turnèbe, Bochar, Dutens; par J. Chr. Trombelli : *De acûs nauticæ inventore* (ibid.); par Gr. Grimaldi, *Sopra il primo inventore della Bussola* (Recueil de l'Académie de Cortone, *tom.* III.); par Montucla, dans son *Histoire des Mathématiques;* et plus récemment par M. Azuni, dans une *Dissertation sur l'origine de la Boussole,* imprimée deux fois en italien et ensuite en français. (Paris, 1807, in-8.) Les anciens ne connurent point la vertu directive de l'aimant. Le silence de tous les auteurs de l'antiquité qui ont parlé de cette pierre, et notamment de Lucrèce, de Pline, de Claudien, de Plutarque, forme sur

ce fait une preuve négative qui ne laisse rien à répliquer. Gerbert, né en Auvergne, vers le commencement du dixième siècle, et pape sous le nom de Sylvestre II, voulant, lorsqu'il était évêque de Magdebourg, construire une montre solaire horizontale, reconnut le point du nord à l'aide d'un instrument avec lequel il considéra l'étoile polaire : *In Magdeburg horologium fecit, illud recte constituens, consideratâ per fistulam quamdam stellâ nautarum duce.* (Dithmar, *Chronic. apud* Leibnitz, *scriptores rer. brunsw., t.* I, *pag.* 399.) Le père Costadau, Collina, déjà cité, et d'autres écrivains ont cru reconnaître dans cet instrument une boussole. Montucla a détruit cette fausse opinion, et n'a vu, dans l'instrument de Gerbert, qu'un tube qu'il dirigeait sur l'étoile polaire, pour prendre la direction du méridien. Mais des témoignages plus convaincants attestent que des navigateurs de la Méditerranée connaissaient l'aiguille aimantée, et savaient en faire usage plus de cent ans avant Gioia. Albert dit le Grand, dans son traité *De mineralibus* (*lib.* II, *tract.* 3, *cap.* 6), rapporte un passage d'un ouvrage faussement attribué à Aristote, qu'il rend en ces termes : *Angulus magnetis quidam est, cujus virtus apprehendendi ferrum est, ad Zoron, hoc est, septentrionalem, et hoc utuntur nautæ; angulus vero alius magnetis illi oppositus, trahit ad Aphron, id est polum meridionalem.* Que ce passage ne soit point d'Aristote, peu importe pour le temps où vivait Albert, né en 1193 et mort en 1280; et il faut même remonter plus haut, car la citation doit

être extraite de quelque ouvrage plus ancien. Le traité *De mineralibus* lui-même ne fût-il pas d'Albert, comme l'ont pensé quelques critiques, cela n'atténuerait point le mérite du texte que l'auteur y a inséré. Le même texte se trouve d'ailleurs cité, par Vincent de Beauvais, dans la première partie de sa *Bibliotheca mundi* (*lib.* VIII, *cap.* 19), et cette première partie intitulée : *Speculum naturale*, a été terminée l'an 1250, ainsi qu'on le voit au *livre* XXVII, *chap.* 102. Brunetto Latini parle aussi de la boussole dans son *Trésor*, composé d'abord en français, à Paris, en 1260, et ensuite traduit par lui-même en italien. « Pour ce, dit-il, nagent les mariniers à l'en-
« seigne de ces deux étoiles que l'on appelle tramon-
« taines..... ; et chacune des deux faces (de l'aimant)
« alse la pointe de l'aiguille à celle tramontaine à
« que cette face gist (*lib.* I, *cap.* 113). » Il existe un texte devenu fameux dans cette discussion ; c'est celui de la *Bible-Guyot* (vers 622 à 658). La boussole s'y trouve nettement désignée sous les noms de *manière* ou *marinière*, *manette* ou *marinette*, suivant les variantes des divers manuscrits. On peut voir ce morceau en entier dans les *Fabliaux* et *Contes* publiés par Barbazan et Méon (*tom.* II, *pag.* 327 [1]). La satire dite la

(1) Voici ce passage curieux tout entier avec l'interprétation, ou plutôt la traduction d'après M. Peignot (Gabriel).

De notre père l'apostoile
Volsisse qu'il semblast l'estoile
Qui ne se muest. Bien la voient
Li marinies qui si avoient:
Par celle estoille vont et vienent,

*Bible - Guyot* est généralement attribuée à Guyot, moine français, natif de Provins, qui florissait à la fin du douzième siècle, puisqu'il se trouvait à la cour de

Et lor sen et lor voie tienent,
Ils l'apelent la tresmontaigne,
Icele estaiche est moult certaine.
Toutes les autres se removent,
Et rechangent lor liens et tornent;
Mais celle estoille ne se muet,
Un art font qui mentir ne puet
Par la vertu de la *manière*
Ou li fers volontiers se joinct
Ont, si gardent le droict point,
Puis d'une aiguille i ont touchie,
Et en un festu l'ont couchie
En l'eve le metent sans plus,
Et li festus la tient desus,
Puis se tourne la poincte toute
Contre l'estoille, si sans doute,
Que ja nus hom n'en doutera
Ne jà pour rien ne faussera.
Quant la mer est obscure et brune,
Quant ne voit estoille ne lune,
Dont font à l'aguille allumer,
Puis n'ont-ils garde d'esgarer,
Contre l'estoille va la pointe.

J'aurais voulu que notre saint père le pape ressemblât à l'étoile (polaire) qui ne se remue. Les mariniers qui sont en route la voient bien; par cette étoile, ils vont et tiennent leur sentier et leur chemin; ils l'appellent la tramontane; ce guide est très certain. Toutes les autres (étoiles) se meuvent, changent de lieu et tournent; mais celle-ci ne bouge. Ils font un art qui ne peut tromper par le moyen de la manœuvre. Ils ont une pierre laide et brune à laquelle le fer se joint volontiers; ils gardent le point droit, puis ils en approchent une aiguille qu'ils couchent sur une planchette, ils la mettent sur l'eau et pas plus. La planchette tient l'ai-

l'empereur Frédéric Ier, en 1181. Cette pièce de vers fût-elle, comme on l'a supposé, un ouvrage de Hugues de Bercy, contemporain de saint Louis, cette différence ne rapprocherait la date que de cinquante ou soixante ans. Un passage du cardinal de Vitry, également clair, fixe enfin les époques d'une manière non équivoque; et il nous reporte au temps de Guyot, et même au-delà. Jacques de Vitry, natif d'Argenteuil et évêque de Ptolémaïs, alla dans la Palestine lors de la quatrième croisade, par conséquent vers l'an 1204. De retour de ce voyage, il remplit les fonctions de légat du pape Innocent III, en 1210, dans l'armée du comte de Montfort contre les Albigeois. Reparti pour la Terre-Sainte, il en revint sous Honorius III, assez long-temps avant la mort de ce pape; et il mourut lui-même en 1244. On croit qu'il a écrit sa description de la Palestine, formant le premier livre de son histoire, et intitulée *Historia orientalis*, pendant son séjour dans l'Orient, ce qui en place la composition entre les années 1215 et 1220; et d'ailleurs il parle d'un fait qu'il a observé dès l'an 1204. Or, il s'exprime ainsi (*cap.* 91): *Acus ferrea, postquam adamantem contigerit, ad stellam septentrionalem, quæ velut axis firmamenti, aliis vergentibus, non movetur, semper convertitur; undè valdè necessarius est navigantibus in mari.* Le sens de ses paroles ne présente aucune obscurité.

guille dessus, puis la pointe se tourne vers l'étoile, et sans doute que nul homme n'en doutera, et pour rien (cela) ne manquera. Quand la mer est obscure et brune, quand on ne voit ni étoile ni lune, on approche une lumière de l'aiguille, puis on n'a garde s'égarer, (puisqu'on voit que) la pointe va du côté de l'étoile.

On voit même qu'il ne s'agit pas d'une découverte nouvelle, mais d'un usage déjà établi, d'un instrument regardé comme absolument nécessaire aux marins, d'une connaissance devenue générale et vulgaire. Albert-le-Grand, Guyot et le cardinal de Vitry, étant tous des Français, Brunetto Latini ayant composé son ouvrage pendant son séjour en France, et Jacques de Vitry ayant dû traverser la Méditerranée sur des vaisseaux français, les Bénédictins, auteurs de l'*Histoire littéraire de France,* ont cru pouvoir en conclure que la boussole est une invention française. Ils ont aussi fait valoir l'usage, sans doute français, et adopté par toutes les nations, de tracer une fleur-de-lis sur la rose des vents, pour marquer le côté du nord. C'est cette opinion que M. Azuni a renouvelée et défendue par tous les moyens qu'une érudition étendue a pu lui fournir, dans la dissertation que nous avons citée. D'autres écrivains ont réclamé en faveur des Arabes. Tels sont Tiraboschi, dans sa *Storia della letteratura italiana;* Andrès, *Origine e progressi d'ogni letteratura;* Bergeron, *Abrégé de l'Histoire des Sarrasins;* Riccioli, *Geographia et hydrographia reformata,* etc. Ceux-ci n'ont présenté, il est vrai, que des assertions vagues et dénuées de toute preuve positive. Chardin, qui s'est élevé contre leur opinion, est persuadé que les Arabes ont reçu la boussole de l'Europe. Renaudot est allé jusqu'à soutenir qu'il n'existe aucun écrit arabe où il soit fait mention ni de la boussole, ni même de la vertu directive de l'aimant (*Ancienne relations des Indes, pag.* 288, 291). Il paraît qu'on n'a

pu lui opposer jusqu'à présent qu'un ouvrage de Bailak Kaptchaki, intitulé en arabe: *Trésor des marchands dans la connaissance des pierres* (Bibliothèque royale des manuscrits, in-fol., n° 970); et le passage de cet écrivain, découvert originairement par M. Sylvestre de Sacy, confirme l'opinion de Renaudot plutôt qu'il ne la détruit, puisque l'auteur, qui écrivait l'an 681 de l'hégire, rapporte un fait dont il a été témoin en l'an 640 (1242 de notre ère), et que ces époques sont postérieures à Guyot de Provins et au cardinal de Vitry. Ebn-Iounis, astronome arabe, dans sa *Grande table hakémite,* ouvrage composé l'an 1007 de notre ère, et publié en français par M. Caussin (*Notices des manuscrits de la Bibliothèque royale, tom.* VII), fournit même une preuve négative très concluante que les Arabes de son temps ne connaissaient pas la boussole; car, soit parmi les instruments dont il fait mention, soit parmi les observations qu'il rappelle, il n'en parle en aucune manière; mais il reste toujours entre ces deux époques, c'est-à-dire entre l'an 1007 et l'an 1290, le passage attribué à Aristote, nécessairement puisé dans quelque auteur arabe. Les auteurs qui ont écrit sur la Chine ont attaqué Gioia avec plus de succès. Le P. Le Comte, Mailla, le P. Gaubil, *Histoire de l'Astronomie chinoise;* Barrow, *Nouveau voyage en Chine,* etc., etc., se montrent convaincus que les Chinois faisaient usage de la boussole fort long-temps avant notre ère. M. Jos. Hager a développé cette opinion dans une dissertation publiée en italien, sous le titre de *Memoria sulla*

*bussola orientale*, Pavie, 1809, *in-fol.*; il s'est attaché à prouver que la boussole est une invention des Chinois, et que ce peuple nous l'a transmise par ses communications avec les Arabes. Il pourra paraître étonnant, dans ce système, que la boussole, en usage dans les mers de l'Inde, 1000 ou 2000 ans avant Jésus-Christ, n'ait été connue ni des navigateurs égyptiens, sous les Ptolémées, ni des Grecs de Constantinople, dans le moyen âge. Chardin avait laissé la question dans le doute. M. de Guignes a fait plus; il assure que les sources où le P. Gaubil a puisé sont des romans modernes, et il blâme cet historien d'avoir cru voir une boussole dans des textes reconnus pour fabuleux (*Mémoires de l'Académie des inscriptions, tom.* XLVI, *pag.* 549, 551). Cependant on ne doute plus guère aujourd'hui que les Chinois n'aient possédé la boussole, sinon aux époques dont parle le P. Gaubil, du moins long-temps avant les Européens. Le jugement qu'en ont porté Barrow, Macartney et les autres voyageurs les plus récents, a donné une très grande force à cette opinion. Les écrivains, enfin, qui ont attribué l'invention à Gioia, sont innombrables. G. Grimaldi, entre autres, savant Napolitain, a rassemblé en faveur de son compatriote, dans la dissertation que nous avons citée, une foule de passages très positifs, et s'est étayé de noms très imposants. On ne peut se dissimuler que Gioia n'ait eu pour lui pendant long-temps, l'opinion de l'Europe entière; et il faut bien que quelque fait important ait donné sujet à cet assentiment général. Quel est donc le titre

de ce marin à la reconnaissance publique? Le P. Fournier a résolu cette espèce de problème dans son *Hydrographie,* (*liv.* XI, *chap.* 1); et Montucla, adoptant l'opinion de Fournier, l'a développée avec une clarté propre à satisfaire tous les esprits. La boussole en usage sur la Méditerranée dans le douzième et le treizième siècles ne consistait qu'en une aiguille aimantée, qu'on faisait nager dans un vase, au moyen de deux brins de paille ou d'un morceau de liége qui la soutenaient sur l'eau. Telle est la description qu'en fait l'auteur de la *Bible-Guyot.* De là le nom de *Calamite* ou de *Grenouille,* sous lequel on la trouve désignée dans quelques auteurs. La boussole connue des Arabes, au treizième siècle, suivant Bailak Kaptchaki, n'était pas autre chose. « Il est aisé de sentir, dit « Montucla, combien ce moyen était peu commode, « et combien de fois l'agitation de la mer devait le « rendre impraticable..... Les Melphitains, ajoute cet « auteur (il aurait dû dire les Amalfitains), imaginèrent la suspension commode dont nous usons « aujourd'hui, en mettant l'aiguille touchée de l'aimant, sur un pivot qui lui permet de se tourner de « tous les côtés avec facilité. On ne sait s'ils allèrent « d'abord plus loin. Dans la suite on la chargea d'un « carton divisé en trente-deux rumbs de vent, qu'on « nomme la *rose des vents*; et l'on suspendit la boîte « qui la porte, de manière que, quelques mouvements qu'éprouvât le vaisseau, elle restât toujours « horizontale. Les Anglais se font honneur de cette « addition à la boussole, *jure an injuriâ,* c'est ce que

« je ne saurais dire ; je n'en connais du moins « aucune preuve. » Si l'on examine avec attention le sens du vers d'Antonius Panormitanus, dans lequel on a cru trouver une des preuves les plus fortes de l'invention de Gioia, peut-être remarquera-t-on qu'il ne fait allusion , en effet, qu'à un grand et important perfectionnement. Ce vers est ainsi conçu :

Prima dedit nautis usum magnetis Amalphis.

Le poète ne paraît pas vouloir assurer que la ville d'Amalfi ait donné la connaissance de l'aiguille aimantée; il dit seulement qu'elle en a donné ou plutôt facilité l'usage. Voilà donc le mérite de Gioia ; c'est , selon toute apparence, celui d'avoir rendu véritablement utile un instrument dont à peine on pouvait faire usage auparavant. La timidité de nos pilotes, dans le douzième et treizième siècles, lorsqu'ils étaient déjà en possession de la *Calamite*, et l'audace qu'ils ont déployée, munis de la boussole d'Amalfi, attestent évidemment l'importance du service qu'a rendu Gioia à la marine moderne. Perfectionner de cette manière, c'est réellement inventer. Il est possible que les Français aient ajouté la rose des vents à l'aiguille suspendue de Gioia : de là sera venue la fleur-de-lis qui désigne le nord. Il est possible encore que les Anglais aient conçu la pensée de renfermer l'aiguille, son pivot et la rose des vents dans une boîte, *box* ou *boxel:* de là le nom de *boussole*. Les Allemands réclament cependant et les noms des vents, est, sud, nord, ouest, et même le nom de boussole. Ces particularités sont de peu d'importance. Ce qui paraîtra démontré , c'est que la découverte de la

vertu directive de l'aimant est antérieure à Gioia, et qu'avant lui les navigateurs, tant de la Méditerranée que des mers de l'Inde, faisaient usage de l'aiguille aimantée : ce qui est plus que vraisemblable, c'est qu'il a été cependant en Europe, par un perfectionnement très important, le véritable créateur de la boussole, telle que nous la connaissons aujourd'hui. On ne connaît d'ailleurs nullement l'histoire de sa vie. Quelques écrivains l'ont nommé Givi ; le nom de Gioia est le plus généralement adopté. Muratori se plaint dans ses *Tables chronologiques*, de ce que Vossius et d'autres savants le nomment Gira et le disent natif de Malfi : c'est, dit-il, Gioia d'Amalfi qui a inventé la boussole, en l'an 1303. (*Tab.* XXXVIII, *pag.* 219.)

D. L. R.

Note x, page 50.

Ces îles qui étaient connues des anciens n'ont jamais été entièrement perdues de vue, puisque les géographes arabes les ont connues et décrites. On ne peut donc pas dire qu'elles ont été *découvertes*, soit par les Espagnols, soit par les Portugais, car ceux-ci prétendaient les avoir vues les premiers, et ce ne fut même que par suite d'une transaction entre les deux états qu'elles furent abandonnées à l'Espagne. *Voy.* Schmausii, *Corpus juris gentium academ. tom.* I, *pag.* 119 ; elles ont été seulement *retrouvées*.

Note xi, page 51.

Jean de Bethencourt partit de La Rochelle le 1er mai 1402, se rendit à Cadix avec quelques bâtiments, et de là aux îles Canaries. (D. L. R.)

Note XII, page 56.

Le tribunal de l'inquisition qui, partout où il est établi arrête nécessairement l'esprit de recherche et le progrès des lettres, fut introduit en Portugal par Jean III, qui commença à régner en 1521[1].

Note XIII, page 67.

Nous en trouvons un exemple dans Hackluyt, d'après l'autorité de Garcia de Resende, historien portugais. Quelques négociants anglais ayant résolu d'ouvrir un commerce avec la côte de Guinée, Jean II, roi de Portugal, envoya des ambassadeurs à Édouard IV, pour lui représenter le droit qu'il avait acquis par la bulle du pape de dominer sur cette contrée, et pour le prier de défendre à ses sujets de continuer leur expédition. Édouard eut une si grande déférence pour le titre exclusif des Portugais, qu'il satisfit pleinement à leur demande. *Hackluyt, Navigations, Voyages and Traffics of the English, vol.* II, *part.* II, *pag.* 2.

Note XIV, page 79.

Le temps de la naissance de Colomb peut être déterminé exactement par les circonstances suivantes. Il paraît par le fragment d'une lettre qu'il écrivit à Ferdinand et Isabelle, en 1501, qu'il avait déjà

(1) Notre savant ami M. Adrien Balbi, dans son *Essai statistique sur le royaume de Portugal et d'Algarve, comparé aux autres États de l'Europe,* Paris, 1822, a prouvé par des faits que les Portugais n'ont pas autant dégénéré de leurs ancêtres que le suppose Robertson, et qu'ils sont loin d'être aussi arriérés qu'on le croyait généralement.

(D. L. R.)

exercé alors pendant quarante ans le métier de marin. Il leur dit dans une autre lettre qu'il se mit en mer à l'âge de quatorze ans : il suit donc de ces deux faits qu'il était né en 1447. *Vie de Christophe Colomb, par don Ferdinand son fils. Churchill's Collect. of voyages, vol.* II, *pag.* 484, 485.

Note xv, page 80.

Les savants ne sont pas d'accord sur la position de la *Thulé* des anciens Les uns pensent, avec Cluverius, que c'est l'*Islande ;* d'autres soutiennent, avec Danville, que c'est une des îles *Shetland;* d'autres enfin, qu'il faut appliquer ce nom à une partie de la Norwège méridionale. Malte-Brun est d'avis, dans son *Précis de la géogr. univ,*, *tom.* I, *pag.* 103, que *Thulé* correspond parfaitement au *Jutland,* à cause des dunes sablonneuses, des brouillards et des autres traits caractéristiques de ce pays, qui le font ressembler au tableau que Pythéas a tracé de *Thulé*. Quelques savants ont écrit que les anciens avaient donné le nom de Thulé à plusieurs pays différents : en adoptant cette opinion, on pourrait concilier toutes celles qui ont été émises à ce sujet. (D. L. R.)

Note xvi, page 88.

Les anciens géographes connaissaient la figure sphérique de la terre. Ils inventèrent la méthode de calculer la longitude et la latitude, qui est encore en usage aujourd'hui. Suivant leur principe, l'équateur ou le cercle imaginaire qui enveloppe la terre était de trois cent soixante degrés, qu'ils divisaient en

vingt-quatre parties ou heures, chacune de quinze degrés. Marinus de Tyr, le plus habile des anciens géographes avant Ptolémée, supposait que le pays des *Seres* ou *Sinæ*, qui était le lieu le plus reculé de l'Inde que connussent les anciens, se trouvait à quinze heures, ou deux cent vingt-cinq degrés à l'est du premier méridien qui passait par les îles Fortunées. *Ptolém. Geogr. lib.* I, *cap.* 11. Si cette supposition était bien fondée, le pays des Seres ou la Chine n'était qu'à neuf heures ou cent trente-cinq degrés à l'ouest des îles Fortunées ou Canaries, et la navigation par cette route aurait été beaucoup plus courte que par la route que suivaient les Portugais. Marco Polo, dans ses voyages, décrit des pays, principalement l'île de Cipango ou Zipangri, qu'on croit être le Japon[1], qui se trouvait beaucoup plus à l'est qu'aucune partie de l'Asie connue des anciens. *Marc. Paul. de reg. Orient. lib.* II, *cap.* 70 ; *lib.* III, *cap.* 2. Il résulte de là que le Japon, s'étendant encore plus à l'est, était beaucoup plus près des îles Canaries. Les conclusions de Colomb, quoique fondées sur des observations inexactes, se trouvaient justes. Si les suppositions de Marinus avaient été bien fondées, et si les pays que Marco Polo visita avaient été situés à l'est de ceux dont Marinus avait déterminé la longitude, la route la plus facile et en même temps la plus courte pour se rendre aux Indes orientales aurait été de naviguer droit à l'ouest. *Herrera, Decad.* I, *lib.* I, *cap.* 2. Une

(1) Nous l'avons déjà dit, il n'existe plus aujourd'hui de doute à ce sujet. Le *Cipango* de Marco Polo est bien le Japon. (D. L. R.)

connaissance plus étendue du globe nous a découvert la grande erreur où est tombé Marinus, en supposant que la Chine se trouve à quinze heures ou deux cent vingt-cinq degrés à l'est des îles Canaries, et que Ptolémée même s'est trompé en réduisant la longitude de la Chine à douze heures ou cent quatre-vingts degrés. La longitude des limites occidentales de ce vaste empire est de sept heures ou de cent quinze degrés du méridien des îles Canaries. Mais Colomb suivait les lumières que son siècle pouvait lui fournir, et s'appuyait de l'autorité des écrivains qu'on regardait alors comme les maîtres et les guides du genre humain dans la science de la géographie.

Note XVII, page 113.

Comme les Portugais, en faisant leurs découvertes, ne s'écartaient qu'à une petite distance des côtes de l'Afrique, ils crurent que les oiseaux, dont ils observaient le vol avec une grande attention, ne se hasardaient pas loin des terres. Dans l'enfance de la navigation on ignorait que souvent les oiseaux poussent leur vol à une distance immense des côtes. En naviguant vers les Indes occidentales, on trouve quelquefois des oiseaux à plus de deux cents lieues de terre. Sloane's, *Nat. hist. of Jamaica, vol.* I, *pag.* 30. Catesby a vu en mer un hibou à plus de six cents lieues des côtes : *Hist. nat. of Carolina, pref.-pag.* 7. *Hist. nat. de Buffon, tom.* XVI, *pag.* 32. Il paraît donc que cet indice de terre, sur lequel Colomb semble s'être appuyé avec quelque confiance, n'était rien moins que certain. Cette observation est confirmée

par le capitaine Cook, celui de tous les navigateurs qui a traversé le plus de mers et acquis le plus d'expérience. « Personne, dit-il, ne sait encore à quelle « distance quelques-uns des oiseaux *océaniques* s'a« vancent sur la mer : pour mon propre compte, je « ne crois pas qu'il y en ait un seul sur lequel on puisse « se fier pour indiquer le voisinage de la terre. » *Voyage towards the South Pole, vol.* I, *pag.* 275.

Note XVIII, page 126.

« Il n'est plus douteux aujourd'hui, parmi les botanistes, dit M. le baron de Humboldt, *Essai polit. sur la nouv. Esp. tom.* III, *p.* 52 et *tom.* II *p.* 184, que le maïs ou blé turc, *zéa maïs,* la seule graminée à graines farineuses que cultivaient les Américains avant l'arrivée des Européens, est un véritable blé américain, et que c'est le nouveau continent qui l'a donnée à l'ancien. . . . . . . . . . . . . . . . . »

« Lors de la découverte de l'Amérique par les Espagnols, il (le maïs) était déjà cultivé dans la partie la plus méridionale du Chili jusqu'en Pensylvanie. D'après une tradition des peuples aztèques, la culture de cette graminée, qui portait dans leur langue le nom de *Tlaolli,* en Haïtien celui de *Mahiz,* et en Quichua celui de *Cara*, avait été introduite au Mexique dans le septième siècle par les Toultèques qui y portèrent en même temps celle du coton et du piment. »

Cette opinion de M. de Humboldt est partagée par le célèbre Parmentier, qui s'exprime ainsi dans l'article *Maïs* du *nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle appliquée aux arts, t.* XVIII : « Quelles que soient

les raisons sur lesquelles se sont fondés des auteurs, d'ailleurs recommandables, pour essayer de prouver que le maïs n'est pas originaire d'Amérique, cette plante a des caractères trop frappants pour la méconnaître. Varron, Columelle, Pline, Palladius, Dioscoride, Théophraste, Gallien, tous ceux en un mot qui ont traité de l'économie rurale ou des végétaux nourrissants et médicamenteux, gardent le plus profond silence sur le maïs. Il n'en est fait non plus aucune mention *dans les relations des voyageurs qui ont été en Asie et en Afrique avant la découverte de Christophe Colomb*. Cependant ils donnent les détails les plus circonstanciés des productions particulières aux contrées qu'ils ont parcourues. Les premiers auteurs qui en aient parlé ne remontent guère au-delà du quinzième siècle, et c'est aux Espagnols que nous devons la première description exacte que nous possédions de ce grain.

« Dans le mémoire qui a été couronné, en 1784, par l'académie des sciences de Bordeaux, sur cette question : *Quel serait le meilleur moyen pour conserver le plus long-temps possible, soit en grain, soit en farine, lé maïs ou blé de Turquie, plus connu dans la Guienne sous le nom de blé d'Espagne, et quels seraient les différents moyens d'en tirer parti dans les années abondantes, indépendamment des usages connus et ordinaires dans cette province ?* nous avons rassemblé tous les faits qui ne permettent plus de douter que le maïs ne soit une production indigène du continent, ainsi que des îles d'Amérique, d'où il a été transporté dans les autres parties de l'univers. »

« Quelques auteurs, dit M. Loiseleur-Deslonchamps, *Dictionnaire des sciences naturelles, par plusieurs professeurs au Jardin du Roi*, etc., *tom.* XXVIII, art. *Maïs*, (1823), ont voulu essayer de prouver que le maïs était originaire de l'Inde, d'où il aurait été transporté en Turquie, puis en Afrique, et enfin dans les deux Amériques. Cette opinion a surtout été soutenue par M. Amoureux, dans un mémoire sur le maïs, qui concourut avec celui de Parmentier, couronné en 1784 par l'académie de Bordeaux; mais Parmentier nous paraît avoir complètement réfuté cette opinion. »

« M. Constant Duméril ne se prononce pas d'une manière aussi positive; car il dit seulement dans ses *Eléments d'histoire naturelle*, que le maïs *paraît* originaire de l'Amérique méridionale. »

Dans un ouvrage qui a paru en français à Turin, en 1818, sous le titre de *Solution du problème économico-politique concernant la conservation ou la suppression de la culture du riz en Lombardie et basse Italie*, M. de Gregory, savant piémontais, cherche à prouver que le maïs existait en Europe bien avant la découverte de l'Amérique, et que par conséquent il n'est point originaire du nouveau continent.

Suivant cet écrivain, le maïs, *latine melica*, était cultivé dans le Vercellais depuis 1185, ainsi qu'il résulte des états qui se *trouvent dans les archives du chapitre à Verceil.*

En 1204, « *Jacobus ex marchionibus Incisæ et Antoniellus Molinari tradiderunt et donaverunt eorum patriæ* (*Incisæ in Monferrato*) *bursam unam* DE SEMINE, SEU

GRANIS DE COLORE AUREO ET PARTIM ALBO, *non amplius antea visis in regionibus nostris, quæ dixerunt detulisse ab una provincia Asiæ Natolia dictæ, perquam cum equitibus suis incursiones executi erant tempore circumvallationis magnæ illius civitatis Constantinopoli, et vocari* MELIGA, *quæ tractu temporis magnum redditum, et subsidium patriæ comparant, quam bursam*, etc. *Voy.* Molinari, *Storia, d'Incisa, tom.* I, *pag.* 198.

On semait du maïs, ajoute M. de Gregory, à Montiglio en 1300, à Carignan en 1301, à Rivara en 1330, à Monasterolo en 1369, à San-Benigno en 1443.

« Ducange dit, dans son *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis*, Paris, 1733, *pag.* 644, *verbo* MELICA *vox est Italica, nostris* BLÉ SARRAZIN, *vel milium indicum. Memoriale potestatem regiens.* ad an. 1227, apud Murator., t. VIII, coll. 4105, *et eo anno fuit maxima caristia blavis, ita quod sextarius frumenti vendebatur XII solidos imperiales . . . . . et sextarius* MELICÆ VIII solidos. Ibid. ad ann. 1277. coll. 1143. *Et magna pluvia fuit, ita quod homines non potuerunt colligere* MELICAS *de campis, nec eas siccare, nec potuerunt bene seminare.* »

Pour décider cette question de l'histoire des céréales, il est indipensable d'examiner si le *zea maïs* et le *melica* ou *meliga* sont de la même espèce ou du même genre. Si on trouvait que le second n'est point le véritable maïs, M. de Gregory aurait à prouver que le véritable maïs qu'il dit avoir été cultivé au commencement du quatorzième siècle dans plusieurs

contrées de l'Italie y était réellement connu à cette époque, en citant quelque acte ou document authentique et incontestable à l'appui de son assertion ; car les états qui se trouvent, suivant lui, dans les archives du chapitre de Verceil, et desquels il résulte que le maïs, *latine melica,* était cultivé dans le Vercellais dès l'an 1185, ne prouvent rien, tant qu'il n'est pas démontré que le MELICA est un véritable maïs.

La description succincte de la graminée appelée *meliga,* apportée de la Natolie à l'époque du siège de Constantinople, c'est-à-dire au commencement du treizième siècle, et dont il est parlé dans l'acte cité par Molinari, de la donation faite à la ville d'Incise, paraît, il est vrai, convenir au maïs; mais pourrait convenir également à l'houque sorgho (*holcus sorghum*) que les Arabes cultivent pour faire du pain, et dont les semences, suivant le *Dictionnaire d'histoire naturelle de l'Encyclopédie méthodique,* varient pour la couleur, du blanc au jaune, à la couleur ferrugineuse et au pourpre noirâtre. Nous ajouterons que Rumphius, dans son *Herbarium amboinense* dit que le *sorghum,* appelé aussi *melica* en Italie et *melega* en Lombardie, a été observé dans l'Asie mineure par Belon.

La conséquence tirée par Parmentier, « que de ce qu'il n'est pas fait mention du maïs dans les relations des voyageurs qui ont été en Asie et en Afrique avant la découverte de l'Amérique, cette graminée n'y existait pas, ne nous semble pas tout-à-fait juste ; car ces voyageurs n'étant pas allés dans toutes les contrées de

l'Asie et de l'Afrique, peuvent ne pas avoir visité les parties de ces continents où le maïs était cultivé. Il est de fait que l'*Indian corn* (blé d'Inde) qui paraît être le maïs, est cultivé dans l'Assam, à la base de l'Himmalaya, et probablement dans d'autres contrées. Depuis quelle époque? Est-ce avant la découverte de l'Amérique? Les voyageurs ne s'expliquent pas à ce sujet, et c'est ce qui trancherait la question, en supposant qu'ils n'aient pas confondu les espèces, et que l'*Indian corn* dont ils parlent soit bien le maïs. Si c'était le maïs, serait-il présumable que les Européens l'aient importé dans ces pays reculés de l'Asie si peu connus et depuis si peu de temps? On pourrait ajouter que la partie de l'Assam où un voyageur anglais, le capitaine Bedfort, vient de pénétrer récemment et où il a trouvé l'*Indian corn* en pleine culture, celle où coule le *Brahma kund*, réservoir dans lequel, suivant la légende indoue, l'Enfant-Rivière-Dieu (*Infant-River-God*) le fils de Brahma fut élevé, n'avait pas été encore explorée par d'autres Européens, si l'on s'en rapporte à la relation extraite de la *Gazette du gouvernement* de Calcutta, et insérée dans le n° d'avril 1827 de l'*Asiatic Journal*.

Nous soumettons des doutes; c'est aux botanistes à décider. (D. L. R)

Note XIX, page 127.

L'amiral, dans une lettre qu'il adresse à Ferdinand et Isabelle, décrit un des ports de Cuba avec l'admiration qui caractérise l'enthousiasme des découvertes. « Je découvris, dit-il, une rivière où une ga-

« lère peut entrer facilement. Sa beauté m'engagea à « la sonder, et je trouvai depuis cinq jusqu'à huit « brasses d'eau. Après avoir remonté cette rivière à « une distance considérable, tout m'engagea à y faire « un établissement. La beauté de la rivière, la limpi- « dité des eaux qui permettait d'en voir le fond sa- « blonneux, la grande quantité de palmiers de toute « espèce, les plus grands et les plus beaux que j'aie « vus, le nombre extraordinaire d'autres arbres ma- « gnifiques, les oiseaux, la verdure des plaines, tout « cela forme un tableau si intéressant, que ce pays « surpasse tous les autres autant que le jour surpasse « la nuit en éclat et en lumière ; ce qui m'a fait dire « souvent que je tenterais en vain d'en donner une des- « cription complète à vos altesses ; car ni ma langue « ni ma plume ne pourraient rendre la vérité ; et le « spectacle de tant de beautés m'étonne au point que « je ne sais comment le décrire. » *Vie de Colomb, chap.* 30.

Note xx, page 132.

Le récit que Colomb fait de la conduite sage et humaine des Indiens à cette occasion est fort remarquable : « Le roi, dit-il dans une lettre à Ferdinand « et Isabelle, ayant été instruit de notre malheur, « exprima un vif chagrin de la perte que nous venions « de faire, et envoya sur-le-champ à notre bord tous « les habitants de l'endroit avec plusieurs grands ca- « nots. Nous déchargeâmes bientôt le vaisseau de tout « ce qui se trouvait sur le tillac, avec le secours que « nous fit donner le roi, tandis que lui-même, avec

« ses frères et ses autres parents, prit tout le soin « possible pour faire observer le meilleur ordre, tant « sur le vaisseau qu'à terre. De temps en temps un de « ses parents venait, les larmes aux yeux, me dire « de sa part de ne point m'affliger, et qu'il me don- « nerait tout ce qu'il possédait. Je puis assurer vos « altesses que dans aucun lieu de l'Espagne on n'au- « rait pris autant de soin de nos effets, lesquels furent « déposés dans un endroit près du palais du roi, pour « y être gardés jusqu'à ce qu'on eût débarrassé les « maisons où l'on devait les transporter. Il fit placer « sur-le-champ des sentinelles armées pour garder « ce dépôt pendant la nuit, et les Indiens qui se trou- « vaient sur la côte se désolaient, comme s'ils avaient « partagé notre perte. Ce peuple est si doux, si hu- « main et si paisible, que j'ose répondre à vos altesses « qu'il n'y a pas au monde une meilleure espèce « d'hommes, ni un aussi bon pays que celui-ci. Ils « aiment leurs voisins comme eux-mêmes ; leur con- « versation, qui est la plus douce et la plus affectueuse « du monde, est toujours gaie et accompagnée « d'un sourire. Quoiqu'il soit vrai qu'ils vont nus, « vos altesses peuvent être persuadées qu'ils ont plu- « sieurs coutumes fort louables. Le roi est servi avec « beaucoup d'appareil, et ses manières sont si hon- « nêtes qu'on les voit avec un grand plaisir. On n'en « trouve pas moins à observer la mémoire étonnante « de ce peuple, et le desir qu'il a d'acquérir des con- « naissances, ce qui le porte à s'informer des causes « et des effets de tout. » *Vie de Colomb*, *chap.* 32.

Il est probable que les Espagnols étaient redevables de cette attention officieuse à l'opinion qu'avaient les Indiens que c'étaient des êtres d'une nature supérieure.

Note xxi, page 140.

Tout ce qui nous reste d'un homme tel que Colomb doit nous être précieux. Une lettre qu'il écrivit à Ferdinand et Isabelle, et où il leur parle de ce qui s'est passé à cette occasion, nous fournit une peinture frappante de son courage, de son humanité, de sa prudence, de son amour pour le bien public et de son adresse à faire sa cour. « J'aurais été, « dit-il, moins touché de ce malheur si je m'étais « trouvé seul exposé au danger, tant parce que ma « vie n'est qu'un dépôt dont je dois compte à l'Etre-« Suprême, que parce que j'ai été déjà exposé plu-« sieurs fois au péril le plus imminent. Mais ce qui « me causait un chagrin infini et me tourmentait, « c'était de voir qu'après avoir reçu du Seigneur la « foi nécessaire pour exécuter une pareille entre-« prise, dans laquelle j'avais maintenant eu le bon-« heur de réussir, pour convaincre mon adversaire, « et pour accroître la gloire et la puissance de vos « altesses, il plaisait au Tout-Puissant d'arrêter tout « par ma mort. Cependant ce malheur aurait été « moins affligeant pour moi s'il n'avait pas entraîné « la perte de ceux qui m'avaient suivi dans l'espé-« rance d'acquérir une grande fortune, et qui, en « voyant le danger où ils se trouvaient, maudis-« saient non-seulement l'idée qu'ils avaient eue de

« m'accompagner, mais encore le respect et la « crainte que je leur inspirais et qui les empê- « chaient de me quitter, comme ils l'avaient sou- « vent résolu. Mais ce qui mettait le comble à « ma douleur, c'était la pensée d'avoir laissé mes « deux fils au collège à Cordoue, sans amis et dans « un pays étranger, tandis qu'il était très probable « qu'on ne saurait jamais que j'avais rendu à vos « altesses des services assez essentiels pour que mes « enfants méritassent leurs bontés. Et quoique je « me consolasse par l'espérance que Dieu ne per- « mettrait pas que ce qui devait tant contribuer à « la gloire de son église, et qui m'avait coûté de « si grands travaux, restât imparfait, je pensai ce- « pendant que, pour me punir de mes fautes, sa « volonté était de me priver de la gloire que j'au- « rais pu en recueillir dans ce monde. Pendant « que j'étais dans cet état de trouble, je songeai « au bonheur qui accompagne vos altesses, et il me « vint dans l'idée que, même si je périssais et que « le vaisseau fût perdu, il serait possible que vous « fussiez par quelque hasard instruits de mon voyage « et du succès que j'avais eu jusqu'alors. Dans cette « vue, j'écrivis sur un morceau de parchemin, « avec toute la briéveté que demandait la situation « où je me trouvais, la découverte que j'avais faite « des pays que j'avais annoncés, en combien de « jours j'avais achevé mon voyage, et quelle route « j'avais tenue. Je fis connaître la bonté du pays, le « caractère de ses habitants; j'ajoutai que j'avais

« laissé les sujets de vos altesses en possession de « tous les pays que j'avais découverts. Après « avoir cacheté cet écrit, je l'adressai à vos altes- « ses, et promis mille ducats à celui qui le remet- « trait ainsi fermé, afin que si quelque étranger le « trouvait, la récompense promise pût le déter- « miner à ne pas donner ces informations à d'au- « tres personnes. Je fis alors apporter un grand « tonneau, et ayant enveloppé le parchemin d'une « toile cirée et ensuite d'une espèce de gâteau « de cire, je le mis dans le tonneau, que je « fis jeter à la mer après l'avoir bouché. Tout « l'équipage s'imagina que c'était un acte de dévo- « tion. Craignant que ce tonneau ne fût jamais « trouvé, et voyant que nous approchions plus près « de l'Espagne, je fis un autre paquet semblable « au premier, que je plaçai au haut de la poupe, afin « que, si le vaisseau coulait à fond, le tonneau « restât au dessus de l'eau pour flotter au gré de la « fortune. »

Note XXII, page 145.

Quelques auteurs espagnols, guidés par le petit intérêt de la jalousie nationale, ont cherché à diminuer la gloire de Colomb, en faisant entendre qu'il avait été conduit à la découverte du Nouveau-Monde, non par ses propres lumières ou par son génie entreprenant, mais par les instructions qu'il avait reçues. Selon eux, un vaisseau ayant été écarté de sa route par les vents d'est fut emporté bien loin

à l'ouest sur la côte d'un pays inconnu, d'où il ne revint qu'avec beaucoup de difficulté ; tout l'équipage périt de fatigue et de besoin, excepté le *pilote* et trois matelots. Ces quatre marins moururent aussi quelques jours après leur arrivée ; mais le pilote ayant été reçu dans la maison de Colomb, son ami intime, lui découvrit avant sa mort le secret de la découverte qu'il avait faite par hasard, et lui laissa ses papiers qui contenaient le journal de son voyage, lequel servit de guide à Colomb dans son entreprise. Gomara est, je crois, le premier qui ait publié ce conte. *Hist. cap.* 13. Toutes les circonstances en sont dénuées des preuves nécessaires pour le rendre probable. On ne connaît ni le nom ni la destination de ce navire. Quelques auteurs prétendent qu'il appartenait à un des ports de l'Andalousie, et qu'il était destiné ou pour les Canaries ou pour Madère ; d'autres disent qu'il était biscaïen, et qu'il prenait la route d'Angleterre ; d'autres enfin assurent que c'était un vaisseau portugais qui trafiquait sur la côte de Guinée. Le nom du pilote est pareillement inconnu, aussi bien que celui du port où il aborda à son retour. Suivant les uns, ce fut en Portugal ; selon d'autres, à Madère ou aux Açores. On n'ignore pas moins l'année que se fit ce voyage. *Monson's Nav. Tracts. Churchill*, III, 371. And. Bernaldes ni Pierre Martyr, contemporains de Colomb, ne parlent point de ce pilote ni de ses découvertes. Herrera, avec son bon sens ordinaire ; passe aussi ce fait sous silence, et Oviedo n'en

parle que comme d'un conte à amuser le vulgaire. *Hist. lib.* II, *cap.* 2. Des auteurs plus modernes ont supposé que Colomb avait été guidé dans son voyage par quelque instruction particulière, parce qu'on l'a vu diriger constamment sa route à l'ouest en partant des Canaries; mais ils ne se rappellent pas que, selon les principes sur lesquels il fondait toutes ses espérances de succès, il croyait qu'en dirigeant sa route vers l'ouest il devait nécessairement arriver à ces régions de l'orient dont les anciens ont parlé. Ce fut la confiance invariable qu'il eut dans son propre système qui lui fit tenir cette route sans en changer jamais.

D'autres nations, outre les Espagnols, ont mis en question si Colomb pouvait s'arroger l'honneur d'avoir découvert l'Amérique. Quelques écrivains allemands l'attribuent à Martin Behaim, leur compatriote; il était de la famille noble des Behaims de Schwartzbach, l'une des premières de la ville impériale de Nuremberg. Il fut élève du célèbre Jean Muller, plus connu sous le nom de Regiomontanus, et acquit une telle connaissance de la cosmographie, qu'il conçut le dessein d'explorer ces régions dont il avait été habitué à étudier et à décrire la position et les avantages. La duchesse de Bourgogne, qui le protégeait, l'envoya à Lisbonne, où la réputation que les Portugais avaient acquise par leurs découvertes attirait tous les hommes aventureux. Là, suivant Herman Schedel, dont le *Chronicon mundi*, traduit de l'allemand fut imprimé à Nuremberg,

en 1493, son mérite comme cosmographe lui fit donner, conjointement avec Diego Cano, le commandement d'une escadre qui, en 1483, fut envoyée pour faire des découvertes. On assure que dans ce voyage il découvrit le royaume de Congo. Il se maria en 1486 dans l'île de Fayal, l'une des Açores, et fut l'ami particulier de Colomb. *Herrera, dec. I, lib. I, c.* 2. Magellan possédait un globe terrestre fait par Behaim, sur lequel il avait tracé la route qu'il se proposait de tenir pour chercher la communication avec la mer du Sud, qu'il a découverte plus tard. *Gomara, Hist. c.* 19. *Herrera, dec.* 11, *lib.* 2, *c.* 19. En 1492, Behaim visita ses parents établis à Nuremberg, et leur donna une mappemonde faite de sa propre main, et qui est conservée depuis dans les archives de la famille. Ce que nous avons rapporté de l'histoire de Martin Behaim, paraît bien authentique; mais tout ce qu'on raconte sur la découverte d'une partie du Nouveau-Monde semble tout-à-fait conjectural.

Dans une édition précédente de cette histoire de l'Amérique, j'avais à peine eu le temps de recueillir quelques informations sur Behaim, excepté dans une dissertation superficielle, intitulée : *De vero novi orbis inventore*, et publiée à Francfort en 1714, par Jos. Fred. Stuvenius, j'avais été entraîné par l'autorité d'Herrera à supposer que Behaim n'était point né en Allemagne; mais depuis des renseignements plus exacts et plus complets, qui m'ont été communiqués par le savant Dr Jean Reinold Forster, j'ai

maintenant reconnu que je m'étais trompé. Le Dr Forster a bien voulu me donner en même temps une copie de la mappemonde de Behaim, que Doppelmayer a publiée dans son *Histoire des mathématiciens et artistes de Nuremberg*. D'après cette mappemonde, l'imperfection des connaissances cosmographiques à cette époque est manifeste. A peine est-il un seul lieu placé comme il aurait dû l'être ; et en l'examinant, je ne trouve aucun motif de supposer que Behaim ait eu la plus légère connaissance de quelque partie de l'Amérique que ce soit. Il trace, il est vrai, une île à laquelle il donne le nom de Saint-Brandon. Cette île, dit-on, peut être une partie de la Guyane, qu'on supposait d'abord ne pas faire partie du continent. Il la place à la même latitude que les îles du Cap-Vert; et je soupçonne que c'est une île imaginaire qui n'a été admise dans les anciennes mappemondes, que sur l'autorité de la légende d'un Irlandais nommé Brandon ou Brendan, dont l'histoire est si ridiculement fabuleuse, qu'elle ne mérite point qu'on en fasse la moindre mention. *Girald. Cambriensis ap. Missingham florilegium sanctorum*, p. 427.

Les prétentions des Gallois ne paraissent pas mieux fondées. Suivant Powell, une dispute s'étant élevée dans le douzième siècle entre les fils d'Owen Guyneth, roi de la partie septentrionale du pays de Galles, touchant la succession de sa couronne, Madoc, l'un de ces princes, fatigué de ces disputes, se mit en mer pour chercher un séjour plus tran-

quille. Il dirigea sa course droit à l'ouest en laissant l'Irlande au nord, et arriva dans un pays inconnu qui lui parut si agréable qu'il retourna dans le pays de Galles et ramena avec lui plusieurs de ses partisans; cela se passa, dit-on, vers l'an 1170, et depuis cette époque on n'entendit plus parler ni de Madoc ni de sa colonie. Il faut observer que Powell sur le témoignage de qui est fondée l'authenticité de ce fait, a publié son histoire plus de quatre siècles après la date de l'événement dont il parle. Chez un peuple aussi grossier et aussi ignorant que l'étaient les Gallois de ce temps, la mémoire d'un fait si reculé ne peut avoir été conservée que fort imparfaitement, et aurait besoin d'être confirmée par quelque écrivain d'un plus grand poids que Powell, et moins éloigné de l'époque du voyage de Madoc. Des savants plus modernes se sont à la vérité appuyés sur le témoignage de Meredith ap Rhees, barde gallois, qui mourut en 1477; mais il vécut lui-même dans un temps trop éloigné de cet événement pour que son témoignage soit d'un plus grand poids que celui de Powell. D'ailleurs ses vers, publiés par *Hackluyt*, vol. III, pag. 1, nous apprennent seulement que Madoc, mécontent de l'état de ses affaires domestiques, parcourut l'Océan pour y chercher de nouvelles possessions. Mais quand même nous admettrions l'histoire de Powell comme authentique, il ne s'ensuivrait pas que le pays inconnu, découvert par Madoc en naviguant à l'ouest et en laissant l'Irlande au nord, fût une partie de l'Amérique. Les

connaissances des Gallois dans le douzième siècle étaient trop bornées pour leur permettre d'entreprendre un pareil voyage. Si Madoc a fait quelque découverte, ce ne peut probablement être que Madère ou quelqu'une des îles Hébrides. On a allégué le rapport qu'il y a entre le langage gallois et quelques dialectes de l'Amérique comme une preuve du voyage de Madoc; mais les traits qu'on en cite sont en si petit nombre, et dans quelques-uns même les affinités sont si obscures ou si gratuites, qu'on ne peut établir aucune preuve sur la ressemblance accidentelle d'un petit nombre de mots. Il y a un oiseau qu'on n'a trouvé jusqu'ici que sur les côtes de l'Amérique méridionale, depuis le port Desiré jusqu'au détroit de Magellan; on lui donne le nom de *penguin*, mot qui dans la langue galloise signifie *tête blanche*. Presque tous les auteurs qui veulent faire honneur aux Gallois de la découverte de l'Amérique citent ce mot comme une preuve irréfragable de l'affinité qu'il y a entre la langue galloise et celle qu'on parle dans cette partie de l'Amérique; mais M. Pennant, qui nous a donné une description détaillée du penguin, remarque que tous les oiseaux de cette espèce ont la tête noire; « de sorte, ajoute-t-il, que nous « devons renoncer à l'espérance fondée sur cette hy« pothèse de retrouver dans le Nouveau-Monde la « race galloise. » *Phil. Transact.* vol. LVIII, p. 91, etc. D'ailleurs si les Gallois avaient fait quelque établissement en Amérique vers la fin du douzième siècle, on aurait dû retrouver parmi leurs descen-

dants quelques indices de la religion chrétienne lorsqu'on les découvrit, environ trois cents ans après leur émigration, période trop courte pour qu'on puisse supposer que dans cet espace de temps on y ait perdu toute idée des arts et des mœurs de l'Europe. Lord Lyttelton, dans les notes dont il a accompagné le 5e livre dans son *Histoire d'Henri II*, pag. 271, a examiné ce que dit Powell sur les découvertes faites par Madoc, et il a opposé aux raisonnements de cet écrivain d'autres arguments d'un très grand poids pour prouver la fausseté de son récit.

Les prétentions des Norwégiens à la découverte de l'Amérique paraissent mieux fondées que celles des Allemands et des Gallois. Les peuples de la Scandinavie se faisaient remarquer dans le moyen âge par la hardiesse et l'étendue de leurs excursions maritimes. En 874, les Norwégiens découvrirent l'Islande, où ils établirent une colonie. En 982, ils se rendirent au Groenland, où ils s'établirent pareillement. De là quelques-uns de leurs navigateurs s'avancèrent vers l'ouest et y trouvèrent un pays plus agréable que ces horribles régions dont ils n'ont pas perdu la connaissance. Suivant leur rapport, les côtes de ce pays étaient sablonneuses, mais l'intérieur était uni et couvert de bois; c'est pourquoi ils lui donnèrent le nom de *Helleland* et *Mark-land*, et ensuite celui de *Win-land*, à cause de quelques plants de vignes qu'ils y trouvèrent garnis de grappes de raisin. L'authenticité de cette histoire est fondée, à ce que je crois, sur l'autorité du *Saga* ou chronique du roi Olaüs, composée par Snorro

*Sturlonides* ou *Sturlusons*, publiée par Peringskiold à Stockholm en 1697. Comme Snorro était né en 1179, sa chronique n'a pu être compilée qu'environ deux siècles après l'événement qu'il rapporte. Rien n'est plus grossier ni plus confus que le conte qu'il fait de la navigation et des découvertes de *Biorn* et de *Lief* son compagnon; *pag.* 104, 110, 326. Il est impossible d'apprendre de lui dans quelle partie de l'Amérique les Norwégiens sont descendus. Suivant le rapport qu'il fait de la longueur des jours et des nuits, ce ne peut être que vers le cinquante-huitième degré de latitude nord, sur quelque partie de la côte du Labrador, près de l'entrée du détroit d'Hudson, où certainement les raisins ne sont pas une production du pays. Torfeus prétend qu'il y a une erreur dans le texte, et qu'en le rectifiant on peut supposer que l'endroit où les Norwégiens descendirent était situé au quarante-neuvième degré de latitude. Mais ce n'est pas la région du vin en Amérique. En parcourant le conte de Snorro, je serais porté à croire que la situation de Terre-Neuve correspond mieux avec celle du pays découvert par les Norwégiens; mais ce n'est pas dans une île stérile que l'on trouve des plants de vigne. *M. Mallet*, dans son *Introduction à l'histoire de Danemark*, pag. 175, etc., cite plusieurs autres conjectures; mais je ne suis pas assez versé dans la littérature du nord pour les discuter. Quoi qu'il en soit, il est manifeste que si les Norwégiens ont découvert dans le dixième siècle quelque partie de l'Amérique, leurs tentatives pour y établir une colonie ont été infructueuses, et que la connaissance en a été bientôt perdue.

Note xxiii, page 146.

Pierre Martyr, *ab Angleria*, gentilhomme milanais, qui résidait à cette époque à la cour d'Espagne, et dont les lettres contiennent le récit des faits de ce temps, suivant leur ordre chronologique, dépeint d'une manière fort vive les sentiments dont lui-même et ses savants correspondants étaient affectés : « *Præ* « *lætitiâ prosiluisse te, vixque à lachrymis præ gaudio* « *temperasse, quandò litteras adspexisti meas quibus,* « *de antipodum orbe latenti hactenùs, te certiorem feci,* « *mi suavissime Pomponi, insinuasti. Ex tuis ipse lit-* « *teris colligo quid senseris. Sensisti autem, tantique rem* « *fecisti, quanti virum summâ doctrinâ insignitum decuit.* « *Quis namque cibus sublimibus præstari potest ingeniis* « *isto suavior? Quod condimentum gratius? A me facio* « *conjecturam. Beari sentio spiritus meos, quandò ac-* « *citos alloquor prudentes aliquos ex his qui ab eâ redeunt* « *provinciâ. Implicent animos pecuniarum cumulis au-* « *gendis miseri avari, libidinibus obscœni; nostras nos* « *mentes, postquàm Deo pleni aliquandò fuerimus, con-* « *templando, hujuscemodi rerum notitiâ demulciamus.* » Epist. 152, Pomponio Læto.

Note xxiv, page 161.

Les savants de ce siècle étaient si fortement persuadés que les pays qu'avait découverts Colomb faisaient partie des Indes orientales, que Bernaldes, curé de Los Palacios, qui paraît avoir été un des hommes les plus instruits de son temps dans la cosmographie, prétend que Cuba n'était pas une île, mais une partie du

continent, et qu'elle appartenait à l'empire du grand Khan. Il communiqua cette opinion à Colomb même, qui pendant quelque temps logea chez lui au retour de son voyage, et il la soutint par plusieurs arguments pour la plupart fondés sur l'autorité de Jean Mandeville. *Manuscrit entre les mains de l'auteur.* Antoine Gallo, qui était secrétaire du magistrat de Gênes, vers la fin du quinzième siècle, a publié un court récit des voyages et découvertes de son compatriote Colomb, qui se trouve joint à ses *Opuscula historica de rebus populi genuensis :* il nous apprend, d'après des lettres de Colomb, qu'il dit avoir vues, que son opinion, fondée sur des observations nautiques, était qu'une des îles qu'il avait découvertes ne se trouvait qu'à deux heures ou trente degrés de Cattigara, qui dans les cartes de géographie de ce temps était marquée, sur l'autorité de *Ptolémée lib.* VII*, cap.* 3, comme le lieu de l'Asie le plus avancé vers l'orient; d'où il concluait que, si quelque continent n'arrêtait point la navigation, on devait trouver un passage court et facile vers cette extrémité orientale de l'Asie, en naviguant à l'ouest. *Muratori, Scriptores rer. italicarum; vol.* XXIII, *pag.* 304.

Note xxv, page 167.

Bernaldes, curé de Los Palacios, auteur contemporain, dit que cinq cents de ces captifs furent envoyés en Espagne et vendus publiquement comme esclaves à Séville; mais que le changement de climat et l'impuissance où ils étaient de supporter les

fatigues du travail les firent tous mourir en fort peu de temps. *Manuscrit entre les mains de l'auteur.*

Note xxvi, page 181.

Il paraît que Colomb s'était formé des idées singulières sur les pays qu'il venait de découvrir. Les houles violentes et l'agitation singulière des eaux sur la côte de la Trinité lui firent croire que c'était là la partie la plus haute du globe, et il pensait que plusieurs circonstances concouraient à prouver que la mer y était visiblement élevée. Après avoir posé ce principe erroné, la beauté du pays lui fit adopter l'idée de Jean Mandeville, *cap.* 102, que le paradis terrestre était le lieu le plus élevé de la terre; et il s'imagina avoir été assez heureux pour découvrir ce fortuné séjour. Nous ne devons pas être surpris qu'un homme d'une si grande sagacité se soit laissé séduire par les opinions et les récits d'un auteur aussi fabuleux que l'était Mandeville. Colomb et les autres navigateurs devaient nécessairement suivre les seuls guides qu'ils pouvaient consulter; et il paraît par plusieurs passages du manuscrit de Bernaldes, l'ami de Colomb, que le témoignage de Mandeville n'était pas d'un médiocre poids dans ce siècle. Bernaldes le cite souvent et toujours avec respect.

Note xxvii, page 196.

Il est surprenant que ni Gomara ni Oviedo, les plus anciens historiens espagnols, ni Herrera même n'aient regardé Ojeda ou son compagnon Vespuce comme ayant fait la première découverte du conti-

nent de l'Amérique. Tous attribuent unanimement cet honneur à Colomb. Quelques auteurs ont supposé qu'un ressentiment national contre Vespuce, qui avait quitté le service d'Espagne pour passer à celui des Portugais, avait engagé ces historiens à ne point parler des découvertes qu'il a faites. Mais Martyr et Benzoni, tous deux Italiens, ne pouvaient être gouvernés par ce préjugé. Martyr était un auteur contemporain qui résidait à la cour d'Espagne, et qui était à portée d'être exactement informé de ces faits publics; cependant il n'attribue pas à Vespuce la gloire d'avoir le premier découvert l'Amérique, ni dans ses Décades, qui sont la première histoire générale qu'on ait publiée du Nouveau-Monde, ni dans ses lettres, où il parle des principaux événements qui sont arrivés de son temps. Benzoni passa comme aventurier en Amérique en 1541, et y demeura fort long-temps. Il paraît avoir été animé d'un zèle ardent pour la gloire de l'Italie, sa patrie; cependant il ne parle ni des exploits ni des découvertes de Vespuce. Herrera, qui a compilé son histoire générale de l'Amérique d'après les témoignages les plus authentiques, suit non-seulement le sentiment de ces auteurs antérieurs, mais il accuse même Vespuce d'avoir falsifié les dates des deux voyages qu'il a faits dans le Nouveau-Monde, et d'avoir confondu l'un avec l'autre, afin de pouvoir s'arroger la gloire d'avoir découvert le continent. *Herrera*, *Decad.* I, *lib.* IV, *cap.* 2. Il assure que dans un examen judiciaire de cette matière, fait par le fiscal du roi, il fut

prouvé par le témoignage d'Ojeda lui-même qu'il toucha à l'Espagnola en revenant en Espagne à son premier voyage; au lieu que Vespuce dit qu'ils retournèrent directement de la côte de Paria à Cadix, et qu'ils ne touchèrent à l'Espagnola qu'à leur second voyage. Ojeda ajoute qu'ils firent le trajet en cinq mois, tandis que Vespuce prétend avoir employé dix-sept mois à le faire. *Viaggio primo di Am. Vespucci*, pag. 36. *Viaggio secundo*, pag. 45. Herrera nous donne, dans un autre endroit de son histoire, un récit plus circonstancié de cette enquête et tendant au même but. *Herrera, Decad.* I, *lib.* VII, *cap.* 5. Colomb se trouvait à l'Espagnola lorsqu'Ojeda y arriva, et s'était déjà réconcilié alors avec Roldan, qui s'opposa aux efforts d'Ojeda pour exciter une nouvelle révolte; par conséquent son voyage doit avoir été postérieur à celui de l'amiral. *Vie de Colomb*, chap. 84. Suivant le rapport de Vespuce il entreprit le premier voyage le 10 mai 1497. *Viaggio primo*, pag. 6. C'était dans ce même temps que Colomb se trouvait à la cour d'Espagne pour faire les préparatifs de son voyage, et qu'il paraissait y jouir d'une grande faveur. La direction des affaires du Nouveau-Monde était alors entre les mains d'Antoine Torrès, l'ami de Colomb. Il n'est donc pas probable que dans ces circonstances on ait accordé une commission à une autre personne qui aurait pu prévenir l'amiral dans un voyage qu'il était sur le point d'entreprendre. Fonseca, qui protégeait Ojeda et qui lui fit obtenir la permission de faire le voyage, ne fut rappelé à la

cour et rétabli dans sa charge de directeur des affaires des Indes qu'à la mort du prince Jean, qui arriva au mois de septembre de l'année 1497, *P. Martyr, Ep.* 182, c'est-à-dire, plusieurs mois après le temps que Vespuce prétend avoir mis en mer. En 1745 l'abbé Bandini publia à Florence une vie de Vespuce, in-4°. Cet ouvrage, qui n'a aucun mérite, est écrit avec aussi peu de jugement que de vérité. L'auteur soutient les prétentions de son compatriote à la découverte du Nouveau-Monde avec tout le zèle aveugle qu'inspire une prévention nationale; mais il ne produit aucune nouvelle preuve pour les appuyer. Il dit que le récit du voyage de Vespuce fut publié dès l'an 1510, et peut-être même plus tôt. *Vita di Am. Vesp.*, pag. 52. On n'a rien de certain sur l'époque à laquelle le nom d'*Amérique* fut donné pour la première fois au Nouveau-Monde.

Note XXVIII, page 250.

Le formulaire employé à cette occasion a servi de modèle aux Espagnols dans toutes leurs conquêtes postérieures en Amérique. Il est d'une nature si extraordinaire, et donne une telle idée des procédés des Espagnols et des principes sur lesquels ils fondaient leurs droits au vaste empire qu'ils acquirent dans le Nouveau-Monde, que cette pièce mérite toute l'attention du lecteur. « Moi, Alonzo d'Ojeda, « serviteur des très hauts et très puissants rois de « Castille et de Léon, vainqueurs des nations bar-

« bares, leur ambassadeur et capitaine, je vous no-
« tifie et vous déclare, avec toute l'étendue des pou-
« voirs que j'ai, que le Seigneur notre Dieu, qui est
« un et éternel, a créé le ciel et la terre, ainsi qu'un
« homme et une femme, de qui sont descendus vous
« et nous, et tous les hommes qui ont existé ou qui
« existeront dans le monde. Mais comme il est arrivé
« que les générations successives, pendant plus de cinq
« mille ans, ont été dispersées dans les différentes
« parties du monde, et se sont divisées en plusieurs
« royaumes et provinces, parce qu'un seul pays ne
« pouvait ni les contenir ni leur fournir les subsi-
« stances nécessaires ; c'est pour cela que le Seigneur
« notre Dieu a remis le soin de tous ses peuples à un
« homme, nommé saint Pierre, qu'il a constitué sei-
« gneur et chef de tout le genre humain, afin que
« tous les hommes, en quelques lieux qu'ils soient nés
« ou dans quelque religion ou dans quelque endroit
« qu'ils aient été instruits, lui obéissent. Il a soumis la
« terre entière à sa juridiction, et lui a ordonné d'é-
« tablir sa résidence à Rome ; comme le lieu le plus
« propre pour gouverner le monde. Il lui a pareillement
« promis et accordé le pouvoir d'étendre son autorité
« sur quelque autre partie du monde qu'il voudrait,
« et de juger et gouverner tous les chrétiens, mau-
« res, juifs, idolâtres, et tout autre peuple de quelque
« secte ou croyance qu'il puisse être. On lui a donné
« le nom de pape, qui veut dire admirable, grand,
« père et tuteur, parce qu'il est le père et le gou-
« verneur de tous les hommes. Ceux qui ont vécu

« du temps de ce saint père lui ont obéi en le re-
« connaissant pour leur seigneur et leur roi et pour
« le maître de l'univers. On a obéi de même à ceux
« qui lui ont succédé au pontificat, et cela continue
« aujourd'hui et continuera jusqu'à la fin des siècles.

« L'un de ces pontifes, comme maître du monde,
« a fait la concession de ces îles et de la terre-ferme
« de l'Océan à leurs majestés catholiques les rois
« de Castille, don Ferdinand et dona Isabelle de
« glorieuse mémoire, et à leurs successeurs nos
« souverains, avec tout ce qu'elles contiennent,
« comme cela se trouve plus amplement expliqué
« par certains actes qu'on vous montrera si vous le
« desirez. Sa majesté est donc, en vertu de cette
« donation, roi et seigneur de ces îles et de la terre-
« ferme, et c'est en cette qualité de roi et de sei-
« gneur que la plupart de ces îles à qui on a fait
« connaître ces titres ont reconnu sa majesté et lui
« rendent aujourd'hui foi et hommage de bon gré
« et sans opposition, comme à leur maître légitime.
« Et du moment que les peuples ont connu sa vo-
« lonté, ils ont obéi aux hommes saints que sa ma-
« jesté a envoyés pour les prêcher et pour les in-
« struire dans notre sainte foi; et tous, de leur plein
« gré et sans le moindre espoir de récompense, se
« sont rendus chrétiens et continuent de l'être. Sa
« majesté, les ayant reçus avec bonté sous sa pro-
« tection, a ordonné qu'on les traitât de la même
« manière que ses autres sujets et vassaux. Vous êtes
« tenus et obligés de vous conduire de même; c'est

« pourquoi je vous prie et vous demande aujourd'hui
« de prendre le temps nécessaire pour réfléchir mû-
« rement à ce que je viens de vous déclarer, afin que
« vous puissiez reconnaître l'église pour la souveraine
« et le guide de l'univers, ainsi que le saint-père,
« nommé le pape, par sa propre puissance, et sa
« majesté, par la concession du pape, pour rois et
« seigneurs souverains de ces îles et de la terre-
« ferme, et afin que vous consentiez à ce que les
« susdits saints pères vous annoncent et vous prê-
« chent la foi. Si vous vous conformez à ce que je
« viens de vous dire, vous ferez bien et vous rem-
« plirez les devoirs auxquels vous êtes obligés et
« tenus. Alors sa majesté, et moi en son nom, nous
« vous recevrons avec amour et bonté, et nous vous
« laisserons, vous, vos femmes et vos enfants, exempts
« de servitude, jouir de la propriété de tous vos biens,
« de la même manière que les habitants des îles. Sa
« majesté vous accordera en outre plusieurs privilé-
« ges, exemptions et récompenses. Mais si vous re-
« fusez ou si vous différez malicieusement d'obéir
« à mon injonction, alors, avec le secours de Dieu,
« j'entrerai par force dans votre pays, je vous ferai
« la guerre la plus cruelle, je vous soumettrai au joug
« de l'obéissance envers l'église et le roi, je vous
« enlèverai vos femmes et vos enfants pour les faire
« esclaves, les vendre ou en disposer selon le bon
« plaisir de sa majesté ; je saisirai tous vos biens et je
« vous ferai tout le mal qui dépendra de moi, comme
« à des sujets rebelles qui refusent de reconnaître

« leur souverain légitime et de se soumettre à ses vo-« lontés. Je proteste d'avance que tout le sang qui « sera répandu et tous les malheurs qui seront la « suite de votre désobéissance ne pourront être « imputés qu'à vous seuls, et non à sa majesté, ni « à moi, ni à ceux qui servent sous mes ordres; c'est « pourquoi vous ayant fait cette déclaration et ré-« quisition, je requiers le notaire ici présent de m'en « donner un certificat dans la forme requise. » *Herrera, Decad.* I, *lib.* VII, *cap.* 14.

Note XXIX, page 268.

Balboa, dans sa lettre au roi, dit que de cent quatre-vingt-dix hommes qu'il avait emmenés avec lui, il n'y en eut jamais quatre-vingts à la fois en état de servir, tant ils souffraient de la fatigue, de la faim et des maladies. *Herrera, Decad.* I, *lib.* X, *cap.* 16. *P. Martyr, Decad., pag.* 226.

Note XXX, page 283.

Fonseca, évêque de Palencia et principal directeur des affaires de l'Amérique, avait huit cents Indiens en propriété; le commandeur Lope de Conchillos, son premier associé dans ce département, en possédait onze cents, et on en avait donné en grand nombre aux autres favoris. Ils envoyaient des intendants aux îles pour louer ces esclaves aux colons. *Herrera, Decad.* I, *lib.* IX, *cap.* 14, *pag.* 325.

Note XXXI, page 294.

M. Grégoire a essayé de réfuter l'accusation por-

tée contre Las Casas, dans un mémoire intitulé : *Apologie de Las Casas,* inséré au tome IV des *Mémoires de la classe des sciences morales et politiques de l'Institut.* Suivant lui, Raynal, Paw, Robertson et les autres historiens qui ont accusé l'évêque de Chiapa de cette inconséquence, ont tous écrit sur la foi de Herrera, historien élégant, mais partial, ou d'après les assertions du Père Charlevoix, qui, lorsqu'il parle des colonies espagnoles, ne fait que traduire Herrera sans le citer. Il ajoute que les Espagnols achetaient des esclaves nègres des Portugais longtemps avant la découverte du Nouveau-Monde, et qu'ils en amenèrent avec eux dès le commencement de leur établissement à Saint-Domingue.

Ilexiste, dit M. Danxion Lavaysse (article *Las Casas,* dans la Biographie universelle), trois volumes manuscrits in-folio de Las Casas, dans la bibliothèque de Mexico ; et dans celle de l'Académie espagnole, une copie de ces volumes qui contiennent les *Mémoires, les lettres officielles et familières et les autres ouvrages politiques et théologiques* de l'évêque de Chiapa; et loin de trouver dans ces divers écrits un seul mot d'où l'on puisse conclure qu'il ait conseillé de substituer l'esclavage des noirs à celui des Indiens, on y voit au contraire, dans trois ou quatre endroits où il a occasion de parler des esclaves nègres, qu'il compatit vivement à leurs maux.

Cependant, si Las Casas présenta un mémoire au grand chancelier des Indes, pour proposer de permettre à chaque habitant des îles découvertes, d'em-

mener deux nègres et deux négresses, et que ce mémoire soit inséré dans la collection manuscrite de Muñoz, comme on ne saurait en douter puisque M. de Navarrete l'affirme, il faut reconnaître que les reproches faits au prélat espagnol sont fondés, quand bien même il serait certain que les Espagnols auraient fait le commerce des nègres avant le premier voyage de Chr. Colomb. Avant la demande de Las Casas, nous écrit M. de Navarrete, on avait bien transporté des nègres en Amérique; mais c'était par contrebande. Las Casas est le premier qui ait obtenu un ordre ou permission royale autorisant ce transport. (Note extraite de notre traduction de la *Collection des voyages et découvertes des Espagnols, depuis la fin du XVe siècle.*) (D. L. R.)

Note XXXII, page 312.

Quoiqu'il y ait plus d'eau en Amérique que dans aucune autre partie du globe, on ne trouve cependant ni ruisseau ni rivière dans le Yucatan. Cette péninsule s'avance dans la mer à une distance de cent lieues depuis le continent, mais elle n'a pas plus de vingt-cinq lieues dans sa plus grande largeur. C'est une plaine unie où il n'y a point la moindre montagne. Les habitants font usage de l'eau de puits, et ils en trouvent en abondance dans tous les endroits où ils creusent la terre. Il est probable d'après toutes ces circonstances que ce pays fut autrefois couvert par la mer. *Herrera, Descript. Ind. Occident.*, pag. 14. *Hist. natur.* par M. de Buffon, tom. I, pag. 593.

Note XXXIII, page 312.

Robertson prétend dans la note précédente, qu'on ne trouve ni ruisseau ni rivière dans le Yucatan. Il a dit le contraire dans le texte, puisqu'il fait découvrir aux Espagnols l'embouchure d'une rivière auprès de Campêche. Dampier dit que les pluies commencent dans cette contrée au mois de juin et sont continuelles jusque vers la fin d'août; et que pendant ce temps les rivières débordent; et toutes les savanes sont couvertes d'eau; vers le mois d'octobre, suivant le même voyageur, il vient un vent de nord si violent, qu'il trouble le cours des marées, arrête celui des rivières et fait augmenter les débordements. Il diminue vers la mi-janvier; les eaux s'écoulent dans les lieux bas et tout est sec à la mi-février. Au mois de mars on a peine à trouver de l'eau pour boire, même dans les savanes, qui, six semaines auparavant, semblaient être une mer. Vers le mois d'avril tous les étangs sont à sec; et les étrangers, qui ne connaissent point les ressources du pays, sont tourmentés par la soif, etc. Les naturels du pays, ou ceux qui y demeurent depuis long-temps, vont dans les bois chercher de l'eau, qu'on trouve dans les feuilles d'un arbre que Dampier nomme pin sauvage, parce qu'il a quelque ressemblance avec le véritable pin. Son fruit croît sur les bosses, les nœuds et les excrescences de l'arbre; il est environné de feuilles épaisses et longues de dix ou douze pouces, si serrées qu'elles retiennent l'eau de pluie et que chacune en contient

une pinte et demie. On enfonce un couteau dans le bas pour la faire sortir.

M. le baron de Humboldt, dans son *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, tom. II, pag. 327, donne 5977 lieues carrées d'étendue à l'intendance de Mérida qui renferme la péninsule de Yucatan à l'exception du Yucatan anglais. D'après ce savant voyageur, c'est une plaine traversée dans son intérieur du nord-ouest au sud-ouest par une chaîne de collines peu élevées. Le Yucatan est l'un des pays les plus chauds et les plus sains de l'Amérique équinoxiale, et cette salubrité doit être attribuée à l'extrême sécheresse du sol et de l'atmosphère. Sur toute la côte depuis Campêche ou depuis l'embouchure du *Rio de San Francisco* jusqu'au cap Catoche, le navigateur ne trouve pas une source d'eau douce. Nous ajouterons qu'outre le *Rio San Francisco* dont nous venons de parler, les meilleures cartes placent plusieurs autres rivières dans le Yucatan espagnol. Nous nous bornerons à citer la *carte générale des États-Unis mexicains et des provinces unies de l'Amérique centrale*, que M. Brué a rédigée sous l'inspection de M. le baron de Humboldt, ce qui offre une double garantie d'exactitude. Tous les voyageurs s'accordent à représenter le Yucatan anglais, comme mieux arrosé que la partie de la même péninsule qui appartenait à l'Espagne. On peut consulter, pour plus de développements, l'*Histoire du Yucatan* par le père Cogollado Lizana, et l'article Yucatan dans le Dictionnaire es-

pagnol d'Alcedo, et le Théâtre mexicain; Mexico, 1787. Nous croyons cependant devoir ajouter qu'un Américain né à Campêche a assuré à M. Malte-Brun qu'il n'y a pas de rivière proprement dite dans le Yucatan, et que ce pays ne renfermait aucune colline : que ce qui avait fait croire aux voyageurs qu'il y existait des collines, provenait de ce que le pays était formé de deux plaines dont l'une s'élevait insensiblement jusqu'au point où elles se réunissaient. (D. L. R.)

Note xxxiv, page 316.

Robertson avait dit dans la première édition de son histoire d'Amérique, que les Espagnols crurent voir dans la Nouvelle-Espagne des tours et des *coupoles* (cupolas). Dans la dernière édition publiée de son vivant et qui nous a servi de guide, au lieu de *cupolas*, il a employé le mot *pinacles* (créneaux).

Clavigero fait observer à ce sujet qu'il n'a lu dans aucun historien du Mexique, que les Espagnols aient cru voir des coupoles dans le Yucatan; que ce n'est pas à eux, mais à Robertson seul que cette idée appartient. Les Espagnols ont vu des tours et de grandes maisons, parce qu'il y en avait réellement sous leurs yeux. Les temples du Yucatan, comme ceux d'Anahuac, étaient bâtis pour la plupart en forme de tours et fort élevés. Bernal Diaz, écrivain très véridique et témoin oculaire de tout ce qui est arrivé aux Espagnols dans leurs premiers voyages au Yucatan, lorsqu'il parle du débarquement qu'ils firent

dans leur premier voyage à la côte de Campêche, s'exprime ainsi : « *Ils* ( les Indiens ) *nous conduisirent* « *dans quelques maisons qui étaient grandes et assez* « *passablement bâties en pierre et en chaux.* » Il paraît d'après ce passage qu'ils virent non-seulement les maisons à une certaine distance, mais qu'ils en approchèrent et y entrèrent même. L'usage de la chaux ayant été si commun parmi ces peuples, il n'est pas étonnant que l'usage de les blanchir fût également très commun. Dans tous les cas, nous ne concevons pas comment une maison vue à une certaine distance paraîtrait blanche si elle ne l'était pas réellement. (D. L. R.)

FIN DES NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS,

ET DU PREMIER VOLUME.

Supplément à la note XVIII, page 348 à 353.

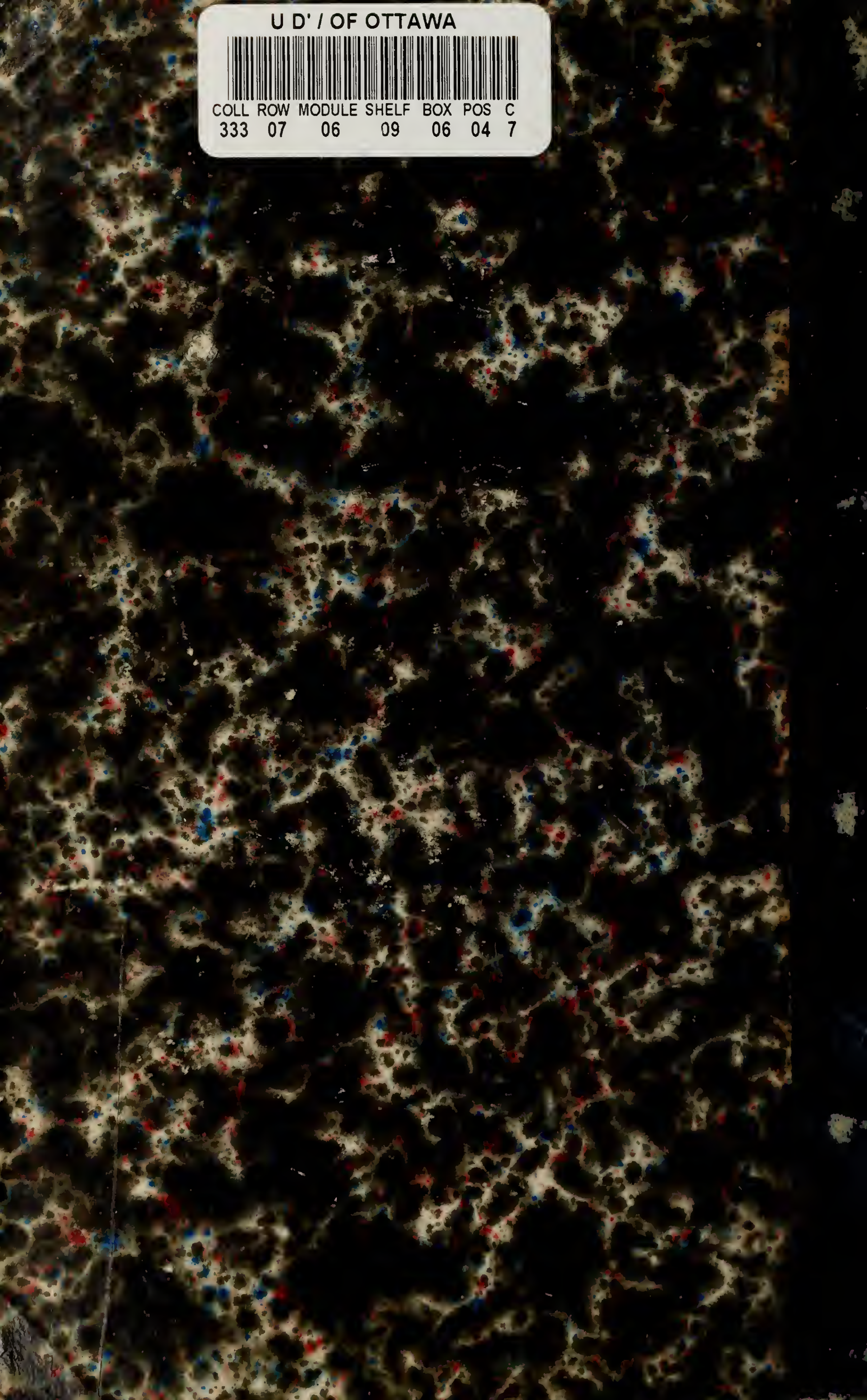
Nous croyons devoir placer ici un passage relatif à l'origine du maïs, extrait de l'*Introduction à l'Atlas ethnographique du Globe*, par M. A. Balbi.

« La diversité de nom que porte une plante quelconque dans un ou plusieurs pays, dit M. Balbi, Disc. prélim. de l'*Introduct. à l'Atlas ethnogr. du Globe*, ne prouve pas pour cela qu'elle y soit indigène, nous citerons à ce propos l'observation très juste qui nous a été faite par M. le baron de Humboldt, relativement au *maïs*, que M. Crawfurd[1], contre son avis, prétend être indigène dans l'Archipel Indien, parce qu'il y est connu dans toute son étendue sous le nom de *jagung*, dénomination qu'on ne retrouve dans aucune autre langue connue. Cette identité de nom dans une si vaste région prouve bien que la culture de cette plante est due à un seul et même peuple, mais ne prouve aucunement dans ce cas qu'elle y soit indigène. En effet, dans une note manuscrite que M. de Humboldt a eu la bonté de nous communiquer à l'appui des observations verbales qu'il nous avait faites sur la patrie primitive du maïs, nous trouvons une foule de noms, tous entièrement différents, sous lesquels cette plante américaine est connue à la Chine, au Japon, dans la Mandchourie, dans la région du Caucase, en Russie, etc., et cela malgré l'assertion positive des auteurs chinois, qui la disent

(1) *History of the Indian Archipelago*, T. p.

introduite par l'Occident, et malgré son origine étrangère, attestée par la traduction littérale de quelques-unes de ces dénominations, qui signifient *froment* ou *grain étranger* (nauban-kibi), en Japonais, *froment des pélerins* (kadjglanke) en akousche (hadji-ra), en tchetchenze et ingouchi, et *froment du prophète*, (peghambarboudasi) en tusi. (D. L. R.)





U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 06 09 06 04 7